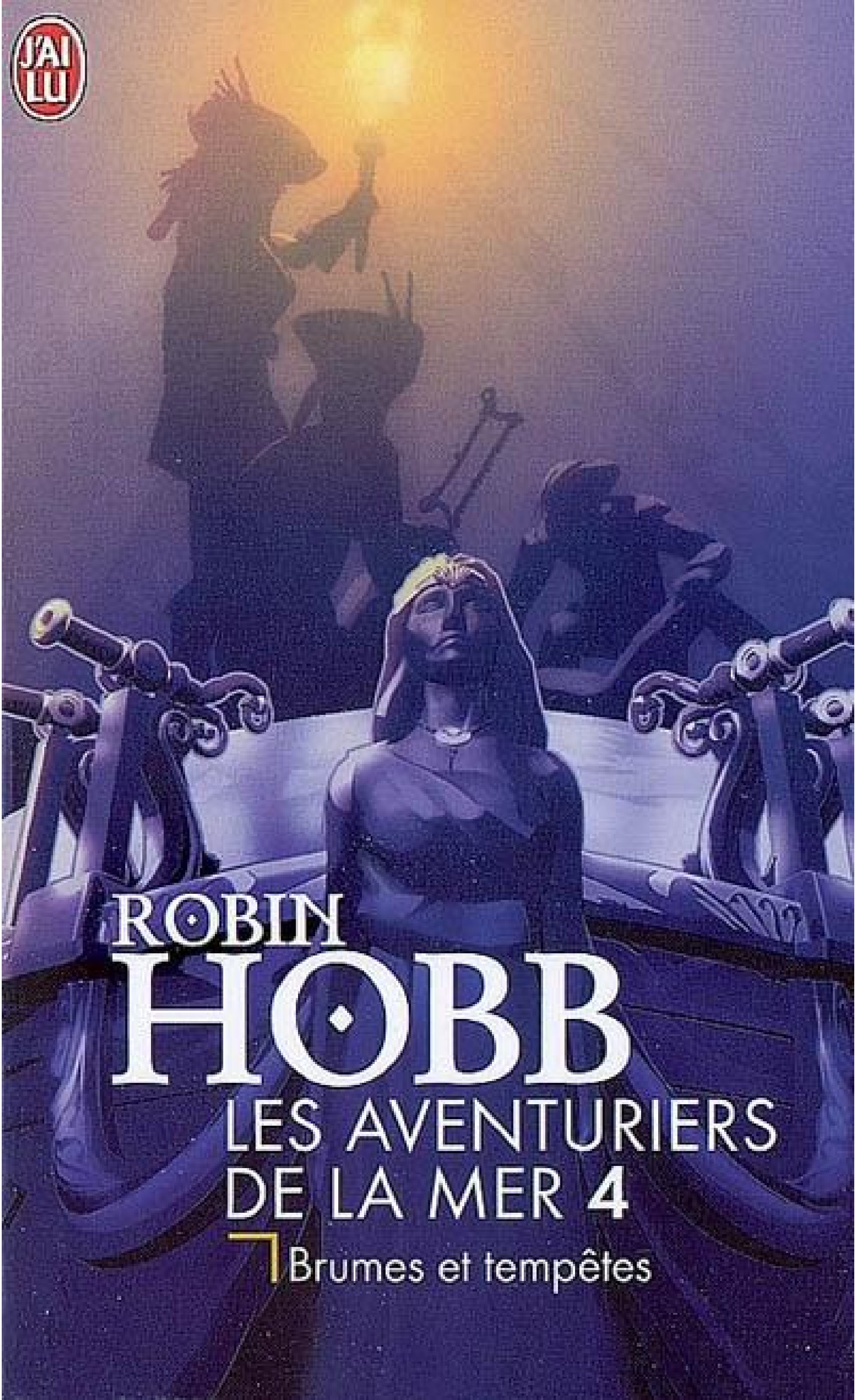


J'AI LU

ROBIN
HOBB

LES AVENTURIERS DE LA MER 4

Brumes et tempêtes

ROBIN HOBB

BRUMES ET TEMPÊTES

Les Aventuriers de la mer

****

Roman

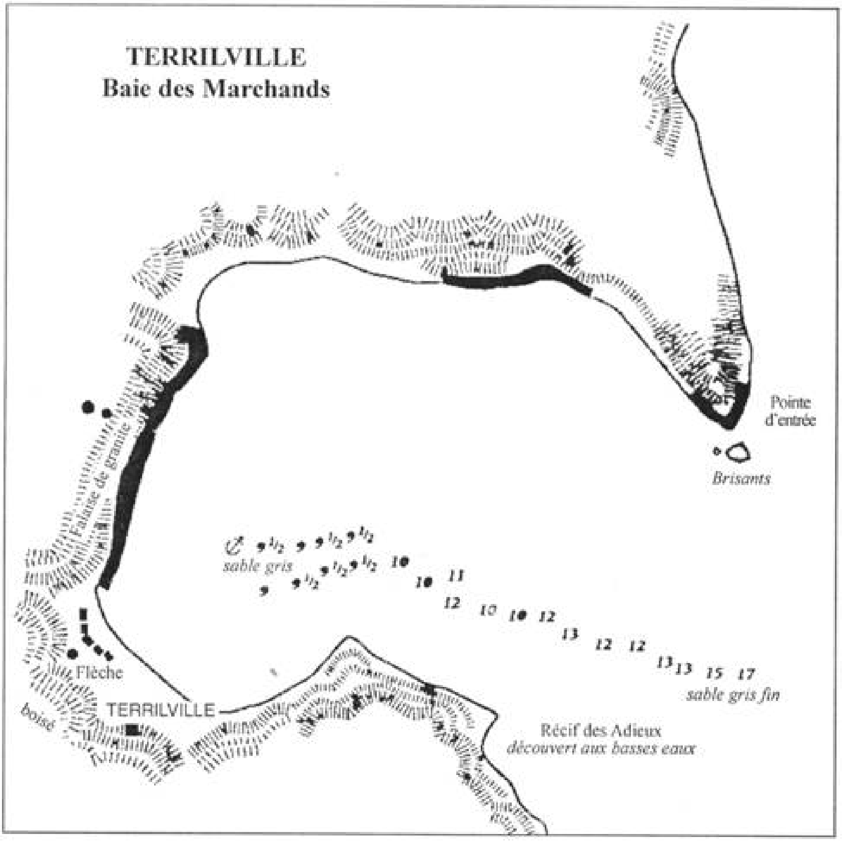
Traduit de l'anglais par
Véronique David-Marescot

Fichier diffuse en:
DOC, HTML, PDF,
EPUB et MOBI
TEAM
AlexandriZ
http://teamalexandriz
.baywords
.com

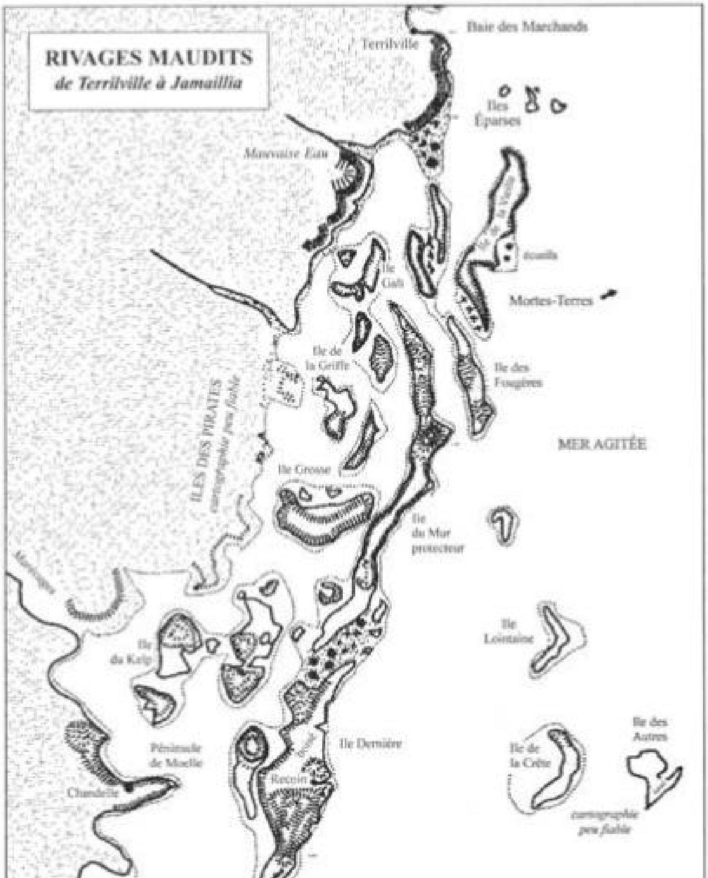
Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

Titre original :
MAD SHIP
(première partie)
The Liveship Traders – Livre II

© 1999, Robin Hobb
L'édition originale est parue aux Etats-Unis en 1999 chez Bantam
© 2004 Editions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour la traduction française
ISBN : 2-85704-845-9



TERRILVILLE
Baie des Marchands
Pointe d'entrée
Brisants
Falaise de granite
sable gris
sable gris fin
Flèche
boisé
TERRILVILLE
Récif des Adieux
découvert aux basses eaux


RIVAGES MAUDITS
de Terrilville à Jamaillia
Baie des Marchands
Terrilville
Iles Éparses
Mauvaise Eau
Ile Gali
écueils
Mortes-Terres
Ile de la Griffe
Ile des Fougères
ILES DES PIRATES
cartographie peu fiable
MER AGITÉE
Ile Grosse
Ile du Mur protecteur
Ile Lointaine
Ile du Kelp
Ile Dernière
Ile des Autres
Ile de la Crête
Péninsule de Moelle
Recoin
Chandelle
cartographie peu fiable
Jamaillia

PRINTEMPS

PROLOGUE

REMINESCENCE D'AILES

Au-dessous des serpents, des bancs d'algues ondulaient doucement, avec la renverse de la marée. L'eau était tiède, aussi tiède que dans le Sud, avant qu'ils n'aient émigré. Bien que Maulkin eût déclaré qu'ils ne suivraient plus la pourvoyeuse argentée, ils sentaient flotter dans l'eau salée son odeur affolante. Elle n'était pas très loin –, ils étaient toujours dans son sillage mais gardaient leurs distances. Shriver songea à rappeler à Maulkin ses propres paroles puis renonça. Elle regarda leur chef d'un œil inquiet. Les blessures qu'il avait reçues durant sa brève lutte avec le serpent blanc se refermaient lentement. Les plaies profondes brisaient le dessin de ses écailles. Le long de son corps, les ocelles dorés, qui le désignaient comme leur prophète, étaient ternes, éteints.

Shriver, elle aussi, se sentait terne et éteinte.

Ils avaient parcouru un long chemin à la recherche de Celle-Qui-Se-Souvient. Maulkin avait montré une telle assurance au début de leur voyage. A présent, il semblait aussi désorienté que ses compagnons. Du grand nœud des serpents de mer qui avait commencé la migration, il ne restait plus qu'eux trois. Les autres avaient perdu foi en leur quête et abandonné Maulkin. Lors de leur dernier passage, ils suivaient un grand pourvoyeur noir en se nourrissant, oublieux et insouciants, de la chair inerte qu'il leur distribuait. Depuis, beaucoup de marées s'étaient succédé.

« Parfois, avoua Maulkin à voix basse tandis qu'ils se reposaient, je n'arrive plus à me situer dans le temps. Il me semble que nous sommes déjà passés par là, que nous avons déjà accompli ces actes, peut-être même avons-nous déjà échangé ces paroles. Parfois, je suis fermement convaincu qu'aujourd'hui n'est qu'un souvenir ou un rêve. Je crois, alors, que nous n'avons pas besoin d'agir, car ce qu'il nous est arrivé nous adviendra de nouveau. Il se peut même que ce soit déjà advenu. » Sa voix manquait de force et de conviction.

Elle vint se placer contre lui. Ils ondulaient doucement, portés par le courant, en battant des nageoires juste ce qu'il fallait pour

maintenir leur position. Sous eux, Sessuréa secoua sa crinière en libérant une légère bouffée de toxine pour les prévenir. « Regardez ! De la nourriture ! » claironna-t-il.

Comme un don du ciel, argenté, miroitant, le banc de poissons glissait vers eux, suivi de près par un autre nœud de serpents, qui se repaissait des lisières. Trois rouges, un vert et deux bleus. Les prédateurs n'étaient pas nombreux mais ils paraissaient vifs et en pleine santé. Leur peau luisante, leur corps charnu contrastaient notablement avec les écailles visqueuses et les flancs creux du nœud de Maulkin.

« Venez ! » leur ordonna-t-il, et il les mena vers les autres pour partager leur festin. Shriver émit un petit bruit de soulagement. Au moins auraient-ils le ventre plein. Peut-être les autres se joindraient-ils au nœud de Maulkin, quand ils comprendraient qu'il était un prophète.

Leur proie était un banc compact de poissons aux reflets d'argent, d'aspect trompeur. Ils se déplaçaient comme s'ils ne faisaient qu'un ; pourtant, ils pouvaient se diviser pour se couler autour d'un lourd prédateur malhabile. Les serpents de Maulkin n'étaient pas de lourds prédateurs malhabiles, tous trois ondoyaient avec grâce à la suite des poissons. L'autre nœud trompetait, menaçant, mais Shriver n'avait pas conscience du danger. En fouettant de la queue, elle s'enfonça dans le banc, mâchoires béantes, et happa trois poissons à la fois. Elle distendit sa gorge pour les avaler.

Deux serpents écarlates se détournèrent brusquement pour attaquer Maulkin en le martelant de leur groin, comme s'il était un requin ou un de leurs ennemis communs. Le bleu suivit Shriver, gueule ouverte. Elle l'évita en se lovant vivement puis changea de direction et fila comme une flèche. Elle aperçut l'autre serpent rouge qui tentait de s'enrouler autour de Sessuréa et qui, crinière déployée, projetait du poison en proférant injures et menaces. Ses malédictions désordonnées n'avaient aucun sens, elles n'étaient que furie.

Shriver prit la fuite, en poussant des cris aigus de peur et de désarroi. Maulkin ne la suivit pas. D'une secousse de sa grande crinière, il lâcha un nuage de toxines qui paralysa presque les serpents rouges. Ils battirent en retraite, gueule béante et ouïes gonflées, pour tenter de refouler le poison.

« Qu'est-ce qui vous prend ? » demanda Maulkin au nœud inconnu. Il se tordit en spirale en déployant sa crinière de façon menaçante. Ses ocelles se mirent à luire faiblement. « Pourquoi nous attaquez-vous comme des bêtes sauvages qui se battent pour manger ? Ce ne sont pas les manières d'agir de notre espèce. Le poisson, même rare, appartient à celui qui l'attrape, non à celui qui l'a vu le premier. Avez-vous oublié qui vous êtes, ce que vous êtes ? Etes-vous donc

complètement décérébrés ? » Le nœud resta un moment en suspens, battant légèrement de la queue. Le banc de poissons s'éloigna, abandonné. Puis, comme si le bon sens même des paroles de Maulkin les avait exaspérés, ils passèrent à l'attaque. Les six serpents convergèrent vers lui, gueule grande ouverte pour montrer leurs dents, crinière hérissée projetant des flots de toxines, fouettant de la queue. Horrifiée, Shriver les vit qui l'enveloppaient et l'entraînaient dans la vase.

« Au secours ! trompeta Sessuréa. Ils vont l'étouffer ! » Le cri dissipa la paralysie de Shriver. Côte à côte, ils piquèrent droit vers le fond pour attaquer à coups de tête et de queue le nœud qui retenait Maulkin captif, qui s'acharnait sur lui à pleines dents, comme sur une proie. Il se débattait et son sang se mêlait aux toxines dans un nuage suffocant. Ses ocelles luisaient faiblement à travers les ténèbres croissantes. Devant la brutalité insensée de l'attaque, Shriver hurlait d'horreur tout en lacérant les serpents à belles dents, tandis que Sessuréa, plus grand, les cinglait de sa queue.

Au moment propice, il enroula ses anneaux autour du corps déchiré de Maulkin et l'arracha au nœud enragé. Il s'enfuit en emportant son chef, suivi de Shriver, trop contente d'abandonner le combat. Les autres ne les pourchassèrent pas. Possédés d'une violence frénétique et venimeuse, ils se retournèrent les uns contre les autres, se provoquèrent en rugissant des insultes. Ils s'entre-déchiraient en proférant des cris inintelligibles. Shriver ne regarda pas en arrière.

Un peu plus tard, elle oignait de son propre mucus cicatrisant la chair meurtrie de Maulkin. « Ils ont oublié, déclara-t-il. Ils ont complètement oublié qui ils sont. Il y a trop longtemps, Shriver. Ils ont perdu jusqu'à la moindre bribe de souvenir, ils sont sans but. » Il grimaça quand elle rabattit un lambeau de peau qu'elle recolla avec une couche de mucus. « Ils sont ce que nous allons devenir.

— Silence, lui dit-elle doucement. Silence. Repose-toi. » Elle lova étroitement son long corps contre lui, ancra sa queue sur un rocher pour résister au courant. Mêlé à eux, Sessuréa dormait déjà. Ou était-il seulement silencieux et impassible, en proie au même découragement qui rongeait sa compagne ? Oh, pourvu que non ! Il restait à Shriver à peine assez de force pour raffermir sa détermination. Sessuréa ne devrait compter que sur lui-même.

Elle s'inquiétait surtout pour Maulkin. Leur rencontre avec la pourvoyeuse argentée l'avait changé. Les autres de son espèce qui hantaient le Manque et le Plein leur fournissaient simplement et commodément de la nourriture. La pourvoyeuse argentée était différente. Son odeur avait éveillé en chacun d'eux des souvenirs, ils l'avaient poursuivie, persuadés qu'elle devait les mener à Celle-Qui-Se-Souvient. Mais elle n'était même pas de leur race. Pleins d'espoir, ils

l'avaient appelée mais elle n'avait pas répondu. Elle avait donné à manger au serpent blanc qui mendiait. Maulkin s'était détourné d'elle en déclarant qu'elle ne pouvait pas être Celle-Qui-Se-Souvient et qu'ils allaient cesser de la suivre. Pourtant, depuis lors, son odeur avait persisté. Elle avait beau être hors de vue, Shriver savait qu'elle était dans les parages Maulkin continuait à la suivre, et eux continuaient à suivre Maulkin. Il émit un grognement sourd et changea de position. « Je crains que ce soit notre dernier voyage avant que nous ne devenions des bêtes sauvages.

— Que veux-tu dire ? » demanda abruptement Sessuréa. Il se tordit péniblement pour les regarder tous les deux dans les yeux. Il souffrait de nombreuses blessures, lui aussi, mais sans gravité. La plus sérieuse était une profonde entaille à côté d'une de ses glandes à venin, juste derrière l'articulation de la mâchoire. Si la glande avait été atteinte, il serait mort empoisonné par ses propres toxines. Le nœud avait conservé son intégrité, mais c'était pur hasard.

« Fouille dans tes souvenirs, ordonna Maulkin d'une voix caverneuse. Remonte non seulement dans les marées et dans les jours mais aussi dans les saisons et les années, retourne des lustres, des décennies en arrière. Nous sommes déjà venus ici, Sessuréa. Tous les nœuds ont émigré vers ces eaux-là, non pas une mais maintes fois ; ils grouillaient. Nous sommes venus chercher ceux qui se souviennent, les rares investis de la mémoire de notre race. La promesse était formelle. Nous devions nous rassembler. Notre histoire nous serait rendue et nous serions conduits en lieu sûr pour accomplir notre transformation. Là, nous renaîtrions. Cependant, nous avons été déçus. A chaque fois, nous nous sommes rassemblés en foule, nous avons attendu. A chaque fois, nous avons fini par perdre espoir, par oublier notre but et par regagner nos eaux chaudes du Sud. A chaque fois, ceux d'entre nous qui conservent une poignée de souvenirs ont dit : « Peut-être nous sommes-nous trompés. Peut-être n'était-ce pas l'heure, la saison ni l'année de la renaissance. » Mais nous ne nous étions pas trompés. Ceux qui devaient nous accueillir nous ont fait défaut. Ils ne sont pas venus. Ils ne sont pas venus alors ; ils ne viendront peut-être pas non plus cette fois-ci. »

Maulkin retomba dans le silence. Shriver le retenait toujours contre le courant. L'effort était éprouvant. Mais même sans courant, ils n'auraient pu se reposer tranquillement : pas de vase apaisante ici où se vautrer, rien que de rêches salicornes, des pierres écroulées et des quartiers de roche. Il fallait trouver un autre endroit. Pourtant, tant que Maulkin n'était pas guéri, elle ne voulait pas voyager. Du reste, où iraient-ils ? Ils avaient remonté et descendu ce courant imprégné de sels inconnus, elle avait cessé de croire que Maulkin savait où il les menait. Laissée à elle-même, où irait-elle ? La question pesa trop

lourd, soudain, dans son esprit. Elle ne voulait pas penser.

Elle dépura le cristallin de ses yeux et baissa la tête pour examiner leurs corps enchevêtrés. L'écarlate de ses écailles brillait d'un vif éclat mais peut-être n'était-ce que par contraste avec la peau terne de Maulkin. Ses ocelles couleur d'or s'étaient rembrunis, gâtés par les plaies qui suppuraient. Il avait besoin de se nourrir, de grandir puis de muer. Il se sentirait mieux, alors. Ils se sentiraient tous mieux. Elle se risqua à exprimer tout haut sa pensée. « Nous avons besoin de manger. Nous avons faim et nous nous affaiblissons. Mes glandes de toxines sont presque vides. Peut-être devrions-nous nous diriger vers le Sud, où la nourriture est abondante et l'eau chaude. » Maulkin se tortilla pour la regarder. Ses grands yeux cuivrés exprimaient l'inquiétude. « Tu uses tes forces pour moi, Shriver », dit-il sur un ton de reproche. Elle sentit combien il lui en coûta de secouer et redresser sa crinière. Une seconde secousse diffusa un léger brouillard de toxines qui la brûla et la rappela à la conscience. Sessuréa se pencha et s'enroula autour d'eux en gonflant ses ouïes pour absorber les toxines de Maulkin.

« Tout ira bien, dit Sessuréa pour réconforter leur compagne. Tu es épuisée, simplement. Et affamée. Comme nous tous.

— Epuisés à mourir, confirma Maulkin d'une voix lasse. Et affamés presque jusqu'à l'hébétude. Les exigences du corps annihilent les fonctions du cerveau. Mais écoutez-moi, tous les deux. Ecoutez, gravez mes paroles dans votre esprit et tenez-vous-y. Si tout le reste est oublié, conservez-les précieusement. Nous ne pouvons retourner dans le Sud. Si nous quittons ces eaux, c'en sera fini de nous. Tant que nous pouvons penser, nous devons demeurer ici et chercher Celle-Qui-Se-Souvient. Je le sens dans mes entrailles. Si nous ne sommes pas transformés cette fois-ci, nous ne le serons jamais. Nous périrons, notre race entière restera à jamais ignorée du ciel, de la terre et de la mer. » Il prononça avec lenteur ces étranges paroles et, l'espace d'un instant, Shriver faillit se souvenir de leur signification. Le Manque et le Plein, mais aussi la terre, le ciel et la mer, les trois parties de leur royaume, jadis les trois sphères de... quelque chose.

Maulkin secoua de nouveau sa crinière. Cette fois, Shriver et Sessuréa ouvrirent toutes grandes leurs ouïes à ses toxines et gravèrent en eux-mêmes ses souvenirs en lettres de feu. Shriver baissa les yeux sur les blocs de pierre taillée qui jonchaient le fond de la mer, sur les couches de bernacles et de salicornes qui s'étaient accrochées à l'Arche du Conquérant en un rideau opaque. La pierre noire veinée d'argent n'apparaissait que par endroits, en taches clairsemées. La terre l'avait fait s'écrouler et la mer l'avait engloutie. Jadis, dans une autre vie, Shriver s'était posée sur cette arche, en battant de ses gigantesques ailes qu'elle avait repliées sur ses épaules. Elle avait claironné sa joie à

son compagnon dans la pluie fraîche du matin, et un dragon d'un bleu étincelant lui avait répondu en trompetant. Jadis, la race des Anciens avait salué son arrivée avec des pluies de fleurs, avec des cris de bienvenue. Jadis, dans cette cité, sous un ciel bleu éclatant…

Le souvenir s'effaça. Il était incompréhensible. Les images se dissipèrent comme des rêves au réveil.

« Soyez forts, les exhortait Maulkin. Si notre destin n'est pas de survivre, au moins luttons jusqu'au bout. Si nous devons nous éteindre, que notre disparition soit due à la fatalité et non à notre manque de courage. Au nom de notre race, demeurons fidèles à ce que nous fûmes. » Sa collerette se déploya, pleine et venimeuse, autour de son poitrail. Il était de nouveau le chef visionnaire qui avait emporté la foi de Shriver, il y avait si longtemps. Jusqu'au tréfonds, son cœur se dilata d'amour pour lui.

Le monde s'obscurcit et elle leva les yeux vers une grande ombre qui s'étendait majestueusement sur leurs têtes. « Non,

Maulkin, trompeta-t-elle doucement. Nous ne sommes pas destinés à mourir ni à oublier. Regarde ! »

Un sombre pourvoyeur glissait nonchalamment au-dessus d'eux. En passant, il leur rabattait de la nourriture. La chair sombrait lentement, en oscillant dans le courant. C'étaient des deux-jambes morts, l'un portait encore une chaîne. Il n'y aurait pas à se battre pour cette viande. Il n'était que de l'accepter.

« Viens ! » dit-elle d'un ton pressant à Maulkin, tandis que Sessuréa se déroulait et se dirigeait avidement vers la viande. En entraînant doucement son compagnon, elle remonta pour recevoir le don du généreux pourvoyeur.

1

LE NAVIRE FOU

Sur son visage et sa poitrine, la brise était froide et vivifiante, chargée pourtant d'une promesse de printemps. L'air avait un goût iodé ; la marée, en se retirant, avait abandonné le varech en plaques sur la grève. Sous sa coque, le sable grossier était encore humide de la dernière pluie. La fumée du petit feu d'Ambre lui picotait les narines. La figure de proue détourna son visage aveugle puis tendit le bras pour se gratter le nez.

« C'est une belle soirée, tu ne trouves pas ? lui demanda-t-elle, cherchant à engager la conversation. Le ciel s'est éclairci. Il y a encore des nuages mais je peux voir la lune et quelques étoiles. J'ai ramassé des moules et les ai enveloppées dans des algues. Quand le feu aura bien pris, j'étalerai le bois et je les cuirai sur les braises. » Elle se tut, espérant une réponse. *Parangon* ne réagit pas.

« Tu ne voudrais pas y goûter, quand elles seront cuites ? Je sais que tu n'as pas besoin de manger mais tu trouveras peut-être l'expérience intéressante. »

Il bâilla, s'étira et se croisa les bras sur la poitrine. Il était bien meilleur qu'elle, à ce jeu. Trente ans d'échouage sur une plage lui avaient enseigné la véritable patience. Il résisterait plus longtemps qu'elle. Se fâcherait-elle ou serait-elle peinée, ce soir ?

« A quoi ça rime, que tu refuses de me parler ? » demanda-t-elle d'une voix mesurée. Il devinait que sa patience commençait à s'émousser. Il ne se donna pas la peine de hausser les épaules.

« *Parangon*, tu es un crétin fini. Pourquoi ne me parles-tu pas ? Tu ne comprends donc pas que je suis la seule à pouvoir te sauver ? »

Me sauver de quoi ? aurait-il pu rétorquer. S'il lui avait parlé.

Il l'entendit qui se levait et contournait la proue pour se planter en face de lui. Il prit un air détaché et détourna son visage défiguré.

« Bon, très bien. Fais semblant de m'ignorer. Que tu me répondes ou non, ça m'est égal mais tu dois m'écouter. Tu es en danger, en grand danger. Je sais que tu t'opposes à ce que je te rachète à ta famille mais j'ai quand même fait une offre. Ils l'ont

refusée. »

Parangon s'autorisa un petit reniflement de dédain. Bien sûr, ils avaient refusé. Il était la vivenef de la famille Ludchance. Il avait beau être leur opprobre, ils ne le vendraient jamais. Ils l'avaient gardé enchaîné, ancré à cette plage durant quelque trente ans, mais ils ne le vendraient jamais ! Ni à Ambre ni aux Nouveaux Marchands. Pour rien au monde. Il l'avait toujours su.

Ambre poursuivit obstinément : « Je me suis adressée directement à Amis Ludchance. Cela n'a pas été facile d'arriver à la rencontrer. Quand enfin nous avons pu discuter, elle a feint d'être scandalisée par mon offre. Elle a répliqué que tu n'étais pas à vendre, à aucun prix. Elle a dit la même chose que toi : pas une famille Marchande à Terrilville ne vendrait sa vivenef. Cela ne se fait pas, un point c'est tout. »

Parangon ne put réprimer le sourire qui le transfigurait peu à peu. Ainsi, ils se souciaient encore de lui. Comment avait-il pu jamais en douter ? En un sens, il était presque reconnaissant à Ambre d'avoir fait cette offre de rachat ridicule. Maintenant qu'Amis Ludchance avait reconnu devant un étranger qu'il faisait toujours partie de la famille, cet aveu l'inciterait peut-être à venir le voir. Et, si elle venait le voir, sa visite pourrait aboutir à changer les choses. Peut-être parcourrait-il à nouveau les mers avec à la barre une main amicale ? Son imagination s'emballa.

La voix d'Ambre le ramena brutalement à la réalité. « Elle a prétendu être bouleversée qu'on ait pu même évoquer cette vente. Elle a ajouté que c'était faire insulte à l'honneur de la famille. Puis elle a dit... » Et Ambre baissa le ton, sous l'effet de la peur ou de la colère. « Elle a dit qu'elle avait engagé des hommes pour te remorquer hors de Terrilville. Que ce serait mieux pour tout le monde si tu disparaissais et qu'on t'oubliait. » Ici, Ambre ménagea un silence lourd de sens.

Parangon sentit sa poitrine de bois-sorcier se serrer.

« Alors je lui ai demandé qui elle avait engagé. » Il leva vivement les mains et les plaqua sur ses oreilles. Il n'écouterait pas. Elle allait jouer avec ses peurs. Ainsi, sa famille allait le déplacer. Cela ne voulait rien dire. Ce serait agréable d'être autre part. Peut-être cette fois, après l'avoir remorqué, le caleraient-ils à l'horizontale. Il en avait assez d'être toujours à la gîte.

« Elle a dit que cela ne me regardait pas, poursuivit Ambre en haussant le ton. Je lui ai demandé s'il s'agissait de Marchands de Terrilville. Elle m'a toisée d'un air furieux. Alors je l'ai questionnée sur l'endroit où Mingslai allait t'emmener pour te démembrer. »

Parangon se mit à fredonner éperdument. Fort. Ambre continuait à parler. Il ne l'entendait pas. Il ne voulait pas l'entendre. Il

se boucha plus profond les oreilles et chanta : « Un sou pour une brioche, un sou pour une prune, un sou pour les courses, pour aller voir courir les poneys…

— Elle m'a mise à la porte ! rugit Ambre. Quand j'ai crié que j'en appellerais au Conseil des Marchands, elle a lâché ses chiens sur moi. Ils ont bien failli m'attraper, par-dessus le marché !

— Balance-moi doucement, balance-moi fort, balance-moi jusqu'au ciel. » *Parangon* s'obstinait à chanter sa comptine. Elle se trompait. Elle devait se tromper. Sa famille allait le mettre en lieu sûr. C'était tout. Et qu'importait qui ils avaient engagé. Une fois qu'il serait renfloué, il naviguerait de bon cœur. Il leur montrerait comme il était aisé à manœuvrer. Oui. Ce serait l'occasion de leur prouver qui il était. Il leur ferait comprendre qu'il regrettait tout ce qu'on l'avait forcé à faire.

Elle avait cessé de parler. Il ralentit sa chanson, se mit à fredonner en sourdine. Hormis sa voix, le silence. Prudemment, il se découvrit les oreilles. Rien, à part le bruissement des vagues, le crissement du sable chassé par le vent et le crépitement du feu d'Ambre. Une question lui vint à l'esprit et il la formula à voix haute, avant de se rappeler qu'il ne lui parlait plus.

« Quand je serai là-bas, tu viendras me voir ?

— *Parangon*, cesse de jouer la comédie. S'ils t'emmènent d'ici, ils te débiteront pour récupérer le bois-sorcier. »

La figure de proue essaya une nouvelle tactique. « Cela m'est égal. Ce sera bien d'être mort.

— Je ne suis pas sûre que tu seras mort, répondit Ambre, découragée. J'ai peur qu'ils te séparent du navire. Si cela ne te tue pas, ils te transporteront probablement à Jamaillia et te braderont comme une curiosité. Ou ils t'offriront en cadeau au Gouverneur en échange de privilèges et de faveurs. Je ne sais pas comment tu seras traité, là-bas.

— Cela fera mal ? demanda *Parangon*.

— Je ne sais pas. Je n'en sais pas assez sur ta nature. Est-ce que tu as eu… Quand ils t'ont entaillé le visage, tu as eu mal ? »

Il se détourna aussitôt. Il leva les mains et promena les doigts sur le bois éclaté, à l'emplacement où ses yeux se trouvaient, autrefois. « Oui. » Il plissa le front. Puis il ajouta dans un souffle : « Je ne me souviens pas. J'ai beaucoup oublié, tu sais. Mon journal de bord a disparu.

— Parfois, il est plus facile d'oublier.

— Tu crois que je mens, n'est-ce pas ? Tu crois que je me souviens mais que je ne veux pas l'admettre. » Il s'en prenait à elle, dans l'espoir d'une querelle.

« *Parangon*, hier, c'est hier, on ne peut rien y changer. Il s'agit

de demain.

— Ils viennent demain ?

— Je ne sais pas ! Je parlais au figuré. » Elle s'approcha soudain et tendit les bras pour poser les mains à plat sur son flanc. Elle portait des gants, à cause du froid nocturne, mais il sentait tout de même son contact, la forme de ses mains, comme deux plaques de chaleur, sur ses bordages. « Je ne peux supporter l'idée qu'ils te prennent pour te découper en morceaux. Même si cela ne te fait pas mal, même si cela ne te tue pas. Je ne peux pas le supporter.

— Mais tu n'y peux rien », fit-il remarquer. Il se sentit tout à coup mûr pour formuler sa pensée. « Nous n'y pouvons rien, ni l'un ni l'autre.

— Balivernes de fataliste ! s'exclama Ambre en colère. Il y a toujours quelque chose à faire. Au pire des cas, je resterai ici et je me battrai contre eux, je le jure.

— Tu n'aurais pas le dessus, rétorqua *Parangon*. Ce serait stupide de te battre en sachant que tu vas perdre.

— On verra bien, répliqua Ambre. J'espère qu'on n'en arrivera pas là. Je ne veux pas attendre que la situation devienne à ce point désespérée. J'ai l'intention d'agir avant eux. *Parangon*, nous avons besoin d'aide. Il faut que quelqu'un parle pour nous au Conseil des Marchands.

— Tu ne peux pas, toi ?

— Tu sais bien que non. Seuls les Premiers Marchands peuvent assister à ces réunions. Alors, y prendre la parole ! Il nous faut quelqu'un qui les convainque : ils doivent empêcher les Ludchance d'agir ainsi.

— Qui ?

— J'espérais que tu connaîtrais quelqu'un prêt à plaider pour toi », dit Ambre d'une toute petite voix.

Parangon garda un moment le silence puis il eut un rire amer. « Personne ne plaidera pour moi. C'est peine perdue, Ambre. Réfléchis. Ma propre famille elle-même ne se soucie pas de moi. Je sais ce qu'on dit de moi. Je suis un meurtrier. Et en plus, c'est vrai, n'est-ce pas ? Tout l'équipage perdu. J'ai roulé bord sur bord, je les ai tous noyés, et pas qu'une fois. Les Ludchance ont raison, Ambre. Je devrais être vendu et coupé en morceaux. » Le désespoir le submergea, plus froid et plus violent qu'une lame pendant la tempête. « Je voudrais être mort, déclara-t-il. Je voudrais seulement en finir.

— Tu n'es pas sérieux », dit Ambre doucement. Il devina à sa voix qu'elle savait qu'il était sérieux.

« Pourrais-tu me rendre un service ? demanda-t-il soudain.

— Lequel ?

— Tue-moi avant. »

Il l'entendit qui retenait son souffle. « Je… Non. Je ne pourrais pas.

— Si tu savais qu'ils venaient pour me démembrer, tu pourrais. Je vais t'indiquer le seul moyen infaillible. Il faut que tu mettes le feu partout à la fois ; ainsi, ils ne pourront pas l'éteindre et me sauver. Si tu ramasses du bois sec, un peu tous les jours, et que tu le déposes en fagots dans ma cale…

— Ne dis pas des choses pareilles », murmura Ambre, puis elle ajouta distraitement : « Il faut que je fasse cuire les moules, maintenant. » Il l'entendit remuer les tisons, il perçut le grésillement des algues humides qui fumaient sur les braises ardentes. Elle faisait cuire les moules vivantes. Il songea à le lui signaler mais s'en abstint : cela la bouleverserait et ne la prédisposerait guère en sa faveur. Il attendit qu'elle revînt près de lui. Elle s'assit sur le sable, dos à la coque inclinée. Ses cheveux très fins effleuraient ses bordages et s'accrochaient au bois.

« Tu n'es pas logique, dit-il avec entrain. Tu jures que tu te battrais pour moi, tout en sachant le combat perdu d'avance. Mais tu me refuses cette grâce simple et sans danger.

— La mort par le feu, ce n'est guère une grâce.

— Non. Etre découpé en petits morceaux, c'est beaucoup plus plaisant, pas de doute, rétorqua *Parangon* d'un ton sarcastique.

— Tu passes si vite de la colère infantile au raisonnement froid, constata Ambre pensivement. Es-tu un enfant ou un adulte ? Qu'est-ce que tu es ?

— Les deux, peut-être. Mais tu changes de sujet. Allez. Promets-moi.

— Non », dit-elle sur un ton pitoyable.

Il poussa un profond soupir. Elle le ferait. Il le devinait à sa voix. S'il n'y avait pas d'autre moyen de le sauver, alors elle le ferait. Un tremblement singulier le parcourut. Il avait remporté une étrange victoire. « Et des jarres d'huile, ajouta-t-il. Quand ils viendront, tu n'auras peut-être pas beaucoup de temps. L'huile fera flamber le bois plus vite et plus fort. »

Il s'ensuivit un long silence. Quand elle reprit la parole, sa voix avait changé. « Ils vont essayer de te déplacer en cachette. Dis-moi comment ils s'y prendront.

— Probablement de la même façon que la première fois. Ils attendront les vives eaux, ils choisiront certainement la plus grande marée du mois, la nuit. Ils viendront avec des rouleaux, des ânes et des canots. Cela ne sera pas une mince affaire mais quand on s'y connaît, on peut en venir rapidement à bout. »

Ambre réfléchit. « Il faudra que j'apporte mes affaires et que je dorme à bord pour monter la garde. Oh, *Parangon* ! s'écria-t-elle

soudain. Tu ne connais personne qui pourrait te défendre devant le Conseil ?

— Personne à part toi.

— J'essaierai. Mais je doute qu'on m'en laisse l'occasion. Je suis étrangère ici. Ils n'écoutent que les leurs.

— Tu m'as dit un jour que tu étais respectée à Terrilville.

— Comme artisan et commerçant, ils me respectent. Je ne suis pas une Première Marchande. Ils ne tolèreraient pas que je me mêle de leurs affaires. Il est probable que, tout d'un coup, je me retrouverais sans un client. Ou même pire. La ville est de plus en plus divisée entre les Premiers Marchands et les Nouveaux. Le bruit court que le Conseil a dépêché une délégation au Gouverneur, avec la charte originale. Ils vont l'exhorter à honorer la parole de son père Esclépius. On dit qu'ils réclameront le rappel de tous les Nouveaux Marchands et l'annulation des concessions qui leur ont été consenties. Ils exigent aussi que le Gouverneur Cosgo respecte l'ancienne charte et qu'il s'abstienne d'octroyer des concessions sans le consentement des Marchands de Terrilville.

— Tu es bien renseignée, fit observer *Parangon*.

— J'ai l'ouïe fine, pour les rumeurs et les ragots. Cela m'a plus d'une fois sauvé la vie. »

Il y eut un silence. « Si je savais quand rentre Althéa, dit Ambre d'une voix pleine de regrets. Je lui demanderais de parler en notre faveur. »

Parangon hésita à mentionner Brashen Trell. Il était son ami, Brashen, il ne refuserait pas de plaider en faveur du navire. Et il était un Premier Marchand. Mais *Parangon* se souvint alors que Brashen avait été déshérité ; son ami était comme lui, l'opprobre de sa famille. A supposer même qu'il parvienne à parler au Conseil, à quoi servirait le plaidoyer d'une brebis galeuse ? Personne ne l'écouterait. *Parangon* posa la main sur la cicatrice qu'il avait à la poitrine, dissimulant la grossière étoile à sept branches dont on l'avait flétri. Ses doigts la parcoururent pensivement. Il soupira puis inspira profondément.

« Les moules sont prêtes. Je les sens.

— Tu veux en goûter une ?

— Pourquoi pas ? » Tant qu'il le pouvait encore, il se devait de tenter de nouvelles expériences. Il était possible qu'avant longtemps il en perde à jamais l'occasion.

2

LA JAMBE DU PIRATE

« Au monastère, Bérandol disait souvent qu'un des moyens de dissiper la peur, devant un parti à prendre, était d'en imaginer la pire des conséquences. » Après un instant, Hiémain ajouta : « D'après lui, si l'on imagine la pire des conséquences éventuelles et qu'on prévoie la façon de l'affronter, alors on se montre ferme quand l'heure est venue d'agir. »

Vivacia lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le garçon, qui était resté appuyé au bastingage de l'étrave durant une bonne partie de la matinée, regardait fixement les clapots du chenal. Décoiffés par le vent, ses cheveux noirs s'étaient échappés de sa queue de cheval. Son vêtement brun en lambeaux ressemblait davantage aux haillons d'un mendiant qu'à une bure de prêtre. La figure de proue douée de sensations avait eu conscience de sa présence mais avait préféré partager son silence et son état d'esprit. Ils n'avaient plus grand-chose à se dire qu'ils ne sachent déjà. Même à présent, le garçon ne parlait que pour ordonner ses idées, non pour lui demander conseil. Elle le savait mais elle répondit pour l'inciter à aller plus loin : « Et notre pire crainte, c'est ? »

Hiémain lâcha un profond soupir. « Le pirate souffre d'une fièvre erratique. Chaque accès le laisse un peu plus affaibli. La cause en est évidemment l'infection de son moignon. Toutes les morsures d'animaux sont dangereuses mais celle d'un serpent de mer semble particulièrement venimeuse. La partie infectée doit être amputée, et le plus tôt sera le mieux. Il est trop faible pour subir une telle opération mais, à mon avis, il y a peu de chances qu'il reprenne des forces. Alors je me dis qu'il faut agir vite. Mais il est peu probable, je le sais aussi, qu'il survive à l'amputation. S'il meurt, mon père et moi mourrons aussi. Ce sont les termes du marché que j'ai conclu avec lui. » Il marqua une pause puis poursuivit : « Je mourrai. Ce n'est pas vraiment la pire des conséquences. La pire, c'est que tu devras continuer seule, esclave de ces pirates. »

Il ne la regardait pas mais continuait à contempler les vagues

toujours changeantes. « Donc, tu comprends pourquoi je suis venu te voir. C'est toi, plus que moi, qui as voix au chapitre dans cette affaire. Je n'y avais pas vraiment réfléchi quand j'ai passé mon marché avec Kennit. J'ai parié ma vie et celle de mon père. Ce faisant, j'ai sans le vouloir parié aussi la tienne. Mais elle ne m'appartient pas. Tu as beaucoup plus à perdre que moi, je crois. »

Vivacia hocha la tête mais elle ne pensait déjà plus à Hiémain. « Kennit ne correspond pas à l'idée que je me faisais d'un pirate. Le capitaine Kennit, je veux dire. » Elle ajouta, songeuse : « Tu viens de dire « esclave ». Mais je ne crois pas qu'il me considère comme son esclave.

— Moi non plus, je ne me faisais pas cette idée-là d'un pirate. Mais, malgré son charme et son intelligence, nous ne devons pas oublier qu'il en est un. De plus, nous devons nous rappeler que, si j'échoue, ce ne sera pas lui qui te commandera. Il sera mort. Impossible alors de dire qui sera ton maître. Ce peut être Sorcor, le second. Ce peut être Etta, sa compagne. Ou encore Sâ'Adar, qui tenterait à nouveau de te récupérer, pour lui et les esclaves libérés. » Hiémain secoua la tête. « De toute façon, j'échouerai : si l'opération réussit, je devrai me résoudre à voir Kennit t'enlever à moi. Déjà il te flatte, il te charme avec ses discours, et son équipage arpente tes ponts. Je n'ai plus mon mot à dire sur ce qui se passe à bord. Que Kennit vive ou meure, je n'aurai bientôt plus le pouvoir de te protéger. »

Vivacia haussa son épaule en bois-sorcier. « Parce que tu m'as déjà protégée ? demanda-t-elle avec une certaine froideur.

— Non, sans doute, répondit le garçon d'une voix contrite. Trop d'événements se sont produits, trop vite, pour nous deux. Il y a eu trop de morts, trop de changements. Je n'ai pas eu le temps de faire mon deuil, pas le temps de méditer. Je sais à peine qui je suis, désormais. »

Pensifs, ils retombèrent dans le silence.

*

Hiémain se sentait aller à la dérive. Sa vie, sa vie réelle, était au loin, dans un monastère paisible, niché dans la tiédeur d'une vallée opulente, couverte de champs et de vergers. S'il avait pu franchir le temps et la distance qui l'en séparaient, s'il avait pu se réveiller dans son lit étroit, dans sa cellule fraîche, il saurait, à n'en pas douter, renouer les fils de cette vie-là. Il se persuadait qu'il n'avait pas changé. Pas vraiment. Soit, il lui manquait un doigt. Il avait appris à s'en accommoder. Et le tatouage d'esclave sur son visage ne l'avait pas marqué au plus profond. Il n'avait jamais été véritablement un

esclave. Le tatouage n'était que la vengeance cruelle de son père pour punir sa tentative d'évasion. Il était toujours Hiémain. Après quelques jours de calme, il redécouvrirait en lui le prêtre serein.

Mais pas ici. Les événements précipités qui s'étaient succédé l'avaient laissé en proie à tant d'émotions fortes qu'il avait plus ou moins perdu la faculté de ressentir. Les sentiments de *Vivacia* étaient aussi confus que les siens, ses expériences aussi brutales. Kyle Havre avait forcé la jeune vivenef à servir de transport d'esclaves, il l'avait livrée à toutes les sombres émotions de sa misérable cargaison. Hiémain, membre de sa famille fondatrice, n'avait pas été capable de la réconforter. Sa propre servitude involontaire sur le navire avait enfiellé le lien naturel qui eût dû les unir. Il s'était éloigné d'elle, et sa désaffection n'avait fait qu'accroître le désarroi de *Vivacia*. Pourtant, ils étaient restés côte à côte, clopin-clopant, comme des esclaves enchaînés l'un à l'autre.

En une seule nuit sanglante de tempête, la mutinerie des esclaves l'avait délivrée du commandement de Kyle Havre, et de son odieuse condition. De l'équipage d'origine, Hiémain et son père étaient les seuls survivants. Quand l'aube avait éclairé le ciel, le navire désemparé avait été pris d'assaut par les pirates. Le capitaine Kennit et ses hommes avaient capturé *Vivacia* et se l'étaient appropriée sans coup férir. C'est alors que Hiémain avait conclu son marché avec Kennit : il tenterait de sauver le pirate si celui-ci lui laissait la vie ainsi qu'à son père. Sâ'Adar, un prêtre qui faisait partie des esclaves, chef de la rébellion, nourrissait d'autres ambitions. Il ne désirait pas seulement s'ériger en juge du père de Hiémain, Kyle, mais aussi exiger de Kennit qu'il rende la *Vivacia* aux esclaves, auxquels elle appartenait de droit. Quel que soit celui qui l'emporterait, l'avenir pour Hiémain et le navire était incertain. Pourtant, la vivenef semblait déjà préférer le pirate.

Devant eux, la *Marietta* fendait hardiment les vagues écumantes. *Vivacia* traçait son sillage avec ardeur. Ils se dirigeaient vers une place forte de pirates. Hiémain n'en savait pas davantage. A l'ouest, l'horizon se fondait à la côte grasse des Rivages Maudits. Les fleuves rapides et fumeux de la région déversaient leurs eaux chaudes et limoneuses dans ce chenal, ce qui créait des brumes et des brouillards quasi permanents recouvrant comme un manteau le rivage toujours changeant de hauts-fonds. Les tempêtes, soudaines et violentes, étaient fréquentes durant les mois d'hiver et n'étaient pas impossibles même aux jours les plus cléments de l'été. Les îles des Pirates n'étaient pas portées sur les cartes. A quoi bon relever sur une carte une côte qui se modifiait presque quotidiennement ? La sagesse d'usage était de passer bien au large et de l'élonger au plus vite. Pourtant, la *Marietta* bondissait en avant avec assurance et la *Vivacia*

la suivait. Manifestement, les pirates connaissaient fort bien ces chenaux et ces îles.

Hiémain tourna la tête et jeta un regard vers *Vivacia*. Au-dessus dans le gréement, obéissant aux ordres que hurlait Brig, les pirates, matelots de premier brin, se déplaçaient lestement. Hiémain devait reconnaître qu'il n'avait jamais vu la *Vivacia* manœuvrer avec autant d'habileté. Pirates, ils l'étaient peut-être, mais c'étaient aussi d'excellents marins, disciplinés et organisés, qui vaquaient à leur tâche avec autant de fluidité que s'ils faisaient partie intégrante du navire éveillé.

Mais d'autres, sur le pont, gâchaient le tableau. La plupart des esclaves avaient survécu à la mutinerie. Délivrés de leurs chaînes, ils n'avaient pas tout à fait repris aspect humain. Leur chair portait encore les marques des fers et leurs visages étaient flétris par les tatouages. Sous leurs haillons, on devinait des corps hâves et décharnés. Ils étaient bien trop nombreux sur la *Vivacia*. Bien qu'ils occupassent les espaces en plein air aussi bien que les cales, ils paraissaient parqués comme du bétail. Ils restaient là, désœuvrés, en petits groupes sur les ponts où s'activait l'équipage, et ne bougeaient que lorsque les matelots leur faisaient signe de se pousser. Armés de chiffons et de seaux, les plus robustes travaillaient sans entrain à nettoyer les planches et les soutes. Le mécontentement se lisait sur nombre de visages. Hiémain se demanda, mal à l'aise, s'ils l'exprimeraient en actes.

Que ressentait-il à leur égard ? Avant la rébellion, Hiémain les avait soignés dans les cales. Il avait eu pitié d'eux, alors. En vérité, il ne leur avait pas été d'un grand secours : il leur avait prodigué les bienfaits douteux d'une eau salée et d'un chiffon mouillé et son geste de miséricorde lui paraissait faux, aujourd'hui. Il s'était efforcé de remplir ses devoirs de prêtre mais les esclaves étaient trop nombreux. A présent, lorsqu'il les regardait, au lieu de se rappeler la compassion qu'il avait éprouvée pour eux, il se souvenait des cris et du sang lors du massacre de ses compagnons de bord. Il ne pouvait nommer l'émotion qui le submergeait quand il considérait ces anciens esclaves. Un mélange de peur et de colère, de dégoût et de sympathie, qui lui déchirait l'âme et lui faisait honte. Cette émotion-là n'était pas digne d'un prêtre de Sâ. Alors, il avait choisi de ne rien ressentir.

Certains de ces matelots avaient peut-être mérité leur sort, selon le jugement des hommes. Mais qu'en était-il de Clément qui s'était montré amical envers Hiémain, et du violoneux Findo, et du boute-en-train Confret, et des autres ? Ils auraient certainement mérité une fin plus douce. La *Vivacia* n'était pas un transport d'esclaves quand ils s'étaient embarqués. Ils étaient restés à bord après que Kyle avait décidé d'employer le navire à cet usage. Sâ'Adar, le prêtre

esclave libéré grâce à la mutinerie, était convaincu que tous ceux qui avaient péri l'avaient bien mérité. Il jetait l'anathème sur eux : en tant que membre d'équipage sur un transport d'esclaves, ils étaient devenus les ennemis de tous les justes. Ce point laissait Hiémain très perplexe. Il se raccrochait à l'idée réconfortante que Sâ n'exigeait pas qu'on jugeât son prochain. Sâ se réservait le droit de juger, car le créateur était seul à posséder la sagesse.

Les esclaves à bord ne partageaient pas l'opinion de Hiémain. Certains semblaient en le regardant se rappeler une voix douce dans l'obscurité et des mains qui tendaient un chiffon frais et humide. D'autres le considéraient comme un imposteur, le fils du capitaine qui jouait au charitable mais qui n'avait pas fait grand-chose pour les libérer jusqu'à ce qu'ils eussent eux-mêmes pris les choses en main. En général, ils l'évitaient. Il ne pouvait le leur reprocher. Il les évitait de même, préférant passer la plupart de son temps sur le gaillard d'avant, près de *Vivacia*. L'équipage pirate, aussi superstitieux que les esclaves, n'y venait que lorsque les manœuvres du navire l'exigeaient. La figure de proue vivante, douée de parole, les effrayait. Si le fait contrariait *Vivacia*, elle n'en laissait rien paraître. Hiémain pour sa part était heureux qu'il y eût encore un endroit à bord où il pût être relativement seul. Il appuya sa tête contre la lisse et tâcha de penser à quelque chose qui ne fût pas douloureux.

A la maison, c'était bientôt le printemps. Les bourgeons devaient gonfler dans les vergers du monastère. Bérandol progressait-il dans ses études, son pupille lui manquait-il ? Il se demanda avec un profond regret ce qu'il serait en train d'étudier, à cette heure, s'il était resté là-bas. Il baissa les yeux vers ses mains. Jadis, elles recopiaient des manuscrits, fabriquaient des vitraux. C'étaient des mains d'enfant, agiles mais encore tendres. A présent, il avait des cals, et il lui manquait un doigt. C'étaient des mains rudes de marin. Son doigt ne porterait jamais l'anneau sacerdotal.

Ici, le printemps était d'autre sorte : la toile claquait dans la brise fraîche. Des nuées d'oiseaux migrateurs avec leurs cris obsédants volaient au-dessus d'eux. Les îles, de chaque côté du chenal, étaient devenues plus luxuriantes, verdoyantes, foisonnantes d'oiseaux des rivages qui se disputaient l'emplacement de leurs nids.

Il se sentit tiraillé par quelque chose.

« Ton père te demande », dit *Vivacia* à mi-voix.

Bien sûr. Il l'avait perçu à travers elle. Depuis la tempête, le lien entre le navire et lui s'était affermi et renforcé. S'il ne s'en irritait plus comme avant, il sentait que *Vivacia*, en revanche, lui était moins attachée. Peut-être en cela leurs sentiments se rejoignaient-ils. Elle se montrait gentille avec lui, sans plus. Elle avait la tête ailleurs et le traitait comme un enfant exigeant.

« D’une certaine façon, nous avons échangé nos rôles depuis le début du voyage », fit-elle observer tout haut.

Il hocha la tête, n’ayant ni le courage ni le cœur de nier la vérité. Puis il redressa les épaules, se passa une main dans les cheveux et serra fermement les mâchoires. Il ne laisserait pas voir à son père les doutes qu’il ressentait.

Tête haute, il se fraya un chemin sur le pont, en évitant les groupes d’esclaves et les matelots qui s’activaient. Il ne croisa aucun regard, personne ne le défia. Sottise, pensa-t-il, de croire qu’ils remarquaient son passage. Ils étaient vainqueurs. Pourquoi se soucieraient-ils des faits et gestes du seul membre d’équipage survivant ? Au moins physiquement, il en était sorti indemne.

La *Vivacia* gardait des cicatrices de la mutinerie. Les taches de sang maculant ses ponts résistaient – et résisteraient – au ponçage. L’odeur persistait malgré le récurage quasi continu ordonné par Brig. La tempête avait aussi endommagé sa voilure et le ravaudage hâtif effectué par les pirates était bien visible sur la toile. Dans le château arrière, où les esclaves avaient traqué les officiers, les portes avaient été forcées, les huisseries faussées, les boiseries luisantes avaient volé en éclats. La *Vivacia* n’était plus le coquet petit vaisseau sur lequel Hiémain s’était embarqué à Terrilville. Il eut honte, soudain, de constater l’état de la vivenef familiale ; c’était comme s’il avait vu sa sœur se prostituer dans une taverne. Il songea alors à Althéa avec désolation en se demandant ce qu’il aurait éprouvé s’il s’était embarqué de son plein gré, comme mousse peut-être, sous les ordres de son grand-père.

Il écarta ces pensées. Parvenu devant une porte éventrée, celle de la cabine de feu Gantri, gardée par deux faces-de-carte patibulaires qu’il feignit de ne pas voir, il frappa. Maintenant, la pièce dévalisée, pillée était la cellule où son père était retenu prisonnier. Il entra sans attendre de réponse.

Kyle Havre était assis au bord de la couchette de bois nu. Le regard qu’il leva vers Hiémain était asymétrique : il avait un œil injecté de sang, le visage blême et tuméfié. Sa posture trahissait souffrance et désespoir mais il accueillit son fils sur un ton acide et sarcastique. « C’est gentil à toi de te souvenir de moi. Je te croyais bien trop occupé à ramper devant tes nouveaux maîtres. »

Hiémain retint un soupir. « Je suis venu vous voir tout à l’heure mais vous dormiez. Je sais que le repos vous est plus salutaire que tous mes soins. Comment vont vos côtes ?

— En feu. J’ai une migraine atroce. Et j’ai faim et soif. » Il fit un petit signe du menton en direction de la porte. « Ces deux-là ne me laissent même pas sortir pour prendre l’air.

— Je vous ai apporté à boire et à manger tout à l’heure. Vous

n'avez pas… ?

— Si, j'ai trouvé. Un quart de pinte d'eau et deux quignons de pain sec, dit-il en contenant sa fureur.

— C'est tout ce que j'ai pu obtenir. Il y a pénurie de nourriture et d'eau douce à bord. Pendant la tempête, une grande partie des vivres ont été gâtés par l'eau de mer…

— Engloutis par les esclaves, tu veux dire ! » Kyle secoua la tête d'un air dégoûté puis grimaça. « Ils n'ont même pas eu le bon sens de se dire qu'il fallait se rationner. Ils tuent les seuls hommes sachant naviguer en pleine tempête, et ils mangent ou détruisent la moitié des vivres. Ils ne sont pas plus capables de se prendre en charge que des poulets de basse-cour. J'espère que tu es content de la liberté que tu leur as donnée. Ce sera leur mort autant que leur salut.

— Ils se sont libérés tout seuls, père, répondit Hiémain avec obstination.

— Mais tu n'as rien fait pour les arrêter.

— Comme je n'ai rien fait pour vous empêcher de les enchaîner et de les embarquer. » Hiémain reprit son souffle pour poursuivre mais s'interrompit. Quoi qu'il dît pour essayer de justifier ses actes, son père ne se rendrait jamais à ses raisons. Les paroles de Kyle touchaient la conscience meurtrie de Hiémain. Etait-il responsable de la mort de l'équipage puisqu'il n'avait rien fait ? S'il en était ainsi, était-il aussi responsable de la mort des esclaves au cours de la mutinerie ? Cette idée était trop douloureuse.

D'une voix changée, il poursuivit : « Voulez-vous que je m'occupe de vos blessures ou que j'essaye de vous dénicher à manger ?

— Tu as trouvé la pharmacie ? »

Hiémain secoua la tête. « Elle a disparu. Personne n'a reconnu l'avoir prise. Il se peut qu'elle soit passée par-dessus bord pendant la tempête.

— Eh bien, dans ce cas, tu ne peux pas grand-chose pour moi, fit observer son père cyniquement. Mais la nourriture ne serait pas de refus. »

Hiémain se força à la patience. « Je vais voir ce que je peux faire, dit-il doucement.

— Je n'en doute pas », répliqua l'autre d'un ton narquois. Puis il demanda soudain en baissant la voix : « Et qu'est-ce que tu vas faire, pour le pirate ?

— Je n'en sais rien », avoua Hiémain avec franchise. Il regarda son père droit dans les yeux et ajouta : « J'ai peur. Il faut que j'essaye de le soigner, je le sais. Mais j'ignore ce qui est le plus à craindre : qu'il survive et que nous restions ses prisonniers, ou qu'il meure, et nous avec lui, et que le navire continue seul. »

Son père cracha sur le plancher, geste si inhabituel de sa part que Hiémain en fut secoué. Les yeux de Kyle étincelaient comme des pierres froides. « Je te méprise, grogna-t-il. Ta mère a dû coucher avec un serpent pour mettre au monde quelqu'un comme toi. J'ai honte qu'on t'appelle mon fils. Mais regarde-toi. Les pirates se sont emparés du navire de ta famille, le gagne-pain de ta mère, de ta sœur et de ton petit frère. Leur survie dépend entièrement du fait que tu reprennes le bateau. Mais tu n'y songes même pas. Non. La seule chose qui te préoccupe, c'est de savoir si tu vas guérir ou tuer le pirate qui te met le couteau sous la gorge. Tu n'as même pas pensé une seconde à nous procurer des armes, ni à persuader le navire de lui résister, comme il m'a résisté, à moi. Et tout le temps que tu as perdu à faire la nounou avec les esclaves ! As-tu seulement essayé de te faire seconder par l'un d'eux, maintenant ? Non. Tu traînes et tu prêtes la main à ce maudit pirate pour qu'il conserve le vaisseau qu'il nous a volé. »

Hiémain secoua la tête, d'étonnement autant que de chagrin. « Vous n'êtes pas logique. Qu'attendez-vous de moi, père ? Je suis censé reprendre seul le navire à Kennit et à son équipage, forcer les esclaves à retourner dans les cales comme de la marchandise puis naviguer jusqu'en Chalcède ?

— Toi et ce fichu bateau avez bien été capables de m'abattre avec mes hommes ! Pourquoi ne montes-tu pas le navire contre lui comme tu l'as fait contre moi ? Pourquoi ne peux-tu, pour une fois, agir dans le seul intérêt de ta famille ? » Il se leva, les poings serrés comme s'il allait fondre sur son fils. Soudain, hoquetant de douleur, il se plaqua les mains sur les côtes, vacilla, et son visage, tout à l'heure cramoisi de colère, devint livide. Hiémain s'avança pour le soutenir.

« Ne me touche pas ! » lança Kyle d'une voix rageuse. Il regagna sa couchette en titubant, se rassit, et braqua sur son fils un regard menaçant.

Que voit-il quand il me regarde ? se demanda le garçon. Quelle déception, pour cet homme grand et blond, que d'avoir engendré un fils petit, brun et menu comme sa mère, qui n'approcherait jamais de sa taille ni de sa force physique. A quatorze ans il gardait l'apparence d'un gamin. Mais ce n'était pas seulement physiquement que Hiémain trompait les ambitions de son père. Moralement, il ne serait jamais à la hauteur de son géniteur.

« Je n'ai jamais monté le navire contre vous, père. Vous vous en êtes vous-même chargé, par la façon dont vous l'avez traité. Je n'ai aucun moyen de le récupérer entièrement, pour le moment. La seule chose que je puisse espérer, c'est nous garder en vie. »

Kyle Havre détourna la tête vers la cloison qu'il se mit à fixer d'un œil glacial. « Va me chercher à manger », aboya-t-il, comme s'il était encore le commandant à bord.

« Je vais essayer », répondit Hiémain avec froideur. Il fit demi-tour et quitta la cabine.

Alors qu'il tirait la porte endommagée pour la refermer derrière lui, un des faces-de-carte s'adressa à lui. Les tatouages de maîtres successifs lui dévoraient la figure. « Pourquoi tu acceptes tout ça de lui ? » demanda le gaillard.

— Quoi ? fit Hiémain, surpris.

— Il te traite comme un chien.

— C'est mon père. » Il tenta de dissimuler son dépit. Combien avaient-ils surpris de la conversation ?

« C'est un cul de jument ! lâcha l'autre froidement en lui jetant un regard de défi. Et toi, tu es le fils d'un cul de jument.

— La ferme ! dit l'autre garde, hargneusement. Le gamin n'est pas méchant. Si t'as oublié qui a été bon avec toi quand tu étais enchaîné, moi non. » Ses yeux sombres revinrent se poser sur Hiémain. Il secoua la tête en direction de la porte close. « T'as qu'un mot à dire, p'tit gars. Je le fais ramper devant toi.

— Non, répondit Hiémain avec fermeté. Je ne veux pas. Je ne veux pas que quiconque rampe devant moi. » Il sentit qu'il devait bien se faire comprendre. « Je vous en prie. Ne faites pas de mal à mon père. »

Le face-de-carte haussa les épaules. « Comme tu veux. Je parle d'expérience, mon gars. C'est la seule façon d'agir avec un homme comme lui. Ou il rampe devant toi ou c'est toi qui rampes devant lui. Il ne comprend que ça.

— Peut-être », concéda Hiémain malgré lui. Il fit quelques pas puis s'arrêta. « Comment vous appelez-vous ?

— Villia. Toi, c'est Hiémain, c'est ça ?

— Oui, Hiémain. Je suis content de connaître votre nom, Villia. » Il regarda l'autre garde d'un air interrogateur. Celui-ci fronça les sourcils, mal à l'aise. « Decan, finit-il par dire.

— Decan », répéta Hiémain. Il croisa résolument le regard de l'homme et hocha la tête avant de se détourner. Il devinait à la fois l'amusement et l'approbation de Villia. Il s'était affirmé et, si peu que ce fût, il s'en sentait rasséréné. En sortant sur le pont, il cligna les yeux dans la lumière éblouissante du soleil printanier. Sâ'Adar lui barra le passage. Le grand prêtre avait conservé l'air hagard des esclaves. La pression des fers avait laissé des marques rouges à ses poignets et à ses chevilles.

« Je te cherchais », annonça-t-il. Deux faces-de-carte le flanquaient comme des chiens de garde.

« Ah oui ? » Hiémain décida de continuer sur sa lancée. Il carra les épaules et regarda l'autre bien en face. « C'est vous qui avez posté ces deux hommes à la porte de mon père ? » demanda-t-il.

Le prêtre errant ne se démonta pas. « C'est moi. L'homme doit être détenu jusqu'à ce qu'il soit jugé et que justice soit faite. » Il toisa le garçon de toute sa supériorité en âge et en taille. « Tu contestes le fait ?

— Moi ? fit Hiémain qui parut réfléchir. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Si j'étais vous, je ne me préoccuperais pas de ce que pense Hiémain Vestrit, mais bien plutôt de ce que pourrait penser le capitaine Kennit de mon initiative.

— Kennit est mourant, dit Sâ'Adar effrontément. C'est Brig qui commande ici. Il a l'air d'apprécier mon autorité sur les esclaves. Il donne ses ordres par mon intermédiaire. Il n'a pas discuté ma décision de faire garder le capitaine Havre.

— Esclaves ? Je croyais qu'ils étaient tous des hommes libres, aujourd'hui ? » rétorqua Hiémain avec un sourire. Il feignit de ne pas remarquer que les faces-de-carte suivaient attentivement la conversation. Les affranchis qui erraient sur le pont tendaient aussi l'oreille. Certains même s'approchèrent.

« Tu sais très bien ce que je veux dire ! s'exclama Sâ'Adar, agace.

— Généralement, on dit ce qu'on pense… » La remarque resta un instant en suspens, puis il ajouta d'un ton égal : « Vous me cherchiez…

— Oui. Tu es allé voir Kennit aujourd'hui ?

— Pourquoi cette question ? rétorqua Hiémain calmement.

— Parce que j'aimerais savoir à quoi m'en tenir sur ses intentions. » Le prêtre, qui avait travaillé sa voix, lui donna une intonation victorieuse. Plusieurs visages tatoués se tournèrent vers lui. « A Jamaillia on raconte que, lorsque le capitaine Kennit capture un transport d'esclaves, il tue l'équipage et donne le bateau aux esclaves qui étaient à son bord afin qu'ils deviennent pirates à leur tour et poursuivent sa croisade contre l'esclavage. C'est ce que nous avons cru quand nous avons volontiers accepté son aide pour constituer l'équipage du vaisseau pris par nous. Nous nous figurions le garder. Nous espérions que ce serait l'instrument d'une vie nouvelle pour chacun de nous. Mais, à présent, le capitaine Kennit parle comme s'il s'attribuait le navire. Après tout ce que nous avons entendu sur son compte, nous ne pensons pas qu'il serait homme à nous enlever notre seul bien. En conséquence, nous désirons lui demander, clairement et nettement, à qui croit-il qu'appartient ce navire ? »

Hiémain le regarda droit dans les yeux. « Si vous désirez poser cette question au capitaine Kennit, je vous y encourage. Il n'y a que lui qui puisse vous donner son opinion. Si vous me la posez à moi, je vous dirai la vérité. » Il avait baissé la voix intentionnellement afin que les hommes intéressés se rapprochent. Ce qu'ils avaient déjà fait pour la

plupart, y compris certains membres d'équipage à l'air menaçant. Sâ'Adar eut un sourire sardonique. « Ta vérité, c'est que le navire t'appartient, j'imagine. »

Hiémain secoua la tête et lui rendit son sourire. « Le navire n'appartient qu'à lui-même. *Vivacia* est un être libre, elle a le droit de décider pour elle-même. Ou bien seriez-vous prêt, vous qui avez porté les lourdes chaînes de l'esclavage, à infliger à autrui le traitement cruel qu'on vous a fait subir ? »

En apparence, il s'adressait à Sâ'Adar, sans regarder autour de lui pour constater l'effet de ses paroles sur les autres. Il garda le silence, comme s'il attendait une réponse. Après un instant, le prêtre émit un petit ricanement de dédain. « Il n'est pas sérieux, dit-il à la cantonade. Par quelque sorcellerie, la figure de proue parle. C'est un exemple intéressant des supercheries pratiquées à Terrilville. Mais un navire est un navire, pas une personne. Et de droit, celui-ci nous appartient. »

Seuls quelques esclaves approuvèrent en marmonnant. Un pirate réagit aussitôt : « Tu causes mutinerie ? demanda le loup de mer grisonnant. Pas'que, si c'est ça, tu vas passer par-dessus bord avant d'avoir le temps de dire ouf ! » Le brèche-dent sourit d'un air décidément peu amène. A sa gauche, un grand pirate fit sonner un rire guttural, roula des épaules comme s'il s'étirait, subtile démonstration de force à l'endroit des faces-de-carte de Sâ'Adar. Les deux hommes tatoués se redressèrent, les yeux étrécis.

Le prêtre prit une expression outrée. Manifestement, il ne s'était pas attendu à cela. Il se raidit et commença d'un ton indigné : « En quoi cela vous regarde-t-il ? »

Le pirate râblé piqua du doigt la poitrine du prêtre en déclarant : « Kennit, c'est not'capitaine. C'est lui qui commande. Tu saisis ? » Comme l'autre ne répondait pas, il montra les dents. Sâ'Adar se recula pour éviter le doigt. Il allait s'éloigner quand le pirate lâcha : « Tu ferais bien de pas l'ouvrir contre Kennit. T'aimes pas quelque chose, tu vas lui causer en face, au capitaine. Il est dur mais juste. Tu baves pas derrière son dos. Si tu nous fais des embrouilles sur ce navire, ça te retombera dessus. » Sans un regard en arrière, les pirates retournèrent à leurs tâches. L'attention se reporta sur Sâ'Adar. Une étincelle de colère s'alluma dans ses yeux mais il répondit d'une voix fluette et enfantine : « Soyez assurés que je vais en parler au capitaine Kennit. Soyez-en assurés ! »

Hiémain baissa la tête vers le pont. Peut-être son père avait-il raison. Peut-être y avait-il un moyen de reprendre aux esclaves et aux pirates le navire familial. Il y a profit à tirer de tout conflit. Son cœur se mit à battre étrangement. Il s'éloigna en se demandant d'où lui venaient de pareilles idées.

*

Vivacia était préoccupée. Bien qu'elle eût le regard fixé au loin vers la poupe de la *Marietta*, elle tournait toute son attention au-dedans d'elle-même. Le timonier avait la main ferme ; les matelots qui volaient dans son gréement étaient tous sans exception de vrais hommes de mer. L'équipage décrassait ses ponts et ses cales, réparait les menuiseries, astiquait le métal. Pour la première fois depuis de longs mois, elle n'avait aucune inquiétude sur les capacités de son capitaine. Confiante dans la compétence de ceux qui la dirigeaient, elle pouvait se laisser entièrement absorber par ses propres préoccupations.

A travers sa membrure de bois-sorcier, une vivenef éveillée avait conscience de tout ce qui se passait à bord. Généralement, il s'agissait d'incidents futiles, insignifiants. Un cordage qu'on répare, un oignon qu'on émince dans la coquerie, peu lui importait. Le cours de sa vie n'en serait pas changé. Kennit, c'était une autre affaire. Dans sa chambre, l'énigmatique capitaine dormait d'un sommeil agité. *Vivacia* ne pouvait le voir mais elle le sentait, d'inexplicable façon pour les êtres humains. La fièvre remontait. La femme qui s'occupait de lui était inquiète. Elle faisait quelque chose avec de l'eau fraîche et une serviette. La vivenef chercha à percevoir les détails mais elle n'avait aucun lien avec cette femme. Elle ne les connaissait pas encore suffisamment tous les deux.

Kennit lui était beaucoup plus accessible qu'Etta. Ses rêves fébriles s'écoulaient imprudemment de lui, se répandaient en *Vivacia* comme le sang versé sur ses ponts. Elle les absorbait sans en discerner le sens. Un petit garçon était tourmenté, déchiré entre la loyauté qu'il devait à un père aimant mais incapable de le protéger, et sa fidélité à un homme qui le protégeait, certes, mais n'avait aucune affection pour lui. Maintes et maintes fois, un serpent surgissait des profondeurs de ses rêves pour lui arracher la jambe. La morsure de ses mâchoires était acide et glacée. Du tréfonds de son âme, il cherchait à atteindre *Vivacia,* il tendait vers une profonde et mutuelle compréhension qu'il se rappelait vaguement avoir connue, dans son enfance.

« Ohé, ohé, qu'est-ce ? Ou plutôt devrais-je dire : « Qui est-ce ? » »

La voix, la voix de Kennit, lui parvenait en un infime murmure. Elle secoua la tête, et le vent lui ébouriffa les cheveux. Le pirate ne s'adressait pas à elle. Jamais, même dans ses communions les plus fortes avec Althéa et Hiémain, elle n'avait perçu aussi clairement leurs pensées. « Ce n'est pas Kennit », chuchota-t-elle pour elle-même. De cela elle était certaine. Pourtant, il s'agissait bien de sa voix. Dans sa

chambre, le capitaine pirate inspira profondément et expira, en marmonnant des refus, des dénégations. Soudain, il poussa un gémissement.

« Non. Ce n'est pas Kennit, confirma la petite voix avec amusement. Pas plus que tu n'es la Vestrit que tu crois être. Qui es-tu ? »

Il était déconcertant de sentir quelqu'un qui cherchait à l'aveuglette à la faire réagir. Instinctivement, elle se rétracta pour éviter le contact. Elle était de loin beaucoup plus forte que lui. Quand elle se retira, il ne put la suivre. Ce faisant, elle rompit le contact fragile établi avec Kennit. La frustration et l'agitation se mirent à bouillonner en elle. Elle serra les poings sur son flanc et prit une lame par le travers au lieu de la trancher. Elle tossa violemment. Le timonier jura et effectua une légère correction. *Vivacia* lécha ses lèvres humides d'embruns et d'une secousse rejeta ses cheveux en arrière. Qui était-il ? Elle maintenait ses pensées étales en tâchant de déterminer quel sentiment prédominait en elle, de la peur ou de la curiosité. Elle se sentait une étrange affinité avec l'être qui lui avait parlé. Elle avait écarté facilement son intrusion indiscrète mais il lui déplaisait de penser que quelqu'un eût tenté de s'immiscer en elle.

Désormais, elle ne le tolérerait plus. Quel que fût cet intrus, elle le démasquerait et lui tiendrait tête. Sur le qui-vive, elle fit une nouvelle tentative pour atteindre la cabine où Kennit s'agitait dans son sommeil. Elle rejoignit sans peine le pirate. Il se débattait toujours dans ses rêves fiévreux ; il se cachait dans un placard, poursuivi par une créature onirique qui l'appelait par son nom sur un ton doucereux. La femme posa une compresse fraîche sur son front et enveloppa d'un linge le moignon enflé. *Vivacia* perçut plus ou moins l'immédiat soulagement qu'il éprouva. L'esprit tendu vers lui, la vivenef s'aventura plus hardiment mais ne découvrit personne d'autre.

« Où es-tu ? » demanda-t-elle brusquement, avec colère. Kennit sursauta en criant alors que le poursuivant de son rêve faisait écho aux paroles de *Vivacia*. Etta se pencha sur lui en murmurant des paroles apaisantes.

La question de la vivenef demeura sans réponse.

*

Haletant, Kennit émergea lentement à la conscience. Il lui fallut un moment pour se rappeler où il était. Puis un léger sourire de satisfaction étira ses lèvres desséchées par la fièvre. Sa vivenef. Il était à bord de sa vivenef, dans la chambre bien aménagée du capitaine. Un drap de lin fin recouvrait son corps en sueur. Le cuivre et le bois astiqués reluisaient dans une cabine à la fois confortable et raffinée. Il

distinguait le clapotis sur la coque du navire qui fendait les eaux du chenal. Il se sentait entouré de la présence vigilante de son vaisseau, qui le protégeait. Il lui était une seconde peau, bouclier contre le monde extérieur. Il soupira d'aise et s'étouffa avec le mucus qui encombrait sa gorge sèche.

« Etta ! croassa-t-il. De l'eau !

— Voilà », dit-elle sur un ton apaisant.

C'était vrai. Chose étonnante, elle se tenait à son chevet, une tasse d'eau à la main. Il sentit la fraîcheur des longs doigts sur sa nuque quand elle l'aida à se soulever pour boire. Après quoi, elle retourna vivement l'oreiller. Avec un linge frais, elle lui bassina le visage, lui essuya les mains. Il reposait, immobile et silencieux sous son contact, vaguement reconnaissant du réconfort qu'elle lui prodiguait. Il connut un instant de paix sans mélange.

De courte durée. La conscience qu'il avait de sa jambe enflée s'accrut rapidement jusqu'à la souffrance. Il tâcha de l'ignorer. Mais la douleur pulsative, brûlante s'intensifiait à chaque respiration. A son chevet, assise dans un fauteuil, sa compagne était occupée à coudre. Il la dévisagea, l'œil inerte. Elle semblait plus âgée que dans son souvenir. Autour de sa bouche et sur son front, les rides étaient creusées. Sa figure paraissait amaigrie sous le casque de cheveux noirs, et ses yeux sombres agrandis.

« Tu as une tête affreuse », lui dit-il d'un ton réprobateur.

Elle abandonna aussitôt son ouvrage et lui sourit comme s'il lui avait fait un compliment. « C'est dur pour moi de te voir ainsi. Quand tu es malade… je ne peux pas dormir, je ne peux pas manger… »

Quelle égoïste, cette femme ! Sa jambe à lui, elle l'avait donnée à manger à un serpent de mer, et voilà qu'elle essayait de faire croire qu'elle était inquiète. Et il aurait dû la plaindre ? Il chassa cette pensée. « Où est le gamin ? Hiémain ? »

Elle se leva immédiatement. « Tu veux le voir ? » Quelle question ! « Bien sûr, que je veux. Il est censé me soigner la jambe. Pourquoi n'a-t-il rien fait ? »

Elle se pencha au-dessus de la couchette et lui sourit tendrement. Il eut envie de la repousser mais il n'en avait pas la force. « Je crois qu'il veut attendre que nous arrivions à Anse-au-Taureau. Il a besoin d'un tas de choses avant de… de te soigner. » Elle se détourna brusquement mais il eut le temps d'apercevoir les larmes qui brillaient dans ses yeux. Ses larges épaules étaient voûtées, elle avait perdu son port altier. Elle ne s'attendait pas qu'il survécût. Il en fut à la fois effrayé et furieux. Comme si elle avait invoqué sa mort.

« Va me chercher ce garçon ! » lui ordonna-t-il durement, surtout pour l'éloigner. « Rappelle-lui. Rappelle-lui bien que, si je meurs, lui et son père mourront aussi. Dis-le-lui !

— J'envoie quelqu'un le chercher, assura-t-elle d'une voix tremblante en se dirigeant vers la porte.

— Non. Vas-y toi-même, tout de suite, amène-le-moi. Immédiatement. »

Elle revint sur ses pas et lui effleura le visage, ce qui l'agaça. « Si c'est ce que tu veux, dit-elle d'une voix lénifiante. J'y vais tout de suite. »

Il ne la regarda pas s'en aller mais suivit, l'oreille tendue, le bruit de ses pas précipités sur le plancher. Elle sortit en refermant doucement la porte derrière elle. Il l'entendit interpeller quelqu'un d'une voix irritée. « Non. Allez-vous-en ! Je ne vais pas le déranger avec des bêtises pareilles en ce moment. » Puis elle baissa le ton, menaçante. « Si vous touchez à cette porte, je vous tue sur-le-champ. » La menace fit son effet car personne ne frappa.

Il baissa à demi les paupières et se laissa emporter par le courant de sa souffrance. Comme un rasoir, la fièvre découpait la pièce en arêtes brillantes, en avivait les couleurs. La cabine douillette semblait se rétrécir, menaçant de s'écrouler sur lui. Il repoussa le drap et chercha un souffle d'air frais.

« Alors, Kennit ? Que vas-tu en faire, de ton « galopin qui promet » quand il viendra ? »

Le pirate serra fort les paupières. Il tenta de conjurer la voix.

« C'est amusant. Tu crois que je ne te vois pas quand tu as les yeux fermés ? » L'amulette était sans pitié.

« Tais-toi ! Laisse-moi tranquille. Je regrette de t'avoir fait fabriquer.

— Oh, tu me vexes ! Se chamailler comme ça, après tout ce que nous avons enduré ensemble ! »

Kennit ouvrit les yeux. Il souleva le poignet et contempla le bracelet. La petite amulette en bois-sorcier, sculptée à la ressemblance de son visage saturnien, leva les yeux vers lui en souriant aimablement. Les lanières de cuir la maintenaient solidement sur son pouls. La fièvre lui donnait l'illusion que la figure flottait au-dessus de lui. Il referma les yeux.

« Tu crois vraiment que ce gamin peut te guérir ? Non. Tu n'aurais pas cette sottise. Bien sûr, tu es suffisamment désespéré pour le forcer à tenter l'opération. Tu sais ce qui m'étonne ? Tu as tellement peur de la mort que ça te donne le courage d'affronter le scalpel du chirurgien. Pense un peu à cette chair tuméfiée, si sensible que tu peux à peine supporter le contact d'un drap. Tu vas le laisser y planter une lame affûtée, étincelante, argentée jusqu'à ce que le sang la ternisse de carmin…

— Amulette, dit Kennit en rouvrant des yeux étrécis, pourquoi me tourmentes-tu ? »

Le porte-bonheur fit la moue. « Parce que j'en ai le pouvoir. Je suis probablement le seul au monde à pouvoir tourmenter le grand capitaine Kennit. Le Libérateur. Le futur roi des îles des Pirates. » La petite figure ricana et ajouta d'un ton narquois : « Brave appât du Serpent » de la Passe Intérieure. Dis-moi, que veux-tu du gamin-prêtre ? Tu le désires ? Il réveille, dans tes rêves fébriles, les souvenirs de ce que tu fus ? Tu vas lui faire ce qu'on t'a fait ?

— Non. Je n'ai jamais...

— Quoi, jamais ? » L'amulette raillait avec cruauté. « Tu crois vraiment que tu peux me mentir, liés comme nous le sommes ? Je sais tout de toi. Tout.

— Je t'ai fabriquée pour que tu m'aides, non pour que tu me tourmentes ! Pourquoi te retournes-tu contre moi ?

— Parce que tu me fais horreur, répliqua l'amulette avec sauvagerie. Je me déteste d'être devenue partie de toi-même, et de t'aider dans ce que tu fais. »

Kennit poussa un soupir haché. « Que veux-tu de moi ? » demanda-t-il. C'était un cri de reddition, un appel à la miséricorde ou à la pitié.

« Ah, voilà une question à laquelle tu n'avais jamais pensé. Qu'est-ce que je veux de toi ? » L'amulette fît traîner les mots, en les savourant. « Et si je voulais que tu souffres ? Et si je prenais plaisir à te tourmenter ? Et si... »

Des pas résonnèrent derrière la porte. Les bottes d'Etta et le léger frottement de pieds nus.

« Sois gentil avec Etta, déclara l'amulette précipitamment. Peut-être alors pourrai-je... »

La porte s'ouvrit et la petite figure se tut. Muette et inerte, elle était redevenue une breloque en bois sur un bracelet, au poignet du malade. Hiémain entra, suivi de la femme. « Kennit, je te l'ai amené, annonça Etta en refermant la porte derrière eux.

— Bien. Laisse-nous. » Si cette maudite amulette croyait pouvoir le forcer à quoi que ce soit, eh bien, elle se trompait ! Etta parut interdite.

« Kennit...Tu crois que c'est prudent ?

— Non, je crois que c'est stupide. Voilà pourquoi je te l'ai demandé, j'adore la bêtise. » Il lança ces mots à voix basse. Il regarda la figure à son poignet, guettant une réaction. Elle demeura immobile mais ses yeux minuscules étincelèrent. Elle mijotait probablement une vengeance. Peu importait. Tant qu'il aurait un souffle de vie, il ne tremblerait pas devant un bout de bois.

« Sors ! répéta-t-il. Laisse-moi le garçon. » Elle s'exécuta, le pas ferme, le dos très droit. Elle referma d'un coup sec la porte derrière elle, sans tout à fait la claquer. Dès qu'elle fut sortie, Kennit se hissa

péniblement en position assise. « Viens ici », dit-il à Hiémain. Le garçon s'avança et le pirate écarta le drap d'un geste brusque qui dévoila, dans toute sa splendeur, sa jambe mutilée et putride. « Voilà, déclara-t-il, dégoûté. Que peux-tu faire pour moi ? »

Hiémain blêmit. Il rassembla son courage pour s'approcher de la couchette et regarder le membre de plus près. L'odeur lui fit froncer le nez. Il leva alors ses yeux sombres vers Kennit et déclara, avec simplicité et franchise : « Je ne sais pas. C'est vraiment vilain. » Il jeta un rapide coup d'œil à la jambe puis planta son regard dans celui du pirate. « Disons les choses carrément : si on ne tente pas l'amputation, vous mourrez. Qu'avons-nous à perdre en essayant ? »

Kennit eut un sourire contraint. « Moi ? Très peu, à ce qu'il paraît. Mais il y a ta vie et celle de ton père dans la balance. »

Hiémain émit un rire bref, sans joie. « Je sais très bien que je le paierai de ma vie, si vous mourez, à cause de moi ou non. » Il esquissa un imperceptible mouvement de tête en direction de la porte. « Elle ne me laissera jamais vous survivre.

— Tu as peur de cette femme, n'est-ce pas ? dit Kennit en élargissant son sourire. Tu as raison. Alors, que proposes-tu ? » Il s'efforçait de conserver un ton bravache.

Le garçon reporta les yeux sur la jambe, plissa le front et réfléchit. L'intensité de sa concentration le fit paraître plus jeune encore. Kennit jeta un coup d'œil à son moignon gangrené. Après quoi, il préféra scruter le visage de Hiémain. Il eut une grimace involontaire quand le garçon tendit les mains vers sa jambe. « Je n'y toucherai pas, murmura Hiémain. Mais il faut que je détermine où s'arrête la partie saine et où commence l'infection. » Il joignit les mains en coupe, comme pour y recueillir quelque chose, les promena lentement de la plaie jusqu'à la cuisse. Les yeux réduits à des fentes, il inclinait la tête comme s'il écoutait attentivement. Le pirate observait le mouvement des mains. Que ressentait-il ? De la chaleur, ou un influx plus subtil, tel le lent travail du poison ? Les mains du garçon, burinées par le dur labeur, conservaient la grâce nonchalante de mains d'artisan.

« Il te manque un doigt, fit observer Kennit. Que t'est-il arrivé ?

— Un accident, répondit-il distraitement. Chut ! »

Kennit grimaça mais se tut. Il sentit les mains se déplacer au-dessus de sa chair. Leur pression fantôme réveillait en lui les pulsations de douleur. Il serra les dents, déglutit et réussit une fois encore à repousser la souffrance.

Parvenues au milieu de la cuisse, les mains s'immobilisèrent. Hiémain plissa le front, sa respiration s'approfondit, devint plus régulière, et il ferma les yeux complètement. Il semblait dormir debout. Kennit le dévisageait. De longs cils noirs se recourbaient sur

ses joues qui, si elles avaient perdu les rondeurs de l'enfance, ne montraient pas le moindre soupçon de barbe. A côté du nez, le petit sceau vert indiquant qu'il avait appartenu au Gouverneur ; tout près, s'étalait un autre tatouage, où Kennit reconnut la grossière représentation de la figure de proue de la *Vivacia*. Il fut d'abord irrité qu'on eût ainsi gâché la beauté du jeune garçon. Puis il remarqua que la crudité même du dessin contrastait avec l'innocence du visage. Etta avait été ainsi quand il l'avait découverte, une jeunette dans un salon de bordel…

« Cap'taine Kennit ? Capitaine ? »

Il rouvrit les yeux. Quand les avait-il fermés ?

Hiémain hochait doucement la tête. « Ici, dit-il quand le pirate le regarda. Si on coupe ici, je crois qu'on sera dans la partie saine. »

Il désignait un endroit sur la cuisse situé à une hauteur inquiétante. Kennit prit une inspiration. « La chair saine, dis-tu ? Tu ne devrais pas plutôt couper en dessous ?

— Non, il faut couper un peu dans la chair saine car elle cicatrise mieux. » Il s'interrompit et repoussa une mèche de cheveux de son front. « Je ne peux pas assurer que le poison n'a pas corrompu toute la jambe. Mais c'est en amputant ici, je crois, qu'on aura les plus grandes chances. » Le visage du garçon devint pensif. « D'abord, il faudra que je pose des sangsues sur le mollet, pour réduire la congestion et la gangrène. Certains guérisseurs au monastère tiennent pour la saignée, d'autres pour les sangsues. Il y a bien sûr un moment et un lieu pour l'un et l'autre moyens mais, à mon avis, les sangsues sont plus indiquées pour retirer le sang épaissi par une infection. »

Kennit s'efforça de conserver son impassibilité. La physionomie tendue du garçon lui rappela l'expression de Sorcor quand celui-ci s'appliquait à échafauder une stratégie.

« Puis nous ferons une ligature ici, assez large, qui ralentira l'hémorragie. Elle doit serrer la chair sans l'écraser. Et je couperai dessous. Je tâcherai de conserver un pan de peau pour recouvrir la plaie. J'aurai besoin d'un scalpel affûté et d'une scie à denture fine pour l'os. La lame du scalpel doit être assez longue pour inciser proprement, sans déchiqueter. » Il mesura avec ses doigts. « Pour les sutures, certains utilisent du fil en boyau de poisson mais, au monastère, on dit qu'il vaut mieux employer les cheveux mêmes du patient, car le corps reconnaît ce qui lui appartient. Vous avez de beaux cheveux longs, capitaine, aux boucles assez souples pour être étirées. Ils feront admirablement l'affaire. »

Le gamin cherchait-il à lui faire perdre son sang-froid ou avait-il complètement oublié qu'il s'adressait au malade en personne ? « Et pour la douleur ? demanda Kennit avec un entrain forcé.

— Votre propre courage, capitaine, c'est ce qui vous sera le

plus utile. » Les yeux sombres du garçon se plantèrent droit dans ceux du pirate. « Ce sera long, mais je ferai attention. De l'eau-de-vie ou du rhum, avant qu'on commence. Si elle n'était si rare ni si coûteuse, je préconiserais l'essence d'écorce de kwazi, qui engourdit merveilleusement les plaies. Elle n'est efficace que sur le sang frais, elle n'agirait qu'après l'amputation, dit-il en secouant la tête pensivement. Vous devez bien choisir les hommes qui vous tiendront. Il faut qu'ils soient grands et forts, qu'ils aient le courage de ne pas vous obéir si vous exigez qu'ils vous lâchent, ou si vous les menacez. »

Kennit se sentit accablé. Il se refusait à penser à l'humiliation et à la honte qu'il allait devoir affronter. Il rejetait l'inéluctable. Il devait bien y avoir moyen d'éviter l'atroce douleur, la faiblesse. Comment s'y résoudre, sachant qu'après avoir supporté tout cela, il risquait pourtant de mourir ? C'est alors qu'il aurait l'air ridicule !

« ... et il faut tirer un peu puis faire une ou deux sutures. » Hiémain marqua une pause comme s'il attendait une approbation. « Je n'ai jamais pratiqué cette opération moi-même, reconnut-il abruptement. Je veux que vous le sachiez. Je l'ai vu faire deux fois. La première, sur une jambe gangrenée. L'autre fois, sur un pied et une cheville écrasés. J'assistais le chirurgien, je lui passais les instruments, je tenais le seau... » Sa voix s'éteignit. Il se passa la langue sur les lèvres et dévisagea le pirate, les yeux ronds.

« Qu'y a-t-il ? demanda Kennit.

— Je tiens votre vie entre mes mains, dit-il, stupéfait.

— Et moi, la tienne, rétorqua le pirate. Et celle de ton père.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondit Hiémain, d'une voix rêveuse. Ce pouvoir vous est sans doute familier. Moi, je ne l'ai même jamais souhaité. »

3

LE COQ COURONNÉ

Jani Khuprus se hâtait le long de l'immense corridor, et ses pas sonnaient creux. Tout en marchant, elle laissait traîner les doigts sur le long ruban de jidzine incrusté dans le mur qui, à ce contact, émettait une faible lueur. La lumière se déplaçait avec elle dans le couloir obscur qui s'enfonçait au cœur du palais-labyrinthe des Anciens. Elle dut à deux reprises contourner des flaques d'eau noire sur le sol dallé. Machinalement, elle en remarqua la localisation. Dès le retour des pluies de printemps, la situation se répétait : l'épaisse couche de terre au-dessus et les racines traçantes commençaient à remporter le lent combat contre l'ancien édifice enfoui. Le bruit égal de l'eau qui dégouttait faisait contrepoint aux pas précipités.

Il y avait eu un tremblement de terre la nuit précédente, mineur selon les critères du désert des Pluies mais plus intense et plus prolongé que les secousses habituelles. Jani se refusait résolument à y penser tandis qu'elle se hâtait dans l'obscurité. L'édifice avait bravé la grande catastrophe qui avait rasé la majeure partie de l'antique cité. Jani pouvait certainement compter que le palais résisterait encore quelque temps. Elle atteignit enfin un vestibule voûté, fermé par une porte massive en métal. Elle promena légèrement les mains à la surface et le Coq Couronné sculpté en ronde bosse s'anima de reflets miroitants. Cela ne manquait jamais de l'impressionner. Elle comprenait fort bien la réaction de son ancêtre qui, en découvrant la sculpture, avait sur-le-champ fait du Coq Couronné son emblème. Sur la porte, le coq menaçant montait sur ses ergots, les ailes à demi déployées, le cou tendu, hérissé de plumes brillantes. Une pierre enchâssée dans son œil étincelait d'une lumière noire. En lui se combinaient élégance et arrogance. Elle posa une main ferme sur son jabot et repoussa la porte. Les ténèbres béantes s'ouvrirent devant elle.

Guidée seulement par sa longue familiarité avec les lieux, elle descendit les degrés bas qui menaient à l'immense salle. Plongée dans l'obscurité plus vaste de la salle du Coq Couronné, elle fit la grimace. Reyn n'était pas là, décidément. Elle avait parcouru tout ce chemin

pour rien. Elle s'arrêta au pied des marches, en regardant aveuglément autour d'elle. Elle sursauta en entendant résonner dans le noir la voix de son fils.

« Tu n'as jamais essayé de te représenter cette salle comme elle était jadis ? Imagine, mère. En un jour comme celui-ci, le soleil printanier devait briller à travers le dôme de cristal et aviver toutes les couleurs des fresques. Que faisaient-ils ici ? D'après les profondes rigoles dans le sol et la disposition aléatoire des tables, je ne pense pas que les fûts de bois-sorcier aient été entreposés ici à l'origine. Non. Je crois qu'on les a transportés en hâte dans cette salle pour les sauver du désastre qui engloutissait la cité. Donc, avant cette époque, à quoi était-elle destinée, cette immense salle avec son dôme de cristal et ses fresques sur les murs ? D'après les pots de terre qu'on a trouvés, on peut supposer qu'ils y cultivaient des plantes. S'agissait-il simplement d'un jardin abrité, où l'on pouvait se promener tranquillement, même par la plus forte des tempêtes ? Ou était-ce... ?

— Reyn, il suffit ! » s'exclama sa mère, agacée. Elle chercha à tâtons la bande de jidzine sur le mur, y appuya fermement les doigts et quelques panneaux décorés lui renvoyèrent une faible lueur. Elle fronça les sourcils. Dans son enfance, la lumière était beaucoup plus vive. Chaque pétale de fleur brillait. A présent, ils se ternissaient de jour en jour. Elle repoussa l'idée consternante qu'ils s'éteignaient. Elle demanda d'une voix légèrement irritée :

« Que fais-tu ici, dans le noir ? Pourquoi n'es-tu pas dans le corridor ouest à surveiller les ouvriers ? Ils ont dégagé un nouveau portail dissimulé dans un mur de la septième salle. Nous avons besoin de toi là-bas ; avec ton intuition, tu peux découvrir le moyen de l'ouvrir.

— Le moyen de le détruire, tu veux dire, corrigea Reyn.

— Oh, Reyn ! » fit sa mère d'un ton réprobateur. Elle était si lasse de ces discussions avec son fils cadet. Lui qui, plus que les autres, possédait le don de forcer les demeures des Anciens à livrer leurs secrets, était aussi le plus réticent à en faire usage. « Que voudrais-tu que nous fassions ? Que nous laissions tout cela enfoui, oublié, comme nous l'avons trouvé ? Que nous abandonnions le désert des Pluies et que nous nous réfugiions à Terrilville pour y vivre avec nos parents ? L'asile serait de courte durée. »

Elle perçut le bruit léger de ses pas alors qu'il contournait le grand fut de bois-sorcier, le dernier entreposé dans la salle du Coq Couronné. Il se déplaçait comme un somnambule. Le cœur de Jani se serra en observant son fils qui laissait filer ses doigts sur le tronc massif. Il était revêtu d'une cape et coiffé d'un capuchon, à cause de l'humidité glaciale de la salle. « Non, dit-il mi-voix. J'aime autant que toi le désert des Pluies. Je n'ai aucun désir d'aller vivre ailleurs. Mais

je pense que mon peuple devrait cesser de se cacher, de piller et de détruire l'ancienne terre des Anciens uniquement pour monnayer notre propre sécurité. Je pense qu'au contraire nous devrions restaurer et révérer tout ce que nous avons découvert ici. Nous devrions dégager la cité de la terre et des cendres qui la recouvrent, la rendre aux rayons du soleil et de la lune. Nous devrions dénier la suzeraineté du Gouverneur de Jamaillia, refuser d'acquitter l'impôt et de nous plier à ses conditions, nous devrions commercer librement, à notre gré. » Sa voix s'éteignit. Jani lui jeta un regard furibond mais il poursuivit : « Montrons-nous tels que nous sommes, relevons la tête, proclamons que nous vivons ici non parce que nous avons honte mais parce que nous l'avons choisi. Voilà, selon moi, ce que nous devrions faire. »

Elle soupira. « Tu es très jeune, Reyn, prononça-t-elle simplement.

— Si par « jeune » tu entends sot, dis-le, répliqua-t-il sans agressivité.

— Pas sot, répondit-elle doucement. J'ai dit « jeune », c'est tout. Le fardeau des Rivages Maudits ne pèse pas aussi lourdement sur toi et moi que sur les autres Marchands du désert des Pluies. D'une certaine façon, notre sort n'en est pas plus enviable. Nous nous rendons à Terrilville, derrière nos voiles nous déclarons : « Je ne suis pas si différent des gens d'ici. Avec le temps, ils finiront par m'accepter et je pourrai circuler librement parmi eux. » Peut-être oublies-tu combien il est pénible, pour Kis ou Amantille, de se dévoiler aux regards profanes. »

Aux noms de ses sœurs, Reyn baissa les yeux. Personne n'aurait su expliquer pourquoi la tare physique qui était le lot commun des enfants du désert des Pluies les avait si gravement affligées alors qu'elle avait quasiment épargné Reyn. Ici, parmi leurs semblables, le fardeau n'était pas insupportable. Il n'y avait pas de raison de s'émouvoir à la vue d'un visage qui présentait la même peau grêlée ou les mêmes excroissances que les siennes propres. En revanche, à l'idée de sa petite demi-sœur Kis arpentant sans voile les rues de Terrilville, il se sentait gêné. Jani lut sur le visage de son fils aussi clairement que sur un parchemin. Il plissa le front devant cette injustice.

Une moue amère aux lèvres, il reprit : « Nous sommes un peuple riche. J'ai beau être un jeune sot, je sais tout de même que nous pouvons payer pour être acceptés. Nous devrions être parmi les plus riches au monde, si le Gouverneur n'était pas sur notre dos, à piller notre bourse. Souviens-toi de ce que je te dis, mère. Si nous pouvions au moins nous libérer du joug des impôts et des limites que Jamaillia impose à notre commerce, nous n'aurions pas besoin de détruire les richesses que nous mettons au jour. Nous pourrions exhumer et restaurer cette cité au lieu de la dépouiller de ses trésors

pour aller les vendre ailleurs. Les gens viendraient ici, en payant volontiers leur passage sur nos navires pour remonter le fleuve. Ils ne détourneraient plus les yeux, car on finit toujours par aimer les riches. Nous aurions alors le loisir de découvrir les clés qui nous dévoileraient les secrets que nous détachons aujourd'hui à coups de marteau. Si nous étions vraiment libres, nous pourrions déterrer les splendeurs de cette cité. La lumière du soleil inonderait cette salle, comme jadis, et la reine qui gît ici prisonnière…

— Reyn, dit sa mère à voix basse. Retire ta main de ce fut.

— Ce n'est pas un fut, fit-il aussi doucement. Ce n'est pas un fût, nous le savons l'un comme l'autre.

— Et l'un comme l'autre, nous savons que les paroles que tu prononces ne viennent pas uniquement de toi. Reyn, qu'importe le nom qu'on lui donne. Nous savons, l'un comme l'autre, que tu as passé beaucoup trop de temps à son contact, à étudier les fresques, à contempler les glyphes sur les piliers. Ce bois t'influence et s'approprie tes pensées.

— Non ! protesta-t-il sèchement. Ce n'est pas vrai, mère. Certes, j'ai passé beaucoup de temps dans cette salle et j'ai étudié les traces laissées par les Anciens. J'ai étudié aussi ce que nous avons excavé du cœur de ces « fûts » qui se trouvaient jadis dans la salle. » Il secoua la tête, et ses yeux cuivrés étincelèrent dans l'obscurité. « Des cercueils. C'est ce que tu m'as dit quand j'étais petit. Mais il ne s'agit pas de cercueils. « Berceau » serait un mot plus juste. En outre, si sachant ce que je sais aujourd'hui je tarde à éveiller et à libérer la dernière qui reste, cela ne signifie pas que je suis tombé sous son influence. J'en suis simplement venu à comprendre où est mon devoir.

— Ton devoir, c'est de demeurer loyal envers les tiens, rétorqua sa mère, irritée. Reyn, je te le dis clairement. Tu as passé tant de temps en compagnie de ce bois-sorcier que tu ne sais plus où finissent tes propres pensées et où commencent ses sournoises incitations. Ton désir procède au moins autant d'une curiosité enfantine contrariée que d'une soif de justice. Regarde comme tu agis aujourd'hui. Tu sais qu'on a besoin de toi. Mais où es-tu ?

— Ici. Avec celle qui a le plus besoin de moi, car elle n'a pas d'autre avocat !

— Il est très probable qu'elle est morte, déclara brutalement sa mère. Reyn, tu t'enflammes pour des contes de nourrice. Depuis combien de temps ce fût est-il là, avant même que nous découvrions l'endroit ? S'il y a jamais eu une vie à l'intérieur, elle est éteinte depuis longtemps, ne demeurent que les échos de sa soif d'air et de lumière. Tu connais les propriétés du bois-sorcier. Un fût évidé devient libre d'absorber les souvenirs et les pensées de ceux qui sont en contact quotidien avec lui. Cela ne signifie pas que le bois est

vivant. Quand tu y poses les mains, tu perçois les souvenirs captifs d'une créature morte depuis longtemps. C'est tout.

— Si tu en es si sûre, pourquoi ne pas mettre à l'épreuve ta théorie ? Exposons cette pièce de bois à l'air et à la lumière. Si aucune reine-dragon n'en éclot, alors j'admettrai que je me suis trompé. Je ne m'opposerai plus à ce qu'on la débite afin de construire un grand navire pour la famille Khuprus. »

Jani poussa un profond soupir. « Que tu t'y opposes ou non, Reyn, cela ne changera rien, dit-elle doucement. Tu es le cadet, non l'aîné. Quand le moment viendra, ce n'est pas toi qui décideras de ce qu'on fera du dernier fût de bois-sorcier. » Devant l'expression abattue de son fils, elle sentit qu'elle avait peut-être parlé trop durement. Malgré son entêtement, il était aussi singulièrement sensible. Il tenait de son père. Et elle eut peur. Elle tenta de lui faire comprendre son raisonnement. « Ce que tu proposes exigerait que les ouvriers abandonnent les tâches qui nous sont indispensables si nous voulons voir l'argent continuer d'affluer. Ce fût est trop grand. La porte par laquelle on l'a fait passer s'est effondrée depuis longtemps. Il est trop long pour qu'on l'achemine par les corridors. La seule solution serait de défricher la forêt au-dessus puis de creuser. Après avoir brisé le dôme de cristal, il faudrait alors le hisser à l'aide de poulies et de trépieds. Ce serait une tâche gigantesque.

— Si j'ai raison, cela en vaudrait la peine.

— Crois-tu ? Supposons que tu aies raison, qu'en ayant exposé cette pièce de bois à la lumière nous en ayons fait éclore quelque chose. Alors quoi ? Quelle certitude as-tu que la créature sera bien disposée à notre égard, si même elle se soucie de nous ? Tu as lu, plus que quiconque, nombre des manuscrits et des tablettes des Anciens. Tu dis toi-même que les dragons qui partageaient leurs cités étaient arrogants et agressifs, enclins à s'emparer de tout ce qu'ils désiraient. Libérerais-tu ce genre de créature pour qu'elle se promène parmi nous ? Pire, si elle nous en veut, si même elle nous hait pour ce que nous avons fait involontairement subir à ses semblables ? Pense un peu à la taille de ce fût, Reyn. Ce serait un ennemi redoutable que tu lâcherais sur les nôtres, simplement pour satisfaire ta curiosité.

— Curiosité ! bredouilla Reyn, indigné. Il ne s'agit pas seulement de curiosité, mère. J'ai pitié de la créature enfermée là-dedans. Oui, et je me sens coupable envers toutes les autres que nous avons détruites si inconsidérément durant toutes ces années. Le remords et le désir de réparation peuvent être des mobiles aussi puissants que la curiosité. »

Jani serra les poings. « Reyn, je n'ai pas l'intention de continuer à discuter de ceci avec toi. Si tu veux m'en reparler, ce sera dans mon salon, non dans cette caverne humide avec cette… chose qui

t'influence. Point final. »

Reyn se redressa lentement et se croisa les bras sur la poitrine. Elle ne pouvait distinguer son visage. Elle n'en avait nul besoin : elle devinait sa bouche crispée et ses mâchoires contractées. Quel entêté ! Pourquoi fallait-il qu'il fût entêté à ce point ?

Sans le regarder, elle déclara, conciliante : « Mon enfant, quand tu auras aidé l'équipe qui travaille dans le couloir ouest, nous pourrions préparer ton voyage à Terrilville. J'ai promis aux Vestrit que tu ne tournerais pas la tête de Malta avec des cadeaux mais il est quand même convenable que tu en offres à sa mère et à sa grand-mère. Il faut les choisir ainsi que tes vêtements de voyage. Nous n'avons pas encore décidé de ta tenue. Tu t'habilles toujours si sobrement. Pourtant, un homme qui fait sa cour doit avoir le plumage d'un paon. Bien sûr, tu devras garder le voile, mais je laisse son épaisseur à ton appréciation. »

Le stratagème réussit. L'attitude de Reyn s'assouplit. Jani devina son sourire. « Voile impénétrable, mais pas pour la raison que tu imagines. D'après moi, Malta est une femme qui aime le mystère et l'intrigue. C'est ce qui d'emblée lui a plu chez moi, je crois. »

Jani se dirigea lentement vers la porte de la salle. Comme elle l'espérait, Reyn lui emboîta le pas. « Sa mère et sa grand-mère semblent la considérer comme une enfant mais tu la qualifies de femme.

— C'est une femme, il n'y a aucun doute. » Le ton de Reyn était catégorique. Il était fier de sa déclaration. Jani s'étonna du changement qui s'était opéré en son fils. Jamais il n'avait manifesté autant d'intérêt pour une femme et, pourtant, elles étaient nombreuses à rivaliser pour attirer son attention. Pour les familles du désert des Pluies, les enfants Khuprus constituaient de bons partis. Une seule fois, on avait tenté d'arranger un mariage pour lui. Son refus inébranlable avait été très embarrassant. Plusieurs familles de Terrilville avaient aussi fait des propositions d'alliance que Reyn avait dédaignées. Non, « dédaigner » était un mot trop fort : il avait à peine consenti à en prendre acte. Peut-être Malta Vestrit pourrait-elle le guérir de cette obsession qu'il entretenait ? Jani sourit à son fils par-dessus son épaule en l'entraînant hors de la salle.

« Je l'avoue, je suis intriguée par cette femme-enfant, Malta. Sa famille parle d'elle d'une façon, tu en parles tout autrement… J'ai hâte de faire sa connaissance.

— Bientôt, j'espère. J'ai l'intention de l'inviter avec sa famille à venir nous rendre visite, mère. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, bien sûr.

— Tu sais bien que non. Les Vestrit ont bonne réputation parmi les Marchands du désert des Pluies, malgré leur refus de faire

commerce avec nous. Décision qui prendra fin avec l'alliance de nos deux familles. Ils possèdent la vivenef indispensable au négoce sur le fleuve… et elle sera dégrevée quand le mariage sera célébré. Malta et toi avez un avenir prospère devant vous.

— Prospérité, dit Reyn avec une pointe d'amusement. Malta et moi avons d'autres perspectives que la simple prospérité. De cela, mère, je peux t'assurer. »

Ils parvinrent à une fourche dans le corridor. Jani fit halte. « Tu vas aller ouvrir la nouvelle porte dans le couloir ouest, déclara-t-elle d'un ton sans réplique.

— J'y vais, répondit Reyn, distraitement.

— Bien. Quand tu en auras terminé, rejoins-moi au salon. J'aurai rassemblé des cadeaux appropriés et tu pourras choisir. Puis-je faire venir les tailleurs pour qu'ils te montrent leurs dernières créations ?

— Mais oui, certainement, fit-il en fronçant les sourcils d'un air absent. Mère, tu as promis que je ne tournerai pas la tête de Malta avec des présents coûteux. Suis-je autorisé à lui offrir de simples gages ? Des fruits, des fleurs et des friandises ?

— Je ne vois pas ce qu'on pourrait y objecter.

— Bien, dit-il en hochant la tête. Pourrais-tu me faire préparer des corbeilles que j'offrirai quotidiennement durant mon séjour là-bas ? demanda-t-il en souriant. Garnies de rubans et d'écharpes légères de couleurs vives. Et d'un ou deux flacons d'excellent vin… je ne crois pas que ce soit exagéré. »

Sa mère eut un sourire ironique. « Peut-être te faudra-t-il agir avec prudence, mon fils. Ronica Vestrit te rappellera à l'ordre si tu outrepasses les limites qu'elle a fixées. Pas de précipitation, il vaut mieux ne pas la contrarier. »

Reyn s'éloignait déjà. Il jeta un regard en arrière, un bref éclair de ses yeux cuivrés. « Je n'ai pas l'intention de la contrarier, mère. Mais je n'éviterai pas non plus la confrontation, dit-il en continuant à s'éloigner. Je vais épouser Malta. Plus vite elles s'habitueront à moi, plus les choses en seront facilitées pour nous tous. »

Derrière lui, dans l'obscurité, Jani croisa les bras. Manifestement, il ne connaissait pas Ronica Vestrit. Une étincelle amusée s'alluma dans son regard : l'entêtement de son fils ne trouverait-il pas son équivalent chez la Marchande de Terrilville ?

Reyn fit une halte. « Avez-vous envoyé un oiseau voyageur pour prévenir Sterbe ? »

Jani hocha la tête, contente qu'il eût posé la question. Reyn ne s'entendait pas à merveille avec son beau-père. « Il t'adresse tous ses vœux. La petite Kis dit que tu attendes l'hiver pour te marier quand ils seront de retour à Trois-Noues. Et Mando dit que tu lui dois une

bouteille d’eau-de-vie de Durjan. A cause d’un pari que tu as fait, il y a longtemps, que tes frères se marieraient avant toi. »

Reyn s’en allait déjà à grands pas. « Un pari que je suis content de perdre », cria-t-il par-dessus son épaule.

Jani le suivit des yeux en souriant.

4

LIENS

Souples et expertes, les mains de Brig reposaient sur les rayons de la barre de la *Vivacia*. Le pirate avait cet air distant du marin qui ressent le navire comme une extension de son propre corps. Hiémain s'arrêta un instant pour l'observer avant de s'approcher. Brig était jeune, pas plus de vingt-cinq ans. Ses cheveux châtains étaient emprisonnés dans un mouchoir jaune marqué de l'emblème du Corbeau. Il avait les yeux gris et son ancien tatouage d'esclave disparaissait presque sous le dessin d'un corbeau bleu foncé. Malgré sa jeunesse, il arborait un air de résolution qui lui valait d'être promptement obéi, même d'hommes plus âgés. Kennit avait judicieusement choisi le second pour commander la *Vivacia* jusqu'au rétablissement de son capitaine.

Hiémain respira profondément. Il aborda son aîné avec respect et dignité. Il fallait que Brig le considérât comme un homme. Il attendit que l'autre tournât les yeux vers lui, puis il déclara, doucement mais avec netteté : « J'ai quelques questions à vous poser.

— Vraiment ? » fit Brig d'un ton plein de défi. Puis il leva vivement le regard vers l'homme de vigie.

— Oui, vraiment, répondit Hiémain fermement. La jambe de votre capitaine ne guérit pas. Combien de temps cela nous prendra-t-il pour atteindre Anse-au-Taureau ?

— Un jour et demi, dit Brig, après un bref instant de réflexion. Peut-être deux. » L'expression de son visage paraissait figée.

Hiémain hocha la tête pour lui-même. « Je crois que nous pouvons attendre jusque-là. J'aurais besoin d'un certain nombre de choses avant de tenter l'amputation. J'espère qu'on pourra se les procurer là-bas. Entre-temps, je pourrais améliorer son état si j'avais ce qu'il faut à bord. Quand les esclaves se sont rebellés contre l'équipage, ils ont mis le navire à sac. La pharmacie est introuvable. Elle me serait très utile maintenant.

— Personne n'a avoué l'avoir prise ? »

Hiémain haussa légèrement les épaules. « J'ai bien demandé

mais on ne m'a pas répondu. La plupart des esclaves libérés ne me parlent qu'à contrecœur. Je crois que Sâ'Adar les monte contre moi. » Il hésita. Il paraissait s'apitoyer sur lui-même. Il ne se gagnerait pas le respect de Brig en se plaignant. Il poursuivit avec plus de discernement : « Peut-être ne savent-ils même pas ce qu'ils ont en leur possession. Ou dans la confusion de la tempête et de la mutinerie, quelqu'un a pu s'emparer du coffre puis l'abandonner et il sera passé par-dessus bord. » Hiémain souffla un peu et ajouta : « Il contenait des remèdes qui pourraient soulager votre capitaine. »

Brig lui lança un bref coup d'œil. Il était toujours impassible. Soudain, il se mit à brailler : « Caj ! »

Hiémain se raidit, s'attendant à être empoigné et emmené de force. Mais quand l'homme apparut, Brig lui ordonna : « Secoue-moi un peu tout le monde. Le coffre à pharmacie a disparu. Si quelqu'un l'a, je veux qu'on le trouve. Au moins, je veux savoir qui l'a eu entre les mains en dernier. Exécution !

— Oui, lieutenant », répondit Caj qui partit au pas de course.

Mais Hiémain ne bougeait pas et Brig soupira en gonflant les narines. « Autre chose ?

— Mon père est...

— Navire en vue ! cria soudain l'homme de vigie, qui ajouta un instant plus tard : Galère chalcédienne, avec le pavillon du Gouverneur. Approche rapide, à voiles et à rames. Ils devaient mouiller dans la crique.

— Nom de Sâ ! cracha Brig. Ce fils de pute a amené des mercenaires chalcédiens, rugit-il soudain. L'équipage sur le pont ! Tous les autres, à l'intérieur, dégagez ! Envoyez de la toile ! »

Hiémain s'élança vers la figure de proue en se faufilant avec agilité entre les matelots. Le pont grouillait comme une fourmilière. En avant, la *Marietta* s'écartait rapidement. Hiémain gagna le gaillard d'avant et agrippa la lisse. Derrière lui, il entendait des cris lointains, hurlés depuis le bâtiment chalcédien. Brig ne se donnait pas la peine de répondre.

« Je ne comprends pas ! s'écria *Vivacia*. Pourquoi les galères de guerre chalcédiennes battent-elles pavillon du Gouverneur ?

— J'en ai entendu parler à Jamaillia. Le Gouverneur Cosgo a engagé des Chalcédiens pour patrouiller dans la Passe Intérieure. Ils sont censés la débarrasser des pirates mais cela n'explique pas pourquoi ils nous poursuivent. Minute ! » Il se jeta dans le gréement auquel il se mit à grimper afin de mieux voir ce qui se passait. Le navire chalcédien était armé pour le combat. Outre sa voilure, il disposait de deux rangs d'esclaves-rameurs. Ses ponts grouillaient d'hommes en armes. Le soleil printanier faisait étinceler les casques et les épées. Le pavillon du Gouverneur, portant flèches d'argent en

champ d'azur, paraissait incongru au-dessus des voiles rouge sang de la galère.

« Il convoque leurs navires de guerre dans nos eaux ? » *Vivacia* était incrédule. « Il est fou ? Les Chalcédiens sont sans honneur. C'est comme enfermer le loup dans la bergerie ! » Elle jeta pardessus son épaule un coup d'œil rempli d'effroi. « Est-ce qu'ils nous poursuivent ?

— Oui », dit Hiémain laconiquement. Son cœur battait à grands coups. Que fallait-il espérer ? Qu'ils prennent proprement la fuite ou que la patrouille chalcédienne les arraisonne ? Les pirates ne livreraient pas la *Vivacia* sans combattre. Un nouveau carnage. Si les Chalcédiens l'emportaient, restitueraient-ils *Vivacia* à ses propriétaires légitimes ? Peut-être. Il se doutait qu'ils dérouteraient le navire vers Jamaillia, où le Gouverneur déciderait de son sort. Les esclaves entassés sur les ponts inférieurs seraient de nouveau enchaînés. Ils le savaient et se battraient. Ils étaient supérieurs en nombre aux abordeurs du vaisseau chalcédien mais ils n'étaient ni armés ni expérimentés. Un massacre, conclut-il.

Devait-il pousser *Vivacia* à prendre la fuite ou à traîner ? Avant même qu'il ait pu formuler son incertitude, la décision lui fut dérobée.

Le vaisseau plus petit, aux lignes plus pures, poussé par les avirons et par le vent, gagnait sur eux. Pour la première fois, Hiémain remarqua le cruel éperon qui prolongeait la proue de la galère. Une volée de flèches, dont certaines enflammées, jaillit du pont chalcédien en décrivant un arc de cercle. Hiémain poussa un cri inintelligible pour avertir *Vivacia*. La première grêle manqua son but, mais leurs intentions étaient claires, désormais.

Dans un déploiement d'habileté et d'audace, la *Marietta* prit soudain de la gîte, remonta dans le vent et vira pour venir se placer derrière la *Vivacia* et fondre droit sur la proue du navire chalcédien. Hiémain crut apercevoir sur le pont le pirate Sorcor qui exhortait ses hommes à redoubler d'efforts. Le pavillon au Corbeau se déploya brusquement, narguant les Chalcédiens. Voilà qui donnait à réfléchir. Quelle sorte de capitaine était-il donc, ce pirate Kennit, pour inspirer à ses hommes pareille loyauté ? Manifestement, Sorcor avait l'intention de détourner sur lui la poursuite.

Depuis son perchoir, Hiémain vit la *Marietta* trembler alors que ses catapultes montées sur le pont projetaient très haut une pluie de pierraille sur le vaisseau de patrouille. Quelques cailloux manquèrent le but et tombèrent dans l'eau en faisant jaillir des gerbes blanches mais une bonne partie retomba avec fracas sur les ponts de la galère. Ce fut la panique parmi les rameurs. Le battement régulier des avirons ressembla soudain aux mouvements désarticulés et frénétiques d'un mille-pattes. La distance entre le patrouilleur et la *Vivacia* s'accrut régulièrement et rapidement. La *Marietta* ne paraissait pas vouloir

s’attarder à combattre. Après avoir semé la zizanie, elle borda ses voiles, revira et reprit sa route. Ayant retrouvé la cadence régulière de sa vogue, la galère se lança à sa poursuite. Hiémain plissait les yeux pour voir mais le timonier dirigeait *Vivacia* à l’abri d’une île. Il n’avait plus de visibilité. Il comprit tout à coup la ruse : la *Vivacia* était mise rapidement hors de vue tandis que la *Marietta* attirait la galère au loin.

Il descendit de son perchoir et sauta lestement sur le pont. « Eh bien, c’était intéressant », fit-il remarquer avec ironie à *Vivacia*. Mais la vivenef était distraite.

« Kennit, répondit-elle.

— Que lui arrive-t-il ? demanda Hiémain.

— Mousse ! » La voix sèche de la femme claqua derrière lui. Il se retourna et aperçut Etta qui le foudroyait du regard. « Le capitaine te demande. Tout de suite ! » Son ton était comminatoire mais ses yeux n’étaient pas fixés sur lui : *Vivacia* et elle s’affrontaient du regard. La figure de proue reprit son impassibilité.

« Hiémain, ne bouge pas », lui ordonna-t-elle doucement. Puis elle haussa la voix pour s’adresser à la femme pirate. « Il s’appelle Hiémain Vestrit, précisa-t-elle avec un dédain patricien. Vous ne devez pas l’appeler « mousse ». » Elle tourna les yeux vers Hiémain, lui sourit d’un air bénin et ajouta poliment : « J’ai entendu le capitaine Kennit te réclamer. Peux-tu aller le voir, s’il te plaît, Hiémain ?

— J’y vais immédiatement », répondit-il. En s’éloignant, il se demanda ce que *Vivacia* avait voulu démontrer. Il n’allait pas commettre l’erreur de croire qu’elle avait pris sa défense. Non. Il s’agissait, dans cet échange, de la lutte de pouvoir entre deux femelles. A sa manière, *Vivacia* avait revendiqué Hiémain comme faisant partie de son domaine et attendait d’Etta qu’elle respectât le principe. En même temps, il ne lui avait pas déplu de révéler qu’elle était au courant de ce qu’il se passait dans la chambre du capitaine. A la crispation de colère qui avait contracté le visage d’Etta, Hiémain déduisit que cette dernière n’avait guère apprécié.

Il jeta un regard derrière lui. La femme pirate n’avait pas bougé. Il n’entendait pas leurs voix mais peut-être parlaient-elles tout bas. Il fut de nouveau frappé par l’extraordinaire apparence d’Etta. Grande et élancée, elle portait sa chemise de soie, son gilet de brocart et ses culottes avec désinvolture, comme s’il s’agissait de simples vêtements en coton. Ses cheveux noirs lustrés coupés court n’atteignaient même pas ses épaules. Elle ne présentait ni rondeur ni douceur, rien qui dénotât la moindre féminité. Ses yeux sombres étaient menaçants et farouches. D’après ce que Hiémain avait constaté, elle avait le tempérament sauvage et impitoyable d’un chat. Il n’avait décelé chez elle nul soupçon de tendresse. Cependant, tous ces éléments contradictoires concouraient à la rendre extrêmement

féminine. Jamais il n'avait senti une telle puissance chez une femme. Il se demanda si *Vivacia* serait de taille à l'emporter.

Kennit, en effet, l'appelait d'une voix haletante, vibrant d'intensité. Hiémain entra sans frapper. Le pirate, grand et maigre, était allongé sur le dos mais son attitude n'avait rien de paisible : les mains crispées sur les draps, jointures blanchies, comme une femme en couches ; la tête renversée sur les oreillers bouleversés ; sur la poitrine dénudée, les muscles saillaient. La bouche ouverte, il happait l'air à petits coups irréguliers. Il pantelait sous l'effort. Ses cheveux noirs et sa chemise ouverte étaient trempés, et l'odeur âcre de la sueur emplissait la cabine.

« Hiémain ? dit-il, haletant, en tendant le bras vers le bord de la couchette.

— Je suis là. » Instinctivement, il prit la main calleuse du pirate dans les siennes. Kennit les agrippa et les serra si violemment que Hiémain eut peine à retenir un cri. Il répondit à la pression en appuyant fortement entre le pouce et les doigts. De l'autre main, il saisit le poignet du pirate, pour tenter de trouver le pouls mais le bracelet le gênait. Il se contenta de promener sa main sur l'avant-bras. Régulièrement, il appuyait puis relâchait son étreinte selon un rythme apaisant tandis qu'il prolongeait le pincement sur la main de Kennit, qui devait avoir pour effet de diminuer la douleur. Il osa s'asseoir au bord de la couchette, se pencha pour chercher les yeux de l'homme à la torture. « Regardez-moi, lui dit-il. Respirez avec moi. Comme ça. » Il prit une lente inspiration, la retint en comptant puis expira doucement. Kennit fit un timide effort pour l'imiter. Mais son souffle était trop court, trop rapide. Hiémain hocha la tête pour l'encourager. « C'est bien. C'est bien. Maîtrisez votre corps. La douleur n'est que l'instrument de votre corps. Vous pouvez la dominer. »

Il maintint son regard fermement planté dans celui du pirate. A chaque respiration, il exhalait apaisement, confiance et certitude, afin que Kennit les absorbât. En se concentrant sur son propre corps, il atteignit un point, à la périphérie du cœur et des poumons. Ses yeux perdirent de leur fixité et attirèrent plus profond en lui le regard de Kennit, pour lui transmettre son calme. Il s'efforçait d'aspirer la souffrance afin qu'elle se dissolve dans l'air de la cabine.

Ces simples exercices lui rappelèrent le monastère. Il essaya de s'imprégner de la paix qui émanait de ses souvenirs, d'y puiser des forces. Mais il eut soudain l'impression d'être un charlatan. Qu'était-il en train de faire là ? Singer le vieux Sâ'Parte qu'il avait observé en train de soulager ses patients ? Voulait-il faire croire à Kennit qu'il était vraiment un prêtre-guérisseur, et non un novice en robe de bure ? Il n'était pas suffisamment entraîné pour parvenir à atténuer la douleur, encore moins pour amputer une jambe gangrenée. Il faisait

simplement de son mieux pour aider le pirate. Mais était-il honnête avec lui-même ? Ne tentait-il pas de sauver sa propre vie ?

L'étreinte de Kennit se desserra lentement. Son cou se contracta légèrement et sa tête roula sur les oreillers humides. Sa respiration se ralentit peu à peu, devenant le souffle lourd d'un homme luttant contre l'épuisement. Hiémain ne lui lâchait pas la main. Sâ'Parte avait parlé d'une technique qui permettait d'insuffler de la force au patient, mais le savoir du garçon ne s'étendait pas jusque-là. Il avait espéré devenir un artiste de Sâ, non un guérisseur. Pourtant, en étreignant la main moite du malade, il ouvrit son cœur à Sâ et supplia le père universel d'intervenir. Il pria afin que la miséricorde divine vînt suppléer à ses manques.

« Je ne peux plus continuer ainsi. »

Dans la bouche d'un autre, ces paroles auraient résonné comme une lamentation ou une supplication. Mais chez Kennit, il s'agissait d'une simple constatation. La douleur refluait ou bien sa capacité de réaction était épuisée. Il ferma ses yeux sombres et Hiémain se sentit isolé, tout à coup. Le pirate déclara à mi-voix mais distinctement : « Enlève-moi la jambe. Aujourd'hui. Dès que possible. Maintenant. »

Le garçon secoua la tête puis exprima tout haut son refus. « Je ne peux pas. Je ne dispose pas de la moitié du nécessaire. Brig dit que Anse-au-Taureau n'est qu'à un ou deux jours d'ici. Il faut attendre. »

Kennit rouvrit aussitôt les yeux. « Je ne peux pas attendre, je le sais, dit-il avec brusquerie.

— Si c'est à cause de la douleur, du rhum..., commença Hiémain mais l'autre l'interrompit.

— J'ai très mal, oui. Mais, pour l'heure, c'est mon navire et mon commandement qui pâtissent le plus. On m'a envoyé un mousse pour m'avertir de l'approche du vaisseau de patrouille. La seule chose que j'aie pu faire, c'est essayer de me lever... Je suis tombé. Là, devant lui, je me suis effondré. J'aurais dû être sur le pont dès que l'homme de vigie a repéré la voile. Nous aurions dû faire demi-tour pour égorger tous ces porcs de Chalcédiens sur leur galère. Au lieu de quoi, nous avons pris la fuite. J'ai laissé le commandement à Brig, et on a pris la fuite. Sorcor a dû se battre à ma place. De plus, tout le monde est au courant à bord. Les esclaves ont une langue. Où que je les laisse, ils répandront la nouvelle que le capitaine Kennit a fui devant le navire de patrouille du Gouverneur. Inadmissible, dit-il, puis d'une voix rêveuse, il ajouta : Je pourrais tous les noyer. »

Hiémain écoutait en silence. Ce n'était plus le pirate suave qui avait fait une cour extravagante à la vivenef, non plus que le capitaine maître de lui-même. C'était, derrière la façade, l'homme mis à nu par la souffrance et l'épuisement. Hiémain prit la mesure de sa propre vulnérabilité. Kennit ne tolérerait pas que survécût celui qui l'avait vu

tel qu'il était. Pour le moment, il ne semblait pas avoir conscience de s'être dévoilé de la sorte. Le garçon eut l'impression d'être la souris hypnotisée par le regard du serpent. Tant qu'il resterait tranquille, il avait une chance de passer inaperçu. La main du pirate relâcha son étreinte. Il tourna la tête sur l'oreiller, ses paupières s'alourdissaient.

Au moment où Hiémain commençait à espérer qu'il pourrait s'esquiver, la porte de la cabine s'ouvrit sur Etta. Elle parcourut la pièce d'un seul regard. « Que lui as-tu fait ? demanda-t-elle en s'avançant vers la couchette de Kennit. Pourquoi ne bouge-t-il plus ? »

Hiémain posa un doigt sur les lèvres pour la faire taire. Elle se renfrogna mais acquiesça de la tête et lui fit signe d'aller dans un coin de la cabine. Il prit son temps, malgré le froncement de sourcils furieux de la femme : il reposa doucement la main du pirate sut la couverture puis se glissa avec lenteur au bas de la couchette afin de ne pas déranger le malade. Peine perdue. Il quittait son chevet quand Kennit déclara : « Tu vas m'amputer aujourd'hui. » Etta sursauta, horrifiée. Hiémain se retourna lentement. Sans ouvrir les yeux, le pirate leva la main et pointa un doigt ferme sur lui. « Rassemble les instruments dont tu disposes et mets-toi au travail. Il faudra se passer du reste. Je veux en finir. D'une façon ou d'une autre.

— Bien, capitaine », acquiesça Hiémain. Il changea de cap et se dirigea rapidement vers la porte. Tout aussi rapidement, Etta vint lui bloquer le passage. Cloué par le regard d'aigle, noir et impitoyable, il carra les épaules, prêt à l'affrontement. Mais il lut dans ces yeux-là comme du soulagement. « Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider », déclara-t-elle simplement.

Il eut un hochement de tête, trop bouleversé pour répondre, se coula derrière elle et sortit. Parvenu au milieu de la descente des cabines, il s'arrêta, s'appuya à la cloison et s'abandonna au tremblement qui le terrassait. Anéanti, il prenait conscience de sa bravade : ses paroles téméraires allaient se matérialiser en une tâche sanglante. Il avait déclaré qu'il porterait le scalpel dans la chair de Kennit, qu'il inciserait, qu'il sectionnerait l'os, détacherait la jambe. Il secoua la tête, refusant de se laisser intimider par l'énormité de la situation. « Plus moyen de reculer », s'exhorta-t-il, et il se hâta d'aller trouver Brig. En chemin, il espéra qu'on avait retrouvé le coffret à pharmacie.

*

Le capitaine Finney reposa sa chope, se lécha les lèvres et fit un large sourire à Brashen. « Vous êtes doué pour ça. Vous le savez ?

— Je crois. » Brashen accueillit le compliment avec réticence. Le contrebandier rit à gorge déployée. « Mais ça ne vous dit rien, pas

vrai ? »

Brashen haussa les épaules. Le capitaine Finney l'imita puis repartit de son rire rauque. Ses joues charnues s'ornaient de favoris, ses yeux de furet brillaient au-dessus de son nez couperosé. Il fit glisser sa chope sur la table maculée d'auréoles puis conclut apparemment qu'il avait éclusé suffisamment pour la journée. Il repoussa sa chope, tendit la main vers la boîte à cindine, retira le bouchon de verre filigrané du coffret de bois sombre qu'il retourna et secoua. Plusieurs grosses barrettes de drogue en sortirent. Il rompit un généreux morceau de chique puis offrit la boîte à Brashen. Celui-ci secoua la tête sans rien dire, en se tapotant d'un geste significatif la lèvre inférieure, où un reste de cindine le brûlait agréablement. Noire, riche en goudron, la drogue propageait dans ses os des vrilles de bien-être. Brashen conservait encore assez de bon sens pour comprendre que flatteries et pots-de-vin n'étaient pas gratuits. Il se demanda vaguement s'il aurait la volonté suffisante pour résister à Finney, le cas échéant.

« Sûr que vous ne voulez pas un morceau ?

— Non, merci.

— Non, ça ne vous dit rien d'être doué pour le commerce », poursuivit Finney comme s'il ne s'était pas interrompu. Il se carra pesamment sur sa chaise et inspira avec lenteur par la bouche pour accélérer les effets de la cindine. Il soupira.

Pendant un instant, on n'entendit que le clapotis des vagues sur la coque de la *Veille du Printemps*. L'équipage était à terre, occupé à remplir des bonbonnes d'eau à une petite source que Finney leur avait indiquée. En qualité de second, Brashen aurait dû surveiller l'opération mais le capitaine l'avait invité dans sa cabine, et, au lieu des remontrances attendues, il lui avait offert à boire et à chiquer, au beau milieu de son quart. Honte à toi, Brashen Trell, se dit-il en souriant amèrement. Que penserait de toi le capitaine Vestrit, s'il te voyait aujourd'hui ? Il leva une nouvelle fois sa chope.

« Vous voulez retourner à Terrilville, n'est-ce pas ? » Finney inclina la tête et pointa un doigt épais sur Brashen. « Si votre souhait se réalisait, c'est ce que vous feriez. Reprendre là où vous vous êtes arrêté. Vous étiez un homme de qualité, là-bas. Vous tentez de le nier mais cela vous colle à la peau. Vous n'êtes pas né sur les quais.

— Peu importe où je suis né, non ? C'est ici que je suis maintenant », fit remarquer Brashen en riant. La cindine se déroulait à l'intérieur de lui. Il reproduisit le sourire hilare de Finney. Il aurait dû s'inquiéter que le capitaine eût deviné son origine. Mais il croyait pouvoir arranger ça.

« Exactement ce que j'allais dire. Vous voyez ? Vous voyez ? Vous êtes malin. Il y en a beaucoup qui n'acceptent pas leur sort. Ils

sont toujours à ressasser le passé ou à bâiller après l'avenir. Mais des hommes comme nous… » Il claqua sur la table qui résonna. « Des hommes comme nous savent saisir ce qu'on leur offre et en tirer le meilleur parti.

— Bon, vous allez me proposer quelque chose ? risqua Brashen, sournois.

— Pas exactement. Disons plutôt qu'il s'agit de ce que nous pouvons nous proposer l'un à l'autre. Regardez-nous. Regardez ce que nous faisons. Je sillonne la côte avec la *Veille du Printemps*, je fais du cabotage dans des tas de petits ports. J'achète, je vends, et je ne pose pas trop de questions. Je transporte des marchandises de qualité, et je fais des affaires. J'ai de la bonne qualité. Vous savez que c'est vrai.

— C'est vrai », admit aisément Brashen. Ce n'était pas le moment de mentionner l'origine des produits dont ils faisaient trafic. La *Veille du Printemps* et Finney commerçaient dans les îles des Pirates, en rachetant le meilleur de leur butin et le revendant à un intermédiaire, à Chandelle. De là, on faisait passer la marchandise blanchie dans d'autres ports. Brashen n'en savait pas beaucoup plus et peu lui importait. Il était second sur la *Veille du Printemps*. En échange de quoi, et parce qu'il faisait de temps à autre office de garde du corps, il avait sa cabine, il était nourri, il recevait un peu d'argent et de la cindine de bonne qualité. Que demander de plus ?

« Du surchoix, répéta Finney. Sacrée bonne qualité. Et on prend des risques. Nous. Vous et moi. Alors, on rapporte la marchandise à Chandelle, et qu'est-ce qu'on en tire ?

— De l'argent ?

— Une misère ! On leur apporte un cochon bien gras et ils nous jettent les os. Mais ensemble, Brashen, vous et moi, on peut faire de grandes choses.

— Et comment vous voyez ça ? » La conversation commençait à le mettre mal à l'aise. Finney avait des intérêts dans la *Veille du Printemps*, mais il n'en était pas propriétaire. Brashen ne tenait pas à être mêlé à des affaires de piraterie proprement dite. Dans sa jeunesse, il avait déjà fait sa part, et plus que sa part même. Non. Il n'avait aucunement l'intention d'aller au-delà de ce négoce de marchandises volées. Il n'était peut-être plus le respectable second de la *Vivacia* – ni même le laborieux lieutenant d'un navire abattoir, comme le *Moissonneur* –, mais de là à se faire pirate… il n'était pas tombé aussi bas.

« Vous avez de la classe, comme je le disais. Vous êtes d'origine Marchande, pas vrai ? Probablement le fils cadet ou quelque chose comme ça mais vous auriez les relations à Terrilville, si vous vouliez les utiliser. On pourrait leur apporter du joli butin là-bas, vous nous trouveriez les clients et on pourrait échanger de la marchandise

superchoix contre ces bricoles magiques qu'ont les Marchands. Ces carillons, ces pierres précieuses parfumées, et tout ce qui s'ensuit.

— Non. » Brashen se rendit compte trop tard de la brutalité de sa réponse qu'il s'empressa d'adoucir. « C'est une bonne idée, une fameuse idée même, mais il y a un hic : je n'ai aucune relation. » Dans un élan de générosité probablement dû à la cindine, il gratifia Finney de la vérité. « Vous avez raison, je suis d'origine Marchande. Mais je suis brouillé depuis longtemps avec ma famille, qui a coupé les ponts. Si je mendiais à la porte de mon père, on ne me donnerait pas un verre d'eau. Alors passer un marché pour vous... Mon père ne pisserait même pas sur moi si je prenais feu. »

Finney s'esclaffa et Brashen se joignit à lui avec ironie. Il ne comprenait pas pourquoi il racontait tout cela, et avec tant de légèreté par-dessus le marché. Cela valait mieux que d'avoir l'ivresse larmoyante. Finney reprit son sérieux, rit encore un peu, puis avala une rasade de bière. Avait-il encore un père quelque part ? Une femme, des enfants peut-être ? Brashen ne savait presque rien de lui. C'était mieux ainsi. S'il lui restait un soupçon de bon sens, il se lèverait sur-le-champ, prétexterait qu'il devait surveiller l'équipage, et s'en irait avant d'en révéler davantage sur lui-même. Mais il cracha les restes collants de la cindine dans le seau, sous la table, et tendit la main vers la boîte. Finney le gratifia d'un grand sourire quand il rompit un nouveau morceau de la barrette.

« Pas besoin que ça soit votre père. Un homme comme vous, ça a des camarades, des vieux amis, non ? Vous devez bien connaître, personnellement ou par ouï-dire, quelqu'un qui serait intéressé. On trouve partout des gens qui ne demandent pas mieux que d'arrondir leur bourse, ni vu ni connu. On pourrait y aller, une ou deux fois par an, avec un chargement de premier choix, qu'on garderait exprès. Pas énorme, mais de la meilleure qualité. Et c'est ce qu'on leur demanderait en échange. Confidentiellement. Vous et moi, on serait les seuls à savoir. »

Brashen hocha la tête, plus pour lui-même que pour Finney. Oui. Le capitaine escomptait se faire un peu de supplément derrière le dos de son associé. Voilà ce que valait le code de l'honneur des voleurs ! Il proposait tranquillement à Brashen de l'inclure dans l'affaire, s'il l'aidait à trouver des débouchés. C'était une sale combine. Finney l'avait-il regardé ? Comment pouvait-il croire que lui, Brashen, était son homme ? Combien de temps pourrait-il faire semblant de l'être ? A quoi bon continuer, d'ailleurs ?

« J'y réfléchirai, dit Brashen.

— C'est ça », répondit Finney, hilare.

*

En fin d'après-midi, Hiémain s'accroupit sur le gaillard d'avant à côté de Kennit. « Enlevez-lui la couverture, ordonna-t-il aux hommes qui l'avaient transporté. Je veux qu'il repose sur les planches du pont, en contact aussi étroit que possible avec le bois-sorcier. »

A quelques pas de là se tenait Etta, les bras croisés sur la poitrine, apparemment impassible, la tête détournée de *Vivacia*. Hiémain évitait de regarder la femme pirate. Qui, à part lui, avait remarqué ses poings serrés et sa mâchoire contractée ? Elle avait bataillé contre la décision qu'il avait prise de procéder à l'amputation sur le pont. Elle voulait la protection des murs et l'intimité autour de cette affaire douloureuse et salissante. Hiémain l'avait emmenée là et lui avait montré sa propre empreinte sanglante sur le pont. Il lui avait promis que *Vivacia* pourrait aider Kennit comme elle l'avait aidé, lui Hiémain, quand on lui avait amputé le doigt. Elle avait fini par capituler. Il ignorait, tout comme *Vivacia*, dans quelle mesure le navire était capable d'aider mais, la pharmacie manquant toujours, la moindre contribution de sa part serait la bienvenue. Le navire était mouillé dans une crique sans nom d'une île ne figurant sur aucune carte. Hiémain avait réitéré auprès de Brig ses questions sur la pharmacie et sur Anse-au-Taureau. Les réponses avaient été décevantes. Le coffret n'avait pas été retrouvé et, sans la *Marietta* pour les guider, Brig ne savait pas comment rejoindre Anse-au-Taureau. Hiémain en avait été découragé mais non surpris.

Le commandement provisoire de la *Vivacia* était pour Brig un pas de géant. A peine quelques jours auparavant, il n'était qu'un simple matelot. Il ne connaissait pas la navigation, il ne savait pas lire les cartes. Il avait l'intention de trouver un mouillage sûr et d'attendre que la *Marietta* les dénichât ou que Kennit se sentît assez d'aplomb pour le guider. Lorsque Hiémain lui avait demandé, incrédule, s'ils étaient complètement perdus, Brig avait répondu qu'on pouvait savoir où on se trouvait sans pour autant savoir comment en sortir. La colère froide contenue dans la voix du jeune marin avait incité Hiémain à ravaler sa langue. Point n'était besoin de mettre les anciens esclaves au courant de la situation. L'occasion eût été trop belle pour Sâ'Adar.

Même aujourd'hui, le prêtre se tenait à l'écart du groupe. Il n'avait pas proposé son aide que du reste Hiémain n'avait pas sollicitée. Les prêtres errants étaient plus souvent juges ou médiateurs que guérisseurs ou érudits. Alors que Hiémain avait toujours respecté le savoir et la sagesse même de cet ordre, il n'avait jamais tout à fait admis l'idée qu'un homme se crût le droit de juger son prochain. Et se savoir à présent l'objet de cet examen rigoureux ne le soutenait guère. Dès qu'il sentait sur lui le regard de Sâ'Adar, il éprouvait la certitude glaçante que l'homme le jugeait méprisable. Le prêtre se tenait, bras

croisés sur la poitrine, flanqué de deux faces-de-carte auxquels il parlait à mi-voix. Hiémain les chassa résolument de son esprit. Si Sâ'Adar n'avait pas l'intention d'apporter son aide, qu'au moins il ne le dérange pas. Le garçon se leva et se dirigea vers la proue du navire. *Vivacia* tourna la tête et lui jeta un coup d'œil inquiet.

« Je vais faire de mon mieux, dit-elle à Hiémain avant qu'il eût prononcé un mot. Mais n'oublie pas que nous n'avons pas de lien de sang avec lui. Il n'est pas de notre famille. Et je ne le connais pas suffisamment, ajouta-t-elle en baissant les yeux. Je ne vais pas t'être d'un grand secours. »

Hiémain se pencha très bas pour effleurer ses paumes. « Prête-moi ta force, alors, ce sera déjà beaucoup », dit-il pour la consoler.

Leurs mains se joignirent, confirmant et renforçant l'étrange lien qui les unissait. En effet, il puisa à sa force. Quand il en prit conscience, un sourire vint éclore sur la figure de *Vivacia*. Ce sourire n'exprimait pas le bonheur, il ne signifiait pas non plus que tout s'était arrangé entre eux mais il attestait que, tous deux, ils partageaient la même détermination. Quoi qui pût les menacer, désormais, quels que fussent les doutes qu'ils avaient pu nourrir l'un sur l'autre, ils s'engageaient pourtant ensemble dans cette affaire. Hiémain leva son visage face au vent marin et pria Sâ qu'il voulût bien les guider. Puis il retourna à sa tâche. Il respira profondément et sentit que *Vivacia* était avec lui.

Kennit gisait sur le pont dans un état de prostration. Même de loin, Hiémain reconnut l'odeur de l'eau-de-vie. Etta, assise à côté du malade, le persuadait, à force de patientes cajoleries, de continuer à boire. L'homme avait de respectables capacités d'absorption. Il était bien imbibé mais n'avait pas perdu conscience. C'était aussi Etta qui avait choisi les hommes pour le tenir. A la surprise de Hiémain, trois d'entre eux étaient d'anciens esclaves, dont un face-de-carte. Ils paraissaient mal à l'aise mais déterminés, parmi les spectateurs béants. C'était la première mesure que Hiémain allait devoir prendre. Il s'adressa à eux calmement mais fermement.

« Seuls ceux qu'on a appelés sont autorisés à rester. Les autres, circulez, j'ai besoin de place. » Il ne s'attarda pas à vérifier s'il était obéi. Ce lui serait une humiliation supplémentaire s'il constatait qu'ils ne tenaient aucun compte de son ordre. Le cas échéant, Etta interviendrait, sans aucun doute. Il s'agenouilla à côté de Kennit. Cela serait incommode d'opérer le malade à plat sur le pont mais la force que *Vivacia* lui transmettrait en valait la peine.

Il regarda l'assortiment dérisoire des instruments qu'il avait récupérés. Ils étaient soigneusement alignés sur un morceau de toile propre près du patient, mélange hétéroclite et improvisé. Les couteaux, affûtés pour l'occasion, venaient de la coquerie et les deux

scies, de la boîte à outils du charpentier. Il y avait des aiguilles à voile, grandes et grosses, et quelques aiguilles à coudre qui appartenaient à Etta. Celle-ci avait aussi fourni de la charpie, en lin et en soie. Ridicule qu'il n'eût pas réussi à rassembler davantage de matériel ! Un marin à bord est presque toujours équipé de ses aiguilles et outils. Mais toutes les possessions des hommes d'équipage massacrés avaient disparu. Les esclaves se les étaient certainement appropriées lorsqu'ils s'étaient emparés du navire. Qu'aucun d'eux n'eût cédé devant l'urgente nécessité disait assez à quel point ils en voulaient à Kennit de sa mainmise sur la vivenef. Hiémain avait beau les comprendre, voilà qui n'arrangeait pas ses affaires. Il baissa les yeux vers ses instruments grossiers et comprit que sa tentative était vouée à l'échec. Cela revenait quasiment à trancher la jambe à la hache.

Il leva la tête et chercha Etta du regard. « Il me faut de meilleurs instruments, affirma-t-il à mi-voix. Je n'ose pas commencer avec ceux-là. »

Elle était songeuse, le regard et l'esprit ailleurs. « Si seulement nous avions le matériel de la *Marietta* », dit-elle, pleine de regrets. Durant cet instant d'abandon, elle parut presque jeune. Elle tendit la main et roula entre ses doigts une des boucles noires de Kennit. Une tendresse surprenante se peignit soudain sur son visage quand elle regarda l'homme assoupi.

« Si seulement nous avions le coffre à pharmacie de la *Vivacia*, répondit Hiémain avec la même gravité. Il se trouvait dans la cabine du second. Il contenait beaucoup de choses qui m'auraient été utiles, des remèdes et des instruments. L'opération aurait été plus supportable pour lui. Personne n'a l'air de savoir où il est passé. »

Le regard d'Etta s'assombrit, son visage se durcit et se rembrunit. « Personne ? demanda-t-elle froidement. Il y a toujours quelqu'un qui sait quelque chose. Il suffit de le demander comme il faut. »

Elle se releva brusquement. En traversant le pont, elle dégaina son poignard. Hiémain devina aussitôt quelle était sa cible. Sâ'Adar et ses deux acolytes s'étaient retirés à l'écart mais sans quitter le gaillard d'avant. Le prêtre errant se retourna avec quelques secondes de retard : Etta était déjà sur lui. Du dédain il passa, yeux exorbités, à la stupéfaction quand, de sa lame aiguisée, elle lui entailla la poitrine. Avec un cri, il recula en titubant, baissa les yeux sur le plastron fendu en deux de sa chemise en haillons. Sur sa poitrine velue une ligne mince rougit et s'élargit tandis que le sang commençait à sourdre. Les deux gaillards de gardes du corps regardèrent le poignard qu'Etta tenait prêt. Brig et un pirate s'étaient approchés et serraient les rangs. Durant un instant, personne ne bougea ni n'ouvrit la bouche. Hiémain pouvait presque entendre Sâ'Adar peser ses choix. La blessure n'était

qu'une estafilade, douloureuse mais bénigne. La femme pirate aurait pu l'éventrer sur place. Alors, que cherchait-elle ?

Le prêtre se décida pour la vertu outragée. « Pourquoi ? » demanda-t-il, théâtral. Il ouvrit grand les bras pour montrer l'éraflure sur sa poitrine puis se tourna à demi afin de s'adresser aux esclaves, groupés au milieu du navire, aussi bien qu'à Etta. « Pourquoi m'avez-vous attaqué ? Qu'ai-je fait sinon me présenter pour proposer mon aide ?

— Je veux le coffre à pharmacie, répondit Etta. Et tout de suite.

— Je ne l'ai pas ! » s'exclama Sâ'Adar furieux.

Plus rapide qu'un chat, la femme bondit, toutes griffes dehors. En un éclair, la lame zébra la poitrine d'une deuxième ligne sanglante qui vint croiser la première. Sâ'Adar serra les dents mais ne cria ni ne recula et Hiémain perçut l'effort qu'il lui en coûtait.

« Trouve-le ! ordonna Etta. Tu t'es vanté d'avoir organisé la mutinerie qui a eu raison du capitaine. Tu exhortes les esclaves à te suivre, en te prétendant leur vrai chef. Si c'est vrai, tu dois savoir qui a pillé la cabine du second. On a pris la pharmacie. Il me la faut. Immédiatement. »

La scène demeura en suspens le temps d'un souffle. Un signe, un bref coup d'œil fut-il échangé entre Sâ'Adar et ses hommes ? Hiémain n'en était pas certain. Le prêtre se mit à parler d'une voix singulièrement hachée. « Vous auriez pu simplement me demander, vous savez. Je ne suis qu'un humble prêtre de Sâ. Je ne cherche que le bien suprême de l'humanité. Ce coffre... à quoi ressemble-t-il ? » Ses yeux interrogateurs tombèrent sur Hiémain et sa bouche s'étira en un sourire fabriqué. Le garçon se força à conserver une expression neutre. « Un coffret en bois. A peu près comme cela, fit-il en indiquant les dimensions avec les mains. Fermé à clé. L'image de *Vivacia* est gravée sur le couvercle. Il contenait des remèdes, des instruments de chirurgie, des aiguilles, de la charpie. Quiconque l'ouvre voit immédiatement de quoi il s'agit. »

Sâ'Adar se tourna vers les hommes rassemblés sur l'embelle du navire. « Vous avez entendu, mes frères ? L'un de vous a-t-il vu ce coffret ? Si oui, je vous prie de l'apporter sur-le-champ. Non pour moi, bien sûr, mais pour notre bienfaiteur, le capitaine Kennit. Montrons-lui que nous sommes accessibles à la bonté. » L'affectation était si transparente ; Hiémain crut qu'Etta allait étriper le prêtre sur place. Mais une étrange expression de patience se peignit sur le visage de la femme pirate. A ses genoux, sur le pont, Kennit dit très doucement : « Elle sait qu'elle peut attendre. Elle aime tuer en prenant son temps, à l'abri des regards. »

Hiémain tourna les yeux vers le pirate mais celui-ci paraissait presque inconscient, ses longs cils immobiles sur les joues, les traits

détendus. Ses lèvres se contractèrent en un vague sourire.

Le garçon lui posa deux doigts légers sur la gorge. Le pouls était régulier, bien perceptible, mais Kennit était brûlant de fièvre. « Capitaine ? demanda Hiémain doucement.

— C'est ça ? » Une voix de femme avait résonné. Les esclaves s'écartèrent et elle s'avança à grandes enjambées. Hiémain se releva. Elle portait le coffret à pharmacie. Le couvercle avait été défoncé mais il en reconnut le vieux bois. Il ne fit pas un geste et la femme apporta l'objet directement à Etta. Que la femme pirate règle son affaire avec Sâ'Adar. Il y avait déjà suffisamment d'animosité entre cet homme et lui.

Elle baissa les yeux sur le coffre ouvert à ses pieds. Elle ne se pencha même pas pour en examiner le contenu. Puis elle releva la tête vers Sâ'Adar, avec un petit reniflement de dédain. « Je n'aime pas jouer, dit-elle très doucement, mais quand j'y suis forcée, je m'assure toujours d'être la gagnante. » Leurs regards se croisèrent. Ni l'un ni l'autre ne cillèrent. Les pommettes d'Etta se contractèrent et un sourire hargneux lui dénuda les dents. « Bon, maintenant, débarrasse-moi le plancher de cette racaille. Tout le monde en bas, et fermez les écoutilles. Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre, ni même vous sentir, tant que ce ne sera pas fini. Si tu es malin, ne t'avise pas de te faire encore remarquer. Compris ? »

Sâ'Adar commit une lourde erreur. Il se redressa de toute sa hauteur, légèrement inférieure à celle d'Etta. « Dois-je comprendre que c'est vous, et non Brig, qui commandez ici ? » dit-il d'un ton railleur.

Le trait eût été habile s'il avait existé la moindre rivalité entre le second et la femme pirate. Brig rejeta la tête en arrière en s'esclaffant, le poignard d'Etta se mit à danser en rayant une nouvelle fois la poitrine de Sâ'Adar. Cette fois, il cria et recula d'un pas. La lame avait mordu plus profondément dans la chair. Alors que le prêtre errant agrippait sa poitrine ensanglantée, elle eut un sourire menaçant. « On a bien compris, je crois : c'est moi qui te commande. »

Un face-de-carte s'avança, la figure noire de fureur. Le poignard d'Etta le larda et il s'effondra, en se tenant le ventre. *Vivacia* poussa un cri sourd devant cette nouvelle effusion de sang sur son pont, en écho aux exclamations et sursauts des spectateurs. Hiémain partagea le violent frisson d'horreur qui secoua le navire mais il ne put détourner les yeux. Sâ'Adar se retrancha derrière son autre garde du corps mais le grand gaillard tremblait à son tour devant la femme au poignard. Personne ne prit la défense du prêtre. D'un mouvement subtil, tous s'écartèrent de lui en se dispersant.

« Et que ce soit bien clair ! » La voix d'Etta résonna comme un marteau sur une enclume. Elle brandit la lame sanglante et décrivit un arc de cercle qui engloba le navire et tous les visages, tatoués ou non.

« Je ne tolérerai pas que quiconque menace le confort et le bien-être du capitaine Kennit. Si vous souhaitez éviter mon courroux, vous vous abstiendrez de l'incommoder, dit-elle, puis elle ajouta d'une voix radoucie : C'est tout à fait simple. Maintenant, débarrassez-moi le plancher ! »

Cette fois, la foule disparut comme de l'eau aspirée dans un tuyau. En quelques instants, seuls demeurèrent sur le pont les hommes d'équipage et les quelques esclaves qu'Etta avait choisis pour tenir Kennit. Ceux-ci la regardaient avec un mélange singulier de respect et d'horreur. Hiémain se doutait qu'ils avaient définitivement changé de camp et qu'ils la suivraient n'importe où. Restait à savoir si l'ennemi qu'elle s'était fait en la personne de Sâ'Adar serait ou non à redouter.

Elle s'avança vers Hiémain, et leurs regards se croisèrent. La leçon qu'elle avait administrée au prêtre s'adressait aussi à lui. Si Kennit expirait entre ses mains, la vengeance d'Etta serait terrible, sinon rapide. Il respira profondément alors qu'elle s'approchait de lui, le coffret dans les mains. Il le prit sans un mot, le déposa sur le pont et en tria rapidement le contenu. Il manquait quelques objets mais l'essentiel y était. Avec un grand soupir de soulagement, il découvrit l'écorce de kwazi conservée dans l'eau-de-vie. Le flacon était petit. Il pensa avec amertume que son père n'avait pas jugé utile de s'en servir pour alléger la douleur de son fils, lors de l'amputation du doigt. Mais si le capitaine Havre l'avait utilisée alors, elle manquerait aujourd'hui pour Kennit. Hiémain haussa les épaules devant les caprices du destin et commença à ranger méthodiquement ses instruments. Il écarta la collection de couteaux de cuisine qu'il remplaça par les scalpels de la pharmacie. Il choisit une scie à os à poignée gravée comme une figure de proue. Il enfila trois aiguilles avec les cheveux de Kennit qui ondulèrent, une fois posés sur la toile. Il y avait une courroie de cuir munie de deux anneaux à l'extrémité pour sangler le membre avant de l'amputer.

C'était tout. Il inspecta une dernière fois les instruments alignés. Puis il leva les yeux vers Etta. « J'aimerais prier. Nous serons tous mieux préparés, peut-être, après quelques instants de méditation.

— Contente-toi de t'y mettre », ordonna-t-elle rudement. Sa bouche formait une ligne mince et ses pommettes étaient rigides.

« Tenez-le », répondit Hiémain, d'une voix qui lui parut pareillement brusque. Etait-il aussi pâle qu'elle ? Le dédain d'Etta alluma en lui une étincelle de colère qu'il tâcha d'attiser pour la transformer en détermination.

Elle s'agenouilla à la tête de Kennit sans le toucher. Deux hommes empoignèrent la jambe saine et la clouèrent sur le pont. Deux autres lui maintenaient les bras. Brig voulut lui tenir la tête mais son capitaine se dégagea d'une secousse. Il souleva la nuque et, les yeux

écarquillés, lança à Hiémain un regard furieux. « C'est pour maintenant ? demanda-t-il sur un ton à la fois interrogateur et rageur. C'est pour maintenant ?

— C'est pour maintenant, répondit le garçon. Préparez-vous. » Puis, s'adressant à Brig : « Tenez-lui bien la tête. Posez les paumes sur son front et appuyez de tout votre poids. Moins il se débattra, mieux cela vaudra. »

De lui-même, Kennit reposa la tête et ferma les yeux. Hiémain souleva la couverture qui recouvrait le moignon. Son état avait empiré depuis le dernier examen. La peau était tendue par l'enflure et luisante, la chair avait une teinte livide.

Vas-y, tant qu'il a encore du courage ! Il s'efforça d'oublier que sa propre vie dépendait de son succès. Alors qu'il ajustait avec précaution la courroie sous le moignon, il s'interdit de penser à la souffrance de Kennit. Il devait se concentrer pour l'amputer proprement et rapidement. La douleur n'entrait pas en ligne de compte.

La dernière fois que Hiémain avait assisté à une amputation, l'atmosphère de la pièce était chaude et joyeuse. Des bougies et de l'encens brûlaient tandis que Sâ'Parte se préparait à sa tâche en priant et en psalmodiant. Mais aujourd'hui, ici, il n'y avait qu'une seule prière : celle, muette, de Hiémain, qui s'échappait au rythme de sa respiration. *Sâ, accorde-moi ta grâce, prête-moi ta force. Grâce*, en inspirant, *force*, en expirant. Les battements assourdissants de son cœur s'apaisèrent. Son esprit s'éclaircit soudain, sa vision s'aiguisa. Il mit un moment à prendre conscience de la présence de *Vivacia*, plus intime que jamais auparavant. A travers elle, il percevait vaguement Kennit. Il explora ce lien ténu avec curiosité. Il eut l'impression que le navire s'adressait à Kennit de très loin, l'exhortant au courage et à la force, lui promettant de l'aider. Le garçon ressentit un pincement de jalousie qui lui fît perdre sa concentration.

Grâce, force, lui souffla la vivenef. *Grâce, force,* répondit-il en inspirant. Il enfila la courroie de cuir dans les anneaux et la sangla fermement autour de la cuisse du pirate.

Kennit rugit de souffrance. Malgré les hommes qui le clouaient aux planches du pont, son dos s'arc-bouta. Il faisait des soubresauts comme un poisson happé par un harpon. Les humeurs jaillirent des croûtes de la plaie et éclaboussèrent le pont. L'odeur infecte empuantit la brise. Etta se jeta en criant sur la poitrine de Kennit et s'efforça de le maintenir à plat. Un terrible silence tomba quand le souffle lui manqua.

« Vas-y, nom de Sâ ! hurla Etta. Finissons-en ! Mais vas-y ! »

Hiémain s'agenouilla, figé par l'atroce souffrance de Kennit qui l'inonda comme une vague glacée, le suffoqua, le submergea. Par le

lien ténu qui unissait le pirate au navire, les violentes sensations se déversèrent sur le garçon. Il perdit son individualité. Hébété, il se contentait de dévisager la putain, en se demandant pourquoi elle lui faisait cela, à lui. Kennit haleta, exhala un cri. Hiémain éclata en mille morceaux, comme un verre froid qu'on remplit d'eau chaude. Il n'était personne, il n'était rien, puis il était *Vivacia* puis, brusquement, il redevenait Hiémain. Il tomba en avant, paumes à plat sur le pont, absorbant son identité à travers le bois. Un Vestrit, il était un Vestrit, plus encore il était Hiémain Vestrit, le garçon qui aurait dû être prêtre...

Dans un frisson, Kennit sombra dans l'inconscience. Dans le calme qui suivit, Hiémain se raccrocha à la conscience de soi, s'en enveloppa. Quelque part, la prière continuait : *Grâce. Force. Grâce. Force*. C'était *Vivacia*, qui réglait pour lui le rythme de sa respiration. Il se ressaisit. Etta sanglotait et jurait. Etalée en travers de la poitrine de Kennit, elle le maintenait et l'enlaçait. Hiémain ne lui prêta aucune attention. « Tenez-le », dit-il sévèrement. Il choisit un scalpel au hasard. Il comprenait soudain ce qu'il avait à faire. La rapidité. La rapidité était essentielle. La douleur, à ce point d'intensité, pouvait tuer. Avec un peu de chance, il aurait achevé l'amputation avant que Kennit eût repris conscience.

Il enfonça la lame brillante dans la chair enflée, incisa vers le bas. Rien ne l'avait préparé à cette sensation. Au monastère, quand on abattait les bêtes, il aidait à l'équarrissage. La tâche n'était pas agréable mais elle était nécessaire. Il avait découpé de la viande froide, inerte, compacte, et raidie après une journée de mortification. La chair de Kennit était vive, elle était tendre, fiévreuse, elle cédait sous le fil affûté de la lame et se refermait aussitôt. Le sang montait et empêchait Hiémain de voir ce qu'il faisait. Il dut saisir la jambe sous l'endroit où il incisait. Ses doigts enfonçaient beaucoup trop facilement dans la chair brûlante. Il s'efforçait d'agir vite. Sous le scalpel, les muscles se contractaient, se rétractaient. Le sang jaillissait à flot continu d'un rouge pourpre. En quelques secondes, le manche du couteau fut poisseux et glissant ; une flaque se forma sur le pont, sous la jambe de Kennit, s'étala jusqu'à la bure du garçon. Il entrevoyait les cordons tendineux d'un blanc nacré qui disparaissaient à mesure qu'il les sectionnait. Une éternité s'écoula, lui sembla-t-il, avant que la lame atteignît l'os et s'y émoussât.

Il jeta le scalpel, s'essuya les mains à sa chemise et cria : « La scie ! » On la lui lança et il l'attrapa au vol. Il eut la nausée quand elle pénétra dans la plaie, mais il ne flancha pas. Il la fit glisser sur l'os qui rendit un son terrible, un grincement mouillé.

Kennit reprit conscience, en glapissant comme un chien. Il cogna sa tête sur le pont et son torse se convulsa malgré le poids des

hommes qui le plaquaient au sol. Hiémain se raidit, s'attendant à être submergé par la souffrance du pirate mais *Vivacia* la contint. Il n'eut pas le loisir de s'interroger sur ce qu'il pouvait en coûter à la vivenef. Il n'eut même pas le temps d'en éprouver de la reconnaissance. Il sciait avec célérité et violence. Le sang lui éclaboussait les mains, la poitrine, les lèvres même. L'os céda si brusquement que la scie mordit dans la chair. Hiémain extirpa l'instrument du membre pendant, le jeta puis saisit un nouveau scalpel. Quelque part, Kennit aboya : « Ouh, ouh, ouh ! », un son au-delà du hurlement, suivi d'un gargouillement.

Hiémain sentit l'odeur aigre du vomi dans l'air marin. « Empêchez-le de s'étouffer ! » dit-il brutalement. Mais ce n'était pas Kennit qui avait vomi : c'était un des hommes qui le tenaient. Pas le temps de s'occuper de ça. « Tenez-le bien, nom de Sâ ! » jura-t-il. Scalpel en main, il continua l'incision, qu'il interrompit juste avant que la jambe ne se détachât complètement. Il inclina alors la lame et découpa un lambeau de peau du moignon avant de trancher net la jambe et d'écarter le membre gangrené.

Le cœur au bord des lèvres, il contempla son œuvre. Il ne s'agissait pas d'un quartier de viande bien coupé, comme un rôti de fête, mais de chair vive. Dégagés de leurs attaches, les muscles en paquets se relâchaient et se contractaient par intermittence. L'os luisait et semblait l'accuser. Partout, le sang s'étalait. Il sut, avec une certitude absolue, qu'il avait tué son patient.

Ne pense pas ainsi, l'avertit *Vivacia*. Puis, presque suppliante, *Ne le force pas à croire ça. Car pour le moment, liés comme nous le sommes tous les trois, il est obligé de nous croire. Il n'a pas le choix.*

De ses mains sanglantes, Hiémain prit le petit flacon qui contenait l'écorce de kwazi. Il avait entendu vanter son efficacité mais la quantité semblait dérisoire face à une si vaste souffrance. Il déboucha le flacon et versa l'essence avec parcimonie, afin d'en conserver pour le lendemain. Des zestes d'écorce obstruèrent le goulot. Il donna une secousse et des gouttes d'un liquide verdâtre aspergèrent inégalement la plaie, assourdissant instantanément la douleur. Hiémain le sentit à travers *Vivacia*. Il restait moins de la moitié de l'extrait dans le flacon quand il le reboucha. Dents serrées, il effleura la chair, en tapotant pour étaler uniformément l'épais liquide vert. La souffrance cessa soudainement, comme une vague qui se retire. Elle était parvenue à traverser en partie le bouclier de *Vivacia*, ce dont Hiémain ne prit conscience qu'à sa disparition. Il sentit en même temps le soulagement immédiat de la vivenef.

Il s'efforça de se souvenir des gestes de Sâ'Parte, quand celui-ci avait amputé une jambe : il avait ligaturé les artères, en les refermant après en avoir replié l'extrémité. Il se remit à la tâche. Brusquement

épuisé et confus, il ne parvenait pas à se rappeler combien d'artères le prêtre-guérisseur avait ligaturées. Il n'avait qu'un désir : s'écarter du gâchis sanglant qu'il avait causé. Il souhaitait désespérément s'enfuir, se mettre en boule quelque part, nier tout. Il se força à continuer. Il rabattit le lambeau de peau sur la chair vive, à l'extrémité du moignon. Il dut demander à Etta de prélever des cheveux supplémentaires sur la tête de Kennit et d'enfiler les aiguilles fines. Le pirate gisait, absolument immobile à présent, la respiration haletante. Les hommes commençaient à desserrer leur prise. « Ne le lâchez pas ! cria Hiémain. S'il bouge pendant que je suture, il peut tout déchirer. »

Le lambeau ne recouvrait pas entièrement la plaie. Il fit du mieux qu'il put, en étirant la peau là où c'était nécessaire. Il enveloppa le moignon d'une compresse ouatée qu'il noua d'une lanière de soie. Il avait beau faire vite, le sang suintait, lui tachait les mains, imbibait le tissu. Hiémain perdit le compte des couches dont il emmaillota le moignon. Quand il eut terminé, il s'essuya encore une fois les mains sur le devant de sa bure puis desserra la sangle. Le pansement propre rougit presque instantanément. Hiémain faillit crier d'horreur et de frustration. Comment était-il possible qu'un homme ait tant de sang ? Comment pouvait-il en perdre de telles quantités et rester en vie ? Le cœur battant d'angoisse, il recommença le bandage. Le moignon dans les mains, il déclara d'une voix atone : « J'ai fini. On peut le déplacer maintenant. »

Etta leva la tête de la poitrine de Kennit. Son visage était livide. Ses yeux tombèrent sur la jambe coupée. Le chagrin lui contracta la bouche. Avec un effort visible, elle détendit les muscles de son visage. Ses yeux brillaient encore de larmes quand elle ordonna aux hommes d'une voix rauque : « Allez chercher la civière ! »

Le trajet fut difficile. Il fallait faire descendre le malade par l'étroite échelle jusqu'au tillac. Quand ils l'eurent traversé, il fallut naviguer dans les coursives étroites menant aux chambres des officiers. A chaque fois que les poignées de bois de la civière heurtaient contre une cloison et que Kennit était secoué, Etta grondait. Quand on le transporta du brancard à la couchette, il ouvrit brièvement les yeux et bredouilla, affolé : « Je vous en prie, je vous en prie, je serai sage, je vous promets, j'écouterai, j'obéirai, je promets. » Etta prit un air si menaçant que tous les hommes baissèrent les yeux. On n'interrogerait certainement jamais le capitaine là-dessus. Une fois dans son lit, Kennit ferma les paupières et se tut. Les hommes quittèrent la cabine, comme s'ils avaient le feu aux trousses.

Hiémain s'attarda un moment. Etta lui décocha un œil noir lorsqu'il toucha le pirate d'abord au poignet puis à la gorge. Le pouls était faible et filant. Le garçon se pencha sur le malade et s'efforça de lui insuffler la confiance. Il lui posa ses mains collantes sur le visage,

effleurant les tempes du bout des doigts et priant tout haut Sâ d'accorder au patient force et santé. Sans lui prêter attention, Etta plia un linge propre qu'elle glissa adroitement sous le moignon bandé.

« Et alors, maintenant ? demanda-t-elle d'une voix plate quand Hiémain en eut terminé.

— Maintenant, on attend et on prie, répondit-il. C'est tout ce qu'on peut faire. »

Elle émit un petit bruit méprisant et lui montra la porte. Il s'en fut.

*

Le pont était dans un état affreux. Le sang qui l'imprégnait rendait l'endroit malsain. Les yeux de *Vivacia* étaient mi-clos, éblouis par le soleil couchant. Elle percevait la respiration de Kennit dans sa cabine, elle avait conscience de sa lente hémorragie. Le remède avait noyé la douleur mais elle demeurait pour *Vivacia* une menace lancinante qui, à chaque battement de cœur, se rapprochait un peu plus. Bien que la vivenef ne pût déjà la ressentir, elle en devinait la démesure et en redoutait la venue.

Hiémain arpentait le gaillard d'avant et le nettoyait. Il trempa un reste de charpie dans un seau d'eau, essuya avec soin les scalpels, les aiguilles et la scie. Il serra le tout dans le coffre, dans un ordre méthodique. Il s'était lavé les mains et les avant-bras, débarbouillé la figure mais le devant de sa robe était raidi et imbibé de sang. Il frotta aussi le flacon d'essence de kwazi examinant ce qui restait. « Pas grand-chose, murmura-t-il à *Vivacia*. Bah, qu'importe ! Je doute que Kennit vive assez longtemps pour en avoir besoin. Regarde-moi tout ce sang ! » Il replaça le flacon dans le coffret puis baissa les yeux vers le tronçon de jambe. Il le ramassa en grinçant des dents. Coupé à chaque bout, le genou au milieu, il se balançait, étrangement léger entre ses mains. Il l'emporta vers le bord. « J'ai l'impression que c'est mal », dit-il à *Vivacia*. Il le lança pourtant par-dessus la lisse.

Avec un cri sourd, il recula en titubant : la tête du serpent blanc avait surgi de l'eau pour happer le tronçon au vol. Aussi rapidement qu'il était apparu, il disparut, et la jambe avec.

Hiémain se jeta sur la lisse, s'y agrippa, scrutant les profondeurs glauques, cherchant à entrevoir quelque reflet de la créature. « Comment savait-il ? demanda Hiémain d'une voix rauque. Il guettait, il a attrapé la jambe avant qu'elle touche l'eau. Comment a-t-il pu savoir ? » Sans attendre la réponse de *Vivacia*, il reprit : « Je croyais qu'il était parti. Que nous veut-il, pourquoi nous suit-il ?

— Il nous entend, tous les deux », dit-elle en baissant le ton, pour n'être comprise que de lui seul. Elle se sentit confuse. Des gens

avaient commencé de sortir par les écoutilles, remontaient sur le pont mais personne ne s'aventurait sur le gaillard d'avant. L'apparition du serpent, brève et silencieuse, s'était produite à l'insu de tous. « J'ignore comment il entend et je ne crois pas qu'il comprenne entièrement toutes nos pensées mais il en saisit suffisamment. Quant à ce qu'il veut, eh bien… exactement ce que tu viens de lui donner. Il veut être nourri, rien de plus.

— Peut-être devrais-je me jeter à l'eau. J'épargnerais à Etta le souci de le faire elle-même plus tard. » Le ton était moqueur mais elle devina le désespoir qui perçait dans ses paroles.

« Tu exprimes les pensées du serpent, non les tiennes. Il se tend vers toi, il réclame à manger. Il croit que nous sommes tenus de le nourrir. Il n'a aucun scrupule à te suggérer que ta chair le contenterait. Ne l'écoute pas.

— Comment sais-tu ce qu'il pense et ce qu'il veut ? » Hiémain avait abandonné son travail et se penchait sur la lisse pour parler à la figure de proue. Elle lui jeta un regard par-dessus son épaule. L'épuisement le faisait paraître plus âgé. Elle hésita à tout lui dire puis conclut qu'il était inutile de chercher à le protéger. Il faudrait qu'il sache, un jour ou l'autre.

« Il est de la famille », dit-elle simplement. Devant le regard abasourdi de Hiémain, elle haussa une de ses épaules nues. « C'est ainsi que je le ressens. J'ai l'impression d'être liée à lui. Le lien n'est pas aussi fort qu'avec toi, mais il est indéniable.

— C'est absurde. »

Elle haussa une nouvelle fois les épaules puis changea brusquement de sujet. « Tu dois cesser de croire que Kennit va mourir.

— Pourquoi ? Tu vas me dire qu'il est de la famille, lui aussi, et qu'il peut lire dans mes pensées ? » demanda-t-il avec une pointe d'amertume. Jalousie ? Elle ne voulut pas s'en réjouir mais ne put résister à le provoquer encore un peu. « Tes pensées ? Non. Il ne peut lire dans tes pensées. C'est moi qu'il perçoit. Il se tend vers moi et moi vers lui. Nous avons conscience l'un de l'autre. De façon subtile, bien sûr. Je ne le connais pas suffisamment pour renforcer le contact. Son sang qui imprègne mon pont scelle ce lien d'une manière que je ne saurais expliquer. Le sang, c'est la mémoire. Quand tes pensées effleurent les miennes, elles influencent aussi celles de Kennit. J'essaie d'empêcher tes craintes de s'insinuer en lui mais cela me demande un effort.

— Tu es liée à lui ? s'enquit Hiémain d'une voix lente.

— Tu m'as prié de l'aider. Tu m'as demandé de lui prêter ma force. Crois-tu que je pouvais le faire sans me lier à lui ? s'exclama *Vivacia*, indignée devant sa désapprobation.

— Je n'ai pas pensé à cet aspect des choses, sans doute, avoua

Hiémain à contrecœur. Tu le sens maintenant ? »

Vivacia réfléchit. Elle se surprit à sourire avec douceur. « Oui, je le sens. Et plus nettement qu'avant, répondit-elle, tandis que son sourire se dissipait. Peut-être parce qu'il s'affaiblit. Je crois qu'il n'a plus la force de se couper de moi. » Elle en revint bientôt à Hiémain. « Tu es persuadé qu'il va mourir et cette conviction pèse sur lui comme une malédiction. D'une façon ou d'une autre, il faut que tu convertisses ton cœur, que tu voies Kennit vivre. Son corps écoute intensément son esprit. Prête-lui ta force.

— J'essaierai, répliqua-t-il de mauvais gré. Mais je ne peux quand même pas me convaincre de quelque chose que je sais être faux.

— Hiémain, dit-elle sur un ton de reproche.

— Très bien. » Il posa les mains sur la lisse, leva les yeux et contempla l'horizon. Le jour printanier se fondait dans le crépuscule. Le ciel bleu s'obscurcissait, sa couleur changeait peu à peu pour se mêler au bleu foncé de la mer. En quelques instants, on ne distingua plus l'horizon. Lentement, Hiémain se retira en lui-même, reporta son regard vers l'intérieur jusqu'à ce que ses yeux se ferment d'eux-mêmes. Sa respiration était profonde, égale, presque paisible. Par curiosité, elle se tendit vers le lien qui les unissait et s'efforça de percevoir ses pensées et ses sentiments sans se montrer indiscrète.

Mais en vain : il fut immédiatement conscient de sa présence. Pourtant, au lieu de s'en irriter, c'est volontiers qu'il la rejoignit. Elle connut alors le flot régulier de ses pensées. « Sâ est dans toute vie, toute vie est dans Sâ. » Il avait une foi absolue dans cette simple affirmation. Il ne se concentrait plus sur l'état de santé du pirate. Mais il affirmait que, tant que Kennit était vivant, la vie en lui appartenait à Sâ et participait de l'éternité de Sâ. Sans fin, promit-il à *Vivacia*. La vie n'a pas de fin. Après coup, elle découvrit qu'elle partageait sa certitude. Pas de ténèbres ultimes à redouter, pas d'arrêt brutal. Des changements, des mutations, certes, mais ne se produisent-ils pas à chaque respiration ? Le changement est l'essence de la vie ; on ne devrait pas le redouter.

Elle s'ouvrit à Kennit, partagea avec lui cette intuition. La vie continue. La perte d'une jambe n'est pas un terme, seulement un changement de cap. Tant que la vie bat dans le cœur d'un homme, tout est possible. Kennit n'avait rien à craindre. Il pouvait se reposer, désormais. Tout allait s'arranger. Il fallait qu'il se repose, maintenant. Qu'il se repose, simplement. Elle se sentit envahie par la chaleur de sa gratitude. Les muscles contractés de son visage et de son dos se détendirent. Kennit inspira profondément et expira lentement.

Il s'arrêta là.

5

LA VIVENEF OPHÉLIE

Althéa avait fait son quart ; elle disposait de son temps, maintenant. Elle se sentait agréablement lasse. L'après-midi de printemps avait été presque douce. Il était rare pour la saison que le temps fut aussi clément et Althéa l'avait apprécié. L'*Ophélie* s'était montrée d'humeur expansive toute la journée. La vivenef avait facilité les corvées des marins, et filait de grand cœur, plein nord, vers le port d'attache. Elle était un vieux navire pesant, au ventre alourdi des marchandises d'un voyage fructueux. Le vent de ce début de soirée était plus doux que vif mais les voiles d'*Ophélie* en prenaient le moindre souffle. Elle fendait les vagues avec aisance. Althéa s'appuya à la lisse du gaillard d'avant pour contempler le coucher de soleil depuis la proue. Terrilville n'était plus qu'à quelques jours de là.

« Des sentiments contradictoires ? » lui demanda *Ophélie* avec un petit rire de gorge. La figure de proue aux formes généreuses lui lança un regard entendu par-dessus son épaule nue.

« Tu as raison, tu le sais bien, admit Althéa. Sur toute la ligne. Il n'y a plus aucune logique dans ma vie, dit-elle en dénombrant ses incertitudes sur ses doigts. Me voilà, à servir comme second sur une vivenef marchande, le poste le plus important, quasiment, auquel puisse aspirer un marin. Le capitaine Tenira m'a promis un brevet de matelot, après ce voyage. C'est la seule chose dont j'aie besoin pour prouver ma compétence de marin. Avec cette recommandation, je peux rentrer chez moi, obliger Kyle à honorer sa parole et à me rendre mon navire. Pourtant, chose bizarre, je me sens coupable. Tu m'as tellement facilité la tâche. Sur le *Moissonneur*, comme mousse, j'ai travaillé trois fois plus dur. Cela ne paraît pas juste.

— Je pourrais te compliquer les choses, si c'est ce que tu souhaites, proposa *Ophélie* d'un ton taquin. Je pourrais donner de la bande ou bien commencer à prendre l'eau ou...

— Tu ne ferais pas ça, lui dit Althéa d'un ton assuré. Tu es trop fière de la façon dont tu navigues. Non, je ne désire pas que mon travail soit plus difficile. Pas plus que je ne regrette les mois passés sur

le *Moissonneur*. Au moins, ils m'ont prouvé que j'étais capable de me débrouiller. En servant à bord de ce vieux rafiot, j'ai progressé et j'ai découvert un aspect de la navigation que je ne connaissais pas. Je n'ai pas perdu mon temps. Mais je l'ai passé loin de la *Vivacia* ; c'est là que le bât blesse. Ce temps-là est perdu à jamais. » La voix d'Althéa s'éteignit.

« Oh, ma chérie, c'est vraiment tragique ! » dit *Ophélie*, pleine de sollicitude. Au bout d'un instant, elle reprit sur un ton sarcastique : « Ce serait encore pire si tu passais ton temps à te morfondre. Althéa, cela ne te ressemble pas. Regarde devant toi, pas derrière. Corrige ton cap et va de l'avant. Tu ne peux pas défaire le passé.

— Je le sais bien, dit Althéa avec un rire contrit. J'ai raison d'agir comme je le fais aujourd'hui, je le sais. Seulement, il me paraît étrange que ce soit si agréable et si facile. Un beau navire, un équipage gaillard, un bon capitaine…

— Un second très beau, intervint *Ophélie*.

— C'est vrai, admit Althéa de bonne grâce. Et je suis très reconnaissante à Grag de tout ce qu'il fait pour moi. Il prétend profiter d'avoir du temps pour lire et se reposer mais ce doit être pénible de jouer au malade pour me donner la chance de le remplacer. Je lui dois beaucoup.

— Bizarre. Tu ne lui as guère témoigné ta gratitude. » Pour la première fois, un soupçon de froideur s'était insinué dans la voix de la vivenef.

« *Ophélie*, gronda Althéa. Je t'en prie, ne recommençons pas. Tu ne veux tout de même pas que je feigne des sentiments que je n'éprouve pas, si ?

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne les éprouves pas ces sentiments, voilà tout. Es-tu sûre que tu ne te racontes pas d'histoires ? Regarde un peu mon Grag. Il est beau, charmant, plein d'esprit, gentil, et c'est un monsieur. Sans parler de son origine Marchande et de la jolie fortune dont il doit hériter. Une fortune qui inclut une magnifique vivenef, j'ajouterais. Que demander de plus d'un homme ?

— Il est tout cela, et bien davantage. Je te l'ai concédé depuis longtemps. Je ne trouve aucun défaut à Grag Tenira. Ni à sa magnifique vivenef, fit Althéa en souriant au navire.

— Alors, c'est de toi que vient le problème, conclut *Ophélie*, implacable. Pourquoi ne te plaît-il pas ? »

Althéa se mordit la langue. Elle reprit la parole d'une voix posée. « Il me plaît, *Ophélie*. En un sens. Néanmoins, j'ai tant de choses dans ma vie que je ne peux me permettre de… Je n'ai pas le temps, tout simplement, de penser à cela. Tu connais les difficultés que je vais devoir affronter quand nous serons à Terrilville. Il faut que je me

réconcilie avec ma mère, si c'est possible. Et il y a une autre « magnifique vivenef » qui occupe mes pensées. Je dois convaincre ma mère de me soutenir quand je tâcherai de reprendre la *Vivacia* à Kyle. Elle l'a entendu jurer devant Sâ que, si je pouvais prouver ma compétence de marin, il me rendrait le navire. Il a beau avoir juré dans un moment de folie, j'ai l'intention de le forcer à respecter son serment. Je sais que la lutte va être terrible. Il faut que je me concentre là-dessus.

— Grag pourrait t'être un allié puissant dans cette lutte, tu ne crois pas ?

— Tu trouverais loyal de ma part d'encourager ses avances uniquement dans le but de l'utiliser pour récupérer mon bateau ? » fit Althéa froidement.

Ophélie rit tout bas. « Ah ! Il a fait des avances, alors. Je commençais à m'inquiéter pour ce garçon. Bon. Raconte-moi tout. » Elle leva un sourcil en direction d'Althéa.

« Navire ! » protesta Althéa. Mais elle ne put s'empêcher de rire à son tour. « Tu ne vas quand même pas prétendre que tu n'es pas au courant de tout ce qui se passe à bord ?

— Hum...j fit *Ophélie,* songeuse. Peut-être suis-je en grande partie au courant de ce qui se passe dans les chambres des officiers et sur les ponts inférieurs. Mais pas de tout. » Elle marqua une pause puis reprit, avec indiscrétion : « Il y a eu un très long silence, hier, dans sa cabine. A-t-il essayé de t'embrasser ?

— Non, fit Althéa en soupirant. Bien sûr que non. Grag est trop bien élevé pour ça.

— C'est bien mon avis ! Malheureusement. » *Ophélie* secoua la tête. Comme si elle avait oublié à qui elle s'adressait, elle ajouta : « Il lui manque un peu de feu, à ce garçon. La politesse, c'est bien joli, mais vient un moment où un homme doit se montrer un brin filou, s'il veut arriver à ses fins. » Elle fit un signe de tête en direction d'Althéa. « Comme Brashen Trell, par exemple. »

Althéa poussa un grognement. La vivenef lui avait tiré les vers du nez, une semaine auparavant, et ne lui avait pas laissé de répit depuis. Quand elle ne demandait pas ce qui clochait avec Grag, et pourquoi Althéa n'était pas attirée par lui, elle la harcelait pour obtenir les détails sordides de sa brève liaison avec Brashen. Althéa ne voulait pas penser à lui. Ses sentiments à ce sujet étaient par trop troublants. Plus elle se persuadait qu'elle et lui, c'était fini, plus il s'immisçait dans ses pensées. Elle ressassait toutes les remarques spirituelles qu'elle aurait dû lancer au moment de leur séparation. Il s'était montré tellement grossier simplement parce qu'elle n'était pas allée à ce rendez-vous qu'elle savait être imprudent. Il avait trop présumé, trop vite. Il ne méritait pas qu'elle pensât une seconde à lui,

et encore moins qu'elle s'attardât là-dessus. Si elle le dédaignait à l'état de veille, il s'imposait dans son sommeil. Dans ses rêves, elle ressentait de façon poignante sa force pleine de douceur, comme un havre sûr, qu'il valait la peine de retrouver… Dans ses rêves, se rappelait-elle en serrant les dents. Quand elle était éveillée, elle savait qu'il n'était pas un havre sûr mais un tourbillon de folles impulsions qui la mènerait à sa perte.

Elle était restée trop longtemps silencieuse ; *Ophélie* l'observait d'un œil roublard. Brusquement, Althéa se redressa et plaqua un petit sourire sur son visage. « Je crois que je vais aller voir Grag avant d'aller me coucher. J'ai quelques questions à lui poser.

— Hum…, ronronna *Ophélie*, ravie. Prends ton temps, ma chérie. Les Tenira réfléchissent longtemps avant d'agir, mais quand ils s'y mettent…, fit-elle en haussant les sourcils. Il se peut même que tu en oublies jusqu'au nom de Trell, insinua-t-elle.

— Crois-moi. Je fais déjà mon possible pour l'oublier. »

Et Althéa s'éloigna en toute hâte, soulagée. Parfois, c'était délicieux de passer une partie de la soirée à bavarder avec *Ophélie*. De nombreuses générations de marins Tenira s'étaient incorporées dans la figure de proue en bois-sorcier mais c'étaient les femmes qui avaient forgé ses premières, ses plus profondes impressions. Elle conservait une conception féminine de la vie. Il ne s'agissait pas de la fragilité, de la faiblesse qui passaient maintenant pour de la féminité à Terrilville mais de la détermination et de l'indépendance qui avaient distingué les premières Marchandes. Si les conseils de la vivenef effarouchaient Althéa, ils venaient souvent renforcer les opinions qu'elle nourrissait à part elle depuis des années. Elle n'avait pas eu beaucoup d'amies. Grâce aux histoires que lui racontait *Ophélie*, elle avait pris conscience qu'elle n'était pas la seule à connaître des dilemmes, contrairement à ce qu'elle avait cru. Cependant, le navire discutait impudemment des soucis les plus intimes d'Althéa, ce qui ravissait la jeune fille et l'horrifiait tout à la fois. La vivenef paraissait accepter son indépendance. Elle l'encourageait à suivre ses inclinations en la considérant comme responsable de ses décisions. Il était exaltant d'avoir une telle amie.

Elle hésita devant la porte de la cabine de Grag, puis rajusta sa tenue et sa coiffure. Elle n'avait pas été mécontente d'abandonner les habits de garçon qu'elle portait à bord du *Moissonneur*. Ici, l'équipage connaissait son nom. Althéa Vestrit se devait de faire honneur à sa famille. Bien qu'elle se vêtît de manière pratique, en gros coton, ses culottes larges avaient des allures de jupe. Elle avait attaché ses cheveux en arrière mais sans les huiler en queue de cheval. La vareuse lacée qu'elle rentrait soigneusement dans ses culottes était même agrémentée d'un soupçon de broderie.

Elle ressentait une agréable impatience à la perspective de revoir Grag. Elle trouvait plaisant de s'asseoir un moment pour causer avec lui, d'éprouver la légère tension qui existait entre eux. Grag la jugeait séduisante et s'il ne se laissait pas intimider par sa compétence, il en était impressionné. L'expérience était nouvelle pour Althéa et elle s'en sentait flattée. Elle aurait aimé être certaine que ses sentiments s'arrêtent là. En dépit de son aventure avec Brashen, et bien qu'elle eût côtoyé des hommes des années durant, elle était très candide en certains domaines. Etait-ce parce que Grag semblait fasciné par elle qu'il lui plaisait, ou était-elle réellement attirée par lui ? Il ne s'agissait sans aucun doute entre eux que d'un flirt anodin. Que pouvait-il y avoir d'autre entre deux étrangers réunis par le hasard ?

Elle respira puis frappa.

« Entrez », répondit Grag d'une voix étouffée.

Elle le trouva assis sur sa couchette, la figure emmaillotée dans un bandage. Une âcre odeur de clou de girofle flottait dans l'air. Quand il l'aperçut, une étincelle de joie s'alluma dans ses yeux bleus. Elle referma la porte derrière elle et il arracha le pansement qu'il laissa tomber, tout soulagé. Il avait l'air d'un gamin avec ses cheveux dressés sur la tête. Elle lui adressa un grand sourire. « Alors, comment va ce mal de dents ?

— Pratique. » Il s'étira en roulant ses larges épaules puis se jeta d'un mouvement exagéré sur sa couchette. « Je ne me souviens même pas avoir eu autant de temps à moi. » Il lança les jambes en l'air puis croisa les chevilles.

« Vous ne vous ennuyez pas ?

— Non. Pour un marin, l'oisiveté est une nouveauté. On trouve toujours moyen de s'occuper. » Il repêcha par terre un travail de corde qu'il déroula sur ses genoux pour montrer une natte en macramé. Le motif compliqué créait un effet de dentelle ; difficile de croire qu'un dessin si délicat fût sorti de ses mains calleuses.

Althéa en effleura le bord. « C'est beau. » Elle suivit des doigts le motif de macramé. « Mon père pouvait prendre une bouteille de vin vide, et de la ficelle, et tisser tout autour ce merveilleux motif. On aurait dit des fleurs ou des flocons de neige... Il me promettait toujours qu'il m'apprendrait mais nous n'avons jamais trouvé le temps. » Le chagrin béant qu'elle croyait avoir surmonté la submergea à nouveau. Elle se détourna vivement et fixa les yeux sur la cloison.

Grag garda un instant le silence. Puis il proposa à mi-voix : « Je pourrais vous apprendre, si vous vouliez.

— Merci, mais ce ne serait pas la même chose. » Elle fut elle-même surprise par la brusquerie de sa voix. Elle secoua la tête, gênée par les larmes qui lui montaient aux yeux, espérant qu'il n'avait rien vu. Pleurer la rendait vulnérable. Grag et son père avaient déjà tant

fait pour elle. Elle ne voulait pas qu'ils la tiennent pour faible et indigente, elle désirait se montrer à eux comme une femme forte sachant tirer le meilleur parti des occasions qui lui étaient offertes. Elle prit une longue inspiration et carra les épaules. « Ça va bien, maintenant, dit-elle en réponse à la question non formulée. Parfois, il me manque tellement. Une part de moi-même n'arrive pas à accepter sa mort, à admettre de ne plus jamais le revoir.

— Althéa… je sais que ma question peut sembler cruelle mais… je m'interroge. Pourquoi ?

— Pourquoi a-t-il légué à ma sœur le navire sur lequel j'ai travaillé pendant de longues années ? » Elle jeta un coup d'œil à Grag qui hochait la tête, et haussa les épaules. « Il ne me l'a jamais dit. En guise d'explication, il a marmonné qu'il voulait mettre ma sœur et ses enfants à l'abri du besoin. Dans mes bons jours, je me dis qu'il me croyait capable de gagner ma vie et qu'il ne se faisait pas de souci pour moi. Dans mes mauvais jours, je me demande s'il ne me jugeait pas égoïste, s'il ne craignait pas que je m'approprie *Vivacia* sans plus m'occuper d'eux », conclut-elle en haussant une nouvelle fois les épaules.

Elle aperçut son reflet dans le miroir de Grag. Un bref instant, elle entrevit son père qui la regardait, et elle eut froid dans le dos. Elle tenait de lui ses cheveux noirs et rêches, ses yeux sombres, et de sa mère, sa petite taille. Néanmoins, elle ressemblait de façon frappante à son père quand elle contractait les mâchoires et fronçait les sourcils. « Ma mère dit que c'était son idée à elle et qu'elle l'a convaincu. Elle pensait que la propriété devait être conservée intacte, la vivenef avec les terres, de façon que les revenus de l'une assurent l'entretien des autres jusqu'à l'acquittement des dettes. » Elle se frotta le front. « C'est sans doute logique. Quand père a décidé que nous ne ferions plus commerce sur le fleuve des Pluies, il nous a condamnés à vivre beaucoup plus modestement. Les marchandises qu'il rapportait des terres du Sud étaient exotiques mais n'avaient rien à voir avec les objets magiques du désert des Pluies. Les terres rapportaient bien mais nous n'avons pu soutenir la concurrence avec le grain et les fruits cultivés par les esclaves de Chalcède. En conséquence, notre dette pour le navire est encore importante. En outre, elle est garantie par les terres. Si nous manquons à notre parole et n'acquittons pas notre dû, nous pouvons perdre à la fois le navire et les terres familiales.

— Et vous êtes aussi otage de cette dette », fit remarquer Grag à mi-voix. En tant que membre d'une famille de Marchands propriétaire d'une vivenef, il était parfaitement au courant des termes de l'affaire. Les vivenefs étaient rares et coûteuses. S'il fallait que trois générations se succèdent avant l'éveil du navire, il en fallait bien d'autres pour le payer. Seuls les Marchands du désert des Pluies

connaissaient la provenance du bois-sorcier dont étaient constituées les coques et les figures de proue. On ne pouvait naviguer et faire commerce des marchandises quasi magiques en sécurité sur le fleuve des Pluies qu'avec un navire construit en bois-sorcier. Sa valeur était si considérable que les familles y engageaient leur fortune. « Par l'or ou par le sang, la dette doit être acquittée », ajouta Grag doucement. Si les Vestrit n'étaient pas en mesure de payer le navire en espèces sonnantes et trébuchantes, alors les créanciers pouvaient réclamer en échange une fille ou un fils de la famille.

Althéa hocha lentement la tête. Bizarre. Elle connaissait les termes du marché depuis son adolescence mais, on ne sait trop pourquoi, elle n'avait jamais réfléchi qu'ils pouvaient s'appliquer à elle. Son père avait été un merveilleux négociant ; il avait toujours veillé à ce qu'il y eût l'argent nécessaire au remboursement des dettes. Maintenant que son beau-frère avait pris le commandement de la vivenef et qu'il s'occupait des finances, qui pouvait dire comment évoluerait la situation ? Kyle ne l'avait jamais aimée. La dernière fois qu'ils s'étaient trouvés en présence, durant cette spectaculaire dispute de famille, il avait déclaré qu'elle se devait de faire un mariage avantageux pour cesser d'être un fardeau. Peut-être avait-il alors précisément fait allusion à ce marché : si elle épousait de son plein gré un homme du désert des Pluies, la famille pourrait profiter d'un allégement de la dette.

Depuis la plus tendre enfance, elle avait été élevée dans l'idée qu'elle avait des devoirs envers sa famille. Un Marchand de Terrilville paie ses dettes et tient parole. Quels que soient leurs ennuis personnels, les Marchands se serraient les coudes et faisaient face quand ils étaient menacés par des étrangers. Ces liens de famille et d'obligations incluaient les Marchands qui avaient choisi de rester dans le désert des Pluies et de s'y fixer. La distance et les années les avaient sans doute séparés mais les Marchands du désert des Pluies étaient toujours parents des Marchands de Terrilville. Les contrats passés entre eux étaient honorés et les devoirs familiaux respectés. Althéa sentit en elle quelque chose se durcir et se glacer. Si Kyle manquait aux obligations de la famille Vestrit, elle devrait se sacrifier. Une chose très précieuse faisait défaut aux Marchands du désert des Pluies : la fécondité. Althéa devrait aller là-bas, y prendre un époux et lui donner des enfants. C'était la promesse faite par ses ancêtres, jadis. Y manquer était impensable. Néanmoins, en être réduite à cette extrémité par la malveillance ou l'incompétence de Kyle lui était intolérable.

« Althéa, ça va ? »

La voix de Grag interrompit le cours de ses pensées et la ramena à elle-même. Elle se rendit compte qu'elle foudroyait du

regard la tête du lit. Elle se secoua et se tourna vers son compagnon. « Je suis venue vous demander conseil. J'ai un peu de mal avec l'un des matelots. Je n'arrive pas à interpréter son attitude envers moi. »

Le regard inquiet de Grag s'accentua. « De qui s'agit-il ?

— Feff, fit Althéa, feignant la contrariété. Tantôt, il écoute et obéit immédiatement quand je lui donne un ordre. Tantôt, il me regarde droit dans lès yeux et reste planté là avec un sourire idiot. Je ne sais pas s'il se moque de moi ou…

— Ah, dit Grag avec un grand sourire. Feff est sourd. De l'oreille gauche. Oh, il ne l'avouera jamais. C'est arrivé quand il est tombé d'un mât, il y a deux ans. Il a atterri durement sur le pont et, pendant un ou deux jours, on a craint pour sa vie. Mais il s'en est sorti. Il est un peu plus lent dans son travail et je ne l'envoie pas dans la mâture, sauf nécessité. Il semble avoir perdu le sens de l'équilibre. Il n'entend pas toujours ce qu'on dit, surtout s'il se trouve à votre droite. Parfois, quand le vent est fort, il n'entend rien du tout. De sa part, ce n'est pas de l'insubordination… ce qui explique son sourire idiot. A part ça, c'est un bon matelot, et il est depuis longtemps sur le navire. Il serait injuste de le débarquer.

— Ah, fit Althéa en hochant la tête. Si seulement on me l'avait dit plus tôt, ajouta-t-elle un peu irritée.

— Cela fait partie des choses auxquelles père et moi ne pensons plus. C'est comme ça, sur ce bateau. Personne n'a eu l'intention de vous mener la vie dure.

— Oh, ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit-elle vivement. Tout le monde s'est donné du mal pour me faciliter la tâche. Je le sais bien. C'est merveilleux de se trouver à nouveau à bord d'une vivenef, et encore plus merveilleux de découvrir qu'on est vraiment capable de faire ce travail. Le testament de mon père, ma querelle avec Kyle et les inquiétudes de Brashen m'avaient fait douter de ma compétence.

— Les inquiétudes de Brashen ? demanda Grag d'une voix discrètement interrogative.

Pourquoi avait-elle dit cela ? Où avait-elle donc la tête ? « Brashen Trell était le second de mon père sur la *Vivacia*. Après que je me suis engagée sur le *Moissonneur*, j'ai découvert qu'il faisait aussi partie de l'équipage. Quand il s'est aperçu que j'étais le mousse… eh bien… A Terrilville, il m'avait déjà fait clairement comprendre qu'il ne me croyait pas à la hauteur.

— Et alors ? Qu'a-t-il fait ? Il l'a dit au capitaine ? demanda Grag tandis que le silence se prolongeait.

— Non, pas du tout. Il a simplement été… attentif. C'est le mot, je crois. J'en ai vu de dures, sur ce bateau. Rien que de savoir qu'il me regardait tâtonner pour me maintenir à flot, je me sentais… humiliée.

— Il n'avait pas le droit de vous faire ça », fit observer Grag à voix basse. Des étincelles de colère s'allumèrent au fond de ses yeux. « Votre père l'a engagé alors que personne ne voulait de lui. Il a une dette envers votre famille. Le moins qu'il eût pu faire aurait été de vous protéger au lieu de se moquer de vos efforts.

— Non, ce n'est pas ça, pas du tout, dit-elle en prenant soudain la défense de Brashen. Il ne s'est pas moqué de moi. La plupart du temps, il faisait comme s'il ne me voyait pas. » Devant l'expression d'indignation croissante de Grag, elle s'empressa d'ajouter : « Mais je préférais cela. Je ne souhaitais pas un traitement de faveur. Je voulais y arriver seule. Et j'y suis arrivée, finalement. Ce qui me gênait, c'est qu'il était témoin de mes efforts laborieux… Je ne sais même pas pourquoi nous parlons de tout cela.

— C'est vous qui avez abordé le sujet, pas moi, fit Grag en haussant les épaules. On s'est perdu en conjectures sur les raisons qui ont poussé Ephron Vestrit à engager Brashen Trell alors que sa propre famille s'était désintéressée de lui. Il avait déjà eu suffisamment d'ennuis quand son père l'a mis à la porte, personne n'en a été vraiment surpris.

— Quel genre d'ennuis ? » Althéa prit conscience de l'avidité perçant dans sa voix et tenta de l'atténuer. « Je n'étais qu'une gamine à cette époque-là, je ne m'intéressais guère aux ragots de Terrilville. Des années plus tard, quand il s'est embarqué sur la *Vivacia*, mon père n'en a pas soufflé mot. Il disait qu'un homme mérite d'être jugé sur ce qu'il est, non sur ce qu'il a été.

— L'affaire ne s'est pas ébruitée, confia Grag en hochant la tête. Je suis au courant surtout parce que nous étions à l'école ensemble. Cela a commencé par de petites choses. Des farces, des sottises. En grandissant, c'était le galopin qui s'esquivait dès que le maître avait le dos tourné. Au début, c'était pour échapper aux leçons, aller au marché s'acheter des bonbons. Plus tard, il est devenu le déluré qui en savait plus que nous, sur les filles, la cindine ou les jeux de dés. Mon père persiste à dire que c'est la faute de Trell si son fils a mal tourné. Brashen avait toujours beaucoup d'argent et trop de temps libre. Personne ne lui a imposé de limites. Il a commencé à faire des bêtises, à jouer plus d'argent qu'il n'en avait, à se soûler en public en pleine après-midi. Son père le ramenait à la maison et le menaçait. Mais il n'a jamais mis ses menaces à exécution. Le lendemain, Brashen était libre, et recommençait. Trell répétait qu'il allait lui couper les vivres, le fouetter ou le forcer à travailler pour rembourser ses dettes. Mais il ne l'a jamais fait. J'ai entendu dire que sa mère pleurait et s'évanouissait quand le père voulait le punir. Brashen s'en tirait toujours, quoi qu'il fasse. Jusqu'au jour où il est rentré chez lui pour trouver porte close. Comme ça. Tout le monde a cru, y compris

l'intéressé, que c'était une manœuvre d'intimidation. Nous nous attendions tous à ce que l'orage s'apaise en un jour ou deux. Mais non. Quelques jours après, le vieux Trell a fait savoir officiellement qu'il déshéritait entièrement Brashen et qu'il instituait son fils cadet seul héritier. La seule chose vraiment surprenante dans l'affaire, c'est que Trell ait enfin pris un parti et s'y soit tenu.

« Pendant un temps, Brashen a erré en ville, logeant où il pouvait, mais il s'est vite rendu indésirable et l'argent est venu à manquer. Il s'est acquis une réputation de meneur, entraînant de plus jeunes que lui à se mal conduire. » Grag sourit d'un air entendu. « Mon frère et moi avions interdiction de le fréquenter. Bientôt, personne n'a voulu avoir de rapports avec lui. Alors, il a disparu. On ignorait ce qu'il était devenu. » Grag fit la grimace. « Non qu'on s'en soit autrement soucié. Il a laissé beaucoup de dettes. Les gens ont compris qu'il n'avait pas l'intention de les rembourser. Bon, il était parti. De l'avis général, Terrilville ne s'en portait que mieux. » Le jeune Tenira détourna les yeux. « Après son départ, le bruit a couru qu'une fille de Trois-Navires était enceinte de lui. Le bébé est mort-né. Une bénédiction, j'imagine. Restait que la fille était perdue de réputation. »

Althéa éprouva un léger malaise. Elle n'aimait pas entendre Grag dénigrer Brashen de la sorte. Elle aurait voulu réfuter ce qu'il disait mais il parlait manifestement en toute connaissance de cause. Brashen n'avait été ni maltraité ni sous-estimé. Il avait été un fils aîné gâté, indiscipliné et amoral. Le capitaine Vestrit l'avait pris à son bord des années plus tard et, sous son influence, il était devenu un honnête homme. Sans le père d'Althéa, il aurait mal tourné. Elle devait admettre que c'était vrai. L'ivrognerie, la cindine. Les putes, ajouta-t-elle brutalement pour elle-même.

Impitoyablement, elle dépouilla la réalité de tous les enjolivements dont elle l'avait ornée. Elle avait feint de croire qu'il s'était amouraché d'elle quand ils avaient couché ensemble. En vérité, elle s'était conduite comme une traînée et elle avait trouvé le partenaire qu'elle méritait. Elle en voulait pour preuve la façon dont ils s'étaient séparés. Dès qu'il avait compris qu'elle était revenue à la raison et qu'elle ne se donnerait plus à lui, il s'était retourné contre elle. La honte la submergea. Comment avait-elle pu se montrer folle et sotte à ce point ? S'il revenait jamais à Terrilville et qu'il parlât d'elle, elle était perdue, comme la fille de Trois-Navires qu'il avait laissée derrière lui.

Grag ne s'était pas rendu compte de son malaise. Accroupi près d'un coffre, au pied de son lit, il fourrageait à l'intérieur. « Je meurs de faim. Depuis que j'ai cette prétendue rage de dents, le coq ne m'apporte que de la soupe et du pain pour tremper. Vous aimeriez des

fruits secs ? Des dattes ou des abricots de Jamaillia ?

— Je n'ai pas faim. Merci. »

Grag abandonna le coffre et fit volte-face pour adresser un grand sourire à Althéa. « C'est la première fois depuis que vous êtes à bord que vous parlez comme une vraie fille de Marchand. Je ne sais si j'en suis content ou déçu. »

Devait-elle, quant à elle, se sentir flattée ou vexée ? « Que voulez-vous dire ?

— Oh, eh bien… » Il sortit le paquet de fruits et s'installa sur sa couchette. Il tapota la place à côté de lui et elle s'assit à son tour. « Voilà. Vous voyez ! s'exclama-t-il triomphalement. Non seulement nous sommes seuls, sans chaperon, derrière une porte close, mais vous vous asseyez sans crainte à côté de moi, sur mon lit. Quand je vous ai dit que Brashen avait mis une fille enceinte, vous n'avez pas pâli, vous ne vous êtes pas récriée. Vous avez l'air pensive, fit-il remarquer en secouant la tête, perplexe. Vous vous coiffez de façon adaptée à la vie à bord, je vous ai vue vous essuyer les mains sur votre chemise, et vous étiez nu-pieds et en culottes quand vous faisiez le mousse. Pourtant, je me rappelle avoir tenu dans mes bras une femme très féminine, parfumée comme une violette, qui dansait avec autant de grâce que… eh bien, avec autant de grâce que quand vous folâtrez dans le gréement. Comment faites-vous, Althéa ? » Il s'adossa à la tête de lit mais le regard qu'il posa sur elle sembla le rapprocher. « Comment faites-vous pour être aussi à l'aise dans un monde que dans l'autre ? Auquel appartenez-vous vraiment ?

— Pourquoi faut-il que ce soit l'un ou l'autre ? objecta-t-elle. Vous êtes à la fois un marin compétent et fils de Marchand. Pourquoi moi ne pourrais-je jouir des deux statuts ? »

Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire. « Voilà. Ce n'est pas la réponse qu'on attendrait d'une fille de Marchand. En tout cas, pas de notre génération. Une jeune fille convenable aurait minaudé sur mon compliment, elle n'aurait pas affirmé sa compétence de marin. Vous me rappelez les histoires que raconte *Ophélie*. Selon elle, il fut un temps où les femmes travaillaient aux côtés des hommes, dans tous les métiers, en les surpassant parfois.

— Quiconque connaît un peu l'histoire de Terrilville sait que, lorsque nos ancêtres ont abordé aux Rivages Maudits, ils ont dû lutter pour subsister. Vous le savez aussi bien que moi. » Elle était un peu agacée. Pensait-il donc qu'elle n'était pas une jeune fille convenable ?

« En effet, reconnut-il à mi-voix. Mais il y a beaucoup de femmes à Terrilville qui ne l'avoueraient plus.

— Surtout parce que ce n'est plus à la mode. Surtout parce que leur père ou leurs frères auraient honte d'elles.

— C'est vrai. Pourtant, en vous regardant, j'en suis venu à

penser qu'elles trahissent non seulement l'histoire mais la vie. Althéa, dernièrement mes parents m'ont conseillé de prendre femme. Je suis né tardivement dans leur vie ; ils aimeraient voir leurs petits-enfants avant d'être trop âgés pour en profiter. »

Althéa écoutait dans un silence abasourdi. Il ne pouvait tout de même pas dévier la conversation sur ce sujet !

« Quand je suis à Terrilville, ma mère invite des filles de Marchands et leurs mères à d'interminables goûters. J'ai docilement assisté à des réceptions et à des bals. J'ai dansé avec quelques femmes. » A ces mots, il sourit avec chaleur. « Certaines ont paru s'intéresser à moi. Mais à chaque fois que j'ai fait la cour à une jeune fille, cela s'est terminé par une déception. Toujours la même chose. Mon père regarde la femme que je courtise et me demande : « Sera-t-elle capable de s'occuper d'elle-même, d'une maison et d'enfants quand tu seras en mer ? » Alors je l'observe en me posant la question, et aussi jolie, aussi spirituelle, aussi charmante qu'elle soit, elle ne me paraît jamais assez forte.

— Peut-être ne donnez-vous pas aux femmes l'occasion de faire leurs preuves. »

Il hocha la tête d'un air de regret. « Non. J'en ai interrogé deux directement. Je leur ai rappelé que je m'attendais à prendre un jour le commandement de la vivenef *Ophélie*. Quelle serait votre réaction, ai-je demandé, si vous deviez me partager avec un navire ? Un navire exigeant et parfois possessif, ai-je ajouté par honnêteté. Je leur ai rappelé aussi que je resterais des mois absent, que je ne serais peut-être pas là pour voir mes enfants naître, pour réparer le toit s'il fuit ou à la saison des moissons. » Il haussa les épaules de façon éloquente. « En gros, elles m'ont répondu que je pourrais certainement m'arranger pour rester à la maison quand nous serions mariés. Quand je leur ai dit que telle n'était pas mon intention, elles m'ont refusé leur main. Guenièvre est allée jusqu'à monter à bord de l'*Ophélie*, et a proposé de naviguer avec moi quand nous serions mariés, si je faisais agrandir la chambre du capitaine du triple de sa surface. Et ce, jusqu'à ce que nous ayons des enfants. Alors, je devrais m'arranger d'une façon ou d'une autre pour être à la maison le plus souvent possible.

— Vous n'avez pas courtisé une femme dont la famille possède une vivenef ? Une jeune fille qui comprendrait ce que le navire signifie pour vous ?

— J'ai dansé une fois avec l'une d'elles », dit-il à mi-voix.

Le silence se prolongea. Althéa ne savait que dire. Il se déplaça très lentement, comme s'il craignait de la faire sursauter. D'un doigt, il effleura sa main posée sur le lit. Ce n'était qu'un frôlement mais elle frissonna tandis que le désarroi emplissait son cœur. Grag lui plaisait, elle le trouvait séduisant mais ce n'était le moment, ni pour l'un ni

pour l'autre, de prendre une décision. Avait-elle provoqué cela ? Comment devait-elle réagir ? Allait-il essayer de l'embrasser ? Si oui, le laisserait-elle faire ? Probablement.

Grag ne se rapprocha pas. Sa voix se fît plus grave, plus douce. Ses yeux bleus étaient confiants et bons. « Je vois en vous une femme forte. Une femme qui pourrait naviguer avec moi, qui serait capable de s'occuper des affaires de la maison pendant mon absence. Je vois quelqu'un qui n'est pas jaloux d'*Ophélie*. » Il marqua une pause et sourit d'un air contrit. « En tout cas, moi, je suis un peu jaloux qu'elle vous ait si rapidement prise en affection. Althéa, je ne saurais imaginer meilleure épouse que vous. » Elle avait beau s'attendre à cette déclaration, elle n'en resta pas moins pantoise. « Mais... », commença-t-elle. Il leva un doigt pour l'interrompre.

« Ecoutez-moi jusqu'au bout. J'ai beaucoup réfléchi à tout ceci et j'y vois des avantages pour vous aussi. Ce n'est un secret pour personne : les affaires des Vestrit ne sont pas prospères, ces temps derniers. Ils n'ont pas fini de payer la *Vivacia* ; ce qui fait de vous la rançon que doit acquitter votre famille. Il est notoire que les Marchands du désert des Pluies ne prennent pas une femme mariée ni fiancée. En examinant ma proposition, vous pourriez d'ores et déjà vous mettre hors d'atteinte. » Il scrutait attentivement son visage. « Notre famille est riche. Mon cadeau de mariage à votre mère sera substantiel, il suffira à assurer ses vieux jours. Vous avez clairement donné à entendre que vous ne faisiez aucunement confiance à Kyle pour s'occuper d'elle. »

Althéa eut peine à répondre. « Je ne sais que dire. Nous avons parlé en amis, et c'est vrai, nous avons un peu flirté mais je n'aurais jamais cru que vos sentiments étaient à ce point sérieux que vous me demanderiez en mariage. »

Grag eut un léger haussement d'épaules. « Je suis prudent, Althéa. Je trouve absurde de se laisser emporter par ses sentiments. A ce stade de nos relations, je considère que nous devrions partager des projets avant la passion. Nous devrions nous concerter honnêtement, pour voir si nous poursuivons les mêmes ambitions et les mêmes buts. » Il l'observait avec intensité. Comme pour démentir ses paroles, il lui effleura de nouveau la main. « Ne croyez pas que je ne sois pas attiré par vous. Au contraire, sachez-le. Cependant, je ne suis pas le genre d'homme à me lancer dans une aventure, tête baissée, sans avoir réfléchi au préalable. »

Qu'il était donc sérieux ! Althéa risqua un sourire. « Et moi qui craignais que vous ne m'embrassiez ! »

Il lui rendit son sourire en secouant la tête. « Je ne suis pas un gamin impulsif, ni une brute de matelot. Je n'embrasserais jamais une femme qu'elle ne m'y ait autorisé. D'ailleurs, il est inutile que je me

tourmente en réclamant une chose à laquelle je n'ai pas encore droit. » Il détourna les yeux devant son expression étonnée. « J'espère que je ne me suis pas exprimé trop crûment. Malgré la rude vie à bord que vous avez menée, vous êtes toujours une dame et une fille de Marchand. »

Althéa jugea impossible de lui faire part de la pensée qui venait de lui traverser l'esprit. Elle n'aurait jamais envie d'être embrassée par un homme qui demanderait d'abord la permission, elle le savait avec une certitude absolue. « Autorisation d'embarquer. » Elle eut peine à retenir un sourire à cette pensée impie. Peut-être, songea-t-elle soudain, Brashen avait-il déjà fait d'elle une fille perdue, mais non dans le sens où l'entendait la société. Après les déclarations sans détour du marin, la cour réservée et polie de Grag paraissait presque ridicule. L'homme lui plaisait, vraiment. Pourtant, ses négociations prudentes la laissaient de glace. Brusquement, la situation devint impossible. Comme si Sâ avait deviné qu'Althéa ne pouvait s'en sortir seule, le destin intervint soudain.

« Tout le monde sur le pont ! » cria une voix où se mêlaient l'indignation et la peur. Sans hésiter, Althéa se précipita vers la porte et Grag ne prit pas le temps de rattacher son pansement autour de la mâchoire.

L'équipage de l'*Ophélie* était aligné le long de la lisse, les yeux baissés. Quand elle rejoignit les hommes, Althéa resta interdite devant le spectacle qui s'offrait à elle. Une galère de guerre chalcédienne, arborant les couleurs du Gouverneur, barrait le passage de l'*Ophélie*. La différence de taille entre les deux navires eût été risible si le vaisseau chalcédien n'avait pas été hérissé de soldats armés jusqu'aux dents. Plus modeste et plus légère, la galère qui leur faisait face manœuvrait mieux : un bateau de ce genre était plus rapide même qu'un voilier. Avec la petite brise du soir, *Ophélie* ne pouvait l'éviter ni le distancer. La galère l'avait rattrapée du côté au vent. Ils n'avaient pas le choix ; il fallait traiter avec les Chalcédiens. La figure de proue baissa les yeux, silencieuse et bouleversée, vers l'autre navire et son cheval de proue. Elle gardait les bras obstinément croisés sur la poitrine. Althéa parcourut l'horizon du regard. Les Chalcédiens semblaient agir seuls. Le capitaine Tenira leur cria : « Que cherchez-vous en nous barrant le chemin ?

— Lancez un filin. Au nom de votre Gouverneur, nous allons aborder ! » déclara un barbu planté à la proue de la galère. Ses cheveux blonds étaient attachés en une longue queue qui pendait dans le dos et des trophées de bataille – des os de doigts liés à des mèches de cheveux – ornaient le plastron de son gilet de cuir. Hargneux, il proférait ses menaces en montrant une bouche édentée.

« En quel honneur ? » demanda Althéa à ceux qui l'entouraient

mais le capitaine Tenira ne s'embarrassa pas de questions.

« Non, vous n'aborderez pas. Vous n'avez aucune autorité sur nous. Poussez au large. » Le capitaine Marchand se campa avec fermeté et toisa la galère. Sa voix était égale et ferme.

« Au nom du Gouverneur, lancez le filin et soumettez-vous à l'abordage ! » Les Chalcédiens leur souriaient en montrant les dents sans affabilité. « Ne nous contraignez pas à employer la force.

— Venez-y voir », fit le capitaine Tenira d'un ton sinistre.

Le commandant de la galère prit des documents des mains de son second. Il brandit en direction de Tenira le rouleau de parchemins, noué d'un ruban rouge et lesté d'un lourd sceau de métal. « Nous avons l'autorité. C'est écrit là. Nous apporterons nos commandements de saisie à bord, pour le prouver. Si vous êtes honnête, vous n'avez rien à craindre. Le Gouverneur s'est allié à Chalcède pour mettre un terme à la piraterie dans la Passe Intérieure. Nous sommes autorisés à arraisonner tout navire suspect, à le fouiller pour retrouver des marchandises volées et autres signes d'activité pirate. » Tandis que le capitaine parlait, plusieurs de ses hommes s'étaient avancés, rouleaux de cordages et grappins en main.

« Je suis un honnête Marchand de Terrilville. Vous n'avez aucune raison de m'arrêter, et je ne me soumettrai pas à une fouille. Débordez ! »

Les grappins tournoyaient déjà et le capitaine Tenira n'avait pas fini de parler que trois furent lancés vers l'*Ophélie*. L'un manqua son but alors que la vivenef faisait une embardée. Un autre atterrit sur le pont mais fut immédiatement rejeté par l'équipage avant qu'il ait pu s'enfoncer dans le bois.

Ce fut *Ophélie* elle-même qui intercepta le troisième. D'un mouvement brusque, elle le happa au vol. Avec un cri de colère, elle attrapa la chaîne sous le grappin et la tira violemment. L'homme qui l'avait lancé vint avec, battant des pieds et jurant. Elle jeta le grappin, la chaîne et le matelot à la mer avec dédain. « Que je ne vous y reprenne plus ! » menaça-t-elle, furieuse, les poings sur ses hanches imaginaires. « Ecartez-vous ou je vous passe dessus ! »

Des cris de stupéfaction et d'effroi s'élevèrent de la galère. Bien que, pour la plupart, les marins chalcédiens eussent sans doute entendu parler des vivenefs de Terrilville, ils étaient peu nombreux à en avoir vu une de leurs propres yeux, et encore moins une en furie. Les vivenefs ne mouillaient que rarement dans les ports de Chalcède ; leurs routes de commerce les menaient vers le Sud. De la galère, on lança une ligne au matelot qui se débattait dans l'eau.

A bord de L'*Ophélie*, le capitaine Tenira braillait : « *Ophélie*, laisse-moi m'occuper de ça ! » tandis que, sur le pont ennemi, le capitaine ordonnait de préparer le feu grégeois.

Ophélie ne prêta pas attention à son capitaine. A la mention de feu grégeois, elle avait hoqueté de stupéfaction puis avait poussé des cris de colère inarticulés en voyant les pots de poix fumante qu'on apportait sur le pont de la galère. Qu'on les eût préparés aussi rapidement signifiait que le capitaine chalcédien les avait prévus depuis le début. « Au nom de Sâ, non ! » s'écria Althéa. Des flèches enflammées furent tirées dans les petits pots rebondis d'où pendaient des mèches de linge noirci. Quand les pots de graisse et de goudron atterriraient sur le pont d'*Ophélie*, ils éclateraient en projetant des flammes. Elle ne pourrait tous les éviter et les vivenefs étaient inflammables. Althéa ne craignait pas seulement pour le gréement et les ponts mais pour la figure de proue elle-même. La seule vivenef qui eût jamais péri avait péri par le feu.

L'*Ophélie* était un navire marchand, inapte au combat. Les pirates menaçaient rarement les vivenefs. Il était notoire qu'elles manœuvraient vite et pouvaient distancer n'importe quel bâtiment du même genre. Althéa doutait qu'on se fût jamais mis en travers de la route d'*Ophélie*, et encore moins qu'on eût exigé de l'aborder. Elle ne transportait pas d'armes ; ses matelots n'avaient pas l'expérience nécessaire pour détourner cette sorte de menace. Tenira hurlait des ordres pour virer de bord, les hommes se précipitaient pour obéir. « Cela ne suffira pas, dit Althéa à mi-voix à Grag qui était à ses côtés. Ils vont nous mettre le feu.

— Allez chercher de l'huile dans les cales ! On va leur envoyer un feu grégeois de notre cru ! ordonna le second d'une voix furieuse.

— Et pompez de l'eau pour éteindre l'incendie ! hurla Althéa. Grag, un espar, un aviron, n'importe quoi ! Donnez quelque chose à *Ophélie* qu'elle puisse se défendre ! Regardez. Elle ne va pas baisser les bras. »

Tandis que ses ponts grouillaient d'une agitation frénétique, *Ophélie* prit de nouveau les choses en main. Sans s'occuper de l'homme de barre, elle vira vers le bateau ennemi au lieu de s'en écarter. Elle étendit les bras et, alors qu'on bandait les arcs et allumait les pots, elle appliqua, comme une gamine en furie, de grandes claques sauvages à la galère, tout en criant des insultes d'une voix suraiguë. « Espèces de porcs de Chalcédiens ! Vous croyez que vous pouvez nous arrêter, et dans nos eaux encore ? Fils de putes ! C'est vous, les pirates, vermine, marchands d'esclaves ! » Un de ses moulinets fit mouche. Sa grande main de bois frappa le cheval peint, figure de proue de l'adversaire. Elle referma les doigts sur lui, le poussa violemment en l'enfonçant d'un mouvement brutal qui fit tanguer les navires. Déséquilibrés, les matelots des deux équipages se mirent à crier. C'est la galère, plus petite, qui pâtit le plus. *Ophélie* relâcha brusquement la proue et le vaisseau se cabra comme un cheval à bascule fou. Les arcs

retombèrent, les pots de poix volèrent dans tous les sens. L'un d'eux éclata et mit le feu au pont de la galère. Deux filèrent vers *Ophélie* pour s'éteindre à l'autre bord dans une fumée noire et des jets de vapeur.

Le feu grégeois l'atteignit par tribord devant. Sans hésiter, la vivenef gifla la graisse brûlante. Elle retira la main et le goudron de sa coque s'enflamma. Elle se mit à hurler alors que ses doigts prenaient subitement feu.

« Etouffe les flammes ! » cria Althéa tandis que les membres de l'équipage déversaient des seaux d'eau sur la coque. *Ophélie* était trop paniquée pour l'écouter. Elle pesa de tout son poids sur la galère, contrant le gouvernail par sa seule volonté et, de ses mains enflammées, elle saisit le petit bateau, qu'elle secoua comme un jouet, et le rejeta au loin avec mépris, en y laissant les résidus embrasés qui lui collaient aux mains. Puis elle joignit ses grandes paumes et, en grinçant des dents, serra les poings pour étouffer les flammes qui lui léchaient les doigts. Comme une dame outragée qui rassemble ses jupes et s'en va en fulminant, elle consentit à répondre à la barre et aux voiles. Elle se détourna de la galère désemparée, s'ouvrit un large passage et la doubla, toutes voiles dehors, en secouant la tête.

Le rugissement des flammes et les tourbillons de fumée noire montaient, accordés aux cris des marins pris au piège dans le bateau en feu. Un ou deux eurent assez de souffle et de volonté pour hurler des menaces dans le sillage de la vivenef mais le crépitement du brasier rendit leurs cris inintelligibles. L'*Ophélie* poursuivit sa route.

6

LE GOUVERNEUR COSGO

« Je m'ennuie et j'ai mal à la tête. Distrais-moi ! Amuse-moi ! » La voix provenait du divan, derrière elle.

Sérille ne reposa même pas sa plume. « Gouverneur Magnadon, ceci n'est pas dans mes attributions, fit-elle observer tranquillement. Vous m'avez fait appeler pour que je vous conseille sur les affaires de Terrilville. » Elle montra d'un geste les parchemins déroulés et les livres ouverts sur la table. « Comme vous le voyez, c'est ce que je m'apprête à faire.

— Eh bien, tu n'attends tout de même pas que j'écoute tes conseils alors que j'ai une telle migraine. J'y vois à peine tant j'ai mal. »

Sérille écarta les textes qu'elle était en train d'étudier. Elle reporta son attention sur le Gouverneur affalé sur le divan. Il était presque enfoui sous un amoncellement de coussins de soie. Elle s'efforça de réprimer son agacement. « Je ne peux pas vous promettre que mes conseils vont vous amuser. Cependant, si vous prenez la peine de venir me rejoindre à cette table, je serai en mesure de vous apporter des éclaircissements sur le litige qui vous oppose aux Marchands de Terrilville. »

Le Gouverneur gémit. « Sérille, tu te complais à me rompre la tête. Si tu es incapable de te montrer compatissante, va-t'en et envoie-moi Véri. Ou plutôt la nouvelle Compagne de l'île de Jade. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Un nom d'épice. Muscade. Envoie-moi Muscade.

— Ravie de vous obliger, Magnadon Cosgo. » Elle repoussa les papiers d'un geste brusque et recula sa chaise, sans se donner la peine de dissimuler son indignation devant cet affront.

Il se roula dans ses oreillers puis tendit vers elle une main pâle. « Non, j'ai changé d'avis. Je sais que je dois entendre tes sages avis à propos de Terrilville. Tous mes conseillers me l'ont expliqué : la situation est critique. Mais comment puis-je réfléchir quand je souffre à ce point ? Je t'en prie. Masse-moi la tête, Sérille. Juste un petit moment. »

Elle se leva de la table et plaqua résolument sur son visage une expression avenante. Elle se dit qu'il fallait régler la question de Terrilville et, s'il se pouvait, à son avantage personnel. « Magnadon Cosgo, je n'avais pas l'intention de vous contrarier. Vous avez mal à la tête ? Je vais vous faire un massage. Puis nous parlerons de Terrilville. Comme vous le dites, la question est capitale. Et, à mon avis, la position actuelle du Gouverneur est intenable. » Elle traversa la pièce et jeta quelques oreillers sur le sol. Elle s'assit à l'extrémité du divan. Cosgo rampa aussitôt jusqu'à elle et posa la tête dans son giron. Il ferma les yeux et se frotta la joue contre sa cuisse, comme un agneau qui cherche à téter. Elle serra les dents.

« C'est une malédiction. Les maux de tête, les intestins relâchés, les flatulences. Une sorcière m'a jeté un sort. Pourquoi, sinon, subirai-je de telles souffrances ? » gémit-il doucement. Il leva une main qu'il posa sur la hanche de Sérille.

Elle appuya les doigts sur la nuque du jeune homme et les promena sur les points de contraction. Il semblait en effet y avoir une douleur. « Peut-être l'air frais vous ferait-il du bien. L'exercice est le plus efficace des remèdes pour les ennuis intestinaux. Il fait délicieux à l'aile sud du temple. Si nous allions jusqu'aux jardins de thym ? Le parfum vous soulagerait sans doute.

— Ce serait plus simple qu'une servante m'en apporte des brins. Je n'aime guère les journées aussi ensoleillées. La lumière me blesse les yeux. Comment peux-tu me proposer de sortir alors que j'ai si mal ? » Presque machinalement, il releva l'ourlet de la robe et glissa des doigts tâtonnants sur la peau lisse. « Et la dernière fois que je suis allé dans les jardins du temple, j'ai trébuché sur une pierre. Je suis tombé à genoux, comme un esclave. Mes mains ont touché la terre. Tu sais à quel point j'ai horreur de la saleté », dit-il avec humeur.

Elle posa les mains sur les muscles des omoplates qu'elle pétrit avec force, ce qui le fit grimacer. « Vous étiez intoxiqué, Magnadon, lui rappela-t-elle. C'est pourquoi vous êtes tombé. Quant à la saleté sur vos mains, il s'agissait de votre propre vomi. »

Il tourna brusquement la tête pour la regarder. « C'est donc ma faute, je présume ? demanda-t-il d'un ton sarcastique. Je croyais que le pavage était fait pour aplanir le sol, afin qu'on puisse marcher en toute sécurité. Mon pauvre ventre a été sérieusement secoué par cette chute. Rien d'étonnant que je n'aie pu garder ma nourriture. Trois guérisseurs étaient d'accord avec moi là-dessus. Mais, sans aucun doute, ma Compagne si érudite en sait bien davantage que le Gouverneur Magnadon Cosgo ou ses guérisseurs. »

Elle se leva brusquement, sans se soucier de le déranger. Elle empoigna la main indiscrète et la rejeta vers l'aine de Cosgo avec dédain. « Je m'en vais. Je suis Compagne de Cœur. Rien ne m'oblige à

tolérer vos gestes licencieux. »

Cosgo s'assit, les mains serrées sur les genoux. « Vous vous oubliez ! Personne ne prend congé du Gouverneur Magnadon Cosgo. Reviens. Je te dirai quand tu pourras disposer. »

Sérille se redressa de toute sa taille. Elle dominait facilement d'une bonne tête le jeune homme pâle et jouisseur. Elle le toisa de haut en bas de ses flamboyants yeux verts. « Non. C'est vous qui vous oubliez, Cosgo. Vous n'êtes pas un soi-disant noble chalcédien, avec un harem de putains qui se mettent à quatre pattes pour vous caresser et vous flatter quand l'envie vous en prend. Vous êtes le Gouverneur de Jamaillia. Je suis une Compagne de Cœur, non quelque créature-objet huilée et parfumée. C'est vous qui me dites de disposer, c'est vrai. Ce qui ne signifie pas que je ne puis disposer quand je vous trouve dégoûtant. » Elle parlait par-dessus son épaule en se dirigeant vers la porte. « Quand vous voudrez apprendre à quels ennuis il faut vous attendre de la part de Terrilville, faites-le-moi savoir. C'est mon domaine de compétence. Trouvez-vous quelqu'un d'autre pour s'occuper de votre entrejambe !

— Sérille ! protesta-t-il, affolé. Tu ne peux pas me laisser souffrir comme ça ! Tu sais bien que c'est la douleur qui m'égare. Tu ne peux pas m'en vouloir. »

Elle s'arrêta à la porte. Elle plissa le front, fronça les sourcils. « Si, je peux ! Et c'est bien ce que je fais. Votre père souffrait atrocement de ses articulations en vieillissant, pourtant il ne m'a jamais traitée de façon discourtoise. Pas plus qu'il n'a eu de gestes déplacés.

— Mon père, mon père, larmoya Cosgo. C'est toujours ce que tu as à la bouche. Que je ne le vaux pas. Cela me rend malade d'imaginer ce vieillard ratatiné en train de te toucher. Comment tes parents ont-ils pu donner une si jeune fille à un vieillard ? C'est répugnant. »

Elle avança de quelques pas, les poings serrés. « C'est vous qui êtes répugnant, d'imaginer des choses pareilles ! Mes parents ne m'ont pas « donnée » à votre père. Je suis venue à Jamaillia de mon plein gré, toute seule, décidée à poursuivre mes études. Il a été impressionné par mon savoir quand il m'a entendue faire un exposé pour mon maître à la Bibliothèque des Terres du Nord. Il m'a proposé de devenir sa Compagne de Cœur, pour le conseiller sur ces terres. J'ai mûrement réfléchi, durant trois jours, avant de consentir et d'accepter son anneau. J'ai fait le vœu de rester à ses côtés. Cela n'avait rien à voir avec son lit. C'était un homme remarquable. Il m'a permis d'étudier et il m'écoutait toujours quand je lui donnais mon avis. Et quand nous étions en désaccord, il ne prétextait pas une migraine, dit-elle et, en baissant la voix : Je le pleure encore. »

Elle poussa la porte et quitta la pièce. A l'extérieur, deux gardes

impassibles feignirent de n'avoir pas ouï la querelle. Elle passa entre eux avec majesté. Elle n'avait pas fait plus d'une dizaine de pas qu'elle entendit la porte s'ouvrir à toute volée. « Sérille ! Reviens ! »

Elle ignora l'ordre impérieux.

« Je t'en prie ! » dit le Gouverneur d'une voix stridente.

Elle continua à marcher, et on percevait le glissement de ses sandales sur les dalles de marbre.

« Le Gouverneur Magnadon Cosgo prie courtoisement la Compagne Sérille de regagner ses appartements pour le conseiller sur l'affaire de Terrilville », beugla-t-il après elle dans le vestibule. Elle s'arrêta et se retourna avec, sur le visage, une expression de politesse affectée. Elle en avait fait le vœu : elle ne pouvait lui refuser sa compagnie s'il lui demandait conseil dans son domaine de compétence. Des avis éclairés, c'est tout ce qu'elle avait juré de lui accorder.

« J'en serais très honorée, Magnadon. » Elle revint sur ses pas. Il s'appuyait au chambranle ; ses joues, pâles d'ordinaire, avaient rougi. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés au-dessus de ses yeux injectés de sang. L'impavidité des gardes était décidément admirable. Elle entra de nouveau et ne broncha pas quand il claqua la porte derrière elle. Mais elle traversa la pièce et tira sur le côté les lourdes tentures. Le soleil de l'après-midi inonda la chambre. Puis elle alla à la table, s'assit et se pencha pour souffler la lampe qui l'avait éclairée. La lumière du jour suffisait amplement quand les rideaux étaient repoussés. Cosgo vint s'asseoir près d'elle à contrecœur. Elle avait délibérément écarté les coudes pour le tenir à distance. Il s'installa aussi près que possible sans la toucher. Ses yeux sombres étaient réprobateurs.

Elle montra les textes étalés sur la table. « Nous avons ici une copie de la charte originale de Terrilville. Ceci, c'est le cahier de doléances que les Marchands nous ont soumis. Cette pile-là est constituée de copies des nouvelles concessions de terre que vous avez octroyées dans la région de Terrilville, dit-elle en se tournant vers lui. Si on examine le premier point, il se trouve que nous avons violé de manière radicale leur charte originale. Toutes les nouvelles concessions sont en infraction directe à l'ancien accord. Vous n'aviez pas qualité pour octroyer de nouvelles concessions sur les terres de Terrilville sans consultation préalable des Marchands. Ceci est précisé en toutes lettres dans la charte initiale. »

Il se renfrogna mais ne dit rien. Elle parcourut du doigt le parchemin. « Ils contestent aussi les nouveaux impôts qui ont été levés ainsi que l'augmentation des anciens. Quant à ceux-ci, je pense que nous pouvons les justifier, mais nous devrons toutefois nous montrer plus modérés dans les pourcentages. » Elle lut jusqu'au bout le cahier

de doléances des Marchands. « Ils se plaignent aussi des Nouveaux Marchands qui font trafic d'esclaves et les utilisent comme main-d'œuvre sur leurs propriétés. Et la dernière plainte concerne le financement des bateaux de patrouille chalcédiens et leur mouillage dans le port de Terrilville. Je crois que, dans ces domaines, nous pouvons négocier et aboutir à un compromis.

— Un compromis, marmonna Cosgo, écœuré. Ne suis-je pas le Gouverneur ? Pourquoi devrais-je faire des compromis ? »

Elle posa le menton dans sa main et regarda pensivement vers les jardins. « Parce que vous avez violé la parole de votre aïeul. Les Marchands de Terrilville sont des provinciaux, à bien des égards. Et des conservateurs. Ils suivent la plupart des anciennes traditions. Ils s'en tiennent à la lettre ; la parole d'un homme ne meurt pas avec lui. Ses héritiers doivent l'honorer. Ils comptent que les autres agissent de même. La délégation était très en colère en arrivant. Les représentants des Marchands ont fait un long voyage, durant lequel ils ont eu le temps de se plaindre les uns aux autres. Ils se sont renforcés mutuellement dans leurs opinions jusqu'à se convaincre que leur position était inattaquable. Et, bien sûr, ce sont les plus mécontents de nos récents agissements qui ont pris le temps de venir de si loin pour nous affronter. Ils étaient nos adversaires déclarés. Pourtant, ils auraient pu modérer certaines de leurs doléances si vous aviez accepté de les recevoir personnellement. » Elle se tourna pour faire face au Gouverneur. Il avait l'air à la fois sinistre et rechigné. « J'ai été malade, cette semaine. Tout ce que j'ai pu faire, c'est recevoir la délégation des marchands chalcédiens. Tu oublies aussi, peut-être, que j'ai dû assister à une consécration de prêtres.

— Vous avez passé la plupart du temps hébété, à essayer les nouvelles herbes de plaisir que les Chalcédiens vous ont apportées. Par deux fois, vous m'avez promis de recevoir la délégation de Terrilville. A chaque fois, vous les avez fait attendre des heures avant d'envoyer dire que vous étiez indisposé. Vous m'avez mise dans une position fort embarrassante. Ils sont repartis avec l'impression qu'on les dédaignait et qu'on les rejetait, plus convaincus que jamais d'être dans leur bon droit. » Elle n'ajouta pas qu'elle partageait leur sentiment. Sa tâche consistait à exposer les faits, non à faire part de ses états d'âme. Du moins, pour l'heure présente. Elle espérait assumer sous peu d'autres responsabilités, si ses projets se concrétisaient.

« Des têtes de mule, des fils de proscrits et de hors-la-loi, fit-il, méprisant. Je devrais faire ce que mon ami le duc Iadefine m'a conseillé : le nommer gouverneur de Terrilville ; dissoudre leurs Conseils stupides, querelleurs. Premiers Marchands, Nouveaux Marchands... Qui s'y retrouverait ? Un peu de discipline chalcédienne te la remettrait au pas, toute cette canaille. »

Sérille ne put se défendre de le regarder, bouche bée. Il se gratta négligemment le nez.

« Vous ne parlez pas sérieusement », fit-elle enfin. Elle était même prête à feindre l'amusement devant sa plaisanterie de mauvais goût. Placer un noble chalcédien à la tête de Terrilville ?

« Et pourquoi pas ? Chalcède est un bon allié. Les viles calomnies se sont révélées sans fondement. Terrilville est plus proche de Chalcède que de Jamaillia. Un gouverneur chalcédien serait mieux à même de diriger les affaires et tant que je perçois mes pourcentages et mes impôts, quel mal y a-t-il à...

— Tout Terrilville se soulèvera contre vous. Il y a déjà eu des rumeurs de rébellion. Ils rompront avec Jamaillia et se gouverneront eux-mêmes plutôt que de tolérer un Chalcédien au pouvoir.

— Rompre avec Jamaillia ? Sans Jamaillia, ils ne sont rien. Terrilville est une ville marchande arriérée, une colonie frontière sans avenir, à part le commerce avec ma cité. Ils n'oseront jamais rompre avec Jamaillia.

— Je crains que vous ne mésestimiez gravement le tempérament de ces gens-là. Vous les avez laissés trop longtemps se tirer tous seuls d'affaire. Ils commencent à se demander pourquoi ils devraient être imposés pour une protection et des améliorations dont ils n'ont pas bénéficié depuis cinq ans.

— Ah, je vois ! Depuis la mort de mon père, tu veux dire. Selon toi, c'est moi le responsable du mécontentement de cette canaille, n'est-ce pas ?

— Non, pas tout à fait, répondit-elle d'une voix neutre. Avant sa mort, votre père s'est mis à divaguer quelque peu. Il était moins versé dans les affaires que dans sa jeunesse. Lui aussi a commencé à négliger Terrilville. Vous avez simplement continué à laisser aller les choses.

— Raison de plus, alors, pour placer un gouverneur là-bas. Tu vois ? Selon ta propre logique, mon idée est bonne. » Il s'adossa à sa chaise en s'éventant d'un air satisfait.

Elle garda le silence jusqu'à ce qu'elle fût capable de s'exprimer sans hurler. « Ce n'est pas votre idée, Magnadon. C'est celle du duc Iadefine qui compte bien vous gruger pendant que vous souriez et fumez ses herbes de plaisir. Légalement, vous ne pouvez nommer un gouverneur à Terrilville, et encore moins un Chalcédien. Ce n'est pas dans la constitution de leur charte fondatrice.

— Alors, abolis-la, cette charte stupide ! rugit-il. Pourquoi leur devrais-je quoi que ce soit ? Ils ont fui vers les Rivages Maudits, ces jeunes seigneurs exilés, ces criminels, ces rebelles. Durant des années, ils ont vécu à leur guise là-bas, jouissant de tous les avantages de la citoyenneté de Jamaillia sans en supporter les fardeaux...

— Ils vous cèdent cinquante pour cent de leurs profits, Magnadon. C'est le taux le plus élevé des autres classes de citoyens. Ils avancent, et à juste titre, qu'ils font peu de bénéfices, qu'ils ont eux-mêmes payé les améliorations de leurs ports et que la piraterie dans la Passe Intérieure est pire qu'elle ne l'a jamais été depuis...

— Pourtant, ils s'opposent à mes efforts pour éliminer les pirates. Comment puis-je les protéger s'ils ne permettent pas à mes bateaux de patrouille de s'abriter dans leur port ? »

Elle tria rapidement quelques feuillets. « Voilà. Ils proposent qu'à la place de vos mercenaires chalcédiens ils soient autorisés à armer leurs propres vaisseaux de patrouille en utilisant ces taxes pour eux-mêmes. Ils arguent de leur bonne connaissance des courants et des chenaux pour patrouiller plus efficacement la région. Et leurs chiffres prouvent qu'ils peuvent le faire à moindres frais.

— Mais feraient-ils de la bonne besogne ? demanda Cosgo.

— Ils y ont tout intérêt », dit-elle en soupirant. Elle feuilleta encore quelques pages de parchemin. « Je crois que vous auriez pu aisément accepter cette proposition, et vous vous seriez acquis leur soutien par la même occasion.

— Bon, très bien, concéda-t-il en repoussant vers elle les papiers d'un air dégoûté. Je vais les recevoir et consentir à ce point. Mais ils doivent...

— Magnadon Cosgo, il est trop tard pour cela, fit-elle remarquer avec impatience. La délégation s'en est retournée voilà des semaines. Les Marchands sont repartis pour Terrilville.

— Alors pourquoi se mettre martel en tête ? demanda-t-il en se levant. Viens. Accompagne-moi aux bains de vapeur. Je crois que cela va me dégager la tête. »

Sérille ne bougea pas. « Vous avez promis d'examiner leurs doléances et de répondre à chacune. Vous avez promis de leur mander bientôt vos décisions. » Elle soupesa ses chances, puis décida de jouer son va-tout. « Je voudrais consigner les ordonnances que vous allez prendre et m'embarquer pour Terrilville. Plus vite je leur apporterai vos réponses, plus vite la crise sera résolue. » Elle remua encore les papiers et les aligna avec une méthode quasi maniaque. « J'ai rédigé un projet de procuration m'autorisant à négocier en votre nom. Si vous le souhaitez, il ne vous restera qu'à la signer. Je pourrais prendre le bateau demain et vous ne seriez plus importuné par ces discussions. » A grand-peine elle effaça toute trace d'espoir sur son visage et dans sa voix.

Il se pencha sur la table pour examiner le document qu'elle avait libellé de son écriture régulière. Sérille sentit les battements de son cœur s'accélérer. Elle brûlait de pousser vers lui la plume et l'encre mais se retint. C'eût été trop flagrant.

« Il est écrit que je te donne pouvoir de prendre en mon nom toute décision ayant trait à la controverse sur la charte de Terrilville, dit-il d'une voix indignée. Je ne donne ce pouvoir à personne ! »

Le découragement s'empara d'elle. Les choses n'allaient pas être aussi aisées qu'elle l'avait espéré, mais elle ne se tenait pas encore pour battue. « Il est vrai que par le passé vous n'avez donné ce genre de pouvoir à personne. Pourtant, tout à l'heure, vous parliez de nommer un gouverneur chalcédien. Ce serait lui céder un pouvoir autrement plus important que celui-là. Il ne s'agit que d'une mesure temporaire. » Elle prit une profonde inspiration et s'appliqua à adopter un ton plein de sollicitude. « Il fut un temps où vous étiez de santé plus robuste. Je sais à quel point ces négociations vous éprouvent. Je ne vois aucune raison que l'Etat tout entier pâtisse de votre état de santé. Terrilville entre dans mon domaine de compétence. Je serais très heureuse de vous servir en cette affaire, je pense que c'est mon devoir.

— Ton devoir ? Je n'en suis pas si sûr. Ne serait-ce pas plutôt ta chance, hein ? »

Il était plus sournois qu'il n'en avait l'air. Elle afficha un air interdit. « Magnadon, je considère mes devoirs envers l'Etat comme ma meilleure chance dans la vie. Bon, comme vous pouvez le constater, j'ai laissé amplement la place au bas du document pour rajouter d'éventuelles restrictions. Une limite dans le temps, par exemple, serait judicieuse, fît-elle en haussant les épaules. J'ai simplement estimé que c'était le moyen le plus rapide, le plus facile de régler la question.

— Tu irais à Terrilville ? Seule ? Les Compagnes de Cœur ne quittent pas le domaine du palais. Jamais. »

La liberté s'éloignait. Sérille ne laissa rien paraître. « Comme je l'ai dit, j'ai cherché le moyen le plus rapide, le plus facile pour résoudre cette affaire sans éprouver votre santé. Je suis parfaitement au courant de l'historique de la situation. J'ai pensé que vous me feriez part de vos souhaits pour qu'à mon tour je les transmette aux Marchands de Terrilville. En les honorant d'une visite d'une de vos Compagnes de Cœur, vous les convainquez à la fois de votre sincérité et de votre respect à leur égard. Cela me donnerait aussi l'occasion de voir une cité qui a été au centre de mes études pendant plusieurs années. » Légendaire Terrilville ! Cité frontière de toutes les merveilles, cité de tous les possibles ! La seule colonie à avoir survécu aux Rivages Maudits, mieux encore : à y avoir prospéré. Comme elle désirait la voir de ses propres yeux, cette ville ! Elle ne parla pas des Marchands du désert des Pluies ni de leurs fameuses cités, loin en amont du fleuve. Il ne s'agissait que d'une vague légende. Si elle lui laissait entendre qu'il y avait un trésor dont il ne soupçonnait même

pas l'existence, elle ne ferait qu'exciter son avidité. Elle s'efforça de rassembler ses idées. « Avant sa mort, votre père m'a promis qu'un jour, je verrai cette cité de mes yeux. C'est aussi pour vous l'occasion de tenir cette promesse. » A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle comprit son erreur.

« Il a dit qu'il te laisserait aller à Terrilville ? C'est grotesque ! Pourquoi t'aurait-il promis une chose pareille ? demanda-t-il, soupçonneux, en plissant les yeux. Ou bien est-ce toi qui l'as exigé en échange de tes faveurs ? Mon père a-t-il jamais couché avec toi ? »

Un an auparavant, quand pour la première fois il avait osé lui poser cette question, elle avait gardé le silence, choquée. Il l'avait si souvent réitérée depuis que le silence était devenu un réflexe. C'était le seul pouvoir réel qu'elle détenait sur lui. Il ne savait pas. Il ne savait pas si son père avait obtenu ce qu'elle lui refusait, et cette incertitude le rongeait.

Elle se rappela sa première rencontre avec Cosgo. Il avait quinze ans, alors, et elle dix-neuf. Elle était encore très jeune pour être Compagne de Cœur. Il était surprenant qu'un Gouverneur si âgé eût même songé à prendre une nouvelle Compagne. Lorsqu'elle avait été présentée à Cosgo en qualité de nouvelle conseillère du Gouverneur, il avait porté son regard sur elle puis sur son père puis de nouveau sur elle. Un regard qui exprimait clairement ses pensées. Elle avait rougi et le Gouverneur avait giflé son fils pour son insolence. Le jeune Cosgo avait interprété le geste comme une confirmation de ses vils soupçons.

A la mort de son père, Cosgo avait congédié toutes les Compagnes de Cœur. Au mépris de toutes les traditions, il les avait renvoyées sans leur faire la grâce d'un toit ni de moyens de subsistance, au déclin de leur vie. La plupart étaient déjà âgées. Il ne garda que Sérille. Elle serait partie alors, si elle l'avait pu.

Tant qu'elle portait l'anneau du Gouverneur, elle était obligée de demeurer à ses côtés. Cosgo était Gouverneur, à présent. Les vœux qu'elle avait prononcés exigeaient qu'elle restât auprès de lui pour le conseiller aussi longtemps qu'il le souhaiterait. Des conseils, c'était tout ce qu'il pouvait exiger d'elle. Depuis le début, il lui avait fait comprendre qu'il désirait davantage. Comme autres Compagnes de Cœur, il avait choisi des femmes plus versées dans les plaisirs de la chair que dans la diplomatie Aucune ne s'était refusée à lui.

Traditionnellement, les Compagnes de Cœur ne constituaient pas un harem. Elles étaient censées réserver leur fidélité au seul Gouverneur, être ce qu'était Sérille : franches, directes et sans complaisance morale. Elles incarnaient la conscience du Gouverneur. On attendait d'elles qu'elles soient exigeantes, non lénifiantes. Parfois, Sérille se demandait si elle n'était pas la seule Compagne à se rappeler ces règles.

Elle se doutait que, si elle lui accordait jamais la faveur de son lit, elle perdrait tout pouvoir sur lui. Tant qu'elle représenterait une possession de son père qu'il ne pouvait s'approprier, il la désirerait. Il feindrait de l'écouter et, de temps à autre, suivrait ses conseils pour chercher à lui plaire. C'était le dernier vestige de pouvoir qui lui restait. Elle espérait l'utiliser comme levier pour gagner sa liberté.

A présent, elle considérait Cosgo dans un silence froid. Elle attendait.

« Oh, très bien ! s'exclama-t-il soudain, d'un air las. Je t'emmènerai à Terrilville, alors, si c'est si important pour toi. » Elle vacilla entre l'exultation et la consternation. « Vous me laissez aller, alors ? » demanda-t-elle, haletante.

Il fronça imperceptiblement les sourcils. Puis il lui sourit. Il portait une petite moustache fine qui tressautait comme les vibrisses d'un chat. « Non. Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai dit que je t'y emmènerai. Tu peux m'accompagner, quand j'irai.

— Mais vous êtes le Gouverneur ! bredouilla-t-elle. Depuis deux générations, aucun Gouverneur souverain n'a quitté Jamaillia !

— Tu l'as relevé toi-même : voilà qui les convaincra de ma sincérité quand nous négocierons. Du reste, c'est sur le chemin de Chalcède. J'y ai été invité d'innombrables fois. J'avais déjà décidé de m'y rendre. Tu m'accompagneras, après que nous aurons maté la canaille rebelle de Terrilville, annonça-t-il, et son sourire s'élargit. Tu peux apprendre beaucoup en Chalcède. Je crois que ce sera bon pour nous deux. »

7

UNE FILLE DE MARCHAND À TERRILVILLE

« Reste tranquille !

— Ça fait mal », protesta Malta. Elle leva la main pour toucher les cheveux que sa mère enroulait en torsades brillantes. Celle-ci repoussa sa main.

« Etre femme, ça fait mal la plupart du temps, dit Keffria à sa fille avec pragmatisme. C'est ce que tu voulais. Habitue-toi. » Elle tira la masse de cheveux noirs puis remit en place quelques mèches rebelles.

« Je t'en prie, ne lui bourre pas le crâne de sottises pareilles, dit Ronica irritée. Il ne manquerait plus qu'elle traîne partout un air de martyr simplement parce qu'elle est une femme. » La grand-mère de Malta reposa la poignée de rubans qu'elle était en train de trier et se mit à arpenter la pièce avec agitation. « Cela ne me dit rien qui vaille, déclara-t-elle soudain.

— Quoi ? Qu'on apprête Malta pour la visite de son premier soupirant ? » Il y avait dans la voix de Keffria tout à la fois chaleur maternelle et perplexité.

Malta fronça les sourcils. Sa mère avait d'abord refusé d'accepter qu'on la traitât en femme. Il y avait quelques semaines encore, elle avait décrété que sa fille était beaucoup trop jeune pour être courtisée. Approuvait-elle, maintenant ? Malta chercha à apercevoir le visage de sa mère dans le miroir mais Keffria baissait la tête, occupée à la coiffure.

La chambre était claire et spacieuse, embaumée par les jacinthes placées dans de petits vases. Le soleil coulait à flots des hautes fenêtres. C'était une délicieuse après-midi de printemps, une journée qui aurait dû déborder de promesses. Mais Malta sentait peser sur elle l'apathie des deux femmes. Point de bavardage enjoué tandis qu'elles l'apprêtaient pour la rencontre avec son premier prétendant. La maison paraissait croupir dans le deuil, comme si, depuis la mort de son grand-père, au printemps dernier, une éternelle désolation s'était abattue sur elle.

Sur la table devant Malta, il y avait de petits pots de fards, de crèmes et de parfums. Aucun qui fut neuf. C'étaient ceux de sa mère. Ainsi, elles pensaient qu'elle ne méritait pas mieux que cela ; elle en était ulcérée. Les fards ne provenaient même pas du marché. Ils avaient été préparés à la maison, dans la cuisine, concoctés comme un brouet à partir de baies, de fleurs, de crème et de suif. Sa mère et sa grand-mère étaient d'un démodé, c'était décourageant. Comment voulaient-elles que la bonne société de Terrilville les respecte si elles vivaient comme des pauvresses ?

Elles parlaient par-dessus sa tête comme si elle était un bébé incapable de comprendre.

« Non, je me suis fait une raison, maugréa sa grand-mère qui paraissait plus irritée que résignée. Cela ne me dit rien qui vaille qu'on n'ait aucune nouvelle de Kyle et de la *Vivacia*. C'est ce qui me tracasse. »

Keffria gardait une prudente neutralité quand elle parlait de son mari et du navire familial. « Les vents de printemps sont parfois capricieux. Il sera à la maison dans quelques jours, sans doute… s'il décide de s'arrêter à Terrilville. Il peut aussi se rendre directement en Chalcède pour vendre sa cargaison tant qu'elle est encore en bon état.

— Tu veux dire tant que les esclaves sont encore vivants et vendables », fit observer Ronica, implacable. Elle s'était toujours élevée contre l'utilisation du navire comme transport d'esclaves. Elle se déclarait opposée par principe à l'esclavage, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une esclave chez elle. Elle avait expliqué que ce serait nuisible à la vivenef, qui ne pouvait se charger des funestes émotions émanant d'une semblable cargaison. *Vivacia* ne s'était éveillée que peu de temps avant d'entreprendre ce voyage. Tout le monde disait que les vivenefs, les jeunes particulièrement, étaient très sensibles aux sentiments de ceux qui vivaient à bord. Malta en doutait. Toutes ces histoires de vivenef lui paraissaient ineptes. Pour autant qu'elle ait pu le constater, la possession de ce navire n'avait rapporté à sa famille que dettes et soucis.

Il n'était que de voir sa situation : après avoir supplié des mois durant qu'on l'autorisât à s'habiller et à sortir comme une jeune femme, elle avait vu sa famille lui céder enfin. Et pourquoi ? Non qu'on eût reconnu sa requête comme raisonnable. Non. Mais un contrat absurde stipulait que, si sa grand-mère ne pouvait acquitter les échéances de la traite pour la vivenef, un des enfants de la famille devait être donné en échange de l'or au désert des Pluies.

L'indignation devant l'injustice de l'affaire faisait surface et l'étouffait. La voilà, elle, jeune, ravissante, fraîche. Qui serait son premier prétendant ? Un jeune et beau Marchand comme Cervin Trell, un poète mélancolique comme Crion Trentor ? Non ! Malta Vestrit,

elle, aurait droit à un vieux Marchand des Pluies tout verruqueux, un homme si horriblement défiguré qu'il était obligé de porter un voile s'il souhaitait venir à Terrilville. Sa mère et sa grand-mère s'en souciaient-elles ? Avaient-elles jamais songé à ce que cela voudrait dire, pour elle, de se voir imposer un homme pareil ? Oh non, non, pas elles ! Elles étaient bien trop occupées à se tracasser pour le navire, pour leur petit trésor Hiémain ou pour tante Althéa. Malta comptait pour du beurre. Elles l'aidaient à s'habiller, la coiffaient sans faire pour autant attention à elle. Alors que c'était peut-être le jour le plus important de sa vie, elles étaient là, à se chamailler sur l'esclavage !

« ... fait son possible pour la famille, disait sa mère d'une voix basse et égale. Tu dois lui reconnaître au moins cela. Kyle peut manquer de délicatesse en matière de sentiments, je l'admets. Il m'a heurtée plus d'une fois. Néanmoins, il n'est ni méchant ni égoïste. Je l'ai toujours vu agir dans notre intérêt à tous. »

Malta était un peu surprise d'entendre sa mère défendre son père. Ils s'étaient violemment querellés avant le départ et Keffria depuis lors avait peu parlé de lui. Peut-être, à sa manière vieux jeu et pot-au-feu, gardait-elle de l'affection pour son mari ? Malta avait toujours plaint son père. Quel gâchis, c'était une honte ! Un si bel homme, un si vaillant capitaine marié à une petite femme si effacée qui ne s'intéressait ni au monde ni à la mode. Il aurait mérité une femme élégante, qui reçoit magistralement et attire des prétendants convenables pour leur fille. Malta estimait qu'elle aussi aurait mérité une mère comme celle-là. Une nouvelle idée la remplit soudain d'inquiétude.

« Que comptes-tu mettre aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Ce que j'ai sur moi, répondit Keffria laconiquement, en ajoutant : Je ne veux plus un mot là-dessus. C'est toi que Reyn vient voir, pas moi. » Elle conclut, un ton plus bas, presque à contrecœur : « Tes cheveux brillent comme la nuit. Je doute qu'il remarque qui que ce soit d'autre. »

Malta ne se laissa pas distraire par ce compliment, plutôt rare. La simple robe de laine bleue que portait sa mère datait d'au moins trois ans. On en avait pris soin mais si elle ne montrait pas d'usure, elle était sobre et fade. « Pourrais-tu au moins te coiffer et mettre tes bijoux ? supplia-t-elle, puis elle ajouta, au bord du désespoir : Tu me demandes toujours de m'habiller et de me conduire convenablement quand je sors avec toi pour les affaires Marchandes. Grand-mère et toi ne voulez-vous pas faire de même pour moi ? »

Elle se détourna du miroir pour leur faire face. Elles paraissaient surprises toutes les deux. « Reyn Khuprus est peut-être un fils cadet mais il est tout de même membre d'une des familles les plus

fortunées et les plus influentes du désert des Pluies. Vous me l'avez dit vous-mêmes. Ne devrions-nous pas nous vêtir comme si nous recevions un hôte d'honneur, même si vous espérez secrètement qu'il ne me trouvera pas attirante et qu'il s'en ira ? demanda-t-elle, en ajoutant à voix basse : Nous nous devons à nous-mêmes de garder au moins un peu d'amour-propre, non ?

— Oh, Malta, soupira sa mère.

— Et moi, je crois que l'enfant a raison », dit soudain sa grand-mère. La petite femme sombre, engoncée dans ses robes de deuil, se redressa tout à coup. « Ou plutôt, je sais qu'elle a raison. Nous avons eu toutes les deux une vue étroite de la situation. Que nous accueillions favorablement ou non la démarche de Reyn n'est pas la question. Nous lui avons donné la permission de faire sa cour. Les Khuprus détiennent la reconnaissance de dette de la *Vivacia*. Notre contrat est entre leurs mains. Non seulement nous devrions les traiter avec la même courtoisie que nous avons montrée aux Festrée, mais nous devrions nous présenter sous le même jour. »

Ronica fit le tour de la chambre à pas rapides, en énumérant sur ses doigts ses sujets de préoccupation. « Nous avons dressé une jolie table, fait un nettoyage de printemps. Rache peut servir à table, elle le fait bien. Je regrette que Nana ne soit plus avec nous, mais c'était l'occasion ou jamais pour elle de la laisser partir. Tu crois que je devrais envoyer Rache chez Davad Restart pour lui demander de nous prêter d'autres serviteurs ?

— On pourrait, commença Keffria d'une voix hésitante.

— Oh, je vous en prie, non ! intervint Malta. Les serviteurs de Davad sont des horreurs, sans manières et impertinents. Ce sera mieux sans eux. Je crois que nous devrions présenter notre maison telle qu'elle est, plutôt qu'essayer de faire illusion avec des domestiques mal formés. A votre avis, où se trouve la vraie distinction : dans une maison aux ressources bornées qui reçoit du mieux possible dans la mesure de ses moyens ou dans celle qui emprunte des domestiques négligents ? »

Elle fut ravie de constater la surprise de sa mère et de sa grand-mère. Keffria sourit avec fierté en disant : « Cette enfant a du bon sens. Malta, je suis sûre que tu as compris l'essentiel. Cela me fait plaisir de t'entendre parler ainsi. »

Grand-mère approuva avec plus de circonspection. Elle fit la moue et hocha brièvement la tête. Malta se tourna et se mit à étudier sa coiffure dans le miroir. Pas mal. Elle jeta un nouveau coup d'œil au reflet de sa grand-mère qui l'examinait toujours attentivement. Ronica Vestrit avait sûrement de la peine à admettre qu'on fût aussi intelligente qu'elle. C'était cela. Elle était jalouse que Malta fût capable de considérer les choses avec autant de clarté qu'elle ; avec

davantage de clarté, même. Keffria, cependant, avait été fière de sa fille. Grâce à son intelligence, elle pouvait rallier sa mère à sa cause. Elle n'y avait jamais songé. Elle fut prise d'une inspiration soudaine.

« Merci, mère. J'aime beaucoup la façon dont tu as arrangé mes cheveux. Maintenant, laisse-moi te coiffer à mon tour. Viens. Assieds-toi. » Elle se leva avec grâce et attira sa mère stupéfaite vers le siège, devant le miroir. Elle retira les longues épingles, et les cheveux bruns de Keffria cascadèrent sur ses épaules. « Tu te coiffes comme une vieille dame mal fagotée », dit-elle ingénument. Elle n'ajouta pas qu'il en était de même pour sa grand-mère. Elle se pencha, joue à joue avec sa mère, et croisa ses yeux dans le miroir. « Laisse-moi y piquer des fleurs, que je fixerai avec tes épingles en perle. C'est le printemps, tu sais, il est temps de fêter le renouveau de la vie. » Malta leva la brosse au manche d'argent et la passa dans les cheveux de sa mère. Elle inclina la tête pour lui sourire dans le miroir. « Si l'on ne peut pas se permettre d'acheter de nouvelles toilettes avant le retour de papa, on pourrait au moins les égayer avec des broderies. Je suis sûre que cela lui plairait. D'ailleurs, il est temps que j'apprenne ton point de bouton de rose. Si tu me le montrais, après la visite de Reyn ? »

*

Ronica Vestrit constata d'un œil sceptique la gentillesse subite de sa petite-fille. Elle se sentait diminuée par son propre pessimisme mais n'osait l'écarter. Elle maudissait les circonstances qui avaient déposé la réputation et les finances de sa famille dans les mains malhabiles de cette écervelée. Plus effrayant encore, ces mains malhabiles étaient avides, cupides, et la sottise de Malta était alimentée par la ruse. Si la jeune fille s'était seulement appliquée avec enthousiasme à agir vraiment pour le bien de sa famille et pour elle-même, elle aurait fait la fierté des Vestrit. Mais, en l'état actuel des choses, elle n'était bonne qu'à leur attirer des ennuis.

En se retirant en silence de la pièce où la fille tressait les cheveux de la mère, Ronica songea avec amertume que, si la chance lui souriait, Reyn Khuprus les débarrasserait peut-être de Malta. Quelle paix ce serait de ne plus avoir dans la maison cette jeune intrigante. Puis elle imagina sa petite-fille devenue la bru de Jani Khuprus, et elle grimaça. Non, Malta était le souci des Vestrit. Il valait mieux la garder à la maison jusqu'à ce qu'elle ait appris à se conduire comme il convenait à son rang. Parfois, Ronica pensait que le meilleur moyen de la corriger eût été de la fouetter.

Elle désirait retrouver le calme relatif de ses appartements. Comme tous les ans à l'arrivée du printemps, Ronica avait fait nettoyer et aérer la pièce. Rien n'y faisait. L'odeur de la maladie lui

revenait à la mémoire. La lumière qui se déversait par les hautes fenêtres semblait fausse. Les draps frais sur le lit paraissaient d'un blanc glacial, peu engageant. Elle s'assit à sa coiffeuse et s'examina dans le miroir. Malta avait raison. Elle était devenue une vieille femme mal fagotée. Elle ne s'était jamais considérée comme belle mais, quand Ephron était en vie, elle prenait soin d'elle-même. Depuis la mort de son mari, elle avait oublié. Elle avait cessé tout à fait d'être femme. Ses rides s'étaient creusées, sa gorge s'était affaissée. Les quelques pots de crème, sur sa coiffeuse, étaient tout poussiéreux. Lorsqu'elle ouvrit son coffret à bijoux, le contenu lui en parut à la fois familier et étranger. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas souciée de son apparence ?

Elle inspira profondément. « Ephron ». Ce fut tout. Elle avait simplement prononcé son nom à voix haute. A la fois appel, excuse et adieu. Puis elle leva les bras pour détacher ses cheveux. Elle les secoua, et fronça les sourcils en constatant qu'ils s'étaient raréfiés. Elle porta les mains à son visage, tâta sa peau sèche et parcheminée, essaya de lisser les rides autour de sa bouche. Elle secoua la tête puis se pencha pour chasser d'un souffle la poussière sur les pots. Elle ouvrit le premier.

Elle achevait de se parfumer quand Rache frappa un coup hésitant à la porte. « Entrez », fit Ronica négligemment. Depuis le départ de Nana, Rache était la seule servante de cette maison jadis si pleine d'animation. A la vue de l'esclave, Ronica devina aussitôt la raison de sa venue. Seule une visite de Davad Restart allumait dans le regard de Rache cette haine sourde. L'esclave tenait le Marchand pour responsable de la mort de son fils à bord du transport d'esclaves dont il était propriétaire. La moindre allusion à Davad provoquait ce regard chez elle. C'étaient les seuls moments où la jeune femme semblait vraiment vivante. Ronica eut beau soupirer et implorer : « S'il vous plaît, non ! », elle savait qu'il était déjà au salon.

« Excusez-moi, madame, dit Rache d'une voix atone. C'est le Marchand Restart. Il insiste pour vous voir.

— Très bien », répondit Ronica avec un soupir de résignation. Elle se leva de sa coiffeuse. « Je descends dès que je serai habillée. Non, inutile d'aller le lui dire. S'il ne se donne pas la peine d'envoyer un garçon de course pour prévenir de sa visite, il peut bien attendre que je sois prête. Aide-moi, s'il te plaît. »

Elle tâchait de plaisanter sur Davad mais Rache gardait les lèvres serrées. Il avait confié l'esclave aux Vestrit pendant l'agonie d'Ephron, officiellement, pour aider. Mais Ronica soupçonnait que c'était pour se débarrasser d'elle et de son regard meurtrier. Elle présumait que l'esclave appartenait toujours au Marchand, conformément à la loi de Jamaillia. Terril ville ne reconnaissait pas

l'esclavage. Ici, elle était pudiquement appelée « servante sous contrat ». Il y avait un grand nombre de « serviteurs sous contrat » ces derniers temps, à Terrilville. Ronica la traitait comme une domestique ordinaire.

Elle prit son temps pour choisir et se décida enfin pour une robe en lin vert pâle. Voici longtemps qu'elle n'avait porté autre chose qu'une informe tunique d'intérieur. Elle se sentit singulièrement dénudée, même quand les jupes furent ajustées à la taille et le casaquin lacé dans le dos. Elle s'arrêta pour jeter un dernier coup d'œil à son reflet dans le miroir. Allons, soit ! Elle n'était pas ravissante. Elle n'était pas jeune. Pourtant, elle avait de nouveau l'allure d'une grande dame Marchande. A la fois soignée et digne. Elle fit une pause devant son coffret à bijoux et, d'un geste plein de témérité, elle attacha des perles à son cou et à ses oreilles. Voilà. Maintenant, que cette petite peste aille insinuer qu'elle était une vieille mal fagotée.

En se retournant, elle surprit Rache qui la regardait, les yeux écarquillés. Elle se sentit presque flattée de l'étonnement exprimé par la servante. « Je vais voir Davad, maintenant. Voudrais-tu nous apporter du café et des gâteaux de la cuisine, s'il te plaît ? Pas de raffinement. Je n'ai pas envie de l'encourager à s'incruster.

— Bien, madame », fit Rache en esquissant une révérence, et elle s'en fut en silence.

Dans un bruissement de jupes, Ronica traversa le hall pour se rendre au salon. Les perles étaient fraîches à son cou. Etrange comme un changement de tenue et quelques soins lui donnaient l'impression d'être une autre. Son chagrin était toujours là, aussi profond, ainsi que sa colère envers tous les soucis qui l'avaient assaillie depuis la mort d'Ephron. Tout l'hiver, elle s'était évertuée à parer les coups du sort, à mesure qu'ils survenaient. Découvrir qu'elle s'était trompée en mettant sa confiance dans son gendre avait été atterrant. L'avidité de Kyle avait chassé Althéa et sa brutale autorité n'avait fait que paralyser Keffria. Constater en outre que Malta paraissait prendre le même chemin que son père était tout aussi troublant. Quelques mois auparavant, Keffria avait promis de prendre sa fille en main et de la changer. Ronica eut un petit reniflement de dédain. Jusqu'ici, le seul changement qu'elle percevait chez Malta, c'était sa duplicité chaque jour plus flagrante.

Elle marqua une pause à l'entrée du salon et chassa ces pensées. Par un effort de volonté, elle dérida son front et plaqua une expression agréable sur son visage. Elle redressa le dos et les épaules puis ouvrit la porte et pénétra dans la pièce avec un « Bonjour, Davad. Quelle surprise que vous veniez ainsi nous rendre visite ! »

Il lui tournait le dos. Il avait pris un livre sur l'étagère et

l'examinait attentivement, près de la fenêtre. Avec son large dos rond boudiné dans une veste bleu foncé, il lui fit penser à un cafard. Il referma le livre et dit en se retournant : « Ce n'est pas surprenant. C'est impoli. Même le gaffeur insociable que je suis sait qu'il aurait dû vous demander si vous aviez le temps de le recevoir. Mais vous m'auriez répondu non et il fallait que… Ronica ! vous êtes étonnante ! »

Il la scruta de haut en bas, avec une certaine familiarité, et son regard la fit subitement rougir. Un sourire s'épanouit sur la figure replète et vermeille du Marchand.

« Je suis tellement habitué à vous voir habillée tristement, j'en avais oublié à quoi vous ressembliez vraiment. Je me rappelle cette robe. Elle n'est pas toute neuve, n'est-ce pas ? Ne la portiez-vous pas à une réception où vous annonciez le mariage de Keffria avec Kyle ? Elle vous rajeunit de dix ans. Vous devez être fière de pouvoir encore rentrer dedans. »

Ronica secoua la tête en direction du vieil ami de la famille. « Davad Restart, vous, et vous seul, êtes capable de gâcher tant de compliments en si peu de phrases. » Il la regarda les yeux ronds, complètement désarçonné. Comme c'était souvent le cas, il n'avait pas la moindre conscience de son manque de tact. Elle s'approcha d'un divan et s'assit. « Venez près de moi, proposa-t-elle. J'ai demandé à Rache d'apporter du café et des gâteaux mais je vous préviens, je n'ai que quelques instants à vous accorder. Nous recevons Reyn Khuprus cette après-midi. Il vient rendre sa première visite à Malta et j'ai encore beaucoup à faire.

— Je sais, avoua-t-il sans détour. Terrilville ne parle que de cela. C'est un peu inhabituel, n'est-ce pas, d'autoriser un homme à faire sa cour avant que la jeune fille ait été présentée officiellement ? Elle, elle se croit certainement prête, n'est-ce pas ? Après son escapade, l'hiver dernier, au bal… eh bien, hum… Je ne vous reproche pas de chercher à la marier au plus vite. Plus tôt elle s'assagira, mieux ce sera pour Terrilville. » Il s'interrompit et s'éclaircit la gorge. Pour la première fois, il sembla un peu embarrassé. « A dire vrai, Ronica, c'est la raison de ma visite. Je vais vous demander un très grand service, je le crains.

— Vous désirez me demander un service et cela a un rapport avec la visite de Reyn ? » Ronica était à la fois perplexe et mal à l'aise.

« Oui. C'est simple. Invitez-moi aussi. Je vous en prie. »

Elle contint son ébahissement. L'entrée de Rache avec le plateau de café lui épargna de répondre immédiatement. Elle congédia aussitôt la servante, il était inutile de la forcer à servir un homme qu'elle haïssait. Elle versa elle-même le café, ce qui lui donna le temps de réfléchir. Davad la devança alors qu'elle allait formuler un gracieux

refus.

« Je sais que cela ne se fait pas. Mais j'ai pensé à un moyen de contourner la difficulté. »

Ronica décida de ne pas mâcher ses mots. « Davad, je n'ai aucune envie de chercher le moyen de contourner une inconvenance. La famille Khuprus est puissante. Je ne puis me permettre d'offenser quiconque à Terrilville en ce moment, encore moins le fils de cette famille-là. Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous désiriez être là quand nous le recevrons. Traditionnellement, seule la famille de la jeune fille est présente quand le jeune homme fait sa première visite. Afin qu'il se sente plus à l'aise, vous comprenez.

— Je sais, je sais. Mais, étant donné qu'Ephron est mort et que le père de Malta est en mer, je pensais que vous pourriez me présenter comme un vieil ami qui tient lieu de... enfin, qui serait une sorte de protecteur en l'absence des hommes de la famille... »

La voix de Davad s'éteignit devant l'expression de Ronica. Elle répondit d'une voix basse et contenue. « Davad, vous savez très bien que jamais je n'ai demandé à un homme de me protéger. Quand les filles étaient petites et qu'Ephron était en mer, je n'ai jamais fait appel à ses amis pour traiter ses affaires ni pour régler les désagréments qui survenaient en son absence. J'ai fait front. Tout le monde le sait à Terrilville. Je suis ainsi. A présent que je suis seule pour de bon, vais-je trembler et me pâmer et me cacher derrière vous ? Je ne crois pas. Reyn Khuprus vient aujourd'hui pour rencontrer la famille de la jeune fille qu'il désire épouser. Il nous verra telles que nous sommes. »

Alors que Ronica reprenait son souffle après ce discours, Davad se hâta de répondre : « C'est pour moi. Pour mon profit, je veux dire. Je serai honnête avec vous. Vous n'en tirerez aucun avantage, je l'admets volontiers, et ma présence peut même vous embarrasser quelque peu. Sâ sait ! Je ne suis plus reçu dans certaines familles de Terrilville. Je suis bien conscient d'être un fâcheux en société. Au début, c'était parce que j'étais maladroit. Bah, les mondanités n'ont jamais été mon fort. Dorille, elle, faisait toujours attention à ces choses-là. Après sa mort, beaucoup de gens ont continué à me traiter gentiment, en souvenir d'elle, je pense. Mais au fil des années, les Marchands qui me saluaient en ami se sont raréfiés. J'ai dû les offenser sans le vouloir, je présume. Aujourd'hui, de tous les Marchands de la ville, vous êtes la seule que j'ose encore appeler « amie ». » Il s'interrompit et poussa un lourd soupir. « Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Je sais que je dois retisser mes alliances. Si je pouvais engager des rapports commerciaux avec les Marchands du désert des Pluies, ce serait l'occasion. Je sais qu'on désapprouve généralement ma politique. On dit que je rampe devant les Nouveaux Marchands, que je trempe dans le scandale de

l'esclavage, que j'ai trahi les Marchands de Terrilville en négociant avec leurs concurrents. Mais vous, vous savez bien que je n'agis ainsi que pour survivre. Qu'ai-je d'autre ? Regardez-moi ! Je n'ai personne, je ne puis compter que sur mon astuce. Pas de femme pour me réconforter, pas d'enfants qui hériteraient de mes biens. Mes efforts ont pour seul but de m'assurer un revenu convenable pour mes vieux jours. Après, tout est fini. » Il observa un silence pathétique puis acheva dans un filet de voix : « Ma lignée s'éteint avec moi. »

Ronica avait fermé les yeux au milieu de cette lamentation. Quand Davad poussa un nouveau soupir, elle les rouvrit. « Davad, commença-t-elle sur le ton de la réprimande. Vous devriez avoir honte de me manipuler ainsi. Je me refuse à vous plaindre, comme je me refuse à m'apitoyer sur mon sort. Nous avons nous-mêmes travaillé à notre ruine. Vous connaissez les sources de vos soucis ; vous venez de les énumérer. Si vous voulez regagner le respect des Marchands de Terrilville, laissez les manigances politiques aux Nouveaux Marchands. Cessez de « tremper » dans le commerce d'êtres humains. Redevenez ce que vous étiez et vos amis reviendront. Pas du jour au lendemain, car vous avez piétiné trop de plates-bandes. Mais petit à petit. Vous êtes un Premier Marchand. Sitôt que vous vous en souviendrez, vos compatriotes s'en souviendront aussi.

— Et en attendant, je devrais mourir de faim avec distinction », explosa Davad. Comme pour parer à un sort si funeste, il prit un gros morceau de pain d'épice.

« Vous ne mourrez pas de faim, rétorqua Ronica, implacable. Vous l'avez dit vous-même, vous n'avez personne à charge. Vous pourriez vivre de vos revenus si vous décidiez de vous y appliquer, même si vous n'aviez jamais fait d'autres affaires de votre vie. J'avancerais même que, si vous réduisiez le nombre de vos serviteurs, vous pourriez subvenir quasiment à tous vos besoins avec un potager, quelques poulets et un peu de bétail. Vous pourriez revenir à la simplicité, comme Keffria et moi avons été contraintes de le faire. Quant à votre solitude, allons, si je me souviens bien, vous avez une grande nièce. Prenez contact avec elle, si vous voulez un héritier. Cela pourrait vous réconcilier avec cette branche de la famille.

— Oh, elle me déteste, dit Davad en éliminant du même geste la suggestion et les miettes de gâteau tombées sur ses genoux. Une remarque en l'air que j'ai faite à son mari quand il la courtisait. Elle me traite comme si j'avais la peste. C'est irréparable. » Il avala une gorgée de café. « En outre, vous me reprochez de « tremper » dans l'esclavage. N'est-ce pas à quoi s'occupe Kyle avec la *Vivacia* à l'heure présente, une tournée de commerce d'esclaves ? » Devant le regard assombri de Ronica, il changea brusquement de tactique. « Je vous en prie, Ronica. Je ne vais pas m'attarder. Permettez-moi seulement

d'être présent quand il arrivera, présentez-moi simplement comme un ami de la famille. C'est tout ce que je vous demande. Aidez-moi à établir cette prise de contact. Je m'occuperai moi-même du reste. »

Il la regarda d'un air suppliant. L'huile parfumée de ses cheveux avait laissé une traînée luisante sur son front. Il était pitoyable. C'était un vieil ami de la famille. Il faisait du trafic d'esclaves. Dorille et lui s'étaient mariés une semaine après Ephron et elle ; ils avaient dansé à leurs mariages respectifs. Il ne manquerait pas de dire quelque parole malheureuse à Reyn. Elle était son dernier recours.

Avec lui, cela risquait de tourner au désastre.

Elle était encore en train de le contempler en silence quand Keffria pénétra dans la pièce. « Davad ! » s'exclama-t-elle, avec un sourire contraint. Horrifiée, elle écarquillait les yeux. « Quelle surprise ! Je ne savais pas que vous étiez là. »

Davad se leva avec empressement et faillit renverser sa tasse de café. Il se précipita vers Keffria, lui prit la main et lança, radieux : « Eh bien, je sais que ce n'est pas très convenable, mais je n'ai pas pu résister. Comme Kyle est absent, j'ai pensé qu'il serait à propos d'avoir un homme dans la maison pour jauger un peu ce jeune homme qui s'imagine courtiser notre Malta !

— En effet », répondit Keffria d'une petite voix. Elle se tourna vers sa mère d'un air accusateur. Ronica se raidit pour dire la vérité. D'une voix tranquille, elle déclara : « J'ai expliqué à Davad que c'était tout à fait déplacé. Plus tard, si les deux jeunes gens décident de se revoir, nous inviterons les amis de la famille. Le moment sera mieux choisi pour rencontrer Reyn et sa famille.

— Si vous le dites, fit Davad, accablé. Puisque c'est tout ce que vous proposez à votre plus ancien, votre plus fidèle ami, Ronica Vestrit... Je reviendrai quand j'en serai prié, alors.

— C'est trop tard, dit Keffria faiblement. C'est pour cela que je suis venue vous chercher, mère. Reyn et sa famille sont déjà là. »

Ronica se leva d'un bond. « Sa famille ! Ici ?

— Dans le petit salon. Je sais. Je ne les attendais pas non plus. Et je n'attendais pas Reyn avant la fin de l'après-midi. Le navire a fait bonne marche. En tout cas, Jani Khuprus est là avec lui, ainsi que le frère aîné... Bendir. Dehors, il y a tout un équipage avec des paniers de cadeaux et... mère, j'ai besoin de vous. Comment allons-nous faire, nous manquons de personnel et...

— C'est très simple », intervint Davad. Et son attitude changea du tout au tout : de quémandeur il devint maître. « Vous avez encore un garçon d'écurie. Envoyez-le-moi ici. Je vais griffonner un petit mot qu'il apportera chez moi et, en un rien de temps, mes gens seront là. Discrètement, bien sûr. Je leur donnerai des instructions strictes pour

qu'ils se comportent comme s'ils étaient de la maison et…

— Et quand le bruit s'en répandra, comme il se doit quand les domestiques s'en mêlent, nous serons la risée de la ville. Non, Davad. » C'était au tour de Ronica de soupirer. « J'accepte votre offre. J'y suis bien obligée. Mais si nous devons emprunter vos serviteurs, je n'hésiterai pas à l'avouer. Pas plus que pour épargner notre fierté, je ne tairai votre gentillesse dans cette affaire. » Se rappelant un peu tard que sa fille pouvait être d'un autre avis,

Ronica se tourna vers Keffria. « Tu es d'accord ? » demanda-t-elle abruptement.

Celle-ci secoua la tête, impuissante. « Puisque nous y sommes obligées. Malta ne va pas apprécier. » Elle avait ajouté cette dernière phrase presque pour elle-même.

« Ne troublez pas sa charmante petite tête avec ça. » Davad était rayonnant, à présent. Ronica mourait d'envie de le frapper à coups de bâton. Il poursuivit : « Je suis certain qu'elle sera beaucoup trop intéressée par son soupirant pour prêter attention à un vieil ami de la famille. Bon. Où est-il, ce papier, Ronica ? Je griffonne un billet et vous pouvez envoyer votre commis. »

Malgré les appréhensions de Ronica, tout fut réglé promptement et sans heurts. Keffria retourna à ses hôtes, en leur assurant que sa mère les rejoignait sans tarder. Le billet fut envoyé. Davad voulut jeter un dernier coup d'œil dans un miroir. Sans savoir si elle était mue par la pitié qu'elle ressentait pour lui ou pour elle-même, Ronica le persuada d'essuyer l'huile de ses cheveux et de son front et de se repeigner de façon plus digne. Tant pis pour les chausses qui pochaient aux genoux, c'était toujours ainsi, lui dit-il ; quant au manteau, il était neuf et la coupe en était, parait-il, du dernier cri. Ronica se mordit la langue pour ne pas lui signaler la différence qu'il y avait entre « dernier cri » et seyant. Puis, avec une vive appréhension, elle fit son entrée dans le petit salon au bras de Davad.

Elle avait entendu dire que la cour faite par un homme du désert des Pluies était moins discrète que celle pratiquée à Terrilville. Avant que Keffria n'eût donné son accord, il avait été convenu que Reyn n'offrirait pas de cadeaux coûteux à Malta afin de ne pas lui tourner la tête. Ronica s'attendait à un bouquet de fleurs et à quelques friandises, peut-être. Elle imaginait qu'on lui présenterait un jeune homme timide, accompagné sans doute d'un tuteur ou d'un oncle.

Le petit salon était transformé. Le simple bouquet printanier de fleurs du jardin que Keffria et elle avaient arrangé avait disparu. Une profusion de fleurs exotiques du désert des Pluies s'épanouissaient dans des corbeilles, des coupes et des vases. Leur parfum entêtant était aussi épais que la fumée. Des plats, des coupes de fruits, des bouteilles de vin, des plateaux de friandises et de pâtisseries avaient rejoint sur

la table le repas soigné. Des oiseaux multicolores gazouillaient dans une cage de cuivre suspendue à un arbre artificiel en bronze et en merisier. Un petit chat moucheté, un chaton, rôdait avec espoir sous la cage. Des serviteurs, voilés ou non, se déplaçaient silencieusement et avec diligence pour parachever la métamorphose de la pièce. A l'entrée de Ronica, un jeune homme que son voile désignait comme un Marchand du désert des Pluies jouait une mélodie plaintive sur une harpe.

Comme portée par la musique, Jani Khuprus se leva majestueusement pour la saluer. Son voile de dentelle blanche chatoyait, semé de perles. L'ample capuchon qui lui couvrait les cheveux était orné de pompons de soie tressée de toutes les nuances de bleu. Elle portait un corsage extravagant, tout enrubanné, et des pantalons amples resserrés aux chevilles par des flots de rubans. Des broderies compliquées cachaient quasiment le fond de lin blanc. Ronica n'avait jamais vu pareil accoutrement mais elle sut aussitôt que ce deviendrait la nouvelle mode à Terrilville. Tandis que Jani la saluait dans le salon transformé, Ronica eut l'impression d'avoir été transportée par magie au désert des Pluies, et que c'était elle la visiteuse dans la maison des Khuprus. Le sourire de Jani était chaleureux et seul un rapide coup d'œil trahit sa curiosité à l'endroit de Davad. « Je suis ravie que vous soyez venue vous joindre à nous », dit-elle. Avec une familiarité déconcertante, elle prit les mains de Ronica et se pencha pour murmurer : « Vous devez être fière de votre fille Keffria. Elle nous a accueillis avec tant de chaleur et de grâce. Elle fait honneur à son éducation. Et Malta ! Ah, je comprends maintenant pourquoi mon fils s'est épris d'elle si rapidement, si profondément. Elle est jeune, vous m'aviez prévenue, mais elle s'épanouit déjà comme une fleur. Quel jeune homme ne tomberait sous le charme de ces yeux-là ? Il n'est pas étonnant qu'il ait pris tant de soin à choisir les cadeaux qu'il lui apporterait. J'avoue que ces masses de fleurs semblent un peu étouffantes mais vous pardonnerez certainement l'impétuosité d'un jeune homme.

— Surtout quand il est trop tard pour y remédier ! » répondit Davad tandis que Ronica forgeait encore une réponse. Il fit un pas pour poser sa main sur celles de Ronica et Jani. « Bienvenue chez les Vestrit. Je suis Davad Restart, un ami de la famille depuis toujours. Nous sommes absolument ravis de vous avoir ici et profondément honorés par la cour que Reyn fait à notre Malta. N'ont-ils pas l'air charmants, tous les deux ? »

Ces paroles correspondaient si peu à ce que Ronica aurait voulu dire qu'elle faillit perdre toute maîtrise de soi. Jani dévisagea Davad puis son hôtesse et se dégagea doucement de l'étreinte du Marchand, d'un geste plein de tact mais sans ambiguïté. « Je me souviens bien de

vous, Marchand Restart. » Le ton était froid ; à l'évidence, le souvenir qu'elle gardait de lui n'était pas des meilleurs. La subtilité échappa à Davad.

« J'en suis ravi et honoré », s'exclama-t-il avec un sourire rayonnant. Il croyait manifestement que tout allait pour le mieux.

Ronica savait qu'elle devait dire quelque chose mais elle était absolument incapable de trouver des mots sensés. Elle se rabattit sur des banalités. « Des fleurs ravissantes. Seul le désert des Pluies recèle des couleurs et des parfums aussi extraordinaires. » Jani remua très légèrement mais suffisamment pour faire face à Ronica et présenter son épaule à Davad, en l'excluant. « Je suis contente qu'elles vous plaisent. Je craignais que vous ne me réprimandiez pour avoir laissé Reyn céder à cette prodigalité. Nous étions convenues qu'il serait modeste dans ses cadeaux, je sais bien. »

A dire vrai, Ronica avait bien l'impression que Jani avait outrepassé les termes de leur accord. Avant qu'elle ait pu trouver un moyen délicat de lui faire savoir que Reyn devait s'en tenir là, Davad la devança. « Modeste ? Quelle place tient la modestie dans la passion d'un jeune homme ? Si j'étais jeune et que je courtise une jeune fille comme Malta, moi aussi je tâcherais de la couvrir de cadeaux. »

Ronica retrouva enfin sa langue. « Mais je suis certaine qu'un jeune homme comme Reyn voudrait être estimé pour lui-même et non pour ses présents. Pareil étalage est digne de leur première présentation mais je suis sûre que par la suite il se montrera plus réservé. » En s'adressant à Davad plutôt qu'à Jani, Ronica espérait éviter d'offenser tout en faisant connaître son opinion.

« Sottises ! renchérit Davad. Regardez-les. Est-ce qu'elle vous paraît vouloir qu'il soit réservé ? »

Malta trônait littéralement parmi les fleurs. Elle était assise dans un fauteuil, avec un grand bouquet sur les genoux. Des pots et des vases remplis de plantes et de feuillage avaient été placés autour d'elle. Une fleur rouge était piquée à l'épaule de sa simple robe blanche, une autre ornait ses cheveux relevés, rehaussant les tons chauds de sa carnation et le lustre de ses cheveux noirs. Les yeux baissés, elle parlait tout bas au jeune homme qui se tenait, attentif, à ses côtés. De temps à autre, elle le regardait à travers ses cils. Ce faisant, sa bouche s'arrondissait en un petit sourire de chat.

Reyn Khuprus était tout de bleu vêtu. Un manteau azur était jeté sur un fauteuil voisin. Sa tenue traditionnelle du désert des Pluies, pantalons amples et chemise à longues manches, dissimulait efficacement toute difformité au simple observateur. Il avait souligné avec fierté sa taille bien prise d'une large ceinture de soie, d'une nuance plus soutenue que le reste ; des bottes noires dépassaient des revers lâches des pantalons ; le dos de ses gants noirs, clouté de

gemmes flamboyantes, témoignait avec désinvolture d'une extraordinaire richesse ; son capuchon uni était de même soie que la ceinture, tandis que le voile de dentelle noire cachait ses traits. Bien qu'on ne pût distinguer son visage, on devinait son attention fascinée à l'inclinaison de sa tête.

« Malta est très jeune », dit Ronica précipitamment, avant que quiconque ait pu faire de commentaires. « Elle n'est pas assez avisée pour savoir quand il faut aller lentement. Il nous appartient, à sa mère et à moi-même, d'user de prudence. Jani et moi sommes convenues que, pour leur bien, ces jeunes gens ne doivent pas être autorisés à se montrer trop impulsifs.

— Allons ! Je ne vois pas pourquoi, la contredit Davad avec jovialité. Il ne peut en sortir que du bien. Malta doit bien finir par se marier. Pourquoi contrarier une idylle ? Pensez un peu à ce qu'il peut en résulter : des petits-enfants pour Jani, des arrière-petits-enfants pour vous, Ronica. Et des arrangements commerciaux profitables pour tous, je n'en doute pas. »

Ronica était au supplice de voir Davad tirer si laborieusement la conversation dans la direction qu'il souhaitait. Avec les années, elle en était venue à bien connaître l'homme. C'était pourquoi il se trouvait là, maintenant. Il était un vieil ami de la famille ; il se souciait sincèrement de Malta et de son avenir. Mais son cœur, pour la plus grande part, avait depuis longtemps cédé le pas devant l'intérêt et le profit. Pour le meilleur ou pour le pire, l'esprit de Davad fonctionnait ainsi. S'il n'avait jamais hésité à utiliser ses relations pour faire avancer ses affaires, en revanche il sacrifiait rarement l'espoir d'un gain pour conserver une amitié.

Tout ceci traversa l'esprit de Ronica en un éclair. Elle voyait Davad avec lucidité, tel qu'elle l'avait toujours connu. Mais elle n'avait jamais évalué les implications qu'une amitié de ce genre comportait. Malgré des divergences d'opinions, elle ne l'avait pas écarté, même lorsque bon nombre de Marchands cessèrent toutes relations avec lui. Il n'était pas foncièrement mauvais ; simplement, il ne réfléchissait guère à ce qu'il faisait. Qu'un profit lui fasse signe et il suivait, il s'engageait dans le commerce des esclaves, dans les pratiques douteuses des Nouveaux Marchands, il désirait même tirer avantage de la cour faite à Malta. Il n'y voyait aucun mal ; il ne tenait pas compte du bien et du mal.

Ce qui ne le rendait pas pour autant inoffensif. Il pouvait par inadvertance nuire à la famille Vestrit s'il indisposait Jani. La famille Khuprus détenait la reconnaissance de dette de la *Vivacia*. Ronica avait accepté à contrecœur les visites de Reyn à Malta, persuadée qu'il se rendrait compte rapidement qu'elle était trop jeune et qu'elle n'était pas faite pour lui. S'il commençait sa cour puis l'interrompait, cela

procurerait à Ronica un singulier avantage. La famille Vestrit pourrait s'estimer offensée ; on attendrait des Khuprus qu'ils se montrent plus que corrects dans leurs affaires. Mais si les Khuprus rompaient à cause des relations politiques indésirables des Vestrit, l'attitude des autres Marchands pouvait s'en trouver considérablement modifiée. Ronica avait déjà senti la pression qu'on avait exercée sur elle afin qu'elle cessât tout rapport avec Davad Restart. Elle se retrouverait dans un bourbier financier si cette pression s'étendait au domaine des affaires.

Le plus sage serait de se débarrasser de Davad Restart.

Mais la loyauté l'interdisait. Ainsi que l'orgueil. Si les Vestrit se laissaient mener par l'opinion d'autrui, ils perdraient toute maîtrise de leur destin. Encore que ce destin, ils ne le maîtrisaient plus guère...

Le silence était devenu embarrassant. Ronica se sentait comme fascinée, paralysée par une résignation mêlée d'horreur. Qu'allait-il encore trouver à dire ? Il était parfaitement inconscient de sa gaucherie. Tout sourires, il commença : « A propos d'alliances commerciales... »

Le salut vint d'un côté inattendu. Keffria s'avança majestueusement vers eux. De fines gouttelettes de sueur voilaient son front, seul signe visible de la nervosité à laquelle elle était sans doute en proie, en voyant Davad s'éterniser ainsi auprès de Jani Khuprus. Elle lui effleura le bras et lui demanda à mi-voix s'il voulait bien l'aider à la cuisine, pour un instant. Les serviteurs avaient du mal à déboucher les bouteilles de vin qu'elle avait sorties. Pouvait-il venir surveiller les opérations ?

Keffria avait bien choisi. Le vin et son service dans les règles de l'art étaient une des manies favorites de Davad. Il s'empressa, Keffria sur ses talons, tout en discourant doctement, avec force hochements de tête, sur la façon de déboucher une bouteille sans trop l'agiter. Ronica soupira de soulagement.

« Je m'étonne que vous tolériez sa présence », fit remarquer Jani à mi-voix. Maintenant que Davad était parti, elle se tenait près de Ronica. Elle lui parlait sur le ton de la confidence, au milieu de la musique et du brouhaha des conversations. « L'autre jour, j'ai entendu qu'on le surnommait le « Marchand Félon ». Il a beau nier, tout le monde sait qu'il a été l'intermédiaire des Nouveaux Marchands dans nombre de leurs affaires sordides. On dit même qu'il serait à l'origine des offres ridicules de rachat du *Parangon*.

— Des offres grotesques et ridicules, approuva Ronica à voix basse. Je trouve scandaleux que les Ludchance acceptent même qu'on les leur soumette. » Elle risqua un petit sourire. Pour être sûre d'être parfaitement comprise, elle ajouta le vieil adage Marchand : « Après tout, il faut être deux pour faire affaire."

— En effet, acquiesça Jani avec froideur. Mais n'est-ce pas

cruel de la part de Davad de tenter les Ludchance avec des propositions pareilles ? Il sait bien qu'ils sont dans la gêne.

— La plupart des Marchands de Terrilville commencent à se priver, ces derniers temps. Y compris les Vestrit. Alors, nous formons des alliances, dont certaines peuvent paraître étranges à des tiers. Davad, par exemple, est venu aujourd'hui me proposer ses serviteurs, car il sait bien que nous avons réduit notre personnel au strict minimum. »

Voilà. C'était dit. Si Reyn faisait sa cour en comptant à tort sur une fortune que les Vestrit ne possédaient plus, tout ceci prendrait rapidement fin.

Mais Ronica découvrit, par la réponse de Jani, qu'elle avait méjugé de la bienveillance de sa visiteuse. « Moi aussi, je suis au courant de vos ennuis financiers. Et je suis ravie de constater que Reyn courtise une jeune femme accoutumée à vivre selon ses moyens. L'économie et la discipline sont des vertus, quelle que soit la fortune. Il n'était pas dans nos intentions de vous embarrasser en amenant nos serviteurs mais nous pensions vous libérer ainsi de tout souci pour mieux profiter du temps passé ensemble, dit-elle avec sincérité.

— Davad est parfois difficile, répondit Ronica. Je pourrais l'abandonner. Cependant, je n'en ai jamais vu l'avantage. Je ne respecte pas les gens qui rejettent les enfants ou les parents qui leur déplaisent. Il me paraît que la famille se doit d'essayer sans cesse de corriger, quoi qu'il en coûte. Pourquoi serait-ce différent avec de vieux amis ? Surtout que, à bien des égards, nous sommes devenus la famille de Davad. Il a perdu sa femme et ses fils dans la Peste sanguine, comme vous le savez peut-être. »

La réponse de Jani prit Ronica au dépourvu. « Alors vous n'avez pas chassé Althéa de chez vous parce qu'elle se conduisait mal ? »

Ronica en resta abasourdie. Etait-ce donc le bruit qui courait à Terrilville ? Et qui s'était répandu jusqu'au désert des Pluies ? Elle fut reconnaissante au domestique qui leur présenta soudain un plateau de gâteaux. Etait-ce vraiment la nuit dernière que Keffria et elle les avaient confectionnés ? Elle en prit un, on lui tendit aussitôt une flûte de liqueur du désert des Pluies. Elle accepta en remerciant et en avala une gorgée. « C'est délicieux, fit-elle avec un plaisir sincère.

— Tout comme les gâteaux », renchérit Jani. Elle reporta son regard sur les deux jeunes gens. Malta venait de dire à Reyn quelque chose qui le fit rire. L'inclinaison de tête de Jani laissait deviner qu'elle souriait aussi.

Ronica hésita à abandonner le sujet puis s'arma de courage. Il valait mieux étouffer les rumeurs dès qu'on en prenait connaissance. Sâ seul savait depuis combien de temps le bruit circulait,

probablement depuis l'été dernier.

« Je n'ai pas demandé à Althéa de quitter la maison. En réalité, elle s'en est allée contre ma volonté. Le partage à la mort de son père l'a bouleversée. Elle s'attendait à hériter de la *Vivacia*. Elle a été blessée, et elle désapprouvait absolument la décision de Kyle quant à l'utilisation du navire. Il y a eu une querelle et elle est partie. » Malgré qu'elle en eût, elle regarda résolument le voile de Jani et ajouta : « Je ne sais pas du tout où elle se trouve maintenant ni ce qu'elle fait. Si elle se montrait à la porte à cette minute, je l'accueillerais à bras ouverts. »

Jani parut lui rendre son regard. « C'est une question embarrassante, peut-être. Mais je suis ainsi faite : je parle sans détour. Je n'ai aucune intention de vous offenser. Il m'a toujours semblé que les paroles honnêtes laissaient moins de marge aux malentendus.

— Je suis tout à fait de cet avis. » Ronica suivit le regard de Jani, dirigé vers les jeunes gens. Malta avait baissé la tête et détourné les yeux. Ses joues étaient empourprées mais elle paraissait gaie. A l'inclinaison de sa tête, on devinait que Reyn partageait son amusement tout en essayant de lire sur le visage détourné.

« Dans une famille, il n'y a pas de place pour les secrets », ajouta Jani.

*

C'était merveilleux, bien plus merveilleux que tout ce que Malta avait pu imaginer. Ainsi, c'était cela, être traitée comme il convenait ! Toute sa vie, elle avait été privée ; elle pouvait désormais se rassasier de sensations exquises. Les fleurs embaumaient autour d'elle, toutes sortes de mets délicats et de boissons délicieuses lui avaient été offerts et Reyn lui-même n'aurait pu se montrer plus attentionné. Rien ne manquait à cette journée, sauf peut-être la présence de quelques-uns de ses amis qui l'auraient enviée. Elle se plut à imaginer la scène. Délo et Chaton et Carissa et Polia seraient assises là-bas, et à chaque fois qu'on lui présenterait un plateau, elle se servirait et ferait apporter le reste à ses amis. Plus tard, elle se serait excusée d'avoir eu si peu de temps à leur consacrer. Quelle honte que Reyn l'ait monopolisée. Mais on sait bien comment sont les hommes ! Et elle leur aurait souri d'un air entendu. Puis elle aurait répété quelques-uns des compliments dont il l'avait abreuvée, ou quelques traits d'esprit…

« Puis-je vous demander ce qui vous fait sourire ? » s'enquit Reyn avec douceur. Il se tenait à distance respectueuse de son fauteuil. Il avait refusé de s'asseoir. Elle leva les yeux vers la figure voilée. Son joli rêve se gâta. Qui savait quel visage lui souriait derrière ce voile ?

Elle sentit un petit frisson lui serrer l'estomac. Mais elle se garda de trahir son malaise et répondit d'une voix musicale : « Eh bien, je songeais combien il aurait été agréable que mes amis soient là pour partager tout cela avec nous. » Et elle fit un geste gracieux pour indiquer le salon en fête.

« Moi, je pensais le contraire », répliqua-t-il. Il avait une voix plaisante, distinguée, grave et virile. Son voile frémit légèrement sous son haleine.

« Le contraire ? » s'étonna-t-elle en levant un sourcil. Il ne bougea pas mais baissa le ton.

« Je pensais combien ce serait agréable qu'on se voie seule à seul, quand j'aurai gagné votre confiance. »

Elle ne pouvait se fier qu'à son attitude et à sa voix. Il n'y avait ni sourcil levé ni sourire timide pour accompagner ces paroles. Elle s'était déjà entretenue avec des hommes, elle avait même flirté en l'absence de sa mère ou de sa grand-mère. Mais aucun ne s'était montré aussi direct avec elle. C'était à la fois grisant et intimidant. Tandis qu'elle hésitait, elle se sentait dévisagée. Elle avait beau faire attention, elle ne pouvait rester impassible. Comment faire des coquetteries et sourire à quelqu'un qui est peut-être un monstre grotesque ? A cette idée, elle mit dans ses paroles un soupçon de froideur. « Il faut d'abord décider si nos relations doivent commencer. N'est-ce pas le but de cette première rencontre : voir si nous sommes faits l'un pour l'autre ? »

Il eut un petit rire amusé. « Mademoiselle Malta, laissons ce divertissement à nos mères. C'est leur jeu. Voyez comme elles se tournent mutuellement autour tels des lutteurs, à l'affût d'une ouverture, du moindre déséquilibre de l'adversaire. Elles vont conclure l'affaire qui nous réunit et je ne doute pas que nos deux familles en tirent avantage à tous égards. »

Il inclina très légèrement sa tête encapuchonnée vers Jani Khuprus et Ronica Vestrit. Leurs expressions étaient plaisantes et circonspectes mais on y sentait une vigilance en suspens, signe qu'elles étaient engagées dans une joute verbale.

« Ce n'est pas ma mère, c'est ma grand-mère, fit remarquer Malta. Et je ne comprends pas pourquoi vous qualifiez cette rencontre de jeu. C'est très sérieux, au contraire. Du moins pour moi. Vous jugez cela banal ?

— Je ne trouverai jamais banal un moment passé en votre présence. De cela vous pouvez être assurée. » Il garda un instant le silence puis il se livra, dans un flot de paroles : « Depuis le moment où vous avez ouvert le coffre à rêve et que nous nous sommes aventurés tous deux dans votre monde imaginaire, j'ai su que rien ne pourrait me dissuader de vous courtiser. Votre famille a cherché à me

décourager en disant que vous n'étiez encore qu'une enfant. J'ai trouvé cela risible. C'est le jeu dont je parlais, le jeu auquel jouent toutes les familles quand leur progéniture désire se marier. On inventera des obstacles qui se dissiperont quand on pèsera les avantages commerciaux et les cadeaux... mais cette conversation est trop brutale pour nous. Il s'agit de la bourse et non du cœur. Rien n'est dit sur ma faim de vous. » Les mots se précipitaient, sans qu'il pût les retenir. « Malta, j'ai le mal de vous. Je brûle du désir de vous posséder, de partager avec vous tous les secrets de mon cœur. Plus vite ma mère se rendra aux exigences de votre famille, mieux ce sera. Dites-le à votre grand-mère. Dites-lui qu'elle peut demander ce qu'elle veut et je m'assurerai que les Vestrit l'obtiennent, du moment que je vous serre bientôt dans mes bras. »

Malta, le souffle court, eut un mouvement de recul. Son trouble n'était pas feint mais Reyn se méprit sur sa source. Il fit un pas en arrière et inclina gravement la tête. « De grâce, pardonnez-moi, dit-il d'une voix rauque. Je suis affligé d'une langue qui prononce les paroles de mon cœur avant que ma raison n'intervienne. Comme je dois vous paraître grossier, comme une bête haletant après vous. Je vous le jure, il n'en est rien. Depuis que je vous ai vue à cette soirée des Marchands, j'ai pris conscience que j'avais une âme. Avant cela, je n'étais guère qu'un instrument intelligent, au service de ma famille, faisant de mon mieux pour accroître sa fortune. Quand mon frère ou mes sœurs parlaient d'attirance ou de passion, je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. » Il s'interrompit pour reprendre haleine, laissa échapper un léger rire. « Si vous connaissiez un tant soit peu le peuple du désert des Pluies, vous sauriez que nous sommes précoces et que nous nous marions jeunes. Selon les coutumes de mon peuple, j'ai toujours été un drôle d'oiseau. D'aucuns disent que j'ai été envoûté très tôt par mon travail et que je ne connaîtrai jamais le grand amour. » Il eut un petit ricanement de dédain.

Il secoua la tête et poursuivit : « D'autres murmuraient que j'étais un eunuque, incapable d'éprouver des passions viriles. Leurs paroles ne m'affectaient pas. Je savais que j'avais un cœur mais il était endormi et je ne ressentais pas le besoin de le voir s'éveiller. Dans les runes que je traçais et déchiffrais, dans les étranges mécanismes que je démantelais, je croyais avoir suffisamment de quoi m'occuper l'esprit. J'étais agacé que ma mère insiste pour que je l'accompagne à cette réunion à Terrilville. Agacé ! Tout cela a été balayé d'un coup à la minute où j'ai osé vous adresser la parole. Comme la jidzine s'allume à un simple contact, ainsi votre voix a éveillé mon cœur au désir passionné. Un espoir fou, puéril m'a poussé à vous laisser le coffre à rêve. J'étais certain que vous ne l'ouvririez pas, certain que vous rejetteriez mon rêve avant même que j'aie pu le lancer vers vous. Mais

non. Vous avez fait s'éclore mon âme et partagé avec moi une vision enchantée… Vous avez marché dans ma cité et votre présence l'a ranimée. J'ai toujours cru que cette cité froide et silencieuse était mon cœur. Vous pouvez imaginer ce que cela a signifié pour moi. »

Malta n'écoutait ce discours passionné que d'une oreille. Ses pensées et son cœur étaient pleins de ce qu'il avait dit précédemment. Quoi qu'elle demande, il veillerait à ce que sa famille le lui cède. Quoi qu'elle demande ! Son cerveau allait dans tous les sens comme un poisson affolé. Elle ne pouvait exiger trop sans paraître avide. Cela risquait de le faire revenir de sa passion. Mais elle ne pouvait non plus réclamer trop peu sans paraître stupide, ou mésestimée par sa famille. Non. Il y avait un juste milieu, et il fallait mûrement y réfléchir. Aussitôt, elle choisit ce qu'elle considérait comme le marché le plus avisé. Ah, si seulement son père était là, il veillerait qu'elle utilise la passion de Reyn pour son plus grand profit. Elle comprit alors en un instant ce qu'elle avait à faire : retarder les négociations jusqu'au retour de son père.

« Vous êtes bien silencieuse, fit observer Reyn d'une voix assagie. Je vous ai offensée. »

Elle avança un pion pour prendre l'avantage. Il devait croire sa position incertaine mais non désespérée. Elle affecta un sourire timoré. « Je ne suis pas habituée… c'est-à-dire… on ne m'a jamais parlé de la sorte… » Elle laissa sa voix s'éteindre, puis prit une inspiration, comme pour se calmer. « Mon cœur bat si vite… Parfois, quand j'ai peur, je deviens… Pourriez-vous m'apporter un verre de vin ? » Elle leva les mains et se tapota les joues, comme si elle s'efforçait de se ressaisir. Après le rêve qu'ils avaient partagé, pouvait-elle lui faire croire qu'il l'avait troublée avec un discours aussi franc ?

Assurément. L'affaissement de ses épaules trahissait une sorte de panique contenue, tandis qu'il se détournait précipitamment. Il saisit un verre et le remplit avec tant d'empressement qu'il faillit le renverser. Quand il la rejoignit, elle se recula légèrement comme si elle craignait d'effleurer sa main. Il ne put retenir un petit soupir consterné et elle eut un sourire forcé et tremblé.

Feignant de rassembler tout son courage, elle lui prit le verre des mains et le porta à ses lèvres pour en boire délicatement une gorgée. C'était un excellent cru. Elle baissa le verre et soupira. « Voilà qui est mieux. Merci beaucoup.

— Comment pouvez-vous me remercier alors que c'est moi qui suis cause de votre trouble ? »

Elle arrondit les yeux et leva la tête. « Oh, mais non, c'est ma faute, dit-elle avec fourberie. Comme je dois vous paraître sotte de me mettre à trembler à de simples paroles. Ma mère m'avait bien dit qu'il me restait encore beaucoup à apprendre pour être une femme. Cela

fait partie de l'apprentissage, j'imagine, ajouta-t-elle avec un petit geste désignant le salon. Comme vous pouvez le constater, nous menons une vie tranquille ici. J'ai été plus protégée que je ne le croyais. Je comprends bien la nécessité pour ma famille de vivre simplement, selon ses moyens. Cependant, cette vie m'a privée de bien des expériences. » Elle avoua, avec un léger haussement d'épaules : « Je suis si ignorante des manières des jeunes gens. » Elle croisa les mains sur ses genoux et baissa les yeux en ajoutant humblement : « Je dois vous demander d'être patient, je le crains. » Et avec un dernier regard à travers ses cils : « J'espère que vous ne me trouverez pas sotte ou ennuyeuse, que vous ne vous lasserez pas de m'instruire de ces choses-là, et que vous ne renoncerez pas en pensant que je suis simple d'esprit. Je regrette presque de n'avoir pas eu d'autres prétendants car j'en saurais davantage aujourd'hui sur les relations entre hommes et femmes. » Elle soupira, le front incliné, retint son souffle, comptant que l'effort ferait rougir ses joues, puis murmura, hors d'haleine : « Je l'avoue, je n'ai quasiment rien compris à mon propre rêve, la nuit où j'ai ouvert le coffre. » Yeux toujours baissés, elle implora de façon charmante : « Pouvez-vous m'apprendre ce que signifie tout cela ? »

Elle n'avait nul besoin de voir son visage. Elle n'avait même pas besoin de lever la tête. Elle sut qu'elle l'avait complètement subjugué quand il répondit : « Il n'y a rien au monde que je préférerais à être votre précepteur dans ce domaine. »

8

IMMERSIONS

« Il s'est arrêté ! »*Vivacia* était stupéfaite.

« Non ! » Hiémain poussa un cri aigu de petit garçon.

Il fit volte-face, se précipita du gaillard d'avant vers le tillac qu'il traversa en courant puis se rua vers la descente des cabines. Seule la crainte de la mort avait maintenu le pirate en vie. Quand Hiémain et *Vivacia* l'avaient persuadé de ne pas avoir peur, Kennit avait lâché prise. Le garçon entra sans frapper dans la chambre du capitaine. Etta leva les yeux, étonnée et furieuse de son irruption intempestive. Elle était en train de plier des bandages ouatés. Alors qu'il se précipitait au chevet de Kennit, elle les jeta par terre et voulut lui barrer le chemin.

« Ne le réveille pas ! Il se repose, enfin.

— Non, il cherche à mourir ! » protesta-t-il en la poussant de l'épaule. Il prit la main du pirate et l'appela par son nom. Il n'y eut pas de réponse. Il lui tapota la joue, la claqua plus sèchement, la pinça doucement d'abord, et plus fort, pour provoquer une réaction. En vain. Kennit ne respirait plus.

Il était mort.

*

Kennit s'installa dans le noir, emporté avec douceur comme une feuille qui tombe dans la forêt. Il se sentait à l'aise, bien au chaud. Un fil de souffrance ténu, argenté, fanerait encore à la vie, plus fragile à mesure qu'il sombrait. Bientôt, le fil disparaîtrait et il serait délivré de son corps. Cela ne semblait pas mériter son attention. Rien ne semblait mériter son attention. Il se laissa partir et perçut que sa conscience se dilatait. Jamais auparavant il n'avait compris à quel point les pensées sont à l'étroit, confinées à l'intérieur du corps. Tous ces soucis dissonants, toutes ces idées se mélangeaient, pêle-mêle, comme du butin dans le sac d'un marin. A présent, ils pouvaient se répandre, se détacher les uns des autres. Chacun pouvait prendre sa

dimension propre.

Brusquement, il sentit qu'on le tirait. Une insistance à laquelle il ne put résister, qui le ramena au-dedans de lui-même. Il y céda à contrecœur mais alors il y eut un moment d'incertitude. Il s'y mêla confusément : l'impression d'être plongé dans une marmite où mijote une soupe de poisson. D'abord une chose, puis une autre qui remonte à la surface pour flotter puis disparaître. Il était une femme, qui démêlait ses longs cheveux en contemplant l'eau d'un air songeur. Il était Ephron Vestrit et, par Sâ ! tempête ou pas, il rapporterait sa cargaison intacte en temps voulu. Il était un navire, l'eau froide passait sur son étrave en susurrant, des poissons étincelants filaient sous lui et les étoiles brillaient au-dessus. Plus profonde, plus haute et plus large que toutes les autres, les englobant toutes et pourtant aussi mince qu'une couche de laque, il y avait une autre conscience, qui déploya ses ailes et s'éleva dans un ciel d'été. Cette conscience-là l'attirait davantage et, quand elle fut emportée loin de lui, il essaya de la suivre.

Non, lui interdit quelqu'un, doucement mais fermement. *Non, je ne vais pas là-bas, et toi non plus*. Quelque chose le tirait en arrière et le maintenait rassemblé. Il se sentit comme un enfant dans les bras de sa mère, protégé et chéri. Elle l'aimait. Il se blottit dans son étreinte. Elle était le navire, l'adorable, l'intelligent navire qu'il avait pris de haute lutte. Le réveil du souvenir fut comme un souffle sur les braises de son être. Il s'illumina et fut presque conscient de ce qu'il avait été. Ce n'était pas ce qu'il désirait. Il se roula, s'enfouit, s'immergea en elle, devint elle. Adorable, adorable navire, coque au creux de l'eau, voiles sous la caresse du vent, je suis toi et tu es moi. Quand je suis toi, je suis merveilleux et sage. Il la sentit amusée par la flatterie, mais flatterie ce n'était point. *En toi, je pourrais être parfait.* Il cherchait à se dissoudre mais elle le gardait entier.

Elle se remit à parler mais ses paroles s'adressaient à un autre. *Je l'ai. Là. Tu dois le prendre et le ramener. Je ne sais pas comment.*

Une voix de garçon répondit. Vague et ténue comme la fumée, lointaine. La peur le faisait bredouiller. *Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Comment peux-tu l'avoir, comment puis-je le prendre ? Le ramener, mais comment ? Le ramener, mais où çà ?* La voix juvénile implorante, désespérée résonna quelque part en lui. Elle éveilla les échos d'une autre voix de garçonnet, tout aussi désespérée, tout aussi implorante. *Je vous en prie. Je ne peux pas faire ça. Je ne sais pas, je ne veux pas, je vous en prie,* monsieur, je vous en prie. C'était la voix cachée, la voix secrète, la voix à laquelle il ne fallait jamais répondre. Personne ne doit l'entendre, personne. Il se jeta dessus, s'enroula autour et la fit taire. Il l'absorba en lui pour la celer. Le désaccord, clé de son être, se rétablit. Il frissonna de colère : on l'avait forcé à

redevenir lui-même.

Comme ça, dit-elle soudain à l'autre. *Comme ça. Retrouve les morceaux de lui-même et réunis-les*. Elle ajouta, plus doucement : *Vous vous correspondez presque par endroits. Commence par ceux-là.*

Qu'est-ce que tu veux dire par « se correspondre » ? Comment peut-on se correspondre ?

Je voulais simplement dire que, par certains côtés, vous vous ressemblez. Vous partagez davantage que vous ne l'imaginez. N'aie pas peur de lui. Prends-le. Rends-le à lui-même.

Il s'accrocha à la vivenef plus fermement que jamais. Il ne se laisserait pas séparer d'elle. Tel un forcené, il chercha à se faufiler en elle, à entrelacer leurs consciences comme on tord ensemble des brins pour en faire une corde. Si elle ne le repoussa pas, elle ne l'accueillit pas non plus. Mais il se sentit rassemblé ; on l'offrait, lui, à une entité qui était tout ensemble elle, et distincte d'elle.

Voilà. Prends-le. Fais-le revenir.

Le lien entre les deux était étonnamment complexe. Ils s'aimaient et luttaient cependant pour ne pas se fondre l'un dans l'autre. Les rancœurs brûlaient comme un incendie de forêt isolé dans le paysage de leur relation. Il ne pouvait discerner où finissait l'un, où l'autre commençait ; pourtant, chacun affirmait nettement être possesseur d'une âme trop grande pour loger dans un seul être. Les ailes déployées d'une créature primitive les abritaient tous deux et les couvraient de leur ombre, sans qu'ils en soient conscients. De drôles de petits êtres aveugles, tâtonnant au sein d'un amour qu'ils craignaient de reconnaître. Ils étaient incapables de percevoir que, pour gagner, ils n'avaient qu'à se rendre. La beauté de l'entité qu'ils auraient pu former ensemble lui fut douloureuse. C'était l'amour qu'il avait cherché toute sa vie, un amour rédempteur qui le perfectionnerait. Cet amour-là, son plus grand désir, ils le redoutaient, ils l'évitaient.

Reviens. Je t'en supplie. C'était la voix du gamin, implorante. *Kennit, je t'en supplie, choisis la vie.*

Le nom, formule magique qui le ligota en le définissant. Le garçon le sentit. *Kennit.* Il répéta le nom d'une voix enjôleuse. *Kennit, je t'en supplie, Kennit. Vis*. A chaque frôlement du nom, il se solidifiait davantage. Des souvenirs se coagulèrent autour du nom, formèrent une croûte sur l'ancienne blessure de sa vie, en l'y enfermant hermétiquement.

Je t'en prie, supplia-t-il. Il chercha le nom de son bourreau. *Hiémain. Je t'en prie, laisse-moi m'en aller. Hiémain*. En l'appelant, il tâchait de ligoter le gamin comme il avait été ligoté. Mais au lieu de plier Hiémain à sa volonté, il se retrouva bloqué par la conscience qu'il eut du garçon.

Kennit ! le salua Hiémain avec enthousiasme. *Kennit. Aide-moi. Reviens à toi, redeviens toi-même. Rentre dans ta vie.*

Alors, une chose curieuse se produisit. Ils se mêlèrent l'un à l'autre : Hiémain qui saluait le retour à la conscience de soi de Kennit, et Kennit qui sentait Hiémain. Des souvenirs bouillonnèrent, se libérèrent en cascade de leurs possesseurs. Un garçon pleurait en silence dans la nuit, la veille de son départ pour le monastère. Un garçon poussait des cris de terreur en regardant son père qu'on battait à mort tandis qu'un homme le tenait en riant. Un garçon se débattait et hurlait de douleur tandis qu'on lui tatouait sur la hanche une étoile à sept branches. Un garçon méditait, voyait des formes de dragons dans les nuages et des images de serpents dans l'eau tourbillonnante. Un garçon luttait avec son bourreau qui l'étranglait pour le faire obéir. Un garçon était assis, immobile, transporté par un livre. Un garçon étouffait, haletait, en résistant au tatouage de son visage. Un garçon s'exerçait, des heures durant, à la calligraphie. Un garçon appliquait sa main sur le pont et refusait de crier tandis qu'on lui coupait un doigt infecté. Un garçon souriait et transpirait de joie tandis qu'on lui effaçait le tatouage sur la hanche.

La vivenef avait raison. Ils se croisaient, se rejoignaient en maints endroits. Les correspondances étaient indéniables. Ils se chevauchaient, ils étaient l'un l'autre puis se séparaient.

Kennit se connut lui-même, à nouveau. Hiémain se recroquevilla devant la dureté de l'enfance du pirate. Une vague de pitié et de compassion submergea Kennit. Elle provenait du garçon, qui tendit son esprit vers lui. A son insu, il cherchait à recoller les morceaux que Kennit avait délibérément détachés de lui-même. *C'était toi. Tu dois les garder*, insistait Hiémain. *Tu ne peux pas rejeter des parties de toi-même simplement parce qu'elles sont douloureuses. Reconnais-les et continue.*

Le garçon n'avait aucune idée de ce qu'il était en train de dire. Cet être pleurnicheur, infirme ne pourrait jamais faire partie de Kennit le Pirate. Kennit se défendait de cet enfant comme il l'avait toujours fait. Il repoussa Hiémain avec colère et mépris, et rompit le lien d'empathie qui les avait brièvement unis. Avant qu'ils se séparent, il prit conscience d'avoir blessé le garçon. Pour la première fois depuis des années, il connut la brûlure du remords. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir car il entendit, comme venant de très loin, une voix de femme qui l'appelait par son nom.

« Kennit. Oh, mon Kennit. Je t'en prie, je t'en prie, ne t'en va pas. Kennit ! »

La douleur inévitable définit les limites de son corps. Il avait un poids sur la poitrine et la sensation que sa jambe se terminait de façon aberrante. Il prit une profonde inspiration qui râpa sa gorge à vif,

irritée par l'alcool et la bile. Comme s'il dérapait une ancre par ses seules forces, il souleva péniblement les paupières. La lumière lui brûla le cerveau.

La putain était cramponnée à sa main gauche qu'elle baignait de larmes. Son visage humide et ses cheveux en désordre, ses cris aigus… c'était intolérable. Il essaya de se dégager d'une secousse mais il était trop faible. « Etta. Arrête. S'il te plaît ! croassa-t-il.

— Oh, Kennit ! s'écria-t-elle, saisie de joie. Tu n'es pas mort. Oh, mon amour !

— De l'eau », dit-il, autant pour se débarrasser d'elle que parce qu'il avait soif. Elle bondit, se précipita vers la carafe posée sur le buffet. Il avala, la gorge sèche, puis poussa d'un geste vague le poids sur sa poitrine. Poilu. Des cheveux rêches sous sa main, un visage en sueur. Il parvint à soulever un peu la tête pour regarder. C'était Hiémain. D'abord assis à son chevet, il s'était effondré sur le malade : les yeux clos, le teint terreux, les joues striées de larmes. Il pleurait sur Kennit. Celui-ci fut troublé par une émotion subite. La tête du garçon posée sur sa poitrine l'empêchait de respirer. Il voulut la repousser mais la chaleur des cheveux et de la peau sous sa main éveilla un désir inconnu. C'était comme s'il s'était réincarné dans ce gamin. Il pouvait le protéger, comme lui-même n'avait jamais été protégé. Il avait le pouvoir de conjurer les forces destructrices qui jadis avaient lacéré sa vie.

Après tout, ils n'étaient pas si différents l'un de l'autre. La vivenef ne l'avait-elle pas dit ? Le protéger revenait à assurer son propre salut.

Singulière sensation que ce pouvoir. Il s'offrait à assouvir une faim dévorante, anonyme, qui l'habitait depuis son enfance. Avant qu'il ait eu le temps de s'en étonner, Hiémain ouvrit les yeux. Son regard se posa sur le pirate, sombre, franc, empreint d'une expression de malheur sans fond qui se transforma subitement en émerveillement. Il leva la main pour lui toucher la joue. « Vous êtes vivant », murmura-t-il, empli d'une crainte respectueuse. Sa voix divaguait, comme s'il était pris de délire, mais la joie illuminait ses yeux. « Vous étiez en mille morceaux.

Exactement comme un vitrail, en mille morceaux. Tant de morceaux dans un homme ! Incroyable ! Pourtant, vous êtes revenu. » Ses paupières s'affaissèrent dans un soupir. « Merci. Merci. Je ne voulais pas mourir. »

Il cligna les yeux et, paraissant soudain s'éveiller, leva la tête et regarda autour de lui d'un air hébété. « J'ai dû m'évanouir, se dit-il à lui-même d'une petite voix. Je suis entré en transe, si profondément… Cela ne m'était jamais arrivé mais Bérandol m'avait prévenu… Je crois que j'ai de la chance d'avoir pu revenir. » Il se renversa brusquement

contre le dossier de sa chaise. « Je crois que nous avons tous les deux eu de la chance, conclut-il d'une voix pâteuse.

— Ma jambe... ça ne va pas. » Sans la tête du garçon sur sa poitrine, il lui était plus facile de respirer et de parler. Il était libre, maintenant, de se concentrer entièrement sur l'étrange sensation qu'il avait de son corps tronqué.

« Elle est engourdie. Je l'ai traitée avec de l'écorce de kwazi, pour supprimer la douleur pendant un temps. Vous devriez dormir tant que vous le pouvez. La souffrance va revenir. Nous n'avons pas assez d'écorce pour l'éliminer pour de bon.

— Tu me gênes », dit Etta d'une voix acerbe.

Hiémain sursauta d'un air coupable. Elle était à côté de lui, une tasse d'eau dans les mains. Il ne la gênait pas vraiment ; elle aurait pu tout simplement passer de l'autre côté du lit. Pourtant, il comprit le sens réel de ses paroles. « Je vous demande pardon », dit-il précipitamment, et il se leva. Il fit deux pas en titubant vers la porte puis s'effondra sur le plancher comme un chiffon. Il resta là, sans bouger, évanoui.

Etta s'exclama, agacée : « Je vais appeler un homme, qu'il l'emmène. » Le pirate fut affligé de voir le garçon qui gisait, inconscient. Elle lui tendit la tasse qui dégouttait d'eau.

Il sentit la fraîcheur de sa main aux longs doigts sur sa nuque tandis qu'elle lui soutenait la tête. Sa soif devint soudain ardente. C'était l'eau du navire ; ni fraîche ni froide, elle avait le goût du tonneau où elle avait séjourné. C'était du nectar. Il but tout d'un trait. « Encore, croassa-t-il quand elle reprit la tasse.

— Tout de suite. »

Il la suivit des yeux quand elle se retourna vers le pichet. Il remarqua au passage le garçon affaissé par terre. Tout à l'heure, il avait pensé à quelque chose, à ce propos, à quelque chose d'urgent qu'Etta devait faire. C'était important, mais il n'arrivait plus à se rappeler. Il commençait à flotter, à s'élever au-dessus du lit. L'expérience était à la fois déconcertante et agréable. La tasse d'eau revint. Il la vida en entier. « Je peux voler, dit-il. Maintenant que la douleur s'en est allée, je peux voler. C'était la douleur qui me retenait en bas. »

Elle lui sourit tendrement. « Tu as la tête qui tourne. Et puis tu es peut-être encore un peu ivre. »

Il hocha la tête. Il ne put s'empêcher de sourire d'un air béat. Une vague de reconnaissance l'envahit. Il avait vécu si longtemps avec la souffrance, et maintenant, elle était partie. C'était merveilleux. Son cœur se gonfla d'une gratitude qui engloba le monde entier.

C'était le gamin qui avait accompli ce miracle.

Il regarda Hiémain étalé sur le plancher. « Il est tellement bien,

ce garçon ! dit-il affectueusement. On tient beaucoup à lui, le navire et moi. » Il commençait à s'endormir mais parvint à reporter les yeux sur la femme. Elle lui effleurait la joue. Avec effort, il lui saisit la main. « Tu vas prendre soin de lui, pour moi, n'est-ce pas ? » Il promenait les yeux sur le visage d'Etta, de sa bouche à ses yeux, sans pouvoir saisir la figure en son entier. Il lui était trop pénible d'accommoder. « Je peux compter sur toi, n'est-ce pas ?

— C'est ce que tu veux ? questionna-t-elle à contrecœur.

— Plus que tout, déclara-t-il avec passion. Sois gentille avec lui.

— Si c'est ce que tu veux, très bien, dit-elle de mauvaise grâce.

— Bien, bien, approuva-t-il en lui serrant doucement les doigts. Je savais que je pouvais te demander cela. Maintenant, je vais dormir. » Et il ferma les yeux.

*

Quand Hiémain rouvrit les siens, il y avait un coussin sous sa tête et une couverture jetée sur lui. Il était étendu sur le plancher de la cabine du capitaine. Il chercha à retrouver ses esprits ; des fragments d'un rêve sur un vitrail flottaient en lui. Un gamin apeuré se cachait derrière le vitrail. Il était cassé. Sans savoir comment, Hiémain en avait rassemblé les morceaux. Le garçon lui en avait été reconnaissant. Non. Non, dans le rêve, c'était lui, le garçon... non, il avait réuni les morceaux de l'homme tandis que Bérandol et *Vivacia* lui donnaient des conseils, derrière un rideau d'eau. Il y avait un serpent et un dragon aussi. Une étoile à sept branches qui faisait atrocement mal. Puis il s'était réveillé, et Etta avait été agacée et...

Rien à faire. Il n'arrivait pas à rassembler les fragments. La longue journée s'était brisée en morceaux qu'il ne pouvait raccorder. Certains, il le savait, provenaient de ses rêves. D'autres semblaient implacablement réels. Avait-il vraiment amputé la jambe d'un homme plus tôt cette après-midi-là ? De tous ses souvenirs, celui-ci était le plus invraisemblable. Il ferma les yeux et chercha *Vivacia*, comme à tâtons. Il avait conscience d'elle, comme toujours quand il tendait son esprit. Entre eux, la communion était muette et constante. La vivenef paraissait distraite. Non qu'elle se désintéressât de lui mais elle était préoccupée par autre chose. Peut-être était-elle aussi désorientée que lui ? Allons ! Rester allongé là ne l'avançait à rien.

Il roula la tête et leva les yeux vers la couchette. La poitrine de Kennit se soulevait de façon rassurante sous le drap. Il avait une mine affreuse mais il était vivant. Au moins cette partie-là du rêve était-elle réelle.

Il respira profondément et, en s'aidant de ses bras, se hissa avec prudence, luttant pour franchir un mur de vertige. Jamais une transe

ne l’avait à ce point affaibli. Il ne savait pas encore très bien ce qu’il avait fait, il n’était même pas certain d’avoir fait quelque chose. Au monastère, au cours de ses transes, il avait appris à s’immerger entièrement dans son art, et les différentes tâches qu’il accomplissait devenaient acte de création. Il lui semblait qu’il avait appliqué la même méthode pour soigner Kennit mais il ne comprenait pas de quelle manière il y était parvenu. Il ne se souvenait pas de s’être préparé à une transe.

Une fois sur pied, il avança à pas précautionneux jusqu’à la couchette. Etait-ce cela qu’on ressentait quand on était ivre ? Vacillant et étourdi, les couleurs trop vives, les contours des objets trop nets ? C’était désagréable. Comment pouvait-on volontairement rechercher ces sensations ? Il s’arrêta au bord du lit. Il redoutait d’examiner les pansements de Kennit mais il le fallait. La jambe continuait peut-être à saigner. Dans ce cas, Hiémain n’avait aucune idée de ce qu’il ferait. Il désespérerait. Il tendit la main avec circonspection vers la couverture.

« Ne le réveille pas, s’il te plaît. »

La voix d’Etta était si douce qu’il la reconnut à peine. Il se tourna d’un bloc pour la regarder. Elle était assise dans un fauteuil, dans un coin de la pièce. Elle avait les yeux caves, il ne l’avait jamais remarqué. Elle faisait courir une aiguille sur une étoffe bleu foncé étalée sur ses genoux. Elle leva la tête, cassa le fil avec ses dents, retourna son ouvrage et commença un nouvel ourlet.

« Il faut que je voie s’il saigne encore. » Ses paroles résonnèrent pâteuses et déformées à ses propres oreilles.

« Il ne semble pas. Mais si tu défais les bandages pour examiner la plaie, tu risques de le faire saigner à nouveau. Il vaut mieux ne pas y toucher.

— Il s’est réveillé ? » Sa tête commençait à s’éclaircir.

« Brièvement. Juste après que tu l’as... ramené. Je lui ai donné à boire, beaucoup. Puis il s’est rendormi. Il dort depuis. »

Hiémain se frotta les yeux. « Depuis combien de temps ?

— Presque toute la nuit, dit-elle placidement. Le jour va bientôt se lever. »

Il ne s’expliquait pas la gentillesse qu’elle montrait à son égard. Non qu’elle le regardât avec chaleur ni qu’elle lui sourît. Mais quelque chose, une note de jalousie ou de méfiance omniprésente, avait disparu de sa voix. Hiémain était content qu’elle ne semblât plus le détester mais il ne savait pas très bien comment réagir. « Eh bien, dit-il niaisement, je crois que je devrais retourner dormir un petit moment.

— Dors ici, suggéra-t-elle. C’est propre et il fait chaud. Et tu es près de Kennit s’il a besoin de toi.

— Merci », répondit-il gauchement. Il hésitait à s’allonger ici,

sur le plancher. Son lit, c'était le pont, où qu'il aille sur le navire, mais l'idée qu'on l'observe pendant son sommeil le dérangeait. Ce qui se produisit alors fut encore plus étrange. Elle secoua son ouvrage, le tint en l'air entre eux deux ; son regard passait de lui à son travail puis revenait sur lui. C'était une culotte qu'elle mesurait du regard pour vérifier si elle lui irait. Il eut l'impression qu'il devait dire quelque chose mais il ignorait quoi. Elle replia la culotte sur ses genoux sans faire de commentaires, renfila son aiguille et reprit son travail.

Il retourna à sa couverture, comme un chien docile, et s'en enveloppa comme d'un châle, ne pouvant se résoudre à s'allonger. Puis il contempla Etta jusqu'à ce qu'elle lui rendît son regard. « Comment êtes-vous devenue pirate ? » lui demanda-t-il brusquement, surpris lui-même par ses propres paroles.

Elle inspira, puis répondit pensivement, sans un soupçon de regret dans la voix. « Je faisais la putain dans une maison à Partage. Kennit s'est pris d'amitié pour moi. Un jour, je l'ai aidé à tuer des hommes qui l'avaient attaqué. Après quoi, il m'a sortie du bordel et m'a amenée ici. D'abord, je me demandais pourquoi il m'avait prise sur son bateau, je ne savais pas ce qu'il attendait de moi. Puis, au bout d'un certain temps, j'ai compris son intention. Je pouvais être bien plus qu'une putain, si je voulais. Il me donnait ma chance. »

Il la regarda, les yeux ronds, choqué. Non parce qu'elle avait avoué avoir tué pour Kennit ; c'était bien le moins pour un pirate. Mais elle s'était elle-même traitée de putain. C'était un mot d'homme, l'injure dégradante qu'on lance à une femme. Mais elle ne paraissait pas avoir honte. Elle brandissait le mot comme une épée, tranchant toutes les idées préconçues qu'il s'était faites sur elle. Elle avait gagné sa vie avec son sexe et ne semblait pas le regretter. Il sentit naître en lui un étrange frisson d'intérêt. Il la vit tout à coup comme un être plus fort. « Qu'est-ce que vous faisiez avant d'être une putain ? » Peu habitué à prononcer le mot, il l'accentua exagérément. Il n'avait pas eu l'intention de le faire sonner ainsi ni même de poser la question. Etait-ce *Vivacia* qui l'y avait poussé ?

Etta fronça les sourcils, pensant qu'il lui en faisait reproche. Elle le regarda bien en face, l'œil éteint, et répondit : « J'étais une fille de pute. » Puis, avec une pointe de défi, elle lui demanda à son tour : « Et toi, qu'est-ce que tu faisais avant de devenir l'esclave de ton père sur ce bateau ?

— J'étais prêtre de Sâ. Du moins, j'étais novice. »

Elle leva un sourcil. « Vraiment ? Je préfère être une putain. »

Ces paroles mirent un point final à la conversation. Il n'y avait rien à répondre. Il ne se sentait pas offensé. Elle avait fait clairement ressortir le gouffre qui les séparait, démontrant l'impossibilité de toute communication et, par là même, de toute offense mutuelle. Elle reprit

sa couture, la tête penchée. Son visage était d'une impassibilité appliquée. Hiémain sentit qu'il avait perdu une occasion. Tout à l'heure, il lui avait semblé qu'elle lui ouvrait une porte. Maintenant, la barrière était de nouveau là, aussi solide que jamais. Pourquoi devrait-il y attacher de l'importance ? La profondeur de sa déception l'étonna. Parce qu'Etta était le moyen détourné d'influencer Kennit, parce que Hiémain pouvait un jour avoir besoin de sa bienveillance, lui souffla une petite voix sournoise. Il écarta cette pensée. Parce qu'elle est, elle aussi, une création de Sâ, se dit-il avec fermeté. Je devrais faire un effort pour me lier d'amitié avec elle, pour elle-même, et non pour l'influence qu'elle peut exercer sur Kennit. Elle ne ressemble à aucune femme que j'aie connue et je ne peux résister à l'envie de percer son mystère.

Il ferma les yeux en s'efforçant de se débarrasser de tout faux-semblant. Il reprit la parole avec sincérité. « S'il vous plaît, peut-on réessayer ? J'aimerais que nous soyons amis. »

Elle leva les yeux, surprise. Puis elle eut un sourire sans joie. « Au cas où je pourrais te sauver la vie plus tard ? En intervenant auprès de Kennit ?

— Non, protesta-t-il.

— Tant mieux. Parce que, là-dessus, je n'ai aucune influence sur lui. » Elle baissa le ton. « Ce qui existe entre Kennit et moi, je ne m'en servirais pas de cette façon. »

Hiémain sentit une ouverture. « Et je ne vous le demanderais pas. C'est seulement... ce serait bien de pouvoir parler à quelqu'un. Simplement parler. Il m'est arrivé tant de choses récemment. Tous mes amis sont morts, mon père me méprise, les esclaves que j'ai aidés n'ont pas l'air de se rappeler ce que j'ai fait pour eux, je soupçonne Sâ'Adar de vouloir en finir avec moi... » Sa voix se réduisit à un murmure quand il se rendit compte qu'il devait avoir l'air de s'apitoyer sur son sort. Il prit une inspiration puis poursuivit sur un ton qui lui parut encore plus larmoyant : « Je suis plus seul que je l'ai jamais été. Et je ne sais pas du tout ce que je vais devenir.

— Qui le sait ? lui demanda Etta durement.

— Avant, je le savais, répondit-il à mi-voix, s'absorbant en lui-même. Quand j'étais au monastère, la vie semblait s'étendre devant moi comme une route brillante. Je savais que je poursuivrais mes études. Je savais que j'excellais dans le travail que j'avais choisi. J'adorais ma vie, sincèrement. Je n'avais aucun désir d'y changer quoi que ce soit. Alors on m'a rappelé à la maison, mon grand-père est mort, et mon père m'a forcé à embarquer sur le navire. Depuis, je n'ai plus voix au chapitre. Chaque fois que j'essaye de reprendre ma vie en main, je n'aboutis qu'à la faire dévier de façon encore plus aberrante. »

Elle cassa le fil d'un coup de dents. « Tout ça me paraît normal, à moi. »

Il secoua tristement la tête. « Je l'ignore. Peut-être, pour les autres. Je sais seulement que je n'étais pas habitué à cela, ce n'est pas ce que j'attendais. J'essaie de trouver le moyen de revenir à mon point de départ pour rétablir ma vie d'avant, mais...

— Tu ne peux pas revenir en arrière, lui dit-elle franchement, d'une voix neutre. Cette partie-là de ta vie est terminée. Mets-la de côté comme une étape achevée. C'en est fini pour toi. Personne ne peut décider de ce que sera sa vie. » Elle leva vers lui un regard qui le transperça. « Sois un homme. Tâche de découvrir où tu te trouves maintenant et repars de là, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Accepte et tu pourras survivre. Si tu restes en arrière, en répétant que ce n'est pas ta vie, que tu n'es pas fait pour ça, tu passeras à côté. Il se peut que tu n'en meures pas mais autant être mort, pour ce que ça te rapportera, à toi ou aux autres. »

Hiémain était abasourdi. Aussi dures qu'elles soient, ces paroles étaient remplies de sagesse. Presque machinalement, il adopta une respiration de méditation, comme s'il s'agissait d'un précepte de Sâ sorti tout droit des écritures. Il en étudia la pensée en la poussant jusqu'à ses conclusions logiques.

Oui, ces pensées venaient de Sâ, elles en étaient dignes. Accepte. Repars de zéro. Retrouve l'humilité. Il avait préjugé de sa vie. Son plus grand défaut, Bérandol l'avait mis en garde. Il avait l'occasion de faire le bien, là, s'il s'en donnait la peine. Pourquoi avait-il absolument voulu retourner à son monastère, comme si Sâ n'existait que là-bas et pas ailleurs ? Que venait-il de dire à Etta ? Que plus il essayait de reprendre sa vie en main, plus il la faisait dévier. Ce n'était guère étonnant. Il était allé contre les desseins que Sâ avait formés pour lui.

Il comprit soudain ce que les esclaves avaient dû ressentir quand les fers étaient tombés de leurs chevilles et de leurs poignets. Les paroles d'Etta l'avaient libéré. Il pouvait lâcher les buts qu'il s'était lui-même imposés. Il lèverait les yeux, regarderait autour de lui et verrait quelle voie Sâ lui ferait clairement signe d'emprunter.

« Cesse de me dévisager comme ça », dit-elle sur un ton impérieux où perçait une pointe de malaise. Hiémain baissa aussitôt la tête.

« Je ne... Je veux dire, je n'avais pas l'intention de vous dévisager. Vos paroles ont fait surgir en moi des idées... Etta, où avez-vous appris de telles choses ?

— Quelles choses ? demanda-t-elle, tout à fait soupçonneuse à présent.

— Accepter la vie et en prendre son parti... » Exprimé à haute

voix, le concept paraissait si simple. Tout à l'heure, ces mots avaient résonné en lui comme de grandes cloches de vérité. C'était juste, ce qu'on disait : l'illumination, c'est simplement la vérité énoncée au bon moment.

« Dans un bordel. »

Cette révélation même ouvrit son esprit à la lumière. « Alors Sâ est vraiment là, aussi, dans toute sa sagesse et dans toute sa gloire. »

Elle sourit des lèvres et peut-être aussi des yeux. « A en juger d'après le nombre d'hommes qui grognent son nom quand ils en ont fini, je dirais que Sâ est bien là, c'est certain. »

Hiémain détourna le regard. L'image était désagréablement saisissante. « Cela doit être pénible de gagner sa vie comme ça, lâcha-t-il étourdiment.

— Tu crois ? fit-elle avec un petit rire cassant. Ça m'étonne de t'entendre dire ça. Mais tu n'es encore qu'un gamin. La plupart des hommes nous déclarent qu'ils aimeraient bien gagner leur vie en s'allongeant sur le dos. Ils croient qu'on a la belle vie, nous les marchandes de « plaisir ». »

Hiémain réfléchit un moment. « Moi, je crois que ce doit être très dur d'être à ce point intime et vulnérable avec un homme pour lequel on n'a aucun sentiment. »

L'espace d'une fraction de seconde, les yeux d'Etta s'assombrirent et devinrent pensifs. « Au bout d'un moment, les sentiments disparaissent, dit-elle d'une voix presque enfantine. Et c'est un soulagement. Tout devient beaucoup plus facile. Alors, ce n'est pas pire que n'importe quel sale boulot. A moins qu'on tombe sur un homme qui fasse mal. Et encore... on peut se faire mal en travaillant n'importe où : les fermiers sont encornés par leurs béliers, les ouvriers agricoles dégringolent des arbres fruitiers, les pêcheurs perdent des doigts ou se noient... »

Sa voix s'éteignit. Elle reporta les yeux sur sa couture. Hiémain garda le silence. Au bout d'un moment, un pâle sourire apparut sur les lèvres d'Etta. « Kennit m'a rendu mes sentiments. Je l'ai haï pour cela. C'est la première chose qu'il m'a réappris à ressentir : la haine. Je savais que c'était dangereux. C'est dangereux, pour une putain, d'avoir des sentiments. Et je l'ai haï encore davantage quand j'ai compris qu'il m'avait fait de nouveau éprouver des émotions. »

Pourquoi ? Mais Hiémain ne posa pas la question. Il n'en eut pas besoin.

« Il est venu au bordel, un jour, et a regardé autour de lui, fit-elle d'une voix lointaine. Il était très élégant, très propre. Une veste de drap vert foncé avec des boutons d'ivoire et des flots de dentelle blanche sur la poitrine et aux manchettes... Il n'était jamais venu chez Béthel avant, mais je savais qui il était. Même alors, presque tout le

monde à Partage savait qui était Kennit. Il ne venait pas au bordel comme la plupart des hommes, avec un ou deux amis, ou tout l'équipage. Il ne fanfaronnait pas, il n'était pas ivre. Il venait seul, sobre, et il savait ce qu'il voulait. Il nous a regardées, bien regardées, et il m'a choisie. « Elle fera l'affaire », il a dit à Béthel. Alors il a commandé la chambre qu'il voulait et le repas. Il a payé Béthel, là, devant tout le monde. Puis il s'est avancé vers moi comme si nous étions déjà seuls. Il s'est penché, j'ai cru qu'il allait m'embrasser. Il y en a qui font ça. Mais il a humé l'air. Alors, il m'a ordonné d'aller me laver. Oh, quelle humiliation ! Qu'une putain puisse se sentir humiliée, ça, on ne le croirait pas. Eh bien, si, elle peut. Néanmoins, j'ai fait ce qu'il exigeait. Je suis montée et j'ai fait ce qu'il demandait, ni plus ni moins. J'étais en rage et j'ai été froide comme de la glace avec lui. Je m'attendais à ce qu'il me gifle, qu'il me repousse ou qu'il se plaigne à Béthel. Mais, au contraire, ça a paru lui convenir. »

Elle se tut. Le silence résonna un instant aux oreilles de Hiémain. Il ne voulait pas en entendre davantage et, pourtant, il espérait avidement qu'elle allait continuer. C'était du voyeurisme, pur et simple, une intense curiosité qu'il avait d'apprendre en détail ce qui se passe entre un homme et une femme. Il connaissait la mécanique physique, on ne lui avait jamais caché cet aspect-là. Mais le fait de savoir comment on fait n'éclaire pas sur la façon dont cela se passe. Il attendit, les yeux fixés sur les pieds d'Etta. Il n'osait pas regarder son visage.

« A chaque fois après ça, c'était pareil. Il venait, il me choisissait, il me disait d'aller me laver, et il me prenait. C'était si froid avec lui. Les autres qui venaient au bordel, ils faisaient un peu semblant. Ils flirtaient, ils riaient avec les filles. Ils racontaient des histoires pour voir celle qui écoutait le mieux. Ils se comportaient comme si nous avions notre mot à dire. Ils nous rendaient rivales. Certains dansaient même avec les putains ou apportaient de petits cadeaux, des friandises ou des parfums pour leurs préférées. Pas Kennit. Même quand il a commencé à m'appeler par mon nom, cela restait toujours une transaction. »

Elle secoua la culotte, la remit à l'endroit et recommença à coudre. Elle reprit haleine, comme si elle allait continuer. Puis elle secoua très légèrement la tête et poursuivit son ouvrage. Hiémain ne savait que dire. Bien que fasciné par son histoire, il se sentait tout à coup terriblement fatigué. Il souhaitait se rendormir mais il savait que, même s'il s'étirait sur le sol, il ne pourrait trouver le sommeil. Dehors, la nuit pâlissait. Bientôt, ce serait l'aube. Il eut un rapide frémissement de triomphe. Il avait amputé la jambe de Kennit hier et, aujourd'hui, le pirate était toujours en vie. Il avait réussi. Il l'avait sauvé.

Puis il se fit de sévères reproches. Si le pirate vivait encore,

c'était seulement parce que sa volonté avait coïncidé avec celle de Sâ. Penser autrement était présomptueux. Il jeta un coup d'œil à son patient. Sa poitrine se soulevait régulièrement. Pourtant, il savait déjà, avant d'avoir regardé, que Kennit était vivant. *Vivacia* le savait et, à travers elle, il le savait aussi. Il n'avait pas envie de réfléchir à cette relation ni de s'interroger sur sa force. Il était déjà assez pénible d'être ainsi attaché au navire. Il ne voulait pas partager ce genre de lien avec le pirate.

Etta émit un petit bruit, comme si elle retenait son souffle. Hiémain reporta son attention sur elle. Elle ne le regardait pas. Elle avait les yeux fixés sur son ouvrage. Pourtant, elle rayonnait d'une fierté tranquille. Apparemment, après avoir mûrement réfléchi, elle avait décidé de lui dire quelque chose. Il l'écouta en silence.

« J'ai cessé de haïr Kennit quand j'ai compris ce qu'il me donnait, chaque fois qu'il venait. L'honnêteté. Il me préférait, et il ne craignait pas de le montrer. Devant tout le monde, il me choisissait, à chaque fois. Il ne m'appâtait pas par des minauderies, des afféteries. Je correspondais à ce qu'il voulait, et j'étais à vendre, alors il m'achetait. Il me montrait que, tant que je serais une putain, nous ne partagerions jamais autre chose. Une honnête transaction. »

Un étrange petit sourire flotta sur ses lèvres. « Parfois, Béthel lui proposait d'autres femmes. Elle en avait beaucoup. Certaines étaient plus distinguées que moi, beaucoup plus belles, d'autres connaissaient des moyens exotiques de plaire à un homme. Béthel cherchait de la sorte à se gagner ses faveurs. Elle faisait ça avec les clients de la maison, pour se conserver leur loyauté. Elle leur proposait de la variété et les tentaient pour susciter chez eux de nouveaux… besoins. Cela lui déplaisait que Kennit en revienne toujours à moi. Elle se sentait moins importante, je crois. Une fois, devant tout le monde, elle lui a demandé : « Pourquoi Etta ? Cette grande perche ! D'un commun, d'un ordinaire ! J'ai des courtisanes qui ont fréquenté les plus belles maisons de Chalcède. Ou, si vous aimez mieux l'innocence, j'ai d'adorables petites vierges qui viennent de la campagne. Vous pouvez vous offrir ce qu'il y a de mieux chez moi. Pourquoi préférez-vous une pute de second choix ? » » Le petit sourire d'Etta anima ses yeux. « Elle croyait lui faire honte, devant les autres clients. Comme s'il se souciait de ce qu'ils pouvaient penser ! Mais il a répondu : « Je ne confonds jamais le coût d'une chose avec sa valeur. Etta, va te laver. Je monte. » Après cela, toutes les autres filles m'ont appelée « la putain de Kennit ». Elles voulaient me blesser. Mais le surnom ne m'a jamais dérangée. »

Manifestement, Kennit était plus profond que Hiémain ne l'avait cru. La plupart des marins ne regardaient pas au-delà du visage et du corps d'une putain quand ils faisaient leur choix. Mais

apparemment, Kennit avait vu au-delà. D'un autre côté, peut-être la femme se mentait-elle à elle-même. Il lui jeta un rapide coup d'œil. Le malaise l'envahit. D'où avait jailli cette idée ? L'espace d'un instant, il avait senti la brûlure de la jalousie. Cela venait-il du navire ? Il éprouva soudain le besoin d'aller parler avec *Vivacia*.

Quand il se leva, ses genoux craquèrent. Le bas de son dos était tout raidi, et ses épaules douloureuses. Quand avait-il dormi dans un vrai lit, dormi jusqu'à se réveiller spontanément ? Il devrait bien, un jour ou l'autre, tenir compte des besoins de son corps, sans quoi celui-ci ferait valoir ses exigences de nourriture et de repos. Bientôt, se promit-il. Dès qu'il se sentirait en sécurité, il s'occuperait de lui-même. « C'est l'aube, dit-il gauchement. Il faut que j'aille voir le navire et mon père. Et que je dorme aussi un peu. Vous m'enverrez chercher si Kennit se réveille ?

— S'il a besoin de toi », répondit froidement Etta. Peut-être était-ce là le but de toute la conversation : faire comprendre sans ambiguïté à Hiémain qu'elle avait droit de priorité sur Kennit. Le voyait-elle comme une menace, d'une certaine façon ? Il conclut qu'il n'en savait pas suffisamment sur les femmes. Elle porta son ouvrage à la bouche, cassa le fil d'un coup de dents puis se leva à son tour en secouant le vêtement qu'elle venait d'achever. « Pour toi », prononça-t-elle avec brusquerie en lui lançant la culotte, qu'il attrapa maladroitement au vol. Une jambe de la culotte lui battit légèrement la joue.

« Merci », dit-il, hésitant.

Elle ne le regarda ni ne répliqua. Elle ouvrit un coffre à vêtements, fouilla à l'intérieur, en sortit une chemise. « Tiens. Ça devrait t'aller. C'est une de ses vieilles chemises. » Elle passa brièvement le doigt sur l'étoffe. « C'est un très beau tissage. Il connaît la qualité, celui-là.

— C'est sûr, répondit Hiémain. Il vous a choisie, comme vous me l'avez dit. » Il s'essayait pour la première fois à la galanterie. Mais son compliment, qui rendit un son un peu artificiel, resta gauchement suspendu entre eux. Elle le dévisagea, tâchant de déterminer si les mots recelaient une insulte. Le garçon se sentit rougir. Qu'est-ce qui lui avait pris de dire une chose pareille ? Elle lui lança alors la chemise qui déploya ses ailes comme un oiseau blanc et lui tomba dans les mains. C'était une belle chemise, au tissu lourd, solide et souple, beaucoup trop belle pour qu'on s'en débarrasse avec autant de désinvolture. Etait-ce un message, qu'Etta elle-même avait à peine conscience de faire passer ? Il plia les vêtements sur son bras. « Merci pour les habits », répéta-t-il, résolu à se montrer poli.

Elle braqua les yeux sur lui. « Kennit désire certainement que tu les portes. » Puis elle ajouta, étouffant la gratitude qui montait en

lui : « Tu vas t'occuper de lui. Il exige la propreté de ceux qui l'entourent. Tu devrais prendre le temps de te laver, aujourd'hui, cheveux y compris.

— Je ne suis pas... », commença-t-il, puis il s'interrompit. Il était sale. Il se rendit compte qu'il puait. Il s'était nettoyé les mains après l'amputation mais il ne s'était pas lavé depuis des jours. « Bien », dit-il avec humilité. Et il quitta la cabine.

Le désordre et la promiscuité sur le bâtiment capturé semblaient presque normaux, à présent. Les montants de porte fendus, les taches de sang sur les ponts et sur les cloisons n'accrochaient plus son regard. En émergeant à l'air libre, il s'effaça pour laisser passer un couple de faces-de-carte. L'homme, un peu simplet, d'après le souvenir de Hiémain, s'appelait Dedge. C'était un de ceux qu'Etta avait choisis pour tenir Kennit. Il était toujours en compagnie de Saila, plus jeune et plus vive. Ils remarquèrent à peine le garçon tant ils étaient absorbés l'un par l'autre. La vie réapparaissait, il aurait dû s'y attendre. Après un désastre, c'était toujours le premier signe que l'espoir renaissait. Les hommes et les femmes formaient des couples. Il les suivit des yeux avec curiosité, en se demandant où ils pourraient trouver un coin tranquille. Etaient-ils esclaves depuis longtemps ? Se souciaient-ils encore d'intimité ? Il s'aperçut alors qu'il les regardait, les yeux écarquillés et, avec un mouvement d'agacement contre lui-même, il se rappela à l'ordre. Il avait des tâches à accomplir : s'entretenir avec *Vivacia*, aller voir son père, manger, se laver, dormir, s'occuper de Kennit. Sa vie soudain prenait forme, avec un emploi du temps et un but précis. Il poursuivit son chemin.

La *Vivacia* était toujours ancrée dans la petite crique. Une nuit seulement s'était-elle écoulée depuis qu'ils s'étaient cachés là ? Le soleil qui dissipait la brume matinale serait bientôt assez fort pour réchauffer l'air. La figure de proue contemplait le large chenal, comme si elle montait la garde. Peut-être était-ce, en effet, ce qu'elle faisait.

« Je me demande si l'autre navire nous retrouvera jamais, dit-elle tout haut en réponse à la pensée muette de Hiémain. Comment peuvent-ils savoir où nous sommes ?

— J'ai l'impression que Kennit et Sorcor naviguent ensemble depuis longtemps. Ils ont leurs façons de faire, qu'ils transmettent à leur équipage. D'ailleurs, Kennit est toujours vivant.

D'ici peu, il se portera peut-être assez bien pour nous guider jusqu'à Anse-au-Taureau, suggéra-t-il, pour tenter de rassurer la vivenef.

— Peut-être, concéda-t-elle à contrecœur. Mais je me sentirais mieux si nous étions déjà en route. Il a survécu à la nuit, c'est vrai. Mais il est loin d'être fort et rétabli. Hier, il est mort quand il a cessé de lutter. Aujourd'hui, il s'accroche à la vie. Ses rêves sont agités, cela

ne me plaît pas. J'aimerais mieux qu'il soit entre les mains d'un véritable guérisseur. »

Hiémain fut piqué au vif. Certes, il n'était pas un guérisseur confirmé mais elle aurait pu lui exprimer quelque admiration devant ce qu'il avait accompli jusqu'ici. Il baissa les yeux vers le pont où il avait pratiqué l'opération rudimentaire. Le sang de Kennit, qui s'était répandu autour de son corps allongé, avait dessiné le sinistre contour de sa jambe mutilée et de sa hanche, non loin de l'empreinte sanglante et ineffaçable de la main de Hiémain. L'ombre du pirate persisterait-elle de même ? Mal à l'aise, le garçon y traîna son pied nu.

Il eut l'impression de promener les doigts sur un instrument à cordes, à ceci près que la corde sollicitée ne rendit pas de son. La vie de Kennit se mit soudain à chanter avec la sienne. Il chancela sous la violence du choc et s'assit sans douceur sur le pont. Au bout d'un moment, il essaya de définir pour lui-même la nature de ce contact. Il ne s'agissait pas des souvenirs de Kennit ni de ses pensées ni de ses rêves. Mais il avait eu une conscience aiguë du pirate. Il compara le phénomène au pouvoir qu'ont ainsi un parfum, une odeur de réveiller brusquement des souvenirs précis, mais la sensation avait été cent fois plus intense. La présence de Kennit l'avait presque fait sortir de lui-même.

« Maintenant, tu as un aperçu de ce que j'éprouve », dit la vivenef à mi-voix. Puis elle ajouta : « Je ne pensais pas que cela pouvait t'atteindre de cette manière.

— Qu'est-ce que c'était ?

— La force du sang. Le sang a une mémoire. Le sang ne se souvient pas des jours, des nuits, des événements : le sang se souvient de l'identité. »

Hiémain garda le silence, s'efforçant de saisir pleinement le sens de ces paroles. Il tendit la main vers l'ombre de Kennit répandue sur le pont. Alors, il retira les doigts. Toute la curiosité du monde ne le pousserait pas à retenter l'expérience. La puissance du phénomène l'avait étourdi et l'avait quasiment expulsé de lui-même.

« C'est ce que tu as ressenti, toi, ajouta la vivenef, en répondant à sa pensée. Toi, qui as ton propre sang dans les veines. Au moins, tu possèdes un corps, des souvenirs, une identité. Tu peux écarter Kennit et dire : « Il n'est pas moi. » Mais je n'ai rien de tout cela. Je ne suis que du bois imprégné des souvenirs de ta famille. Celle que tu appelles *Vivacia* s'est bricolé une identité. Quand le sang de Kennit m'a imbibée, j'étais dans l'incapacité de le refuser. Comme la nuit de la révolte des esclaves, quand ils sont entrés en moi, les uns après les autres, j'ai été dans l'incapacité de les repousser.

« La nuit où tout ce sang a été versé... Imagine-toi noyé dans des identités, non pas une ou deux, mais des dizaines. Ils

s'effondraient sur mes ponts, ils mouraient mais, à mesure que leur sang me pénétrait, je devenais leur réceptacle. Qu'ils soient esclave ou membre d'équipage, cela revient au même. Ils sont venus s'ajouter à moi. Parfois, Hiémain, c'en est trop. Je suis entraînée dans leur spirale, je parcours leurs chemins de sang, et je sais qui ils étaient, précisément. Je ne peux me délivrer de ces fantômes. Seule ton influence est plus puissante, toi qui me possèdes doublement : par ton sang qui a pénétré mes planches et par ton esprit lié au mien.

— Je ne vois vraiment que dire, répondit-il piteusement.

— Tu crois que je ne le sais pas déjà » ? rétorqua-t-elle avec amertume.

Un long silence tomba entre eux. Hiémain eut l'impression que des planches mêmes du pont émanait un froid qui le pénétrait. Il s'en fut furtivement, ses nouveaux habits sous le bras, mais il emportait avec lui la certitude que, où qu'il aille, il ne la libérerait pas de sa présence. Accepte la vie comme elle vient. C'étaient les paroles d'Etta, tout à l'heure. Alors, elles lui avaient paru éclairantes. Il essaya de s'imaginer résigné déjà, ayant accepté que leurs destins soient liés pour toujours. Il secoua la tête.

« Si c'est ta volonté, ô Sâ, je ne peux m'y soumettre avec joie », dit-il à mi-voix. Ce fut douleur de sentir *Vivacia* faire écho à sa prière.

*

Le soleil était déjà haut quand, des heures plus tard, la *Marietta* les retrouva. Le navire portait une longue éraflure sur le bordage tribord que des matelots s'affairaient déjà à réparer. Marque plus éloquente encore du combat et de la victoire, un chapelet de têtes coupées se balançait à la proue. Le cri de la vigie avait fait sortir Hiémain sur le pont. Il contemplait, écœuré et fasciné, le bâtiment à l'approche. Il avait assisté au carnage, la nuit où les esclaves s'étaient révoltés et emparés de la *Vivacia*. Mais ces trophées allaient au-delà du massacre, ils témoignaient d'une sauvagerie calculée qu'il ne pouvait comprendre tout à fait.

La foule massée le long de la lisse, à côté de lui, acclama les dépouilles sanglantes. Pour eux, les têtes ne représentaient pas seulement le Gouverneur qui avait fermé les yeux sur l'esclavage mais Chalcède, qui faisait preuve de la plus grande cupidité dans son marché aux esclaves. Alors que la *Marietta* approchait, Hiémain distingua d'autres signes de la bataille avec la galère de patrouille. Certains pirates portaient des bandages rudimentaires. Ce qui ne les empêchait nullement de sourire et de faire des signes à leurs compagnons de la *Vivacia*.

Quelqu'un tira Hiémain par la manche. « La femme, elle dit

qu'il faut que vous veniez vous occuper du capitaine », déclara Dedge d'un ton maussade. Le garçon le regarda avec attention, enregistrant la figure et le nom dans sa mémoire. Il s'efforça de voir l'homme au-delà de l'esclave aux tatouages tentaculaires : des yeux gris-bleu, des cheveux réduits à une frange au-dessus des oreilles. Malgré son âge, ses muscles saillaient à travers ses haillons. Etta se l'était déjà approprié. Il portait une ceinture de soie à la taille. « La femme », l'avait-il appelée, comme s'il s'était agi d'un titre, comme si elle était la seule femme à bord. Hiémain se dit qu'en un sens, c'était vrai. « Je viens tout de suite », répondit-il.

La *Marietta* mouillait l'ancre. Bientôt, on amènerait une embarcation et Sorcor aborderait pour faire son rapport à Kennit. Hiémain ignorait pourquoi le capitaine l'avait demandé, mais peut-être ce dernier lui permettrait-il de rester pendant la visite de Sorcor. Plus tôt, il était allé voir son père, qui avait insisté pour qu'il recueillît le plus de renseignements possible sur les pirates. Il s'efforça de repousser le souvenir de ce moment pénible.

Le confinement et la souffrance avaient rendu Kyle plus tyrannique que jamais ; il semblait croire que son fils était désormais son unique sujet. En vérité, le garçon se sentait à peine tenu d'être loyal envers lui, sauf par un reste de sens du devoir. Il trouvait risible son obstination à le convaincre d'espionner et de comploter afin de reprendre le navire. Mais il n'avait pas ri ; il l'avait seulement laissé fulminer pendant qu'il le soignait et le persuadait d'avaler le pain sec et l'eau croupie, seule ration qu'on lui accordait. Il était plus facile de ne pas interrompre son flot de paroles. Il hochait la tête sans répondre grand-chose. S'il avait tenté d'expliquer à Kyle leur situation à bord, il n'aurait abouti qu'à le mettre en rage. Il le laissait entretenir le rêve farfelu qu'un jour ou l'autre ils reprendraient le contrôle du bâtiment. C'était plus simple. Bientôt, ils atteindraient Anse-au-Taureau et devraient tous deux affronter leur nouvelle situation. Il n'allait pas batailler avec son père pour lui faire prendre conscience de la réalité : la réalité s'en chargerait bien elle-même.

Il frappa à la porte puis entra à la réponse douce d'Etta. Kennit était réveillé. Il tourna la tête pour le saluer avec un : « Elle ne veut pas m'aider à m'asseoir !

— Elle a raison. Vous ne devriez pas vous asseoir. Pas encore, répondit Hiémain. Il faut rester allongé et vous reposer complètement. Comment vous sentez-vous » ? ajouta-t-il en posant la main sur le front du pirate.

Kennit roula la tête pour éviter le contact. « Très mal. Oh, ne me demande pas ce que je ressens. Je suis vivant –, qu'importe ce que je ressens ? Sorcor va venir, tout frais de son triomphe, et me voilà moi, allongé, mutilé et puant comme un cadavre. Je ne veux pas qu'on

me voie ainsi. Aide-moi au moins à m'asseoir.

— Il ne faut pas, protesta Hiémain. Le sang est en repos, pour le moment. Restez tranquillement allongé. Si vous vous asseyez, les réservoirs des organes vont se modifier, faire déborder le sang qui devra alors trouver une sortie par votre plaie. Ça, je l'ai bien appris au monastère.

— Et ça, je l'ai bien appris sur le pont : un capitaine pirate qui ne peut plus commander son équipage se change aussitôt en appât à poisson. Je serai assis quand Sorcor viendra.

— Même si cela doit vous tuer ? demanda Hiémain à mi-voix.

— Tu contestes ma volonté ? répliqua brusquement Kennit.

— Non, pas votre volonté, votre bon sens. Pourquoi vouloir mourir ici, dans votre lit, à seule fin d'impressionner un homme qui m'a impressionné, moi, par sa loyauté à toute épreuve à votre égard ? Je crois que vous mésestimez votre équipage. Ils ne vont pas s'en prendre à vous pour la raison que vous avez besoin de repos.

— Petit impertinent ! » déclara Kennit avec dédain. Il détourna la tête et se mit à contempler la cloison. « Que sais-tu de la loyauté, que sais-tu du commandement d'un navire ? Je te répète, moi, que je ne veux pas être vu ainsi. » Soudain, Hiémain reconnut la note qui perçait dans sa voix.

« Pourquoi n'avez-vous pas averti que la douleur était revenue ? L'essence d'écorce de kwazi peut l'engourdir. Vous aurez les idées plus claires sans être distrait par la souffrance. Et vous serez en mesure de vous reposer.

— Tu veux dire que je serai plus malléable si je suis drogué ? lança le pirate d'un ton hargneux. Tu ne cherches qu'à m'imposer ta volonté. » Il porta à son front une main tremblante. « J'ai la migraine ; quel rapport avec la jambe ? Ce n'est pas plutôt l'effet d'un poison que tu m'as donné ? » Malgré son épuisement, il parvint à afficher un amusement sournois. Manifestement, il croyait avoir surpris Hiémain la main dans le sac.

Bouleversé, le garçon fut réduit au silence. Comment réagir face à pareille méfiance, face à de tels soupçons ? Il s'entendit répondre d'une voix froide et contrainte : « Je ne vous forcerai pas à prendre des remèdes, capitaine. Si la douleur empire au point que vous désiriez l'apaiser, appelez-moi, et je vous appliquerai de l'écorce de kwazi. En attendant, je ne vous dérangerai plus », dit-il par-dessus son épaule en se dirigeant vers la porte. « Si vous vous asseyez pour recevoir Sorcor, l'hémorragie que vous provoquerez mettra fin à notre vie à tous deux. Mais je ne peux pas aller contre votre entêtement.

— Suffit ! siffla Etta à tous les deux. Il y a une solution simple, qui satisfera tout le monde. Me permettez-vous de la dire ? »

Kennit roula la tête en arrière pour la regarder d'un œil morne.

« Et c'est ? demanda-t-il.

— Ne recevez pas Sorcor. Ordonnez-lui simplement de gagner Anse-au-Taureau et nous le suivrons. Il n'a pas besoin d'être au courant de votre état de faiblesse. Quand nous serons là-bas, vous aurez peut-être repris des forces. »

Une étincelle rusée s'alluma dans les yeux de Kennit. « Anse-au-Taureau est trop proche, déclara-t-il. Laissons-le nous amener jusqu'à Partage. Cela me donnera davantage de temps pour me rétablir. » Il marqua une pause. « Mais Sorcor va sûrement s'étonner que je ne désire pas entendre son rapport. Il va se douter de quelque chose. »

Elle se croisa les bras sur la poitrine. « Dites que vous êtes occupé. Avec moi, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Envoyez le gamin passer le mot à Brig, qui le transmettra à Sorcor. Il l'acceptera.

— Cela peut réussir », reconnut lentement Kennit. Il fit signe de la main à Hiémain. « Vas-y tout de suite. Dis à Brig que je suis avec Etta et que je ne veux pas être dérangé. Transmets-lui l'ordre de se diriger vers Partage. » Il plissa les yeux, était-ce sournoiserie ou épuisement ? « Fais-lui comprendre que je pourrais juger de sa compétence sur sa façon de naviguer entre ici et là-bas, et que c'est une sorte de mise à l'épreuve, non une défaillance de ma part. » Ses paupières s'affaissèrent plus lourdement. « Attends un peu qu'on se soit remis en route. Puis reviens me voir. J'apprécierai la façon dont tu t'acquitteras de cette tâche. Convaincs Brig et Sorcor, alors peut-être te ferai-je confiance pour m'engourdir la jambe. » Il ferma tout à fait les yeux et ajouta, un ton plus bas : « Peut-être te laisserai-je la vie. »

9

TERRILVILLE

Dans les entrailles de *Parangon,* Ambre se tournait et se retournait comme un biscuit mal digéré dans le ventre d'un marin. Un rêve qu'il ne pouvait percevoir la préoccupait, transformait son sommeil en une lutte sourde avec elle-même. Parfois, *Parangon* était tenté de tendre son esprit vers les pensées de la jeune femme pour partager son angoisse mais, la plupart du temps, il s'estimait heureux de ne pas connaître son tourment.

Elle était venue vivre à bord, elle y passait ses nuits pour empêcher qu'on vînt le remorquer et le détruire. A sa manière, elle avait aussi accédé à sa requête, en remplissant quelques-unes de ses cales non de bois de flottage et d'huile de lampe mais de bois dur et des huiles de finition qu'elle employait dans son travail. Ils faisaient semblant de croire qu'ainsi elle pouvait s'installer le soir sous sa proue pour sculpter. Ils savaient tous deux qu'il suffirait d'un instant pour mettre le feu au bois sec avec l'huile. Elle ne le laisserait pas être pris vivant.

Parfois, il avait presque pitié d'elle. Il n'était pas facile de vivre dans la cabine inclinée du capitaine. En marmonnant, elle avait déménagé les affaires abandonnées par Brashen. *Parangon* avait remarqué qu'elle les avait manipulées avec délicatesse et les avait soigneusement rangées dans la cale. Maintenant, elle s'était approprie la cabine et dormait dans son hamac. Elle cuisinait sur la plage quand les soirées étaient belles, sinon elle mangeait des repas froids. Chaque matin, à l'aube, munie d'un seau, elle se traînait jusqu'à sa boutique. Chaque soir, elle revenait, chargée du seau rempli à ras bord et de provisions qu'elle avait achetées au marché pour son dîner. Puis elle allait et venait à l'intérieur en chantant des chansons absurdes. S'il faisait beau, elle allumait un feu et bavardait avec lui en préparant son frugal repas. D'un côté, il trouvait agréable d'avoir de la compagnie tous les jours. Mais d'un autre côté, il s'en irritait. Il avait fini par s'habituer à la solitude. Même au milieu d'une conversation amicale, il se rappelait que leur arrangement n'était que temporaire.

Comment pouvait-il en être autrement, avec des créatures mortelles ? Même si elle restait avec lui jusqu'à la fin de sa vie, elle mourrait, un jour ou l'autre. Depuis que cette pensée lui était venue, il ne pouvait s'en débarrasser. Savoir que, de toute façon, le temps passé avec Ambre aurait un terme le mettait dans un état d'attente angoissant. Et il avait horreur d'attendre. Il valait mieux en finir et qu'elle s'en aille plutôt que passer tout son temps avec elle à attendre le jour où elle le quitterait. C'est pourquoi il se montrait souvent irascible et brusque avec elle.

Mais pas ce soir. Ils avaient passé une joyeuse soirée. Elle avait insisté pour lui apprendre une chanson stupide, puis ils l'avaient chantée en chœur, d'abord en duo puis en canon. Il avait découvert qu'il aimait chanter. Elle lui avait appris d'autres choses encore. Non à tisser un hamac, comme Brashen. Elle n'avait sans doute pas ces talents de marin. Pourtant, elle lui avait donné du bois tendre et une immense lame pour qu'il pût s'essayer à son art. Parfois, elle jouait avec lui à un jeu, qui le troublait quelque peu. Du bout d'une longue perche, elle le tapotait doucement. Le but du jeu consistait à écarter le bâton. Elle le complimentait quand il y parvenait avant d'être touché. Il faisait des progrès. S'il se concentrait, il pouvait presque sentir la perche au léger déplacement d'air qui l'accompagnait. Il était entendu que ce n'était qu'un jeu. Mais *Parangon* savait ce qu'il en était en réalité : il s'agissait d'exercer son adresse afin qu'il soit capable de se défendre si l'on venait à l'attaquer directement. Combien de temps tiendrait-il ? Il eut un sourire lugubre dans l'obscurité… Assez pour permettre à Ambre d'incendier les cales.

Il se demandait si c'était là l'origine de ses mauvais songes. Peut-être rêvait-elle qu'elle avait mis le feu et qu'elle n'avait pas pu s'échapper. Peut-être rêvait-elle qu'elle brûlait à l'intérieur de la coque, que sa peau grillait tandis qu'elle hurlait. Non. Elle ne se réveillait pas en criant, elle gémissait plutôt, elle suppliait. Parfois, quand elle faisait ces cauchemars, elle avait beaucoup de mal à reprendre contact avec la réalité. Alors, tout en sueur, elle sortait sur le pont pour avaler de grandes goulées d'air frais. Quand elle s'asseyait sur le plancher en pente, dos à la cabine, il sentait trembler son corps frêle.

A cette pensée, il haussa la voix. « Ambre ? Ambre ! Réveille-toi ! Ce n'est qu'un rêve. »

Elle s'agita, fit une réponse incohérente. On eût dit qu'elle l'appelait de très loin.

« Ambre ! » répéta-t-il.

Elle sursauta violemment, comme un poisson pris dans un filet, puis ce fut le silence. Quelques secondes plus tard, il sentit ses pieds nus sur les planches. Elle se dirigea à tâtons vers les crochets où

pendaient ses vêtements puis traversa le pont incliné. Légère comme un oiseau, elle sauta par-dessus bord et atterrit sur le sable. Elle vint s'appuyer contre son bordage. « Merci de m'avoir réveillée. Enfin… je crois, dit-elle d'une voix rauque.

— Tu voulais continuer ton cauchemar ? demanda-t-il, perplexe. Je croyais que c'était désagréable, presque aussi désagréable que si c'était réel.

— En effet. Extrêmement désagréable. Mais, parfois, quand un rêve comme celui-là est récurrent, c'est parce que je dois le vivre et y prêter attention. Au bout d'un certain temps, ce genre de rêve peut s'expliquer. Parfois.

— Qu'est-ce que c'était, ton rêve ? demanda *Parangon*, réticent.

— Toujours le même, répondit-elle avec un rire saccadé. Des serpents et des dragons. Le gamin esclave à neuf doigts. En plus, j'entendais ta voix qui proférait avertissements et menaces. Mais ce n'est pas vraiment toi. Tu es… quelqu'un d'autre. Et il y a quelque chose… je ne sais pas. Tout part en lambeaux, comme une toile d'araignée dans le vent. Plus j'essaie de le saisir, plus il se déchire.

— Des serpents et des dragons », répéta *Parangon* comme à regret. Il eut un rire, qu'il voulait sceptique. « Je me suis fait mon idée sur les serpents, autrefois. Je n'ai pas haute opinion d'eux. En revanche, les dragons n'existent pas. Tu as simplement fait un vilain rêve, Ambre. N'y songe plus et raconte-moi une histoire qui nous remettra les idées en place.

— Non, je ne crois pas », répondit-elle d'un ton mal assuré. Son rêve l'avait secouée plus qu'il ne le pensait. « Car si je voulais te raconter des histoires cette nuit, je te parlerai des dragons que j'ai vus voler dans le ciel bleu. C'était il n'y a pas si longtemps, et pas si loin d'ici, vers le nord. Je vais te dire une chose, *Parangon*. Si tu étais amarré dans un port des Six-Duchés, et que tu disais aux gens de là-bas que les dragons n'existent pas, ils se moqueraient de toi. » Elle appuya la tête contre lui et ajouta : « D'abord, ils devraient s'habituer à l'idée qu'il existe bien des vivenefs. Jusqu'à ce que j'en voie une, que je l'entende parler, je croyais que c'était une fable délirante inventée pour rehausser le prestige des Marchands de Terrilville.

— Tu nous as vraiment trouvées si bizarres que ça ? »

Elle tourna la tête et leva les yeux vers lui. « Ce qui est le plus bizarre, mon chéri, c'est que tu ne te rendes pas du tout compte de la merveille que tu représentes.

— C'est vrai ? fit-il en quêtant un autre compliment.

— Tu es aussi extraordinaire que les dragons que j'ai vus. »

Elle croyait que la comparaison lui plairait, mais elle le mit mal à l'aise. Essayait-elle de lui soutirer des secrets ? Elle n'obtiendrait rien de lui.

Elle parut ne pas s’apercevoir de son mécontentement et continua de rêver tout haut. « Je crois qu’il y a dans le cœur des hommes une place créée pour l’émerveillement, une place endormie qui attend de s’épanouir. Durant toute la vie, on amasse des trésors pour la remplir. Parfois, ce sont de minuscules bijoux étincelants : une fleur éclose à l’abri d’un arbre mort, l’arc de sourcils d’un petit enfant conjugué à la rondeur de sa joue. Parfois, cependant, un trésor vous tombe dans les mains, et on reste ébahi comme devant le contenu éparpillé d’un coffre de pirate. Tels étaient les dragons en vol. Ils rutilaient de toutes les couleurs de pierres précieuses, ils avaient toutes les formes possibles et imaginables : certains ressemblaient aux dragons des histoires de mon enfance, d’autres revêtaient une apparence baroque, d’autres encore étaient terrifiants dans leur étrangeté. C’étaient de véritables dragons, certains à longues queues de serpent, d’autres à deux ou quatre pattes, rouge et vert, doré et noir. Parmi eux, des cerfs ailés, un formidable sanglier qui fouettait l’air de ses broches en volant, et un grand serpent ailé, et même un énorme chat, aux ailes tigrées… » Elle se tut, dominée par une crainte respectueuse.

« Alors, ce n’étaient pas de vrais dragons, fit remarquer *Parangon*, narquois.

— Puisque je te dis que je les ai vus, insista-t-elle.

— Tu as vu quelque chose. Ou des choses, qui avaient emprunté une forme de dragon. Mais ce n’étaient pas de vrais dragons. C’est comme si tu disais que tu as vu des chevaux vert, bleu et rouge, à six pattes, transformés en chats. Ce ne seraient pas des chevaux. Quoi que tu aies vu, ce n’étaient pas des dragons.

— Eh bien… mais… »

Il était ravi de la voir s’empêtrer dans ses explications, elle qui avait d’ordinaire la langue si bien pendue. Il ne fit rien pour l’aider.

« Certains étaient des dragons, finit-elle par riposter. D’autres avaient l’aspect et les couleurs des dragons que j’ai vus sur d’anciens manuscrits et tapisseries.

— Certaines de tes choses volantes avaient la forme de dragons, d’autres de chats. C’est comme si tu disais que les chats volants sont réels, et qu’ils ont parfois la forme de dragons. »

Elle garda un long moment le silence. Il devina qu’elle réfléchissait et que l’enchaînement de ses pensées la ramenait à son histoire à lui. « Pourquoi, demanda-t-elle d’un ton faussement courtois, est-ce si essentiel à ton bonheur que les dragons n’existent pas ?

Pourquoi tiens-tu tellement à anéantir l’émerveillement que j’ai ressenti à la vue de ces créatures ailées ?

— Mais non, ce n’est pas ça. Je crois qu’il faut être clair quand

on parle. Que tu aies été émerveillée par eux, je m'en moque. Je pense tout simplement que tu ne devrais pas les appeler des dragons.

— Et pourquoi ? Si les dragons n'existent pas, quelle importance, le nom que je leur donne ? Pourquoi ne les appellerais-je pas dragons si ça me chante ?

— Parce que, déclara-t-il, agacé plus que de raison, parce que si les dragons existaient, ils seraient déshonorés d'être mêlés à des créatures aussi grotesques. »

Elle s'assit tout droit, s'écarta de lui. Il sentait confusément le regard insistant qui essayait de scruter dans l'obscurité les vestiges de sa figure épargnés par la hache. « Tu sais quelque chose, lui dit-elle sur un ton accusateur. Tu sais quelque chose sur les dragons et tu sais quelque chose sur mon rêve et sur ce qu'il signifie. N'est-ce pas ?

— Je ne sais même pas ce que tu as rêvé », affirma-t-il. Bien qu'il se forçât à la tempérer, sa voix devint plus aiguë et se fêla. A chaque fois, aux plus mauvais moments, comme un fait exprès. « Et je n'ai jamais vu de dragon.

— Pas même dans tes rêves ? » La question, posée sur un ton doux, était aussi insidieuse qu'une traînée de brume.

« Ne me touche pas, dit-il tout à coup.

— Je n'allais pas te toucher. » Mais il ne la crut pas. Si elle le touchait, bois contre peau, et qu'elle se tendît suffisamment vers lui, elle saurait qu'il mentait. Ce n'était pas juste. Il ne pouvait pas lui faire ça.

« Tu ne rêves jamais de dragons ? » lui demanda-t-elle d'une voix désinvolte. Mais il ne fut pas dupe.

« Non, répondit-il laconiquement.

— Tu en es sûr ? Tu ne m'as pas parlé un jour de rêves de ce genre… »

Il haussa les épaules, feinte plutôt apprêtée. « Eh bien, peut-être, oui. Je ne m'en souviens pas. Peut-être en ai-je rêvé mais c'était sans importance pour moi. Tous les rêves ne sont pas intéressants, tu sais. En fait, je me demande même s'ils ont une quelconque signification.

— Les miens, oui, dit Ambre, vaincue. Je le sais. Voilà pourquoi je suis si tourmentée quand je n'arrive pas à les comprendre. Oh, *Parangon*. Je sens que j'ai fait une erreur. J'espère que ce n'est pas grave. »

Il sourit dans l'obscurité. « Quelle grave erreur peut donc commettre une fabricante de perles ? Je suis certain que tu te fais du souci pour rien. Dragons et serpents de mer, vraiment ! Qu'est-ce que ces créatures fantastiques ont à voir avec toi et moi ?

— Serpents de mer ! s'exclama-t-elle soudain. Ah ! » Elle resta silencieuse un long moment. Puis il sentit la chaleur de son sourire

l’envahir. « Serpents de mer, répéta-t-elle doucement. Merci, *Parangon*. Merci, au moins pour cela. »

*

« Tu n’es pas de quart, dit *Ophélie* à mi-voix.

— Je le sais aussi bien que toi. Je ne pouvais pas dormir », répondit Althéa. Elle jeta un regard au-delà de la figure de proue. Un clapot court agitait la mer. Le doux vent printanier lui plaquait son léger manteau sur le corps.

« Je le sais aussi bien que toi, riposta *Ophélie*. Cela fait deux heures que tu te retournes dans ta couchette. Pourquoi ? Tu es impatiente d’arriver à Terrilville demain ?

— Oui, mais ce n’est pas une impatience joyeuse. Je redoute tout ce que je vais devoir affronter. Ma sœur, ma mère. Kyle, peut-être, si *Vivacia* est là. Oh, *Ophélie*, je redoute même de me retrouver devant mon navire. Comment puis-je le regarder en face et lui expliquer pourquoi je l’ai laissé ?

— Tu sais bien que ce ne sera pas nécessaire. Tu n’auras qu’à poser la main sur son bordage et elle devinera tout, aussi sûrement que je le fais. »

Althéa caressa avec tendresse la lisse polie. « Quelle merveille pour moi, la compréhension qui s’est installée entre nous !

Raison de plus de redouter l’arrivée à Terrilville demain. Je me sentais en sécurité ici. Je ne peux supporter l’idée de te quitter. »

Un pas léger lui fit tourner la tête. C’était Grag. Il se déplaçait sur le pont baigné de lune, pieds nus. Il ne portait que ses culottes. Ses cheveux étaient tout emmêlés comme ceux d’un gamin. Il venait manifestement de se réveiller, pourtant sa démarche conservait une grâce de félin tandis qu’il traversait le pont. Un sourire se dessina lentement sur les lèvres d’Althéa. Très bas, *Ophélie* répondit à sa pensée : « Les hommes n’ont pas conscience de leur beauté. »

Grag s’approchait en souriant. « J’ai frappé à votre porte. Quand je ne vous ai pas vue, j’ai deviné tout de suite où vous chercher.

— Ah ? intervint *Ophélie* malicieusement. Tu as l’habitude de frapper à la porte d’Althéa à ces heures-là ? Et sans chemise ?

— Seulement quand mon père me réveille et me le demande, répondit-il avec aisance. Il dit qu’il veut avoir une petite conversation avec nous deux.

— Et je ne suis pas admise dans cette « petite conversation » ? demanda *Ophélie*, déjà vexée.

— Je suppose que si, puisqu’il m’a dit de réveiller Althéa pour qu’elle vienne ici. Je pensais même que c’était toi qui l’avais suggéré.

— Non, c'est mon idée. » Le capitaine Tenira entra tranquillement dans leur cercle. Une braise rougeoyait dans le fourneau de son brûle-gueule et une fumée aromatique flottait autour de lui. « Traitez-moi de vieux poltron si vous voulez, mais je souhaiterais prendre quelques précautions avant d'entrer au bassin à Terrilville. Et elles concernent Althéa. » La gravité de son ton dissipa leur humeur badine.

« Qu'avez-vous en tête ? demanda-t-elle.

— J'ai réfléchi à notre escarmouche avec la galère chalcédienne. Elle battait pavillon du Gouverneur. Les choses ont changé à Terrilville, au cours de ces dernières années. Je ne sais de quelles influences ou faveurs jouit ce capitaine là-bas ni s'il va porter plainte contre nous, dit Tenira avec un reniflement de dégoût. Quand il a repris sa route, il a peut-être filé là-bas. Donc, tout dépend de l'influence dont il jouit… et jusqu'à quel point le Gouverneur s'aplatit devant Chalcède… il se peut que nous recevions un accueil désagréable. »

Un petit silence plana sur le groupe. Grag n'avait pas davantage qu'Althéa songé à cela. Elle n'avait pas considéré l'incident comme insignifiant, jamais de la vie ! Les belles mains fines d'*Ophélie* étaient brûlées. La figure de proue avait beau lui répéter qu'elle ne ressentait pas la douleur, du moins, pas à la manière des humains, Althéa grimaçait à chaque fois qu'elle jetait un coup d'œil aux mains noircies. Il lui tardait d'arriver à Terrilville ; elle s'attendait que les Anciens Marchands partagent sa profonde colère et son indignation devant cette attaque. Elle n'avait jamais songé qu'on puisse juger qu'ils avaient fait tort à la galère chalcédienne et à son équipage.

Le capitaine Tenira leur laissa le temps de méditer avant de reprendre la parole. « Comme je l'ai dit, je ne suis peut-être qu'un vieux poltron. A quoi dois-je m'attendre de leur part ? me suis-je demandé. Eh bien, me suis-je répondu, ils peuvent saisir mon navire quand je me serai amarré au quai des Taxes. Ma foi, ils peuvent même me faire prisonnier avec mon second. Qui donc alors ira voir ma famille pour lui expliquer ce qui nous est arrivé ? Qui témoignera devant le Conseil des Marchands, qui réclamera de l'aide ? J'ai de bons matelots, bons marins, tous autant qu'ils sont, mais…, dit-il en secouant la tête, ils ne sont pas plus orateurs qu'ils ne sont Marchands.

— Vous voulez que j'y aille ? proposa Althéa qui avait compris immédiatement.

— S'il vous plaît.

— Bien sûr. Sans hésiter. Je m'étonne même que vous ayez éprouvé le besoin de le demander.

— Oh, je ne doutais pas de votre réponse. Mais il y a plus, hélas, ajouta le capitaine Tenira à mi-voix. Plus je pense aux

changements qui ont pu se produire à Terrilville, plus je crains l'accueil qu'on nous y réserve. Pour plus de sûreté, je crois qu'il vaudrait mieux reprendre votre déguisement de garçon. Ainsi, vous pourrez facilement vous faufiler hors du navire. S'il le faut.

— Tu crois vraiment qu'on risque d'en arriver là ? questionna Grag, incrédule.

— Fils, soupira le capitaine, nous transportons un mât de secours dans la cale. Pourquoi ? Non parce que nous en aurons probablement besoin mais parce qu'il se peut qu'on en ait besoin, un jour. Je préfère tenir le même raisonnement dans cette affaire.

— Mais c'est comme si on l'envoyait affronter seule le danger », objecta soudain Grag.

Son père le toisa. « Si nous en arrivons là, nous l'aiderons en fait à échapper au danger avant que la trappe ne se referme sur elle aussi. Ils auraient davantage intérêt à retenir en otage deux Marchands qu'un seul.

— Eux ? Qui c'est, « eux » ? demanda tout à coup *Ophélie*. Et pourquoi un Marchand devrait-il craindre qui que ce soit à Terrilville, sinon un autre Marchand ? Terrilville est notre cité. Le Gouverneur Esclépius ne nous l'a-t-il pas cédée par acte de transfert il y a des années ?

— Et le Gouverneur Cosgo nous grignote cet acte depuis qu'il a hérité du Manteau de Justice. » Le capitaine Tenira se tut, comme s'il ravalait de plus amères paroles. D'une voix adoucie, il poursuivit : « D'autres sont arrivés au pouvoir à Terrilville. D'abord, nous n'avons prêté que peu d'attention aux collecteurs d'impôts. Même quand ils ont exigé une taxe de quai pour le mouillage des bateaux, nous l'avons admise, la jugeant raisonnable. Quand ils ont réclamé le droit d'inspecter eux-mêmes les cargaisons, au lieu de croire le capitaine sur parole, nous avons ri et avons accepté. C'était notre ville. Avec leurs soupçons, ils étaient désagréables mais pas beaucoup plus que des enfants mal élevés. C'était compter sans cette vague de soi-disant Nouveaux Marchands qui se sont alliés avec les collecteurs d'impôts du Gouverneur pour gagner du pouvoir. Personne parmi nous n'a cru qu'un Gouverneur accepterait de s'allier à ces sales Chalcédiens, et encore moins qu'il autoriserait leurs galères à croiser dans nos eaux sous le couvert de la loi et sous prétexte de nous protéger. » Il secoua la tête. « J'ai réfléchi à tout ceci, ce soir, et c'est pourquoi j'ai décidé de pécher par excès de prudence.

— Cela paraît sage..., commença Althéa mais *Ophélie* l'interrompit.

— Tu dis qu'ils peuvent me saisir. Je ne le permettrai pas. Je n'ai pas permis à ces porcs de Chalcédiens de m'aborder et je ne permettrai pas...

— Si, tu le permettras, la coupa net Tenira. Tout comme Grag et moi leur permettrons de nous détenir, le cas échéant. J'ai bien réfléchi, ma chère, j'ai envisagé jusqu'aux pires hypothèses. Il est temps que Terrilville se réveille. Nous avons dormi sur nos deux oreilles, en laissant les autres écorner et grignoter ce qui nous appartient. Il y a quelques jours, des forbans chalcédiens déguisés en patrouilleurs du Gouverneur nous ont attaqués. Demain, des fripouilles et des ravisseurs déguisés en collecteurs d'impôts légaux peuvent nous mettre en détention. Nous les laisserons s'emparer de nous et nous faire prisonniers. Non parce que nous leur reconnaissons le droit d'agir ainsi ni parce que nous ne pouvons nous opposer à eux, mais bien pour démontrer à Terrilville les pouvoirs que ces petits parvenus se sont arrogés. Il faut que le danger soit avéré tant qu'il est encore facile à conjurer. Donc, je t'en supplie, s'ils tentent de s'emparer de toi, s'ils vont même jusqu'à poster à bord des gardes armés, il faut les laisser faire, à mon avis. Ils ne peuvent pas nous retenir longtemps, une fois que Terrilville se sera réveillée. Qu'*Ophélie* devienne le point de ralliement de l'orgueil Marchand ! »

La vivenef laissa le silence peser un moment. « Je le permettrai, alors, je crois, concéda-t-elle finalement. Mais seulement parce que tu me le demandes.

— Bravo, ma fille ! approuva Tenira avec chaleur. Ne crains rien. Grag et moi-même veillerons à ce que tu n'en pâtisses pas. »

Ophélie roula des épaules. « Et moi, je veillerai à ce que vous n'en pâtissiez pas », renchérit-elle.

Le capitaine eut un pâle sourire. « Eh bien, voilà qui me soulage grandement », dit-il en regardant tour à tour Grag et Althéa. Puis les yeux perdus dans la nuit baignée de lune : « Je suis épuisé, tout d'un coup. Voudriez-vous prendre mon quart ? Vous avez l'air bien réveillée.

— Volontiers, capitaine. Vous m'avez donné matière à réfléchir.

— Merci. Continuez, Althéa. Bonne nuit, Grag.

— Bonne nuit, capitaine », répondit son fils.

Tenira n'était pas encore hors de portée qu'*Ophélie* fit remarquer : « Comme c'est gentil ! Il a trouvé le moyen de vous laisser seuls au clair de lune.

— C'est dommage que tu ne puisses faire de même, rétorqua Grag sans rancune.

— Vous laisser sans chaperon ? Quelle honte d'avoir même osé suggérer une chose pareille ! »

Grag ne répondit pas mais alla à bâbord et se pencha pardessus la lisse. Avec un clin d'œil et un mouvement brusque de sa grande tête, *Ophélie* pressa Althéa de l'y rejoindre. Celle-ci soupira avec regret

et obéit à la suggestion du navire.

« Vous ne m'avez pas dit grand-chose ces derniers temps, fit remarquer Grag à mi-voix, face à la mer.

— J'ai eu beaucoup de travail. Quand votre père me donnera son étiquette, je veux l'avoir vraiment méritée.

— C'est déjà fait. Personne à bord de ce navire ne mettrait en doute votre compétence. Pourtant, je ne pense pas que vous ayez été si occupée que cela. Je crois plutôt que notre dernière conversation vous a mise mal à l'aise. »

Elle ne nia pas. « Vous parlez très franchement, n'est-ce pas ? Cela me plaît.

— A question simple, réponse simple, d'habitude. Un homme aime savoir où il en est.

— C'est sensé. Une femme a besoin d'un peu de temps pour réfléchir. » Althéa s'efforçait de garder un ton léger sans être désinvolte.

Toujours sans la regarder, il insista : « La plupart des femmes n'ont pas besoin de temps pour savoir si oui ou non elles aiment. » Y avait-il dans sa voix un soupçon d'amertume ?

« Ce n'est pas ce que vous m'avez demandé, je crois, répondit Althéa avec honnêteté. Je pensais que notre discussion portait sur l'éventualité d'un mariage entre nous. Si votre question est : arriverai-je à m'attacher à vous ? Alors la réponse est facile : c'est « oui ». Vous êtes attentionné, courtois et gentil. » Elle lança un regard vers *Ophélie*. La figure de proue écoutait attentivement, immobile, les yeux fixés sur la mer. Althéa haussa un peu la voix. « Sans compter que vous êtes très beau et que vous êtes susceptible d'hériter d'un splendide navire. »

Comme elle l'espérait, ils rirent tous les deux et l'atmosphère se détendit. Grag posa sa main sur celle d'Althéa, comme par hasard. Elle ne la retira pas mais ajouta, un ton plus bas : « Le mariage n'est pas seulement une question d'amour. Surtout un mariage entre deux familles Marchandes. Car c'est de cela qu'il s'agit : non une simple union, mais une alliance entre nos deux familles. Je dois réfléchir à beaucoup de choses. Si je vous épouse, que je navigue avec vous, qu'adviendra-t-il de mon propre navire ? Tout ce que j'ai fait cette année, Grag, je l'ai fait dans le but de le récupérer. Vous épouser signifierait-il renoncer à *Vivacia* ? » Elle lui fit face et il baissa sur elle des yeux assombris. « Renonceriez-vous à l'*Ophélie* pour m'épouser et vivre avec moi à bord de la *Vivacia* que je commanderais ? »

Son expression interloquée montrait assez qu'il n'avait jamais réfléchi à la question.

« Et ce n'est que la première de mes préoccupations. Qu'apporterai-je dans notre partenariat, sinon mes dettes de famille ?

Je n'ai rien hérité de mon père, Grag. Rien si ce n'est ma compétence de marin. Je suis certaine que ma famille me constituerait une dot au nom des convenances, mais qui ne correspondrait pas à celle qu'on attend ordinairement d'une fille de Marchand, fit-elle en secouant la tête. Vous auriez davantage intérêt à épouser une fille de Trois-Navires. Ils paient largement pour nouer des alliances. »

Il retira sa main et demanda avec une certaine froideur : « Vous croyez que c'est la raison de ma proposition ? Savoir combien votre famille offrirait ?

— Non. Cependant, c'est un point que je me dois d'examiner, ne serait-ce que par fierté. Vous avez dit vous-même que les projets devaient passer avant la passion. Donc, j'examine la situation sous tous ses angles. Regardez les choses froidement, Grag. Pour vous épouser, je devrais non seulement renoncer à mon navire mais aussi accepter de le voir aux mains d'un homme que je méprise. Pour m'épouser, vous devriez renoncer à d'autres partenaires qui pourraient représenter de fructueuses alliances pour votre famille. Si vous considérez ces aspects, l'affaire ne s'annonce pas très bien pour nous. »

Il prit une lente inspiration. « Vous avez raison, je suppose, et...

— Mais embrasse-la donc, grand dadais ! » siffla *Ophélie* tout haut.

Althéa éclata d'un rire aussitôt étouffé par les lèvres de Grag. Si le baiser la surprit, la réaction de son corps la stupéfia : elle sentit monter en elle une bouffée de chaleur, se tourna vers lui et posa une main sur son épaule. Elle s'attendait qu'il l'enlaçât et prolongeât le baiser. Avant qu'elle ait eu le temps de se demander jusqu'où elle lui permettrait d'aller, il s'écarta et recula légèrement. Il s'agissait de Grag, non de Brashen. Grag, dominé par la raison, non par la passion. Elle se défendit d'être déçue par la comparaison et se persuada qu'elle avait été elle-même sur le point d'interrompre le baiser. Grag Tenira n'était pas quelqu'un à prendre à la légère, il n'était pas une aventure anonyme dans un port lointain. La façon dont elle se comportait avec lui aurait des conséquences sur sa vie future à Terrilville. La prudence était de mise. Elle prit une inspiration. « Eh bien ! dit-elle sur un ton qui se voulait surpris, mais non indigné.

— Pardon, marmonna-t-il en détournant les yeux, avec un demi-sourire qui n'avait rien de contrit. *Ophélie* me mène à la baguette depuis que j'ai huit ans.

— Ça avait tout l'air d'un ordre impératif, en effet », convint-elle avec affabilité. Elle se tourna vers la mer. Au bout d'un moment, il reposa la main sur la sienne.

« Il y aura des difficultés à surmonter, dit-il avec sagesse. Mais cela vaut pour toute entreprise, Althéa. Je vous prie seulement de réfléchir à ma proposition. Je ne peux tout de même pas vous

demander une réponse immédiate. Vous n'en avez pas parlé avec votre famille ; je n'ai pas abordé le sujet avec mes parents. Nous ne savons pas quelle tempête nous allons affronter quand nous serons à Terrilville. Je voudrais seulement que vous réfléchissiez à ma proposition. C'est tout.

— C'est entendu », répondit-elle. La nuit était légère autour d'eux et chaude l'étreinte de sa main calleuse.

*

Elle ignorait ce que le capitaine Tenira ou Grag avaient dit à l'équipage mais personne ne trahit la moindre surprise quand elle surgit sur le pont dans ses frusques de garçon. *Ophélie* fit son entrée dans le port de Terrilville sous une jolie brise qui fit se démener les matelots. Si l'un d'eux avait reconnu dans Althéa l'Athel de Chandelle, il n'eut pas la sottise de le dire. Ils acceptèrent qu'elle peinât à leurs côtés, en se contentant de la taquiner avec bonhomie. *Ophélie* naviguait de bon cœur. La vivenef aguerrie connaissait son affaire, coopérait avec son équipage et criait des conseils au timonier. Il ne s'agissait pas de faire accoster un engin pourvu de gréement, de voiles et de cordages mais de guider une créature douée de conscience de retour à son port d'attache.

Les embarcations de l'*Ophélie* furent amenées pour l'aider à gagner son poste de mouillage au quai des Taxes. Althéa prit place sut un banc de nage et s'empara d'un aviron. Le capitaine Tenira avait décrété que c'était le meilleur moyen de l'éloigner du navire et de lui donner une chance de s'esquiver, si besoin était. Après toutes les dispositions qu'ils avaient arrêtées, il fut presque décevant de constater que le trafic du port était si ordinaire. Personne ne semblait prêter une attention particulière à l'*Ophélie*. Tandis qu'Althéa parcourait du regard le port animé, elle se sentit soudain envahie par une émotion beaucoup plus forte que la nostalgie. Elle avait voyagé plus loin et plus longtemps avec son père. Pourtant, elle eut l'impression d'avoir quitté Terrilville depuis des années.

La ville se nichait dans une baie d'un bleu étincelant. Des collines onduleuses, verdoyantes dominaient la cité marchande animée. Avant même l'accostage, elle sentit les odeurs de fumée, de cuisine, de bétail. Les cris aigus des colporteurs sur le marché flottaient sur l'eau. Les rues grouillaient autant que les eaux du port. De petites embarcations faisaient la navette entre les quais et les navires à l'ancre. Des bateaux de pêche louvoyaient entre les grands voiliers pour apporter leur marée au marché. C'était une symphonie de couleurs, de bruits et d'odeurs, dont le thème était Terrilville.

Une note discordante détruisit l'harmonie du tableau : un

bâtiment qui quittait le port laissa lentement apparaître une galère chalcédienne amarrée au quai des Taxes. Le pavillon du Gouverneur pendait mollement à l'unique mât. Althéa sut au premier coup d'œil qu'il ne s'agissait pas de celle qui les avait arraisonnés ; celle-ci arborait à la proue une tête de chat avec des crocs et paraissait n'avoir subi aucun dommage. Althéa fronça les sourcils. Combien étaient-elles, ces galères, à croiser dans les eaux de Terrilville ? Et pourquoi avait-on autorisé celle-ci à mouiller dans le port ?

Elle garda ces pensées pour elle et participa comme un simple mousse aux corvées d'amarrage. Quand le capitaine Tenira lui ordonna en aboyant d'apporter son sac marin et de se remuer un peu, elle ne broncha pas. Elle devina qu'il la voulait comme témoin de son entretien avec le ministre des Taxes du Gouverneur. Elle mit à l'épaule son petit sac de toile et lui emboîta humblement le pas. Grag, en sa qualité de second, restait à bord pour surveiller le navire.

Tenira pénétra à grandes enjambées dans le bureau du ministre des Taxes. Un commis les salua et réclama avec rudesse le manifeste de cargaison du navire. Althéa regarda ailleurs, même quand Tenira tapa du poing sur le comptoir et exigea de parler au ministre soi-même.

Le commis poussa un petit cri de stupéfaction puis se ressaisit. « C'est moi qui suis de service aujourd'hui, capitaine. Votre manifeste, s'il vous plaît. »

D'un air de subtil dédain, Tenira poussa les documents sur le comptoir. « Voici le manifeste de mon navire. Colle-toi le nez dedans, mon gars, et calcule combien je dois. Mais fais-moi venir quelqu'un qui ne s'occupe pas seulement de mitraille et de cargaison. J'ai une plainte à déposer. »

Une porte s'ouvrit sur un homme en robe. Son crâne rasé et son toupet indiquaient son statut de ministre du Gouverneur. Bien en chair, il portait une tunique brodée aux manches, sur la poitrine et aux ourlets. Ses mains pâles étaient serrées devant lui. « Pourquoi harcelez-vous mon adjoint ? demanda-t-il.

— Pourquoi une galère de guerre chalcédienne est-elle amarrée à quai ? Pourquoi une galère similaire a-t-elle arraisonné mon navire, soi-disant au nom du Gouverneur ? Depuis quand les ennemis de Jamaillia sont-ils autorisés à mouiller tranquillement dans le port ? » Tenira ponctuait chaque question d'un coup de poing sur le comptoir.

Le ministre ne sourcilla pas. « Les corsaires chalcédiens sont des représentants du Gouverneur. Ils sont autorisés à mouiller ici depuis que le Gouverneur les a nommés gardiens de la Passe Intérieure. Les deux galères sont venues se déclarer officiellement, en présentant leurs lettres de créance. Leur seul but est de juguler la piraterie. Ils attaquent à la fois les bateaux pirates et leurs colonies hors la loi. Ils

vont aussi lutter contre la contrebande qui les fait vivre ; si ces mécréants n'ont pas de marché pour écouler leurs marchandises volées, leur commerce cessera de lui-même. » Le ministre s'interrompit pour arranger un pli de sa manche. D'un ton las, il reprit : « Il est vrai que certains à Terrilville se sont plaints de la présence chalcédienne mais le quai des Taxes est la propriété du Gouverneur. Lui seul a qualité d'interdire aux Chalcédiens de s'y amarrer. Et il leur en a donné l'autorisation expresse. » Il eut un petit reniflement de mépris. « Je ne crois pas que le capitaine d'un navire de commerce puisse annuler la parole du Gouverneur.

— Le quai appartient peut-être au Gouverneur mais les eaux qui l'entourent sont le port de Terrilville, alloué par charte aux Marchands. Traditionnellement et légalement, nous n'autorisons aucune galère chalcédienne à croiser dans nos eaux. »

Le ministre regarda au-delà de Tenira. « Les traditions changent, ainsi que les lois, répliqua-t-il d'une voix lourde d'ennui. Cette ville n'est plus un trou perdu provincial, capitaine Tenira. C'est un centre commercial qui se développe rapidement. C'est tout au profit de Terrilville que le Gouverneur lutte contre les pirates qui infestent les voies maritimes. Terrilville devrait régulariser ses rapports commerciaux avec les Chalcédiens. Jamaillia ne voit aucune raison de considérer Chalcède en ennemie. Alors pourquoi Terrilville en verrait-il ?

— Jamaillia ne partage pas de frontière avec Chalcède. Les fermes et colonies de Jamaillia n'ont pas été pillées ni incendiées. L'hostilité de Terrilville envers Chalcède est fondée sur l'histoire, non sur des soupçons. Ces navires n'ont pas le droit de se trouver dans notre port. Je m'étonne que le Conseil des Marchands ne s'y soit pas opposé.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment de discuter de la politique intérieure de Terrilville, déclara brusquement le ministre. Ma fonction ici est de servir le Gouverneur en collectant ses taxes légales. Corum, vous n'en avez pas bientôt terminé avec ces chiffres ? Quand je vous ai accepté comme commis, j'avais compris, aux dires de votre oncle, que vous étiez rapide en calcul. Pourquoi ce retard ? »

Althéa eut presque pitié du commis. Néanmoins, il était manifestement habitué à essuyer les humeurs du ministre, car il se contenta de sourire avec obséquiosité et de faire claquer un peu plus vite ses baguettes de compte. « Sept et deux, marmotta-t-il à l'intention de ceux qui l'observaient. Droit de mouillage, droit de sécurité... et droit de patrouille, cela nous fait... Plus la surtaxe sur les articles tissés non jamailliens. » Il griffonna un nombre sur la tablette dont le ministre s'empara avant qu'Althéa ait pu déchiffrer. Il promena un doigt sur l'addition avec un regard désapprobateur. « Ce n'est pas

exact ! siffla-t-il.

— Je l'espère bien ! » renchérit Tenira avec véhémence. Il toisa le ministre de toute sa hauteur. « C'est le double de ce que j'ai payé comme « droits » la dernière fois et le pourcentage sur les articles tissés non jamailliens est...

— Les tarifs ont augmenté, l'interrompit le ministre. Il y a aussi une nouvelle surtaxe sur les produits de métal travaillé. Vos articles en étain entrent dans cette catégorie, à ce que je crois. Recomptez-moi cela immédiatement, et comme il faut ! » Il claqua la tablette sur le comptoir devant le commis, qui inclina la tête et opina du bonnet.

« Rinstin est une ville jamaillienne ! déclara Tomie Tenira, indigné.

— Rinstin, comme Terrilville, est sous la férule de Jamaillia mais ne se trouve pas en territoire jamaillien ; en conséquence, ce n'est pas une ville jamaillienne. Vous devez payer la surtaxe.

— Certainement pas ! » s'exclama Tenira.

Althéa retint un hoquet de surprise. Elle s'était attendue que Tenira discutât les taxes qu'il devait. Le marchandage assurait la cohésion de la société de Terrilville. Personne ne payait sans discuter. Il aurait dû offrir un généreux pot-de-vin au ministre sous forme d'un repas plantureux dans un établissement voisin ou un échantillon des marchandises de choix que transportait l'*Ophélie*. Mais Althéa n'avait jamais vu un Marchand refuser purement et simplement de payer.

Le ministre plissa les yeux, puis haussa dédaigneusement les épaules. « A votre guise, capitaine. Cela m'est parfaitement égal. Votre navire restera amarré à ce quai avec sa cargaison tant que les droits convenables n'auront pas été acquittés. » Puis soudain, il haussa le ton : « Gardes ! S'il vous plaît ! Il se peut que j'aie besoin de vous ici ! »

Tenira ne jeta même pas un regard aux deux costauds qui franchissaient la porte. Son attention était rivée sur le ministre. « Ces droits sont tout sauf « convenables », dit-il en tapant du doigt la tablette que le scribe était toujours en train de compléter. Et qu'est-ce donc que ça, « patrouille » ? Et ça, « sécurité » ? »

Le ministre laissa échapper un long soupir de martyr. « Comment voulez-vous que le Gouverneur dédommage ceux qu'il a engagés pour vous protéger ? »

Althéa avait cru que l'indignation de Tenira était une ruse de marchandage. Mais devant la figure cramoisie du capitaine, elle ne douta plus de la sincérité de sa colère.

« Vous voulez parler de ces excréments de la terre ? Mieux vaut entendre ça que d'être sourd ! Je ne paierai pas pour que ces pirates mouillent dans le port de Terrilville ! »

Les gardes étaient tout proches, soudain, juste aux coudes de

Tenira. Althéa, dans son rôle de mousse, tâchait de prendre l'air d'un dur et d'adopter l'attitude de son capitaine. Si Tenira décochait un coup de poing, elle se devrait de bondir à la rescousse, comme tout mousse qui se respecte, mais la perspective ne l'enchantait guère. Elle ne s'était jamais trouvée prise dans une bagarre, hormis une petite échauffourée en compagnie de Brashen. Elle carra les mâchoires et choisit pour cible le plus jeune des deux hommes.

Mais on n'en vint pas à ces extrémités. Tenira baissa soudain la voix et grogna : « Je vais soumettre l'affaire au Conseil des Marchands.

— Comme bon vous semble, capitaine », ronronna le ministre. Althéa le trouva stupide. Un homme plus avisé se serait bien gardé de mettre Tomie Tenira au défi. Elle crut que le capitaine allait le frapper. Mais il eut un petit sourire étriqué.

« Comme bon me semble, en effet », répéta-t-il, suave. D'un geste vif, il fit signe à Althéa de le suivre et ils quittèrent le bureau des taxes. Il ne dit pas un mot jusqu'à ce qu'ils eussent regagné le navire. Alors il lui ordonna : « Va me chercher le second, et plus vite que ça ! Fais-le venir dans ma cabine. » Althéa s'exécuta promptement.

Quand ils furent enfermés dans la chambre du capitaine, Tenira servit trois mesures de rhum. Il ne s'arrêta pas aux convenances, pas plus qu'Althéa qui avala le rhum d'un trait. La scène dans le bureau des taxes l'avait glacée davantage qu'une nuit passée sur le pont. « Les choses se présentent mal. » Tels furent les premiers mots de Tenira à son fils. « Pire que ce que je craignais. Non seulement les Chalcédiens sont amarrés ici mais le Conseil des Marchands n'a même pas protesté. Pire encore, ce damné Gouverneur a augmenté les droits et les taxes sur notre commerce pour rétribuer leur présence ici !

— Tu n'as pas payé ? demanda Grag, incrédule.

— Bien sûr que non ! grogna Tenira. Il faut bien qu'il y en ait un qui résiste à ces âneries ! C'est peut-être un peu casse-cou d'être le premier mais je parie qu'une fois qu'on aura donné l'exemple, les autres suivront. Le ministre dit qu'il va nous retenir à bord. Parfait. Tant que nous sommes amarrés ici, on occupe la place. Encore quelques-uns comme nous, et il ne sera plus en mesure de traiter des navires ni des taxes. Grag, tu vas souffler un mot, discrètement, à *Ophélie*. Que Sâ nous aide, mais j'ai l'intention de lui lâcher la gourmette, qu'elle se montre insupportable et chipie, comme elle sait si bien l'être. Les débardeurs et les passants n'auront qu'à bien se tenir. »

Althéa se surprit à sourire. Dans la petite pièce, l'atmosphère était aussi électrique que s'il y avait une tempête dans l'air. Il s'agissait bien d'une tempête, en effet, et que son père avait vue se préparer depuis des années. Pourtant, elle était mortifiée qu'un vieux capitaine comme Tenira en attirât le premier éclair sur sa tête. « Que voulez-

vous que je fasse ? demanda-t-elle.

— Rentrez chez vous. Racontez à votre mère tout ce que vous avez vu et entendu. Je n'ai pas aperçu la *Vivacia* dans le port mais, si elle est là, je vous demande de mettre de côté vos différends avec votre beau-frère et d'essayer de le convaincre que nous devons tous nous unir pour résister. Moi-même, je ne vais pas tarder à rentrer à la maison. Grag, je te confie le navire. Au premier relent de roussi, envoie-moi un message par Calco. Althéa ? »

Althéa pesait le pour et le contre. Elle finit par acquiescer lentement de la tête. Malgré l'horreur que lui inspirait l'idée d'une trêve avec Kyle, le capitaine Tenira avait raison. L'heure n'était pas à la division, pour les Marchands de Terrilville.

Le sourire que les Tenira lui adressèrent en valait la peine. « J'avais idée que je pouvais compter sur vous, fillette », dit le capitaine Tenira avec tendresse. Grag s'épanouit. « Et moi, je le savais. »

10

RETOUR À LA MAISON

La propriété des Vestrit, comme les maisons des autres négociants, était située au pied des collines fraîches et boisées qui ceignaient la ville. Depuis les quais, le trajet en voiture était bref ; à pied, quand il faisait beau, la promenade était agréable. En chemin, on entrevoyait les maisons pimpantes des Marchands, bien en retrait de la route principale. Althéa longea des haies fleuries et des allées plantées d'arbres aux pousses printanières d'un vert extravagant. Un manteau de lierre recouvrait le mur de pierre des Osvel. Des colonies de jonquilles d'un jaune frais montraient leurs premières collerettes à leur portail. L'air résonnait de chants d'oiseaux, embaumait les fleurs précoces et l'ombre des arbres aux feuilles nouvelles se mouchetait de lumière.

Le chemin ne lui avait jamais paru si long.

Elle marchait à grands pas, comme si elle allait à sa mort.

Elle portait toujours son costume de mousse ; il leur avait semblé à tous plus sage qu'elle conservât son déguisement pour quitter les quais. Comment sa mère et sa sœur réagiraient-elles ? Kyle n'était pas rentré. Le soulagement ressenti à cette nouvelle avait presque égalé la déception de ne pas voir *Vivacia* dans le port. Au moins, elle n'aurait pas à affronter l'hostilité de son beau-frère. Cela faisait presque un an qu'elle s'était querellée avec lui et qu'elle avait quitté, furieuse, le toit familial. Elle avait tant appris depuis ; elle avait l'impression que dix ans s'étaient écoulés. Il fallait que sa famille admît qu'elle avait grandi. Mais elle craignait qu'on ne remarquât que ses vêtements et sa tresse huilée, et qu'on considérât son accoutrement comme une mascarade provocante et infantile. S'il fallait en croire sa mère, elle était une forte tête. Durant des années, sa sœur Keffria l'avait accusée de déshonorer à plaisir sa famille. Comment, habillée de la sorte, pouvait-elle les convaincre qu'elle avait mûri et qu'elle était digne de prendre le commandement de la vivenef ? Comment allaient-elles l'accueillir ? Avec colère, froideur, mépris ?

Elle secoua violemment la tête pour chasser ces pensées et

s'engagea dans la longue allée qui menait à la maison. Elle remarqua avec un certain agacement que les rhododendrons près du portail n'avaient pas été pincés. Les pousses allongées du printemps dernier arboraient maintenant des bourgeons gonflés de sève : la prochaine taille leur ferait perdre une année de floraison. Elle éprouva une pointe d'inquiétude. Col, le jardinier, était très pointilleux là-dessus. Lui était-il arrivé quelque chose ?

Le long de l'allée, tout le jardin trahissait l'abandon. Les vivaces avaient poussé à la diable et débordaient des plates-bandes. Les bourgeons vert vif des rosiers se défroissaient sur les rameaux de l'année précédente, noircis par l'hiver. La glycine, détachée de son treillis, ouvrait vaillamment ses feuilles là où elle s'était étalée. Les vents d'hiver avaient amassé des feuilles mortes à leur gré et des branches cassées par les tempêtes jonchaient le sol.

Elle s'attendait presque à trouver la maison abandonnée, à l'instar du jardin. Mais les fenêtres étaient grandes ouvertes sur l'air printanier ; les sons joyeux d'une harpe et d'une flûte cascadaient à sa rencontre. Plusieurs cabriolets stationnés devant la porte lui indiquèrent qu'une réception avait lieu. Réception pleine de gaieté, à en juger par les éclats de rire qui se mêlaient à la musique. Althéa fit un détour par l'entrée de service, plus étonnée à chaque pas. Il n'y avait pas eu de réceptions à la maison depuis la maladie de son père. Cela signifiait-il que sa mère avait déjà quitté le deuil ? Voilà qui ne lui ressemblait guère. Althéa ne l'imaginait pas davantage gaspiller de l'argent en fêtes, alors que la propriété était à l'abandon. Elle n'y comprenait goutte. Elle fut saisie d'un mauvais pressentiment.

Par la porte ouverte de la cuisine s'échappaient dans l'air printanier l'odeur appétissante de pain chaud et le fumet des viandes. L'estomac d'Althéa se mit à gargouiller : du pain au levain, de la viande et des légumes frais. Elle conclut brusquement qu'elle était heureuse d'être chez elle, quel que soit l'accueil qu'on lui réserverait. Elle pénétra dans la cuisine et regarda autour d'elle.

Elle ne reconnut pas la femme qui abaissait la pâte sur la table ni le gamin qui tournait la broche. Le fait n'était pas inhabituel : les serviteurs changeaient souvent chez les Vestrit. Les familles de Marchands se « volaient » mutuellement les meilleures cuisinières, nounous et valets, en les alléchant avec des promesses de gages et de logement plus avantageux.

Une jeune servante entra avec un plateau vide qu'elle posa bruyamment puis elle s'en prit à Althéa. « Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-elle d'une voix froide et lasse.

Pour une fois, la tête d'Althéa fonctionna plus vite que sa langue. Elle esquissa une courbette. « J'ai un message du capitaine Tenira, de la vivenef *Ophélie* pour la Marchande Ronica Vestrit. C'est

important. Il m'a demandé de le lui remettre en privé. » Voilà. Cela lui permettrait d'être un peu seule avec sa mère. S'il y avait du monde à la maison, elle ne voulait pas être vue habillée en garçon.

La servante eut l'air troublée. « Elle a des invités en ce moment. Des invités de marque. C'est une réception d'adieux. C'est gênant de l'interrompre, dit-elle en se mordant la lèvre. Le message ne peut vraiment pas attendre ? Le temps que tu avales un morceau, peut-être », ajouta-t-elle en souriant pour la tenter.

Althéa se surprit à hocher la tête. Le fumet des plats lui faisait venir l'eau à la bouche. Pourquoi ne pas manger ici, à la cuisine, et affronter sa mère et sa sœur l'estomac plein ? « Le message attendra un peu, je crois. Je peux me laver d'abord les mains ? demanda Althéa en indiquant la pompe de la tête.

— Il y a une pompe et une auge dans la cour », intervint la cuisinière, remarque qui rappela brutalement à Althéa son faux statut. Elle sourit pour elle-même puis sortit se laver. Quand elle revint, une assiette garnie l'attendait. On ne lui avait pas servi des morceaux de choix : l'entame croustillante d'un rôti de porc, et les croûtons du pain chaud. Il y avait aussi une tranche de fromage jaune et un bon morceau de beurre fraîchement baratté, une cuillerée de confiture de cerises. Le tout servi dans une assiette ébréchée, avec une serviette tachée. Un mousse était censé ignorer le raffinement des couverts ; aussi dut-elle se contenter de ses doigts, perchée sur un haut tabouret, dans un coin de la cuisine.

D'abord, elle dévora, en ne pensant qu'au repas qu'elle avait devant elle. La croûte du rôti lui sembla la plus savoureuse qu'elle eût jamais goûtée, elle craquait sous la dent. Le beurre nouveau fondait sur la mie encore chaude. Elle recueillit la confiture acidulée avec des bouts de pain.

Rassasiée, elle prit conscience de l'agitation qui régnait autour d'elle. Elle promena autour de la pièce jadis familière un regard neuf. Quand elle était enfant, la cuisine qu'elle n'avait jamais eu la permission d'explorer librement lui paraissait immense et fascinante. Parce qu'elle était partie en mer avec son père sans avoir eu le temps de satisfaire sa curiosité, la pièce avait gardé pour elle son aura d'interdit. Aujourd'hui, elle la voyait telle qu'elle était vraiment : un vaste espace de travail animé sur lequel la cuisinière régnait en maître, où les serviteurs entraient et sortaient en rapportant inévitablement ce qui se passait au salon. Ils parlaient avec familiarité, avec mépris, parfois, des gens qu'ils servaient.

« Il me faut un autre plateau de feuilletés à la saucisse. Le Marchand Chemise-Voyante a l'air de croire qu'on les a faits rien que pour lui.

— C'est déjà mieux que la fille Orpel ! Regarde-moi cette

assiette : on a cuisiné toute la matinée, elle s'est rempli une assiette, y a à peine touché et l'a écartée. Elle espère peut-être qu'un homme va remarquer son appétit capricieux et penser qu'elle est facile à nourrir.

— Comment se comporte le second choix de l'impératrice ? » demanda la cuisinière avec curiosité.

Un serviteur fit mine de porter un verre à vin à sa bouche. « Oh, il noie son chagrin, montre les dents à son rival et regarde la petite impératrice en soupirant. Puis il recommence. Tout ça avec beaucoup de distinction, bien sûr. Il devrait faire du théâtre.

— C'est plutôt elle qui devrait faire du théâtre. Elle minaude devant le voile de Reyn mais, quand elle danse avec lui, elle bat des cils vers le jeune Trell. » La servante qui venait de parler ajouta avec un reniflement de dégoût : « Ils font ses quatre volontés mais je parie qu'elle se moque éperdument de l'un comme de l'autre, elle ne s'intéresse qu'à ce qu'elle pourrait en tirer. »

Althéa écouta d'abord avec amusement. Puis ses oreilles et ses joues commencèrent à chauffer quand elle se rendit compte que les domestiques parlaient ainsi de sa famille. Elle rentra la tête dans les épaules, garda les yeux baissés sur son assiette et se mit peu à peu à reconstituer, grâce aux bribes des commérages, une image bizarre de la situation actuelle de la famille Vestrit.

Sa mère recevait des hôtes du désert des Pluies. Fait plutôt rare, puisque son père avait rompu toute relation commerciale avec eux, voici des années. Un prétendant du désert des Pluies faisait la cour à une fille de Marchand. Et les domestiques ne paraissaient pas tenir cette dernière en haute estime. « Elle lui ferait plus de sourires s'il remplaçait son voile par un miroir », fit remarquer un serviteur en ricanant. Un autre ajouta : « Je me demande lequel des deux sera le plus surpris, pendant la nuit de noces : elle, quand il retirera son voile et lui montrera ses verrues ; ou lui, quand elle lui dévoilera la nature de serpent qui se cache sous son joli visage. » Althéa fronça les sourcils en essayant de deviner de qui il s'agissait ; en tout cas, une femme assez proche des Vestrit pour que sa mère ait organisé une réception en son honneur. Peut-être une amie de Keffria, qui avait une fille en âge de se marier ?

Une fille de cuisine lui retira l'assiette vide des mains et lui tendit deux beignets sucrés dans une coupelle. « Tiens, tu peux manger ça, on en a fait beaucoup trop. Il en reste trois plateaux et les invités commencent à s'en aller. Pas de raison qu'un jeune homme comme toi reparte le ventre vide. » Elle lui sourit avec chaleur et Althéa détourna les yeux en feignant une timidité qu'elle espérait convaincante.

« Puis-je remettre mon message à Ronica Vestrit bientôt ? demanda-t-elle.

— Oh, bientôt, je crois. Très bientôt. »

Les beignets fondants n'étaient pas commodes à manger mais délicieux. Althéa les avala, rendit la coupelle et prit prétexte de ses doigts poisseux pour retourner à la pompe. Une vigne séparait la cour de la cuisine de l'entrée principale mais, à travers les tiges volubiles et les petites feuilles nouvelles, elle put observer le départ des voitures. Elle reconnut Cervin Trell et sa petite sœur ainsi que la famille Chouïev. En identifiant d'autres familles de Marchands grâce à leurs armoiries, elle prit alors conscience qu'elle ne faisait plus partie de cette société depuis bien longtemps. Les voitures s'en allaient les unes après les autres. Davad Restart fut un des derniers à partir. Peu de temps après, arriva une voiture du désert des Pluies, attelée de chevaux blancs. Les vitres étaient voilées de lourds rideaux et les armes sur la portière lui étaient inconnues. On aurait dit un poulet coiffé d'un chapeau. Une charrette venait derrière, qu'un tas de serviteurs se mirent à charger de bagages et de malles. Donc, des Marchands du désert des Pluies avaient logé chez les Vestrit. Voilà qui était de plus en plus mystérieux. Althéa avait beau se dévisser le cou, elle ne fit qu'entrevoir la famille qui s'en allait. Les habitants du désert des Pluies étaient toujours voilés et ceux-ci ne faisaient pas exception. Qui étaient-ils ? Pourquoi étaient-ils en visite chez les Vestrit ? Althéa était troublée : Kyle avait-il décidé de renouer des relations commerciales avec eux ? Sa mère et sa sœur l'avaient-elles encouragé dans cette voie ?

Kyle avait-il entraîné *Vivacia* sur le fleuve des Pluies ?

Elle serra les poings. Quand la servante la tira par la manche, elle se retourna si brusquement qu'elle fit sursauter la pauvre fille. « Je vous demande pardon », dit-elle aussitôt. La servante la regarda étrangement. « Maîtresse Vestrit va vous recevoir. »

Althéa se laissa conduire dans sa propre maison le long du couloir familier qui menait au salon. Partout se remarquaient les traces de la fête achevée et de la joyeuse compagnie. Dans chaque alcôve, des fleurs embaumaient. Elle avait quitté une maison en deuil, déchirée par des disputes de famille. Maintenant, il semblait bien qu'on eût oublié ces jours pénibles, et Althéa, par la même occasion. Pendant qu'elle s'échinait au travail, qu'elle traversait de dures épreuves, sa mère et sa sœur s'amusaient et faisaient la fête : cela lui parut injuste. Quand elles parvinrent au salon, le désarroi qui couvait en elle était tel qu'elle se raidit pour ne pas exploser de colère.

La servante frappa à la porte. Quand elle entendit le murmure de Ronica, elle s'effaça. « Entrez », souffla-t-elle à Althéa.

Celle-ci esquissa une révérence puis pénétra dans la pièce. Elle referma doucement la porte derrière elle. Sa mère était assise sur un divan jonché de coussins, un verre de vin posé sur une table basse à portée de main. Elle était vêtue d'une simple robe de lin beige. Ses

cheveux étaient enroulés en chignon et parfumés, une chaîne d'argent ornait sa gorge mais le visage qu'elle leva sur sa fille était tendu et las. Elle écarquilla les yeux et Althéa se força à la regarder en face. « Je suis rentrée à la maison, dit-elle à mi-voix.

— Althéa ! » s'exclama sa mère, avec un hoquet de surprise. Elle porta une main à son cœur puis à sa bouche. Elle était devenue si pâle que ses rides semblaient comme gravées à l'eau-forte. Elle balbutia d'une voix tremblante : « Sais-tu combien de nuits j'ai passées à me demander si tu étais morte, où gisait ton corps, s'il était enseveli décemment ou si des charognards t'avaient dévorée ? »

Althéa fut décontenancée par le flot de paroles et la virulence du ton. « J'ai essayé de t'envoyer un mot. » Elle s'entendit mentir comme un enfant surpris à faire une bêtise.

Ronica, qui avait trouvé la force de se lever, s'avançait vers sa fille, le doigt pointé sur elle comme une pique. « Non, ce n'est pas vrai ! la contredit-elle avec amertume. Tu n'y as même pas pensé jusqu'à aujourd'hui. » Elle s'interrompit net puis secoua la tête. « Tu ressembles tellement à ton père, je l'entends mentir par ta bouche. Oh, Althéa ! Oh, ma petite fille ! » Alors sa mère l'étreignit, comme elle ne l'avait pas fait depuis des années. Althéa demeura clouée entre ses bras, complètement stupéfiée, puis glacée quand elle la sentit secouée par un sanglot. Ronica s'agrippait à elle et pleurait désespérément sur son épaule.

« Je suis désolée, fit Althéa, mal à l'aise. Ça va aller, maintenant. » Au bout d'un instant, elle demanda : « Qu'y a-t-il ? »

Sa mère ne répondit pas tout de suite : elle prit une inspiration sifflante, s'écarta et se frotta les yeux avec sa manche, comme une enfant, en étalant distraitement le fard de ses cils et ses paupières. Elle revint au divan d'un pas vacillant et s'assit. Elle but une longue gorgée de vin, reposa le verre et essaya de sourire. Son visage barbouillé de fard lui donnait l'air d'une déterrée. « Rien ne va, dit-elle à mi-voix. Tout va mal. A part une chose : tu es à la maison et en vie. » Le soulagement sincère qu'Althéa lisait sur le visage de sa mère était plus brûlant que sa colère de tout à l'heure.

Il lui fut pénible de traverser la pièce pour venir s'asseoir à un bout du divan. Plus pénible encore de déclarer, calmement et posément : « Raconte-moi. » Des mois durant, elle avait imaginé son retour à la maison, elle avait été si impatiente de narrer son histoire, de forcer sa famille à l'entendre enfin. Maintenant, elle était là, et elle savait, avec la certitude absolue d'une révélation, qu'elle devait d'abord écouter sa mère.

Durant un moment, Ronica se contenta de la regarder. Puis elle se mit à relater à mots précipités, confus, l'histoire de leurs malheurs. La *Vivacia* tardait à rentrer au port, depuis le temps, elle aurait dû déjà

être de retour. Kyle avait peut-être poursuivi sa route jusqu'en Chalcède pour vendre les esclaves mais il aurait certainement donné de ses nouvelles par l'intermédiaire d'un autre navire. Non ? Il connaissait le piteux état de leurs finances ; il aurait envoyé un mot afin que Keffria pût rassurer leurs créanciers. Malta n'avait fait que des bêtises. Ronica ne savait même pas par quoi commencer son récit mais le résultat en était qu'un Marchand du désert des Pluies lui faisait la cour. Et comme sa famille détenait la reconnaissance de dette de *Vivacia,* la courtoisie et la diplomatie exigeaient que les Vestrit le reçoivent, lui et sa suite, bien que

— Sâ le savait

— Malta soit trop jeune pour être courtisée.

En outre, Davad Restart s'était précipité dans la mêlée et, déterminé à tirer profit de l'affaire, il avait fait gaffe sur gaffe tout au long de la semaine. Qu'il soit absolument dénué de tact ne signifiait pas qu'il n'avait pas de tactique. Elle avait dû déployer des trésors d'ingéniosité pour l'écarter et éviter que la famille de Reyn ne prît ombrage. Keffria insistait pour diriger les affaires de la famille. C'était son droit, certes, mais elle n'y prêtait pas suffisamment d'attention. Elle était empêtrée dans les fleurs et les froufrous de cette cour et peu lui importait que les champs fussent à moitié labourés alors que la période de plantation débutait dans une semaine. Un gel tardif avait détruit la moitié, au moins, des fleurs de pommier. Le toit dans l'aile ouest commençait à fuir et il n'y avait pas d'argent pour le réparer, mais si on ne le réparait pas bientôt, le plafond tout entier céderait, et…

« Mère, dit Althéa doucement. Mère ! Une minute. J'en ai la tête qui tourne !

— Moi aussi, et depuis plus longtemps que toi, répliqua Ronica avec lassitude.

— Je ne comprends pas, reprit Althéa qui s'efforçait au calme, alors qu'elle avait envie de hurler. Kyle utilise la *Vivacia* pour transporter des esclaves ? Et Malta est pratiquement vendue aux Marchands du désert des Pluies pour rembourser notre dette de famille ? Comment Keffria peut-elle le tolérer, sans parler de toi ? Même si la *Vivacia* n'est pas encore de retour, pourquoi nos finances sont-elles si basses ? Les propriétés de la côte n'étaient-elles pas d'un bon rapport ? »

Ronica faisait de petits gestes apaisants. « Calme-toi. C'est un choc pour toi, j'imagine. J'ai vu les choses aller peu à peu à la dérive mais toi, tu nous vois qui avons touché le fond. » Elle pressa ses tempes puis regarda sa fille d'un air absent. « Comment allons-nous faire pour t'habiller correctement sans piquer la curiosité des domestiques ? » fit-elle, songeuse. Puis elle soupira. « Rien que le fait

de te parler de tout ceci m'épuise. C'est un peu comme de décrire la mort d'un être cher. Je t'épargne les détails, je ne te dirai qu'une chose : l'emploi des esclaves pour les récoltes dans les champs et les vergers en Chalcède et même à Terrilville a fait baisser les prix. Nous avons toujours engagé des saisonniers ; pendant des années, ce sont les mêmes qui ont labouré, semé et récolté pour nous. Maintenant, qu'allons-nous leur dire ? Il serait plus avantageux de laisser les champs en friche ou d'y faire paître des chèvres mais comment pouvons-nous faire cela à nos fermiers ? Alors, on continue de lutter. Ou plutôt, Keffria continue de lutter, sur mon ordre. Elle prête l'oreille à mes conseils. Kyle, comme tu le sais, commande le navire. J'ai eu tort et je ne peux plus te regarder en face à cause de cela. Mais, que Sâ me vienne en aide ! Althéa, je crains que ce ne soit lui qui ait raison. Si le transport d'esclaves réussit, la vivenef peut encore tous nous sauver. Les esclaves, apparemment, restent le seul moyen de s'enrichir. Des esclaves comme cargaison, des esclaves dans les champs… »

Althéa regardait sa mère, incrédule. « Je n'en crois pas mes oreilles : c'est toi qui parles ainsi ?

— Je sais que c'est mal, Althéa. Je sais. Mais quels choix avons-nous ? Laisser la petite Malta s'engager inconsidérément dans un mariage pour lequel elle n'est pas prête, seulement pour renflouer la famille ? Rendre la *Vivacia* au désert des Pluies parce que nous ne pouvons acquitter la dette, et vivre dans la misère ? Ou peut-être devrions-nous fuir nos créanciers, quitter Terrilville et aller Sâ sait où…

— Tu as vraiment pensé à tout cela ? demanda Althéa à voix basse.

— Oui, répondit Ronica d'un ton las. Althéa, si nous n'agissons pas, d'autres décideront de notre sort à notre place. Nos créanciers nous dépouilleront de tous nos biens, et alors il se peut que nous regrettions en nous disant que si nous avions laissé Malta épouser Reyn, nous lui aurions au moins épargné de connaître la pauvreté. Et le navire nous aurait appartenu.

— » Le navire nous aurait appartenu » ? Comment ça ?

— Je te l'ai dit. Les Khuprus ont racheté la traite de *Vivacia*. Ils ont promis de remettre la dette, ce sera le cadeau de noces de Reyn.

— Mais c'est insensé, déclara Althéa d'une voix atone. On ne fait pas de pareils cadeaux. Pas même les Marchands du désert des Pluies. »

Après une profonde inspiration, Ronica changea de sujet. « Il faut que tu gagnes ta chambre discrètement pour t'habiller correctement. Tu es maigre comme un clou. Je me demande si tes anciens vêtements t'iront encore.

— Je ne peux pas encore redevenir Althéa Vestrit. Je t'apporte un message du capitaine Tenira, de la vivenef *Ophélie*.

— Alors c'est vrai ? J'ai cru qu'il s'agissait d'une ruse pour me voir.

— C'est vrai. J'ai navigué à bord de l'*Ophélie*. Quand nous aurons le temps, je te raconterai tout cela. Mais pour l'instant, je veux te transmettre le message et rapporter ta réponse. Mère, l'*Ophélie* est retenue aux quais des Taxes. Le capitaine Tenira a refusé de payer les sommes scandaleuses qu'on lui a réclamées, surtout celles instaurées pour financer ces porcs de Chalcédiens.

— Des porcs chalcédiens ? demanda sa mère d'un air d'incompréhension.

— Tu vois certainement de quoi je veux parler. Le Gouverneur a autorisé des galères chalcédiennes à patrouiller le long de la Passe Intérieure. L'une d'elles a tenté de nous arraisonner et de nous aborder. Ils ne sont que des pirates, et pires que ceux qu'ils sont censés éliminer. Je n'arrive pas à comprendre qu'on les ait tolérés dans le port, et encore moins que vous ayez accepté sans sourciller de payer des droits supplémentaires !

— Oh ! Les galères. Elles ont fait grand bruit, ces derniers temps, mais je pense que Tenira est le premier à avoir refusé de payer. Justes ou non, les Marchands ont acquitté les droits. Sinon, fini le commerce, Tenira ne va pas tarder à le constater.

— Mère, c'est ridicule ! Il s'agit de notre ville. Pourquoi ne nous dressons-nous pas contre le Gouverneur et ses valets ? Il ne respecte plus sa parole ; pourquoi continuerions-nous à le laisser nous saigner à blanc ?

— Althéa... je n'ai plus suffisamment d'énergie pour réfléchir à tout cela. Je ne doute pas que tu aies raison mais que puis-je y faire ? J'ai ma famille à protéger. Terrilville doit veiller à ses propres intérêts.

— Mère, on ne peut pas raisonner ainsi. Grag et moi en avons beaucoup discuté. Terrilville doit se dresser unie face aux Nouveaux Marchands, au Gouverneur et à Jamaillia, si besoin est. Plus on leur cède, plus ils prennent. Les esclaves que les nouveaux Marchands ont amenés ici sont à l'origine de nos soucis familiaux, à l'heure actuelle. Il faut les contraindre à respecter nos anciennes lois interdisant l'esclavage. Il faut déclarer aux Nouveaux Marchands que nous ne reconnaissons pas leurs chartes. Il faut dire au Gouverneur que nous ne paierons plus d'impôts jusqu'à ce qu'il revienne à la lettre de notre charte originale. Non. Il faut aller plus loin : il faut lui annoncer que les taxes de cinquante pour cent sur nos marchandises ainsi que les limites imposées au-delà desquelles nous ne pouvons plus les vendre appartiennent désormais au passé. Nous n'avons déjà que trop laissé aller les choses. A présent, il faut s'unir pour mettre un terme à tout

ceci.

— Il y a certains Marchands qui parlent comme toi, confia sa mère lentement. Et je leur réponds comme à toi : ma famille d'abord. Du reste, que puis-je faire ?

— Déclarer simplement que tu es d'accord avec les Marchands qui refusent les taxes. C'est tout ce que je te demande.

— Alors, tu dois t'adresser à ta sœur. C'est elle qui a la voix maintenant, pas moi. A la mort de ton père, elle a hérité. C'est elle désormais la Marchande et c'est à elle de voter au Conseil.

— Comment crois-tu qu'elle va réagir ? » interrogea Althéa après un long silence. Il lui avait fallu un certain temps pour assimiler la pleine importance des paroles de sa mère.

« Je ne sais pas. Elle ne va pas souvent aux réunions de Marchands. Elle dit qu'elle est trop occupée et qu'elle ne veut pas se prononcer sur des questions qu'elle n'a pas eu le temps d'étudier.

— Tu lui as parlé ? Tu lui as signalé à quel point ces votes étaient importants ?

— Ce n'est qu'une voix », dit Ronica, avec entêtement.

Althéa crut discerner un soupçon de sentiment de culpabilité dans l'intonation de sa mère. Elle insista. « Laisse-moi retourner auprès du capitaine pour lui confirmer au moins ceci : que tu vas parler à Keffria, lui conseiller d'assister à la prochaine réunion de Marchands et de voter le soutien à Tenira. Il a l'intention de s'y rendre et d'exiger officiellement du Conseil qu'il se range à ses côtés.

— Je crois que je peux à la rigueur faire cela. Althéa, tu n'as pas besoin de rapporter toi-même le message. S'il défie ouvertement le ministre des Taxes, il peut provoquer une... du mouvement là-bas. Je vais demander à Rache d'envoyer un garçon de course qui transmettra ton mot. Inutile que tu te retrouves mêlée à cette affaire.

— Mère, je désire être mêlée à cette affaire. Et je veux qu'ils sachent que je suis à leurs côtés. Il faut que j'y aille moi-même, je le sens.

— Mais pas maintenant ! Althéa, tu viens seulement de rentrer à la maison ! Tu peux tout de même prendre le temps de manger, de te baigner et de te changer, dit Ronica, atterrée.

— Non. Je suis plus en sûreté sur les quais vêtue ainsi. Les gardes ne prêteront aucune attention aux allées et venues d'un mousse. Laisse-moi y retourner, et... il y a encore quelqu'un que je dois aller voir. Mais tout de suite après, je reviendrai. Je te promets que, d'ici demain matin, je serai sous notre toit, habillée comme il sied à une fille de Marchand.

— Tu vas rester dehors toute la nuit ? Seule ?

— Tu préférerais que je sois avec quelqu'un ? demanda Althéa malicieusement, puis avec un sourire désarmant : Mère, je suis restée

« dehors toute la nuit » pendant presque un an. Il ne m'est rien arrivé. Du moins, rien d'irrémédiable… mais je promets de tout te détailler à mon retour.

— Je vois que je ne peux t'en empêcher, dit Ronica, résignée. Eh bien, pour l'honneur de ton père, tâche que personne ne te reconnaisse, je t'en prie. La fortune de la famille est assez ébranlée sans cela. Sois discrète. Et demande aussi au capitaine Tenira d'être discret. Tu as servi à bord de son navire, tu disais ?

— Oui. Je te raconterai. Plus tôt je serai partie, plus tôt je serai de retour. » Elle se tourna vers la porte puis s'arrêta. « Peux-tu prévenir ma sœur que je suis rentrée ? Et que je désire lui parler sérieusement ?

— Entendu. Tu as l'intention de… eh bien, non de t'excuser, mais de conclure une trêve avec Kyle et ta sœur ? »

Althéa serra les paupières puis rouvrit les yeux. Elle déclara avec calme : « Mère, j'ai l'intention de récupérer mon navire. Je vais tâcher de vous faire comprendre à toutes les deux que j'y suis prête et que non seulement il m'appartient de plein droit mais que je peux, grâce à lui, procurer de bons bénéfices à la famille. Je ne veux rien ajouter de plus, maintenant. Ne lui répète pas cela, je t'en prie. Dis-lui seulement, s'il te plaît, que je désire lui parler sérieusement. Très sérieusement. »

Ronica secoua la tête. Les rides sur son front et autour de sa bouche parurent se creuser davantage. Elle avala encore un peu de vin, sans le savourer. « Fais attention, Althéa, et reviens vite. Ton retour nous apportera-t-il le salut ou le malheur, je l'ignore. Je sais seulement que je suis heureuse que tu sois en vie. »

Althéa hocha la tête avec brusquerie et se glissa silencieusement hors de la pièce. Elle ne reprit pas le chemin de l'aller mais sortit par la porte d'entrée. Elle fit un signe au serviteur qui balayait des pétales de fleurs sur le perron. Les jacinthes massées sur les marches exhalaient des vagues de parfum. En descendant l'allée d'un pas vif, elle regretta presque de n'être pas simplement Athel, le mousse. C'était une splendide journée de printemps, son premier jour à terre dans son port d'attache depuis un an. Si elle avait pu en profiter un peu…

Comme elle se hâtait le long des chemins sinueux qui descendaient vers Terrilville, elle remarqua que la propriété des Vestrit n'était pas la seule à trahir des signes de dégradation. Plusieurs belles résidences témoignaient du manque d'entretien dû à une bourse vide. Les arbres n'étaient pas taillés et les dégâts occasionnés par les vents d'hiver n'étaient pas réparés. Quand elle traversa les rues les plus animées du quartier du marché, il lui sembla croiser nombre de gens inconnus. Elle s'était si souvent absentée de Terrilville durant ces

dix dernières années qu'elle ne s'attendait pas à reconnaître beaucoup de voisins ou d'amis. Mais ces étrangers avaient l'accent de Jamaillia, ils étaient vêtus à la mode chalcédienne. Les hommes paraissaient tous jeunes, de vingt à trente ans. Ils portaient de larges épées aux fourreaux filigranés et leur bourse à la ceinture, comme pour étaler leur fortune. Quant aux femmes, dont les somptueuses jupes à traîne et à crevés laissaient entrevoir des jupons vaporeux, elles étaient outrageusement fardées. Les hommes avaient tendance à parler haut, comme pour attirer l'attention, et sur un ton arrogant, suffisant. Leurs femmes trop parfumées, avec d'immenses anneaux aux oreilles, avaient des allures de pouliches nerveuses, elles agitaient la tête, faisaient de grands gestes en discutant et se pavanaient : à côté d'elles, les courtisanes de Terrilville faisaient figure de pigeons ternes.

Une deuxième classe d'inconnus hantait les rues. Ils arboraient des tatouages d'esclaves près du nez. Leur démarche furtive disait assez qu'ils voulaient passer inaperçus. Les serviteurs s'étaient multipliés à Terrilville. Ils portaient des paquets, gardaient les chevaux. Un garçon qui suivait deux jeunes filles à peine plus âgées que lui s'évertuait à tenir au-dessus d'elles une ombrelle pour les protéger du doux soleil printanier. Quand la cadette le souffleta et le tança vertement parce qu'il bougeait l'ombrelle, Althéa réprima son envie de la gifler à son tour. Le gamin était beaucoup trop jeune pour trembler ainsi avec tant de déférence devant ces deux pécores. Il marchait pieds nus sur les pavés froids.

« C'est à briser le cœur, si on s'écoutait. Mais ces deux-là, on les a dressées à n'avoir pas de cœur. »

Althéa sursauta en entendant la voix basse à son oreille. Elle fit volte-face et découvrit Ambre à un pas derrière elle. Leurs regards se croisèrent et son amie haussa le sourcil d'un air entendu. D'un ton hautain, elle proposa : « Je te donne un sou, mousse, si tu me portes mon bois.

— A votre service », répondit Althéa en inclinant la tête pour saluer comme un marin. Elle prit le gros fagot de bois brut des bras d'Ambre et le trouva beaucoup plus lourd qu'elle n'aurait cru. Comme elle assurait sa prise, elle surprit l'étincelle de joie dans les yeux topaze. Elle adopta une allure pleine de respect, à deux pas derrière Ambre, et la suivit à travers le marché jusqu'à la rue du désert des Pluies.

Ici aussi, les choses avaient changé. Quelques boutiques employaient déjà des veilleurs de nuit et une ou deux étaient même gardées durant la journée. A présent, presque toutes les échoppes s'enorgueillissaient d'un portier patibulaire armé d'une épée courte ou d'un long poignard à la hanche. On n'ouvrait plus les portes et on n'exposait plus dehors la marchandise sur des tréteaux ou des

étagères. Les articles raffinés et quasiment magiques importés du désert des Pluies n'étaient plus visibles qu'à travers des fenêtres à barreaux. Althéa regretta les effluves de parfum, le tintement des clochettes à vent et l'arôme des épices rares apportés par la brise. Les boutiques et la rue étaient aussi animées que de coutume mais on devinait chez les commerçants et les chalands une prudente méfiance, fort désagréable à constater. Même la boutique d'Ambre avait un garde posté devant la porte fermée à clé. C'était une jeune femme aux longs cheveux blonds retenus en queue de cheval, vêtue d'un justaucorps en cuir, qui jonglait nonchalamment avec deux matraques et une petite pioche, en attendant que sa maîtresse ouvrît la porte. Elle sourit de toutes ses dents à Althéa, qui passa près d'elle, mal à l'aise : la jeune femme avait le regard d'un gros matou qui jauge un rat bien gras.

« Attends dehors, Jek. Je ne vais pas ouvrir le magasin tout de suite, lui dit Ambre laconiquement.

— Comme il vous plaira, maîtresse », répondit Jek d'une voix à l'accent étranger. Elle décocha à Althéa un coup d'œil inquisiteur en reculant prudemment vers la porte, qu'elle referma derrière elle.

« Où l'as-tu trouvée ? demanda Althéa, incrédule.

— C'est une vieille amie. Elle va être déçue quand elle découvrira que tu es une femme. Et elle va le découvrir. Rien n'échappe à Jek. Mais il n'y a aucun risque qu'elle trahisse ton secret. Elle est muette comme la tombe. Elle voit tout, ne dit rien. La servante modèle.

— C'est drôle. Je n'aurais jamais cru que tu puisses avoir des serviteurs.

— J'aimerais mieux ne pas en avoir mais, malheureusement, un gardien pour la boutique est devenu nécessaire. J'ai décidé de vivre autre part et, avec l'augmentation des brigandages à Terrilville, j'ai dû engager quelqu'un pour surveiller la boutique la nuit. Jek avait besoin d'un logement ; l'arrangement fonctionne à merveille. » Elle débarrassa Althéa de son fagot qu'elle déposa dans un coin. Puis, à la surprise de son amie, elle la prit par les épaules et l'écarta à bout de bras. « Tu fais vraiment un jeune homme charmant. Je comprends que Jek t'ait guignée de l'œil. » Elle l'étreignit avec chaleur. En la lâchant, elle ajouta : « Je suis si contente que tu sois revenue saine et sauve. J'ai souvent pensé à toi et je me demandais comment tu allais. Viens dans l'arrière-boutique. Je vais faire de la tisane et nous pourrons bavarder. »

Tout en parlant, elle montrait le chemin. L'arrière-boutique était restée comme dans le souvenir d'Althéa : une grotte encombrée d'établis, d'outils éparpillés et de breloques en cours de fabrication. Des vêtements pendaient à des crochets ou étaient bien serrés dans des

malles. Il y avait un lit dans un coin et une paillasse dans un autre. Un petit feu brûlait dans l'âtre.

« J'aurais pris une tisane avec plaisir mais je n'ai pas le temps. En tout cas, pas maintenant. J'ai un message à transmettre. Mais dès que ce sera réglé, je repasse directement ici. J'en avais l'intention avant que tu me repères dans la rue.

— C'est très important pour moi que tu reviennes », insista son amie avec une telle gravité qu'Althéa la dévisagea. En réponse à ce regard, Ambre ajouta : « Ce n'est pas quelque chose que je peux expliquer rapidement. »

Bien que sa curiosité fût piquée, Althéa était trop préoccupée par ses propres soucis. « Moi aussi, j'ai besoin de te parler seule à seule. C'est une affaire délicate. Peut-être n'ai-je pas le droit de m'en mêler mais elle est… » Elle hésita. « C'est sans doute le moment maintenant, même si je n'en ai pas encore discuté avec le capitaine Tenira. » Elle s'interrompit puis se lança. « J'ai servi à bord de la vivenef *Ophélie*. Elle a été blessée et j'espère que tu peux l'aider. Une galère chalcédienne nous a interceptés quand nous faisions voile vers Terrilville. *Ophélie* s'est brûlé les mains en se défendant. Elle dit qu'elle n'a pas mal mais on dirait qu'elle garde toujours les mains croisées ou qu'elle les cache. Je ne sais pas si les dégâts sont importants, si un ébéniste comme toi peut réparer du bois brûlé, mais…

— Interceptés par une galère ? Et attaqués ? s'exclama Ambre, horrifiée. Dans les eaux de la Passe Intérieure ? » Le regard perdu dans un autre temps et un autre espace, elle dit d'une voix étrange : « La fatalité fond sur nous. Le temps s'étire, les jours se suivent pesamment, en nous berçant de l'illusion que le désastre redouté va être différé. Puis, brusquement, les jours sombres que nous avons tous prédits sont sur nous, et l'heure est passée où nous aurions pu éviter le sort funeste. Jusqu'à quel âge faut-il vivre pour tirer des leçons de ses expériences ? Nous n'avons pas le temps –, nous n'avons jamais eu le temps. Il se peut que demain n'arrive jamais mais le présent forme une chaîne inexorable, et maintenant est toujours l'unique moment dont nous disposons pour détourner le malheur. »

Althéa se sentit soudain confirmée dans ses craintes. C'était la réaction qu'elle avait espérée de sa mère. Chose curieuse : c'était une nouvelle venue, non un Marchand de Terrilville, qui avait immédiatement saisi toute l'importance des nouvelles qu'elle apportait. Ambre avait complètement oublié la tisane. Elle ouvrit brusquement un coffre dans un coin de la pièce et, au comble de l'excitation, elle commença à en tirer des vêtements. « Accorde-moi quelques instants et je serai prête à t'accompagner. Mais ne perdons pas une minute. Commence à partir du jour de ton départ et raconte-

moi tes voyages en détail, même ce qui te paraît insignifiant. » Elle alla vers une petite table et ouvrit une boîte, dont elle vérifia rapidement le contenu, des pots et des brosses, puis la fourra sous son bras.

Althéa ne put s'empêcher de rire. « Ambre, cela va prendre des heures… non, des jours…

— C'est pour ça que nous devons commencer maintenant. Allez. Vas-y pendant que je me change. »

Elle roula en boule une brassée de vêtements et disparut derrière un paravent en bois. Althéa se lança dans le récit de ses expériences à bord du *Moissonneur*. Elle venait à peine de relater ses premiers mois malheureux et la découverte de son secret par Brashen que son amie émergea de derrière le paravent. Mais ce n'était pas Ambre qui se tenait devant elle : c'était une petite esclave à la figure toute barbouillée. Un tatouage couvrait une joue rougie par le vent, une croûte s'étalait de sa lèvre supérieure à sa narine gauche, ses cheveux sales s'échappaient d'une tresse défaite. Elle portait une chemise en coton grossier et ses pieds nus pointaient sous ses jupes rapiécées. Un pansement souillé enveloppait sa cheville. Des gants de toile rêche remplaçaient ceux en dentelle qu'elle enfilait d'habitude. Elle étala sur la table un sac fourre-tout en toile malpropre et le bourra d'outils à bois.

« Tu me stupéfies. Comment as-tu appris à faire ça ? demanda Althéa avec un grand sourire.

— Je te l'ai dit. J'ai joué beaucoup de rôles dans ma vie. Ce déguisement s'est révélé très utile, ces derniers temps. Les esclaves sont invisibles. Je peux aller quasiment partout sans qu'on me remarque. Même les hommes qui n'hésiteraient pas à forcer une esclave sont dégoûtés par un peu de saleté et quelques croûtes bien placées.

— Les rues de Terrilville sont devenues à ce point dangereuses pour une femme seule ? »

Ambre lui décocha un regard de commisération. « Tu vois ce qui se passe et pourtant tu ne vois rien. Les esclaves ne sont pas des femmes, Althéa. Elles sont de la marchandise, des objets, des biens. Des choses. Pourquoi un propriétaire se soucierait-il qu'une de ses esclaves soit violée ? Si elle est enceinte, il en prendra une autre. Si elle ne l'est pas, eh bien, où est le mal ? Ce gamin que tu observais… cela ne coûte rien à son maître s'il s'endort tous les soirs en pleurant, s'il reçoit des coups. S'il devient rétif et indocile à cause des mauvais traitements, il sera simplement revendu à quelqu'un qui le traitera plus mal encore. Les derniers barreaux de l'échelle deviennent très glissants quand on accepte l'esclavage. Si une vie peut être évaluée en argent, alors sa valeur peut baisser, sou par sou, jusqu'à ce qu'elle soit

nulle. Quand une vieille femme vaut moins que la nourriture qu'elle mange… eh bien… » Ambre poussa un bref soupir. Puis elle se redressa brusquement. « On n'a pas le temps. » Elle se pencha pour se regarder dans un miroir posé sur la table puis saisit un foulard en lambeaux qu'elle noua sur la tête en dissimulant ses boucles d'oreilles. Le sac à outils disparut dans un panier à provisions. « Voilà. Allons-y ! On va se faufiler par-derrière. Dans la rue, prends mon bras, penche-toi et reluque-moi comme un vilain matelot. Nous pourrons parler en chemin. »

A la stupéfaction d'Althéa, la ruse réussit : ceux qui les remarquaient se détournaient, dégoûtés. Elle poursuivit le récit de son voyage. A une ou deux reprises, Ambre émit de petits bruits comme si elle voulait l'interrompre mais quand son amie se taisait, elle la pressait de continuer. « Non, vas-y. Quand tu auras fini, je poserai mes questions. » Personne ne l'avait jamais écoutée aussi attentivement, absorbant ses paroles comme une éponge.

Quand elles approchèrent des quais des Taxes, Ambre attira Althéa dans un coin. « Comment vas-tu me présenter sur le navire ?

— Tu vas devoir me suivre à bord. Je n'en ai pas encore discuté avec le capitaine Tenira. » Elle fronça les sourcils en comprenant soudain que la situation pouvait se révéler embarrassante. « Il faudra que tu voies le capitaine Tenira et Grag avant que je te conduise près d'*Ophélie*. Franchement, je ne sais pas comment ils réagiront face à toi ni comment ils prendront le fait qu'une étrangère travaille sur leur navire.

— Fais-moi confiance. Je peux être charmante quand c'est nécessaire. Et maintenant, en avant ! »

Althéa gravit sans encombre la passerelle. Elle jeta un regard furtif alentour puis fit signe à Ambre d'avancer. Les deux gardes sur le quai la repérèrent aussitôt. L'un grimaça de dégoût tandis que l'autre éclatait d'un rire plein de sous-entendus. Si le mousse faisait monter clandestinement sa catin à bord, ce n'était pas leur affaire.

Le matelot de quart sur l'*Ophélie* leva un sourcil incrédule mais, sur un signe d'Althéa, il tint sa langue et les escorta jusqu'à la porte de la cabine du capitaine Tenira.

« Entrez ! » dit Tenira après qu'Althéa eut frappé. Elle pénétra dans la pièce, Ambre sur ses talons. Le capitaine était à sa table, occupé à écrire tandis que Grag regardait par le hublot. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda le capitaine, interdit, tandis que Grag grimaçait de dégoût.

« Ne vous fiez pas à mon apparence, capitaine », déclara Ambre avant qu'Althéa ait pu proférer un son. Sa voix était si agréablement modulée, son accent si pur que personne n'aurait pu en douter. « Je vous prie d'excuser mon déguisement. Cela semblait plus prudent. Je

suis une amie d'Althéa, depuis un certain temps déjà. Elle sait qu'on peut me faire confiance. Elle m'a parlé de la fâcheuse rencontre que vous avez faite sur la route de Terrilville, je suis venue non seulement pour vous apporter mon soutien, à propos des taxes, mais aussi voir si je peux réparer les mains abîmées d'*Ophélie*. »

D'une traite et tout uniment, elle avait exposé l'affaire qu'Althéa aurait eu peine à expliquer sans trébucher sur les mots. Puis elle attendit calmement, les mains sagement croisées devant elle, le dos droit, les yeux plantés dans les yeux des deux hommes. Ils échangèrent un regard. Les premiers mots du capitaine bouleversèrent Althéa.

« Vous croyez vraiment pouvoir faire quelque chose pour les mains d'*Ophélie* ? Cela m'attriste de voir qu'elle en a honte. »

La profonde émotion qui vibrait dans sa voix toucha le cœur d'Althéa.

« Je ne sais pas, répondit Ambre avec honnêteté. Je connais mal le bois-sorcier. Mon expérience limitée me dit que le grain en est excessivement fin. Mais il se peut que sa densité même l'ait préservé d'un dommage profond. Je ne le saurai qu'en examinant ses mains, et encore...

— Alors, allons voir, déclara Tenira sur-le-champ, en adressant un regard presque contrit à Althéa. Je sais que vous m'apportez un message de votre mère. Ne croyez pas que je sous-estime son importance. Mais *Ophélie* est mon navire.

— Elle doit passer en premier, approuva Althéa. C'était bien mon avis, aussi ai-je demandé à mon amie Ambre de m'accompagner.

— Je vous reconnais bien là », fit remarquer Grag avec chaleur. Il poussa l'audace jusqu'à lui effleurer la main. Il esquissa un salut vers Ambre. « Je suis honoré de faire la connaissance de tous ceux qu'Althéa appelle ses amis. C'est pour moi la seule recommandation nécessaire.

— Mon fils me rappelle aux bonnes manières. Pardonnez-moi, madame. Je suis le capitaine et Marchand Tomie Tenira, de la vivenef *Ophélie*, et voici mon fils, Grag. »

Althéa se rendit brusquement compte qu'elle ignorait le nom de famille d'Ambre. Mais avant qu'elle ait eu le temps de bredouiller quelque chose, son amie déclara : « Je suis Ambre, fabricante de perles, artisan dans la rue du désert des Pluies. J'ai hâte de faire la connaissance de votre navire. »

Sans plus de cérémonie, le capitaine Tenira montra le chemin. *Ophélie* bouillait manifestement de curiosité. Elle toisa Ambre avec une réserve scandalisée qui amena sur les lèvres d'Althéa un sourire involontaire. Dès qu'on lui eut expliqué la présence d'Ambre, la vivenef n'hésita pas à se tourner vers elle et à présenter ses mains

brûlées pour examen. « Vous croyez possible de faire quelque chose pour moi ? » demanda-t-elle avec gravité.

Pour la première fois, Althéa fut en mesure de constater les dégâts. La poix brûlante avait collé aux doigts, les flammes avaient léché le creux du poignet gauche. Les mains d'aristocrate étaient à présent celles d'une fille de cuisine.

Ambre prit la grande main de la vivenef. Elle promena légèrement ses doigts gantés sur la surface brûlée puis frotta avec plus d'insistance. « Dites-moi si je vous fais mal », ajouta-t-elle un peu tardivement. Elle fronçait les sourcils, absorbée. « Un bois des plus singuliers », murmura-t-elle pour elle-même. Elle ouvrit son sac, choisit un outil, gratta légèrement un doigt noirci. *Ophélie* retint son souffle.

« Cela fait mal ? demanda Ambre aussitôt.

— Je n'ai pas mal à la façon des humains. J'ai l'impression que... ça ne va pas. Comme si j'étais abîmée.

— Je crois que le bois est intact juste sous la brûlure. Avec mes outils, j'arriverai à ôter la couche noircie. Il se peut que j'aie à modifier un peu la forme des mains ; vous auriez des doigts plus fins. Je conserverai les bonnes proportions, à moins que les dégâts soient plus profonds que je ne le pense. Mais vous devrez supporter cette sensation désagréable sans broncher, pendant que je travaille. Je ne sais pas combien de temps cela prendra.

— Qu'en penses-tu, Tomie ? demanda la vivenef à son capitaine.

— On n'a pas grand-chose à perdre, à mon avis, dit-il avec douceur. Si la gêne devient intolérable, alors maîtresse Ambre arrêtera, j'en suis certain. »

Ophélie sourit avec inquiétude. Puis ses yeux se firent songeurs. « Si votre travail sur mes mains réussit, alors peut-être pourriez-vous faire aussi quelque chose pour mes cheveux. » Elle leva la main pour toucher les longues boucles souples de sa crinière. « Cette coiffure est si démodée. Cela fait un certain temps que j'y pense : si je pouvais trouver le moyen d'avoir des repentirs autour du visage et...

— Oh, *Ophélie* ! » gronda Tenira tandis que les autres éclataient de rire.

Ambre tenait toujours la main d'*Ophélie* et continuait à l'examiner, tête penchée. « Il se peut que j'aie beaucoup de mal à assortir la nuance. Je n'ai jamais vu une teinte imitant si parfaitement la couleur de la chair tout en laissant apparent le grain du bois. On m'a dit qu'une vivenef créait ses propres couleurs en s'éveillant. » Elle croisa hardiment le regard d'*Ophélie*. « Cela peut-il se reproduire, si je suis obligée de creuser jusqu'à révéler un bois non coloré ?

— Je ne sais pas, répondit *Ophélie* à mi-voix.

— Cela ne se fera pas en une après-midi, dit Ambre résolument. Capitaine, il faut que vous donniez à vos hommes l'ordre de me laisser aller et venir. Je garderai le même déguisement. Cela vous convient-il ?

— Je crois, oui, concéda le capitaine à contrecœur. Quoiqu'il puisse être difficile d'expliquer aux Marchands pourquoi j'ai confié un travail si délicat à une esclave, ou pourquoi j'utilise les services d'une esclave tout court. Je suis opposé à l'esclavage, vous savez.

— Comme moi, répondit Ambre gravement. Comme beaucoup de gens dans cette ville.

— Vraiment ? rétorqua Tenira avec amertume. Je n'ai guère entendu de protestation publique là-dessus, jusqu'ici. »

Elle tapota son faux tatouage. « Si vous portiez ces haillons et ce tatouage, que vous arpentiez les rues de Terrilville, vous entendriez critiquer âprement l'esclavage. Dans vos efforts pour tirer la ville de sa torpeur, ne négligez pas les alliés que vous avez en réserve. » Elle choisit un petit rabot dans son sac et y ajusta une lame. « Si par exemple on s'intéresse aux manigances domestiques du ministre des Taxes, on peut facilement trouver dans cette réserve des espions bien disposés. Le scribe chargé de sa correspondance est aussi un esclave, je crois. »

Althéa sentit un petit frisson lui parcourir l'échiné. Comment Ambre en était-elle venue à connaître tout cela, et pourquoi s'en souciait-elle ?

« Vous êtes bien au courant, on dirait, fit remarquer le capitaine gravement.

— Oh, j'ai connu ma part d'intrigues et de complots. Je les trouve déplaisants mais nécessaires. Comme la douleur est parfois nécessaire. » Elle fixa le rabot dans la paume d'*Ophélie*. « Tenez bon, dit-elle à voix basse. Je vais ôter la couche superficielle. »

Il y eut un petit silence, suivi d'un affreux grattement. Le bois carbonisé vola en poussière. L'odeur rappela à Althéa celle de cheveux brûlés. *Ophélie* émit un léger bruit puis leva les yeux pour contempler la mer. Elle serrait les mâchoires.

Impassible, le capitaine Tenira observait le travail d'Ambre. Comme s'il s'enquérait de la pluie et du beau temps, il demanda à Althéa : « Avez-vous transmis mon message à votre mère ?

— Oui, déclara-t-elle en refoulant une émotion qui ressemblait fort à de la honte. Je suis désolée. La réponse que j'apporte n'est pas d'un grand réconfort. Ma mère va parler à ma sœur Keffria. C'est elle la Marchande de la famille, maintenant. Ma mère va la convaincre d'assister à la prochaine réunion du Conseil et de voter pour soutenir votre action.

— Je vois, répliqua Tenira d'une voix prudemment neutre.

— Si mon père était encore en vie..., ajouta Althéa d'un air malheureux.

— Et si c'était vous la Marchande Vestrit ! En vérité, c'est vous qui auriez dû hériter du navire familial. »

Althéa révéla alors sa profonde blessure. « Je ne sais si Keffria est capable de se ranger à vos côtés. » Un silence stupéfait accueillit ces paroles. Elle s'efforça de conserver une voix égale en ajoutant : « Je ne vois guère comment elle pourrait prendre votre parti et continuer à soutenir son mari. L'augmentation des impôts est motivée par la protection du commerce par le Gouverneur contre les pirates mais nous savons tous qu'il tient surtout au trafic d'esclaves. Il ne s'est jamais soucié des pirates jusqu'à ce qu'ils se mettent à attaquer les transports d'esclaves. Donc, si on en vient à discuter de l'esclavage, et qu'elle doit adopter une position... Elle... Kyle fait commerce d'esclaves. Et il utilise *Vivacia*. Je ne crois pas qu'elle s'opposera à son mari. Même quand elle était en désaccord avec lui, elle n'a jamais eu la volonté de lui tenir tête, pour quoi que ce soit.

— Noon ! souffla *Ophélie*. Comment peut-on faire une chose pareille ! *Vivacia* est si jeune. Comment va-t-elle le supporter ? A quoi pensait ta mère pour avoir laissé faire ? Comment peut-on infliger cela à son propre navire ? »

Grag et le capitaine gardèrent le silence. Le premier paraissait accablé tandis que le second affichait un mépris glacial. La question resta suspendue en l'air, comme une accusation.

« Je n'en sais rien, répondit Althéa, l'air malheureux. Je n'en sais rien. »

11

JUGEMENT

« Où peut-elle être ? Qu'est-elle en train de faire ? questionna Keffria, inquiète.

— Je l'ignore », répondit Ronica d'un ton irrité.

Keffria baissa les yeux sur la tasse qu'elle tenait à la main. Elle se contraignit au silence. Elle avait failli demander à sa mère si elle était vraiment certaine d'avoir vu Althéa. Après la semaine épuisante qui venait de s'écouler, elle lui aurait aisément pardonné d'avoir été le jouet de son imagination. Plus aisément, en tout cas, qu'à sa sœur cadette qui surgissait puis disparaissait brusquement. Et que sa mère parût accepter simplement la conduite scandaleuse d'Althéa n'était pas fait pour améliorer son humeur.

« Elle m'a dit qu'elle reviendrait avant demain matin, ajouta Ronica d'une voix radoucie. Le soleil vient à peine de se coucher.

— Tu ne trouves pas bizarre qu'une jeune fille de bonne famille sorte toute seule la nuit, et la première nuit de son retour, de surcroît, alors qu'elle a disparu pendant presque un an ?

— Certainement. Pourtant, je la reconnais bien là. J'en suis venue à accepter de ne pouvoir la changer.

— Je ne bénéficie pas de cette liberté d'action, moi ! intervint Malta impétueusement. J'ai tout juste la permission de faire le tour de Terrilville en plein jour.

— C'est vrai », reconnut Ronica, affable. Ses aiguilles cliquetaient en cadence tandis qu'elle travaillait. Elle feignit de ne pas remarquer le bruyant soupir de Malta.

Elles avaient dîné de bonne heure et se tenaient à présent dans le cabinet. Personne n'avait jugé utile de préciser qu'on veillait pour attendre le retour d'Althéa. Ronica tricotait comme si elle disputait une course ; Keffria n'avait pas sa concentration. Elle piquait obstinément son aiguille dans son ouvrage de broderie et tirait sur un point. Elle n'allait pas se mettre dans tous ses états pour sa sœur. Elle n'allait pas se laisser voler la paix relative qu'elle avait enfin trouvée.

Malta ne faisait même pas semblant de s'occuper. D'un air

maussade, elle avait joué du bout de sa fourchette avec le simple repas en faisant remarquer qu'elle regrettait déjà les serviteurs de Davad. A présent, elle arpentait la pièce, traînait les doigts sur le bureau, prenait les petits souvenirs de voyage de son grand-père, les retournait puis les reposait. Son agitation portait sur les nerfs déjà à vif de Keffria. Heureusement, Selden était déjà couché, épuisé après cette longue semaine de réjouissances qui avait, en revanche, épanoui Malta. Depuis le départ de la dernière voiture, celle-ci avait pris un air abattu et elle faisait penser à une créature marine échouée sur la grève.

« Je m'ennuie, déclara-t-elle, en écho aux pensées de sa mère. Je regrette que les Marchands du désert des Pluies ne soient plus là. Ils ne passent pas leurs soirées à coudre en silence.

— Quand ils sont chez eux, c'est ce qu'ils font, certainement, la contredit Keffria fermement. Personne ne reçoit, ne joue ni ne fait de la musique tous les soirs. Tu ne dois pas partir de ce principe dans tes relations avec Reyn.

— Eh bien, s'il m'épouse et qu'on a un foyer à nous, on ne s'ennuiera pas le soir, je peux te le dire. Nous aurons des amis, qui amèneront des musiciens. Ou on sortira. Délo et moi, on a décidé que, quand on sera mariées et libres de faire ce qui nous plaît, on aurait souvent…

— Si tu épouses Reyn, tu vivras dans le désert des Pluies, pas à Terrilville, fit remarquer Ronica à mi-voix. Tu devras te faire des amis là-bas, et apprendre à vivre comme eux.

— Pourquoi faut-il toujours que tu sois aussi rabat-joie ? demanda Malta avec hargne. Quoi que je dise, tu me contredis. Tu n'as qu'une envie, c'est que je sois malheureuse, c'est tout !

— A qui la faute si tu te berces de sottes illusions…

— Mère, je t'en prie. Je vais devenir folle si vous commencez à vous chamailler et à vous lancer des piques. »

Un lourd silence s'installa. « Je suis désolée. Je ne tiens pas à ce que Malta soit malheureuse. Je souhaite seulement qu'elle se réveille –, elle doit comprendre que, si elle veut être heureuse, il lui faut décider de l'être dans le cadre de sa vie. Ces folles idées de réceptions sans fin et de divertissement ne sont pas…

— Pas étonnant que tante Althéa se soit enfuie ! s'écria Malta en interrompant sa grand-mère. Tout l'avenir que tu vois, pour tout le monde, c'est l'ennui et le travail. Eh bien, ma vie à moi ne sera pas ainsi ! Reyn m'a raconté plein de choses passionnantes sur le désert des Pluies. Quand on ira rendre visite à sa famille, il me montrera la cité des Anciens, d'où proviennent les pierres de feu, et la jidzine et autres merveilles. Il m'a appris qu'il y a des endroits où, à un contact de la main, les pièces s'éclairent comme dans les temps anciens. Il dit

qu'il a même vu parfois errer des fantômes. Tout le monde ne peut pas les voir, seuls ceux qui sont très sensibles mais, d'après lui, j'ai peut-être le don. Les plus doués peuvent parfois entendre les échos de leur musique. Il m'habillera comme il convient à une femme de la famille Khuprus. Je n'aurai ni à épousseter les meubles, ni à polir l'argenterie, ni à faire la cuisine ; on aura des domestiques pour ça. Reyn prétend... mère, pourquoi souris-tu ainsi ? Tu te moques de moi ? demanda-t-elle, indignée.

— Non, pas du tout. Je pensais qu'il semble te plaire beaucoup, ce jeune homme, releva Keffria en secouant légèrement la tête. Je me rappelle tous les grands projets que nous faisions, ton père et moi. Ces rêves ne se réalisent pas toujours, mais on passe des moments délicieux à les imaginer.

— A mon avis, ce qui lui plaît, c'est plutôt la perspective de tout ce qu'il va lui apporter, corrigea Ronica doucement ; puis elle ajouta, avec plus d'indulgence : Mais il n'y a rien de mal là-dedans. Les jeunes gens qui partagent les mêmes rêves font souvent de très bons partenaires. »

Malta se remit à attiser le feu. « Ne parlez pas comme si tout était déjà arrangé, parce qu'il n'en est rien, dit-elle avec irritation. Il a des côtés qui ne me plaisent pas. Non seulement son voile et ses gants ; comment imaginer à quoi il ressemble vraiment ? Mais en plus, il n'arrête pas d'évoquer la politique. Tantôt, ce sont les réceptions et les amis, tantôt, c'est la guerre contre Jamaillia ; il dit que nous devons tenir bon, aussi difficile que devienne notre vie. Il en parle comme s'il s'agissait d'une grande aventure ! Il dit aussi que l'esclavage est mal, je lui ai répondu que, selon papa, c'est une bonne chose pour Terrilville et qu'il rebâtit notre fortune en vendant des esclaves. Il a osé déclarer que papa devrait changer sa façon d'agir et comprendre que l'esclavage est mal, qu'il est aussi mauvais pour notre économie, qu'on devrait plutôt reprendre le commerce avec le désert des Pluies.

« Et il fait allusion à nos enfants, comme si j'allais avoir un bébé le lendemain de mon mariage ! Quand j'ai suggéré que nous devrions avoir une maison à Terrilville comme dans le désert des Pluies, de façon qu'on puisse aller souvent visiter mes amis, il a ri ! Il répond qu'une fois que j'aurai vu les merveilles de sa cité, j'oublierai Terrilville, et que nous n'aurons pas de maison à nous mais des appartements dans la grande maison que partage la famille Khuprus. Donc, je ne suis pas du tout sûre de choisir Reyn.

— Il semble que vous ayez beaucoup discuté de votre avenir, tous les deux, risqua Ronica.

— Lui, il en parle comme si c'était chose faite ! Quand je lui dis que rien n'est sûr, il sourit et me demande pourquoi j'aime à le

torturer. Les hommes sont-ils tous aussi obtus ?

— Tous ceux que j'ai connus, sans exception, assura Ronica avec suffisance ; puis elle ajouta avec plus de sérieux : Mais si tu as choisi de le refuser, tu dois nous le dire. Plus tôt vous romprez, moins il y aura de gêne pour les deux familles.

— Oh… Je n'ai pas encore décidé. Pas vraiment. Cela peut prendre un petit moment. »

Le silence retomba tandis que Malta méditait sur ses perspectives et que les deux femmes réfléchissaient sur les conséquences éventuelles de la décision.

« J'aimerais bien savoir où est Althéa », se surprit à répéter Keffria. Sa mère soupira.

*

Althéa reposa sa chope. Sur la table, il ne restait plus grand-chose de la volaille rôtie. En face d'elle, Ambre arrangea ses couverts avec soin sur l'assiette. Jek se renversa sur le dossier de sa chaise et retira un fragment de nourriture coincé entre ses dents. Elle surprit le regard d'Althéa et fit un large sourire. « Vous n'avez pas de grands frères chez vous, hein ? dit-elle pour la taquiner. Des yeux comme les vôtres, c'est trop beau pour une femme.

— Jek ! intervint Ambre, sur un ton de réprobation amusée. Tu mets Althéa mal à l'aise. Pourquoi ne vas-tu pas te promener un peu ? Il faut qu'on parle sérieusement. »

Jek se leva de table avec un grognement. Elle roula des épaules et fit craquer ses muscles. « Suivez mon conseil. Vous feriez mieux de boire sérieusement. Parler sérieusement, ce n'est vraiment pas une façon de passer sa première soirée dans sa ville natale. » Elle sourit et ses dents étincelèrent comme celles d'un Carnivore.

« Qui sait, il se peut aussi qu'on boive », concéda aimablement Ambre. Jek tira sur ses bottes et saisit un manteau léger. Dès que la porte se fut refermée, Ambre se pencha en avant, appuyée sur les coudes, et pointa un doigt sur Althéa. « Reprends là où tu t'es arrêtée. Et cette fois, ne glisse pas sur les moments où tu crois t'être mal conduite. Mon but n'est pas de te juger.

— Alors pourquoi me pries-tu de raconter ? » Pourquoi accédait-elle à la requête d'Ambre ? Elle n'en savait encore que relativement peu sur cette femme. Pourquoi lui faire l'honneur de relater en détail ses voyages et ses expériences depuis la dernière fois qu'elles s'étaient vues ?

« Ah, eh bien… L'échange est équitable, je crois, compte tenu de tout ce que je t'ai demandé. » Ambre reprit haleine, comme pour mettre de l'ordre dans ses idées. « Je ne peux pas quitter Terrilville.

J'ai des choses à faire ici. Mais l'organisation de ces tâches dépend d'événements qui se déroulent ailleurs. A Jamaillia et dans la Passe Intérieure, par exemple. Alors je voudrais savoir quels changements tu y as observés.

— Cela ne m'explique rien du tout, fit remarquer Althéa à mi-voix.

— Oui, je comprends. Permets alors que je parle franchement. Je me voue à apporter certains changements. Je souhaite qu'on en termine avec l'esclavage, non seulement à Terrilville mais dans tout Jamaillia et en Chalcède. Je souhaite que Terrilville se libère du joug de Jamaillia. Et, plus que tout, je souhaite résoudre l'énigme du dragon et du serpent. » Elle sourit d'un air entendu à Althéa en prononçant ces paroles. Elle tapota d'abord la boucle d'oreille en forme de dragon qu'elle portait au lobe gauche puis le serpent qui se balançait à son oreille droite. Elle leva un sourcil et attendit la réponse de son amie.

« Le dragon et le serpent ? » interrogea Althéa, perplexe.

L'expression d'Ambre se modifia : un terrible effroi qui fit bientôt place à la lassitude. Elle s'adossa à sa chaise. « En te disant cela, fit-elle à mi-voix, je m'attendais que tu bondisses sur tes pieds, stupéfaite. Ou que tu te mettes à crier « Ah !", ou que tu secoues la tête et que tu m'expliques tout. Mais je n'aurais jamais imaginé que tu resterais assise poliment, l'air déconcerté. » Althéa haussa les épaules. « Désolée.

— Ces mots n'ont aucun sens pour toi ? Le dragon et le serpent ? » insista-t-elle avec une note désespérée dans la voix.

Althéa haussa de nouveau les épaules.

« Réfléchis bien, implora Ambre. Je t'en prie. J'étais tellement persuadée que tu étais celle-là. Plusieurs rêves m'ont fait douter mais quand je t'ai revue dans la rue, la certitude a de nouveau jailli en moi. Tu es l'élue. Tu dois savoir. Réfléchis. Le dragon et le serpent. » Elle se pencha sur la table et scruta son amie, le regard suppliant.

Althéa prit une profonde inspiration. « Dragon et serpent. Très bien. Sur une île, dans les Mortes-Terres, j'ai vu une formation rocheuse appelée le Dragon. Et notre navire a été attaqué par un serpent de mer sur la route de Terrilville.

— Tu n'as pas parlé d'un dragon quand tu m'as raconté ton séjour dans les Mortes-Terres.

— Cela ne m'a pas paru important.

— Raconte-moi maintenant. » Les yeux d'Ambre brillaient intensément, comme ceux d'un chat.

Althéa se pencha en avant et remplit sa chope au pichet de bière en terre cuite. « Il n'y a pas grand-chose à raconter. Nous avons campé dessous quand nous avons fait l'abattage. C'est simplement un

gros rocher qui sort de terre. Quand la lumière le frappe sous un certain angle, on dirait un dragon mort. Un des matelots les plus âgés a débité une histoire, prétendant que c'était un dragon tué au cours d'une bataille et que, si je l'escaladais, je trouverais une flèche fichée dans son poitrail.

— Et tu l'as fait ? »

Althéa sourit d'un air penaud. « J'étais curieuse. J'ai grimpé sur le rocher, un soir. Relier avait dit vrai. Les pattes antérieures étaient agrippées à une flèche qui pointait de son poitrail.

— Alors ce n'était pas une formation rocheuse ? Il avait réellement des pattes antérieures ? »

Althéa pinça les lèvres. « Ou peut-être des marins désœuvrés l'ont-ils un peu « embelli ». C'est ce que j'ai pensé. Relier prétendait que cette chose était là depuis des temps immémoriaux. Mais la hampe de la flèche n'avait pas l'air abîmée ni usée. C'est le plus beau morceau de bois-sorcier que j'aie jamais vu. La seule chose qui m'ait surprise, c'est que personne jusqu'ici ne l'ait prise. Mais les marins sont gens superstitieux et le bois-sorcier a une funeste réputation. »

Ambre était comme clouée sur sa chaise.

« Le serpent... », commença Althéa mais son amie lui intima le silence. « J'ai besoin de réfléchir un moment. Une flèche en bois-sorcier. C'est tout ? Une flèche en bois-sorcier ? Tirée par qui, et quand ? Pourquoi ? »

Althéa ne possédait pas la réponse. Elle leva sa chope et avala une longue gorgée. Ambre lui sourit. « Revenons à ton histoire, raconte-moi la fin. Parle-moi du serpent quand ce sera le moment en me donnant autant de détails que possible. Je promets d'être très attentive. » Elle versa une petite mesure d'eau-de-vie dorée dans son verre et se laissa aller en arrière, pleine d'espoir.

Jek avait raison. Le pichet de bière avait été vidé deux fois et la bouteille d'eau-de-vie était sérieusement entamée avant que l'histoire fût terminée. Ambre revint plusieurs fois sur l'attaque du serpent. Elle sembla particulièrement intéressée par la salive qui avait rongé le tissu et la chair, et approuva de la tête l'assertion de Brashen : il ne s'agissait pas d'un simple prédateur mais d'une créature pensante qui accomplissait une vengeance. Cependant, dans cette partie de l'histoire, rien n'avait éveillé l'intérêt d'Ambre comme la flèche de bois-sorcier. Elle parut enfin avoir épuisé ses questions. Dans l'âtre, le feu se mourait. Althéa revint d'un petit voyage à la cabane dans la cour pour trouver son amie qui versait les dernières gouttes d'eau-de-vie dans deux petits verres. Les porte-verres en bois sculpté, travail de l'hôtesse sans aucun doute, représentaient des entrelacs de feuilles de lierre.

« Buvons, proposa Ambre. A tout ce qui va bien dans la vie. A

l'amitié et à une bonne eau-de-vie. »

Althéa leva son verre mais ne trouva rien à ajouter au toast.

« La *Vivacia* ? suggéra son amie.

— Je forme pour elle les meilleurs vœux mais, tant que je n'aurai pas les pieds sur ses ponts, elle reste mêlée à tout ce qui va le plus mal dans ma vi

— A Grag Tenira ? proposa l'autre facétieusement.

— Là aussi, c'est trop compliqué

— A Brashen Trell ! » s'exclama Ambre, hilare. Althéa poussa un grognement et secoua la tête mais son amie n'en leva pas moins son verre. « Aux hommes irresponsables qui cèdent à leurs passions ! » Elle avala son eau-de-vie d'une traite. « Ainsi les femmes peuvent-elles prétendre qu'elles n'y sont pour rien. »

La dernière phrase fut prononcée alors qu'Althéa avait capitulé et lampait aussi son alcool. Elle s'étouffa et recracha. « Ambre, ce n'est pas juste. Il a profité de moi.

— Ah bon ?

— Mais je te l'ai expliqué », répondit-elle avec obstination. En réalité, elle n'avait presque rien dit, elle avait seulement avoué en haussant les épaules que c'était arrivé. Sur le moment, Ambre avait laissé passer en se contentant de hausser un sourcil. Maintenant, elle soutenait sans ciller le regard furieux d'Althéa, avec un petit sourire plein de sous-entendus. « J'avais bu, et de la bière droguée, par-dessus le marché, et j'avais reçu un bon coup sur la tête. Alors il m'a donné de la cindine. Et j'avais froid, j'étais trempée et épuisée.

— Tout ça, c'est vrai aussi de Brashen. Je ne critique pas, Althéa. Inutile de vous trouver des excuses pour ce qui s'est passé. Vous avez partagé ce dont vous aviez tous les deux le plus besoin : de la chaleur, de l'amitié. La délivrance. La reconnaissance.

— La reconnaissance ?

— Ah, alors tu ne discutes pas les trois premiers points ? »

Althéa ne répondit pas à la question. « Parler avec toi, c'est un exercice d'équilibre, se plaignit-elle, puis elle ajouta : Reconnaissance de quoi ?

— De qui tu es. De ce que tu es, dit Ambre d'une voix basse, presque douce.

— Alors tu penses toi aussi que je suis une prostituée. » En vain avait-elle tenté de glisser une pointe d'humour dans sa voix.

Son amie la dévisageait. Elle se renversa en arrière sur sa chaise et se balança sur deux pieds. « Tu sais très bien ce que tu es. Tu n'as pas besoin de mon opinion. Tu n'as qu'à regarder tes rêveries : t'es-tu déjà imaginée installée dans la vie, en épouse et en mère ? T'es-tu même demandé quel effet ça faisait d'attendre un bébé ? Rêves-tu de t'occuper de tes marmots en attendant le retour de ton mari parti

en mer ?

— Seulement dans mes pires cauchemars, reconnut-elle en riant.

— Donc, si tu ne te vois pas en femme mariée, t'attends-tu à passer toute ta vie sans rien connaître des hommes ?

— Je n'y ai pas beaucoup réfléchi », répondit-elle en rapprochant sa chope de bière.

Ambre poussa un grognement. « Il y a une partie de toi qui ne pense pas à autre chose, même si tu ne veux pas l'admettre. Tu refuses la responsabilité, tout simplement. Tu préférerais te dire que ça t'arrive par hasard, que c'est l'homme qui t'y a amenée par la ruse. » Elle fit retomber sa chaise avec un bruit mat. « Viens ! La marée monte et j'ai un rendez-vous, dit-elle en faisant un petit renvoi. Accompagne-moi. »

Althéa se leva. Elle ne savait pas si elle était vexée ou amusée. « Où allons-nous » ? demanda-t-elle en prenant le manteau en haillons que son amie lui tendait.

— A la plage. Je veux te présenter un de mes amis. *Parangon.*

— *Parangon* ? Le navire ? Je le connais bien ! »

Ambre sourit. « Je sais. Il a parlé de toi, un soir, un lapsus. J'ai fait comme si de rien n'était. Pourtant, même sans cela, je m'en serais doutée. Tu as oublié des traces de ton séjour à bord. Mêlées aux affaires de Brashen.

— Comme quoi ? demanda Althéa, soupçonneuse.

— Un petit peigne que tu portais, la première fois que je t'ai remarquée. Tu l'as oublié sur un dormant de hublot, comme si tu t'étais recoiffée là.

— Ah, mais qu'as-tu à voir avec le *Parangon* ? »

Ambre guetta la réaction d'Althéa : « Je te l'ai dit. C'est mon ami. » Et elle ajouta, avec prudence : « J'ai l'intention de l'acheter.

— Impossible ! s'exclama Althéa, indignée. Les Ludchance ne peuvent pas vendre leur vivenef, même si elle s'est couverte de honte.

— Alors, il y a une loi qui l'interdit ? » C'était une interrogation, rien de plus.

« Non. On n'a jamais eu besoin d'une telle loi. C'est une tradition de Terrilville.

— Bien des traditions, parmi les plus sacrées, sont en train de céder sous les attaques violentes des Nouveaux Marchands. On ne le clame pas sur les toits mais quiconque s'intéresse un peu à ces choses sait que le *Parangon* est à vendre. Et les offres des Nouveaux Marchands sont prises en considération. »

Althéa garda un moment le silence. Ambre mit une cape et tira un capuchon sur ses cheveux pâles. « Si la famille Ludchance est obligée de vendre *Parangon*, elle le vendra aux Premiers Marchands,

dit enfin Althéa à voix basse. Pas à une nouvelle venue comme toi.

— Je me demandais si tu ferais cette objection », répondit Ambre d'un ton égal. Elle souleva la barre et ouvrit la porte. « Tu viens ?

— Je ne sais pas. » Elle sortit la première puis attendit dans la ruelle obscure que son amie eût refermé. Durant les dernières minutes, la conversation avait pris une tournure embarrassante. Le plus troublant était qu'Ambre avait délibérément provoqué ce petit conflit. Voulait-elle mettre leur amitié à l'épreuve ? Ou cachait-elle d'autres priorités derrière ses taquineries ? Althéa choisit ses mots avec soin.

« Je ne pense pas que tu vailles moins que moi parce que tu n'es pas d'origine Marchande. Mais il y a des choses qui sont du seul ressort des Marchands de Terrilville et ces choses-là, nous les défendons jalousement. Nos vivenefs sont très particulières. Nous ressentons le besoin de les protéger. Il est difficile de faire comprendre à un étranger tout ce qu'elles représentent pour nous.

— Il est toujours difficile d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-même, rétorqua Ambre à mi-voix. Althéa, cette idée doit faire son chemin, non seulement en toi mais chez tous les Marchands. Pour survivre, il va falloir que vous changiez. Il va falloir que vous déterminiez ce qui est essentiel pour vous, et que vous le préserviez. Vous devez accepter, et non soupçonner, les alliés qui partagent les mêmes valeurs. Surtout, vous devez renoncer à vos prétentions sur ce qui ne vous appartient pas, sur ce qui n'appartient même pas aux Marchands du désert des Pluies, mais qui est l'héritage légitime de tous.

— Que sais-tu sur les Marchands du désert des Pluies ? demanda Althéa en plissant les yeux pour distinguer Ambre dans l'obscurité.

— Fort peu. Vos traditions de silence obligent. Je soupçonne qu'ils pillent les cités des Anciens et s'approprient l'antique magie. Terrilville et ses Marchands servent de bouclier pour cacher un peuple inconnu du reste du monde. Ces gens fouillent au cœur de secrets qu'ils ne peuvent comprendre. Ils démantèlent le savoir durement acquis d'un autre peuple, d'une autre époque, et en font commerce comme s'il s'agissait d'amusantes babioles. Je soupçonne qu'ils détruisent autant qu'ils dérobent. Allez, viens ! »

Althéa, prête à répliquer, serra les mâchoires. Elle emboîta le pas à son amie. Il y eut un bref silence. Puis Ambre se mit à rire. « Tu vois. Tu ne veux même pas me dire si mes déductions sont justes.

— Ce sont les affaires des Marchands de Terrilville. On n'en parle pas avec des étrangers. » Elle perçut la froideur de sa propre voix mais ne la regretta pas.

Durant un moment, elles cheminèrent dans une fausse

fraternité. Les échos des festivités du Marché de Nuit leur parvenaient, aussi lointains que les souvenirs d'un temps meilleur. Le vent du large était glacial. Dans ces heures précédant l'aube, le printemps s'oubliait. Le monde revenait au froid et à l'obscurité de l'hiver. Althéa touchait le fond du désespoir : elle n'avait pas compris à quel point elle tenait à l'amitié d'Ambre, jusqu'à ce qu'elle l'eût sentie menacée.

Soudain, sa compagne lui prit le bras, et le geste vint appuyer la véhémence de la voix. « Terrilville ne peut pas être autonome. Jamaillia est corrompue, le Gouverneur va vous livrer à Chalcède ou vous vendre aux Nouveaux Marchands sans la moindre hésitation. Il s'en moque, Althéa. Comme il se moque de son honneur, de la parole de ses ancêtres et des habitants de Terrilville. Il se moque même des citoyens de Jamaillia. Il est tellement préoccupé de lui-même qu'il ne voit rien en dehors de ce qui le concerne, lui. » Elle secoua la tête et Althéa crut déceler une profonde tristesse. « Il est venu trop jeune au pouvoir, sans y avoir été initié. Il était promis à un grand avenir, il était très doué. Le père se réjouissait des capacités de son fils, qui charmait ses précepteurs. Personne ne souhaitait décourager sa curiosité d'esprit ; il a joui d'une liberté complète. On ne lui a imposé aucune discipline. Durant un certain temps, on a eu l'impression d'observer l'épanouissement d'une fleur bizarre. »

Ambre s'interrompit, comme plongée dans les souvenirs d'un temps meilleur. Puis elle continua en soupirant : « Mais le développement d'une personnalité appelle des limites. D'abord, la cour s'est amusée à le voir découvrir les plaisirs de la chair et s'y adonner. Conformément à son caractère, il s'est appliqué à en explorer toutes les formes possibles. Tout le monde a cru qu'il ne s'agissait que d'une étape de sa croissance. A tort : c'était la fin de sa croissance. Embourbé dans le plaisir, fasciné par les titillations de ses sens, il est devenu parfaitement égocentrique. Les ambitieux, voyant là le moyen de se gagner les faveurs du futur Gouverneur, se sont employés à satisfaire ses désirs. Les gens dénués de scrupules, voyant à leur tour s'ouvrir un chemin vers le pouvoir, lui ont fait connaître de nouveaux plaisirs exotiques, auxquels eux seuls étaient en mesure de répondre. Quand, à la mort subite de son père, il a été projeté au pouvoir, les ficelles de la marionnette étaient déjà attachées. Depuis, elles n'ont fait que se raccourcir. » Ambre eut un rire sans joie. « Ironie du sort : le jeune homme que les murs de la discipline n'ont jamais restreint s'étrangle maintenant aux brides de ses vices. Ses ennemis vont voler son peuple, annexer ses terres, et lui, il sourira à travers les vapeurs de ses herbes à rêve.

— Tu me parais bien au courant de son histoire.

— En effet. »

Devant la brusquerie de la réponse, Althéa ravala la question

qu'elle allait poser et la remplaça par une autre. « Pourquoi me racontes-tu tout ceci ? demanda-t-elle à voix basse.

— Pour te secouer. Faire appel à l'honneur du Gouverneur, lui rappeler ses promesses passées sera sans effet. Les maladies du pouvoir l'ont rongé trop profondément, lui et les familles influentes de Jamaillia. Ils sont trop occupés de leur propre salut, trop attachés à recueillir les miettes de pouvoir pour s'intéresser à la condition désespérée de Terrilville. Si vous souhaitez durer, alors il vous faut trouver des alliés. Non seulement parmi les nouveaux venus qui partagent vos idéaux mais aussi parmi les esclaves amenés ici de force, et… parmi tous ceux qui ont les mêmes ennemis que Terrilville. Les Marchands du désert des Pluies doivent aussi sortir de l'ombre, pour faire valoir leurs droits autant que pour assumer leurs responsabilités. »

Althéa s'arrêta net dans la rue. Ambre fit un pas puis s'immobilisa à son tour pour regarder son amie.

« Il faut que je rentre chez moi. Après tout ce que tu viens de dire, je vois mieux la triste situation dans laquelle se trouve Terrilville et ma famille. »

Ambre lui lâcha le bras. « Si j'ai réussi à te faire comprendre que les deux sont liées, je n'ai pas perdu mon temps ce soir. Tu viendras voir *Parangon* une autre fois. Et tu le persuaderas avec moi qu'il doit m'aider à le racheter.

— Il faudrait d'abord que je m'en persuade moi-même », dit Althéa, satisfaite d'apprendre que *Parangon* avait assez de bon sens pour s'opposer à Ambre. Malgré l'affection qu'elle portait à son amie, il existait sans aucun doute meilleur acquéreur pour *Parangon*. Elle ajouta l'affaire à la liste de ses soucis. Elle en parlerait avec Grag et son père quand elle les reverrait.

« Tu en seras convaincue si tu ouvres les yeux et les oreilles. Sois prudente, Althéa, rentre bien chez toi. Viens me voir dès que possible. Jusque-là, fais attention. Tiens compte de tout ce qui agite Terrilville. Remarque tout ce qui te semble anormal, même ce qui paraît ne pas te concerner. Et tu aboutiras aux mêmes conclusions que les miennes. »

Althéa hocha la tête en silence. Ce qui lui évita de répondre qu'elle aboutirait à ses propres conclusions. Sa priorité était le bien de sa famille.

*

« On va attendre toute la nuit ? » finit par demander Malta.

La réponse de Keffria fut étonnamment mesurée. « Je guette le retour d'Althéa. Tu dois être fatiguée, ma chérie. La semaine a été

éprouvante pour toi. Tu peux aller te coucher si tu veux.

— Ne m'as-tu pas expliqué que grand-mère commencerait à me traiter en adulte quand je me conduirai en adulte ? » dit-elle, l'œil fixé sur Ronica. La petite étincelle qu'elle surprit dans le regard de sa grand-mère lui confirma que le trait avait porté. Il était temps que la vieille dame comprenne : il arrivait que Malta et sa mère parlent entre elles, de temps à autre. « J'estime que si vous attendez toutes les deux tante Althéa, je devrais rester moi aussi.

— Comme tu veux », concéda sa mère d'un ton las. Elle reprit l'ouvrage d'aiguille qu'elle avait mis de côté et l'examina.

Malta se laissa aller en arrière sur sa chaise, les jambes ramassées sous elle. Elle avait mal au dos et son cœur battait fort. Pourtant, elle souriait. Quelle semaine pour elle, en effet ! Elle tendit la main pour dénouer ses cheveux qui cascadèrent sur ses épaules. Elle se demanda ce que Reyn penserait s'il pouvait la voir ainsi. Elle l'imagina assis en face d'elle, qui regardait sa chevelure se dérouler lentement. Il pencherait la tête, son voile remuerait légèrement sous son soupir. Il jouerait avec les bouts de ses gants. Il lui avait confié qu'il trouvait les gants plus gênants que le voile. « Le toucher direct en apprend beaucoup. Un contact, peau contre peau, peut exprimer des mots que les lèvres ne sont pas libres de prononcer. » Il avait tendu la main, comme pour l'inviter à toucher ses doigts gantés mais elle n'avait pas bronché. « Vous pourriez les retirer, lui avait-elle dit, je n'aurai pas peur. »

Il avait eu un rire léger qui avait gonflé son voile. « Je ne crois pas que vous ayez peur de grand-chose, ma petite chatte chasseresse. Mais ce ne serait pas convenable. Et j'ai promis à ma mère de vous faire une cour convenable.

— Ah oui ? » Elle s'était penchée en avant, en respirant fort. « Vous dites cela pour me rassurer ? Ou pour me dissuader de commettre une inconvenance ? » Elle avait haussé un sourcil, un petit sourire aux lèvres, expression qu'elle avait souvent essayée devant son miroir.

Un frémissement du voile en dentelle lui apprit qu'elle avait marqué un point. Ce bref soupir indiquait qu'il était à la fois choqué et ravi de son audace. Mais mieux encore : par-dessus son épaule, elle avait surpris le regard noir de Cervin Trell. Elle avait laissé échapper un gloussement, feignant d'être absorbée par Reyn alors qu'elle guettait la réaction de Cervin. Celui-ci avait saisi au passage sur le plateau d'un domestique une bouteille de vin et avait rempli son verre. Il était bien trop poli pour exprimer ouvertement sa rage en cognant la bouteille sur la table mais il l'avait reposée avec assez de brusquerie. Délo s'était penchée pour le réprimander et il avait dédaigné la remarque de sa sœur. Qu'avait-il pensé alors ? Qu'il avait

été trop timoré en faisant sa cour ? Qu'il avait laissé passer sa chance de jamais voir une créature aussi exceptionnelle que Malta lui sourire de cette façon ?

Elle l'espérait bien. Elle évoqua l'exaspération qui couvait entre les deux hommes et elle frissonna. Elle était si contente d'avoir pu parler à sa mère à la réception d'adieux, avant le départ de Reyn. Elle avait supplié qu'on lui permît de présenter Reyn à ses amis, elle devait se rendre compte par elle-même s'ils accepteraient son soupirant du désert des Pluies. Le succès avait dépassé ses plus folles espérances. Toutes les jeunes filles sans exception avaient été vertes de jalousie de la voir ainsi gâtée.

Elle avait trouvé un moment pour s'éclipser en compagnie de Délo ; elle lui avait montré toutes les « charmantes babioles » que Reyn s'était arrangé pour glisser parmi les cadeaux autorisés : la libellule posée, immobile, sur les fleurs envoyées dans sa chambre, artistement façonnée de délicates gemmes et de métaux précieux –, la pierre de feu d'un bleu profond dissimulée dans un flacon de parfum ; le panier de violettes en sucre apparemment tapissé d'un mouchoir arachnéen qui, quand on le secouait, était assez grand pour recouvrir son lit ; un petit mot sans signature caché dans ses plis expliquait que les femmes du désert des Pluies utilisaient cette étoffe pour confectionner le linge de nuit de leur trousseau ; la pomme, dans une corbeille de fruits, habile imitation : au simple contact, elle s'ouvrait sur un collier d'opales d'eau et un minuscule paquet de poudre d'argent. Le mot qui l'accompagnait précisait qu'elle devait placer la poudre dans la boîte à rêves dix jours après le départ. Quand Délo lui avait demandé à quoi servait la boîte à rêves, Malta lui avait répondu qu'elle lui envoyait des songes partagés par Reyn. Et quand son amie s'était enquise de la teneur des rêves, elle s'était détournée et avait réussi à rougir. « Il serait inconvenant de les raconter », avait-elle chuchoté, le souffle court.

A peine étaient-elles retournées à la réception que Délo s'était excusée. Quelque temps plus tard, Malta l'avait surprise, tout excitée, en pleine conversation avec Harette. Le bruit avait rapidement monté, comme une marée, et avait englouti Cervin. Elle ne lui avait accordé qu'un seul coup d'œil ce jour-là, et elle avait entrevu dans son regard un désespoir non dissimulé, auquel elle avait répondu par une expression accablée et implorante. Après quoi elle avait feint de l'ignorer. Absorbée par la conversation de Reyn, elle avait laissé à sa mère le soin de faire ses adieux aux invités.

Comme il était délicieux de s'interroger sur la réaction à venir de Cervin.

Elle fut tirée de ses rêveries par le bruit discret de la porte de la cuisine. Sa mère et sa grand-mère échangèrent un regard. « Je l'ai

laissée ouverte pour elle », expliqua grand-mère Vestrit à mi-voix. Elles se levèrent mais avant qu'elles aient pu faire un mouvement, un homme avait pénétré dans la pièce. Keffria sursauta et recula, horrifiée.

« Je suis rentrée », annonça Althéa. Elle ôta son manteau en haillons et leur sourit. Ses cheveux sales, plaqués sur le crâne, étaient noués en tresse de garçon. Elle avait le teint rouge, gercé par le vent. Elle s'avança à grands pas et tendit les mains vers le feu, parfaitement à l'aise en apparence. Elle sentait le goudron, l'étoupe et la bière.

« Dieu des Poissons ! » s'exclama Keffria, et la grossièreté du juron les firent sursauter. Elle secouait la tête, consternée. « Althéa, comment peux-tu nous faire ça ? Comment peux-tu te faire ça à toi-même ? N'as-tu donc aucune fierté, aucun égard pour notre nom ? » Et elle se rassit lourdement.

« Ne t'en fais pas. Personne ne m'a reconnue », rétorqua Althéa. Elle fit le tour de la pièce en reniflant comme un chien d'arrêt. « Vous avez déplacé le bureau de père, remarqua-t-elle sur un ton accusateur.

— Il y a plus de lumière près de la fenêtre, expliqua grand-mère avec douceur. En vieillissant, je distingue moins bien les petites lettres. Je dois m'y reprendre à quatre ou cinq fois pour enfiler une aiguille, maintenant. »

Althéa allait répondre mais se ravisa. Son expression changea légèrement. « J'en suis désolée », dit-elle sincèrement. Elle secoua la tête. « Cela doit être dur de perdre des facultés qu'on a toujours considérées comme normales. »

Malta tâchait de les observer toutes les trois en même temps : sa mère serrait les lèvres, furieuse que sa réaction ait été ignorée. Au contraire, grand-mère regardait Althéa sans colère, seulement avec une grande tristesse. Malta risqua une remarque. « Tu ne peux pas savoir si on t'a reconnue ou non. A la rigueur, tu peux dire que personne n'a montré qu'il te reconnaissait, peut-être par honte pour toi. »

Althéa parut interloquée que Malta eût pris la parole. Elle plissa les yeux. « Tu ne devrais pas oublier les bonnes manières, quand tu t'adresses à des adultes, Malta. Quand j'avais ton âge, je n'avais pas le droit d'interrompre les grandes personnes. » Ce fut comme une étincelle sur de l'amadou. Keffria bondit sur ses pieds et s'interposa. « Quand tu avais l'âge de Malta, je m'en souviens très bien, tu étais un garçon manqué, pieds nus, tu grimpais dans le gréement du navire et tu parlais librement avec toutes sortes de gens. Et parfois, tu faisais plus que parler. »

Althéa pâlit, ce qui fit ressortir les taches qu'elle avait sur le visage. Malta subodora un secret. Sa mère savait quelque chose sur tante Althéa, quelque chose de vilain. Les secrets, c'est le pouvoir.

« Suffit ! dit grand-mère à voix basse. Vous avez été séparées pendant presque un an et, la première fois que vous vous retrouvez dans la même pièce, vous vous crachez dessus comme des chats en colère. Je ne suis pas restée debout toute la nuit pour vous entendre vous disputer. Asseyez-vous et taisez-vous. Je veux que vous m'écoutiez. »

Keffria revint lentement à sa chaise et Ronica se rassit en soupirant. Comme pour exaspérer sa sœur, Althéa se laissa tomber sur les pierres du foyer et croisa les jambes en tailleur. Malta trouva cette posture obscène pour une femme. Althéa rencontra les yeux de sa nièce et lui sourit. Celle-ci intercepta le regard de sa mère et secoua légèrement la tête. Keffria soupira. Grand-mère fit comme si de rien n'était.

« Au lieu de nous critiquer mutuellement, nous devons examiner la situation de la famille et faire notre possible pour l'améliorer, commença grand-mère.

— Tu ne vas même pas lui demander où elle est allée pendant tout ce temps et ce qu'elle a fait ? Nous étions mortes d'inquiétude ! Et la voilà qui revient, sale et vêtue en homme, et...

— Ma nièce est habillée en femme et manifestement on s'en sert comme appât pour attirer l'argent du désert des Pluies. Et si on parlait d'abord de l'honneur de la famille et de la moralité de tout ceci ? » interrogea sèchement Althéa.

Grand-mère se leva et se plaça entre elles. « J'ai dit que c'était à moi de parler. J'essaye d'aller à l'essentiel avant que nous nous enlisions dans les chamailleries. Nous avons toutes des questions, mais ces questions attendront jusqu'à ce que nous ayons établi si, oui ou non, nous pouvons nous comporter comme des membres d'une même famille. Si nous en sommes incapables, alors les questions n'ont plus d'objet.

— Si Althéa avait été ici, comme elle l'aurait dû, elle saurait ce que nous avons eu à affronter, intervint Keffria à mi-voix. Mais pardon de t'interrompre. Je t'écouterai jusqu'au bout, mère.

— Merci. Je serai brève. Tout à l'heure, je t'ai mise rapidement au courant, Althéa, mais sans entrer dans les détails. Je crois qu'il faut examiner la situation de la famille avant nos préoccupations particulières, et mettre de côté nos différends. Ou au moins les cacher. Nous devons savoir où nous en sommes ; alors, nous pourrons présenter à Terrilville un front uni. Nous ne réchapperions pas du moindre soupçon de scandale. »

Grand-mère se tourna légèrement vers tante Althéa. « Althéa, nous sommes assaillies par nos créanciers. Seule notre réputation les tient à distance. Aujourd'hui, ils croient encore que nous allons les rembourser, avec les intérêts et tout. Keffria et moi – et Malta,

devrais-je ajouter – avons consenti de grands sacrifices pour maintenir une apparence de stabilité. Nous vivons très simplement. J'ai dû me séparer des serviteurs à l'exception de Rache. Nous faisons nous-mêmes le ménage. Nous ne sommes pas les seuls à Terrilville qui ayons dû nous résoudre à ces compromis, même si nous sommes peu nombreux à être aussi gênés. A certains égards, cela rend notre position encore plus délicate. La plupart de nos créanciers sont à court d'argent –, certains, qui nous auraient consenti un délai, ne peuvent se le permettre, à cause de leur propre famille. »

Et grand-mère de continuer. Litanie trop familière aux oreilles de Malta. Elle luttait pour garder les yeux ouverts. Observer tante Althéa, là était le seul intérêt. La culpabilité et la honte animaient par intermittence sa physionomie. Bizarre. Grand-mère ne lui disait pas que c'était en partie sa faute, que, si elle était restée à la maison comme il se devait, elle aurait pu aider sa famille ; cependant, elle réagissait comme si on l'avait accusée. Quand grand-mère lui apprit que la famille Khuprus avait racheté la dette de la *Vivacia*, et que la petite Malta n'avait guère la possibilité de refuser avec grâce la demande en mariage, sa tante lui adressa même un bref coup d'œil de sympathie. Pour le coup, Malta prit un air de martyr.

Grand-mère acheva par ces mots : « Tu as certainement remarqué les changements dans la maison et la propriété. Maintenant, tu sais qu'ils sont les fruits de sacrifices nécessaires, non de la négligence. Voici ce que je te demande, Althéa : reste à la maison, habille-toi comme il faut, conduis-toi avec pondération Si Keffria est d'accord, tu peux te rendre utile en t'occupant de plusieurs propriétés qui exigent une surveillance active. Ou, si tu sens que tu as besoin de plus de... liberté, tu pourrais reprendre la petite ferme qui vient de ma dot. C'est un coin paisible mais confortable, qui prospérerait si on y prenait de l'intérêt. Tu trouverais peut-être une certaine satisfaction à t'en faire un but, à voir ce que tu...

— Mère, ce n'est pas pour cela que je suis revenue, dit Althéa d'une voix presque triste. Je ne veux ni d'un jouet ni d'un but. Je ne souhaite pas davantage faire honte à ma famille. Je suis venue pour apporter mon assistance mais dans le domaine où je suis compétente. » Elle affronta sa sœur du regard. « Keffria, tu sais que la *Vivacia* aurait dû me revenir. Tu l'as toujours su. Je suis rentrée pour la récupérer, pour la soustraire aux mauvais traitements qu'elle subit comme transport d'esclaves, et pour l'utiliser comme source de gains au profit de la famille. »

Malta bondit sur ses pieds. « C'est mon père qui est propriétaire du navire. Il ne te laissera jamais le lui reprendre. »

Althéa en eut le souffle coupé. La colère fit flamboyer ses yeux. Elle serra les mâchoires puis se détourna de sa nièce pour ne s'adresser

qu'à Keffria. « Ma sœur, tu « possèdes » le navire, poursuivit-elle d'une voix unie. Son avenir ne dépend que de toi. Terrilville n'est pas Chalcède, où l'on dépouille une femme de sa fortune pour la donner à son mari. De plus, vous avez toutes entendu Kyle jurer devant Sâ que, si je pouvais lui montrer un brevet de marin attestant ma compétence, il me rendrait le navire. J'ai ce brevet, estampillé du portrait de la vivenef *Ophélie*. Le capitaine comme son second témoigneront de mes capacités à commander. J'ai été absente durant presque un an. Pendant tout ce temps, je n'ai eu qu'une idée : non faire honte à ma famille mais au contraire me montrer digne de ce qui aurait dû m'appartenir sans contestation. » Elle ajouta avec une note de supplication dans la voix : « Keffria, tu ne vois donc pas ? Je t'ai facilité la tâche. Rends-moi le navire. Kyle tiendra son serment devant Sâ et tu feras ce que tu sais être juste. Je te donne ma parole mais je veux bien m'engager par écrit si tu le désires : les bénéfices de chaque voyage te reviendront intégralement, hormis ce qu'il me faudra pour radouber et reprendre la mer. »

Malta fut écœurée par l'expression de sa mère, qu'on sentait ébranlée par les paroles d'Althéa. Mais avant qu'elle ait pu intervenir, sa tante fit elle-même échouer la manœuvre.

« Que pourrait-il t'en coûter ? demanda-t-elle avec emphase. Si Kyle s'y oppose, tu n'as qu'à lui tenir tête. Tu aurais dû le faire depuis belle lurette. Il s'agit d'une affaire de famille, d'une affaire Vestrit, d'une affaire de Marchand de Terrilville. Cela n'a rien à voir avec lui.

— C'est mon mari ! s'écria Keffria, outragée. Il a ses défauts et je suis parfois fâchée contre lui. Mais il n'est pas un animal de compagnie ni un meuble. Il fait partie de la famille. Pour le meilleur ou pour le pire, ce lien existe, Althéa. J'en ai assez que mère et toi vous le traitiez comme quantité négligeable. C'est mon mari et le père de mes enfants. Et il croit sincèrement bien faire. Si tu ne peux lui témoigner de respect, ne peux-tu au moins respecter les sentiments que je lui porte ?

— Comme il a respecté les miens ? demanda Althéa, sarcastique.

— Suffit ! interrompit grand-mère d'une voix grave. C'est ce que je redoute le plus : que nous soyons incapables de mettre nos différends de côté pour préserver la fortune de la famille. »

Les deux sœurs se lançaient des regards noirs. Malta se mordit la langue. Elle mourait d'envie de bondir en déclarant qu'Althéa n'avait qu'à s'en aller. Qu'était-elle, après tout ? Une femme sans mari, sans enfant, une branche morte de l'arbre familial. Elle ne s'intéressait à la fortune des siens que pour les richesses qu'elle pouvait en retirer. C'étaient Malta et Selden les plus durement affectés par le pétrin dans lequel la désastreuse administration de leurs grands-parents les avait

fourrés. Cela lui semblait si logique : pourquoi ne le voyaient-elles pas ? Son père était le seul homme fort qui leur restait. C'étaient ses enfants qui profiteraient ou pâtiraient le plus de la gestion de la fortune. C'était à lui de prendre les décisions. Oh, si seulement il était là !

Mais il n'était pas là. Restait à Malta d'être ses yeux et ses oreilles. Quand il reviendrait, il saurait tout. Elle ne le laisserait pas à la merci de la trahison de ces femmes assoiffées de pouvoir.

Sa grand-mère s'était levée et s'était interposée entre ses filles. Lentement, silencieusement, elle tendit la main à chacune. Ni l'une ni l'autre ne fit preuve d'enthousiasme. Mais elles prirent sa main. « Voici ce que je vous demande, dit-elle à mi-voix. Pour le moment. Que nos disputes ne franchissent pas ces murs. En apparence, ne faisons qu'un. Althéa, Keffria, aucune décision ne peut être prise avant que la *Vivacia* ne rentre au port. Jusque-là, faisons ce que nous n'avons pas fait depuis des années : vivons en famille sous le même toit en unissant nos efforts pour le bien commun. » Elle regarda ses filles tour à tour. « Vous n'êtes pas si différentes l'une de l'autre que vous le croyez. Une fois que vous aurez constaté ce que vos forces conjuguées peuvent accomplir, vous n'aurez plus envie de vous opposer l'une à l'autre. Vous avez adopté des positions divergentes mais il y a bien des compromis envisageables. Lorsque vous aurez de nouveau appris à vous connaître l'une et l'autre, vous y serez plus accessibles. »

L'influence que grand-mère exerçait sur ses deux filles était presque palpable. Le silence envahit la pièce. Malta les sentait qui regimbaient. Ni l'une ni l'autre ne se regardaient ni ne regardaient leur mère. Pourtant, comme le silence se prolongeait, Althéa la première puis Keffria levèrent les yeux. Malta serra les poings quand leurs regards se croisèrent. Quelque chose passa entre elles. Qu'était-ce ? Le souvenir d'une entente passée ? La conscience des devoirs qu'elles avaient à l'égard de leur famille ? En tout cas, le fossé entre elles se combla. Il n'y eut pas de sourires mais l'entêtement disparut, sur leurs lèvres et dans leurs yeux. Keffria leva une main de traître vers sa sœur. Althéa capitula et la prit. Grand-mère lâcha un grand soupir de soulagement. Elles resserraient le cercle de famille. Personne, sauf l'intéressée, ne remarqua que Malta en était exclue.

Brûlée par une intense froideur, elle entendit Ronica déclarer « Vous ne regretterez pas d'avoir essayé. Je vous le promets. »

Malta réserva au seul feu mourant son sourire amer. Des promesses, elle en avait aussi à tenir.

12

PORTRAIT DE VIVACIA

Appuyé nonchalamment à la paroi dans la chambre du capitaine, Brashen cherchait à paraître à la fois menaçant et indifférent. La pose n'était pas commode : il s'agissait d'arborer tout ensemble un sourire affable et une grosse matraque. Une fois encore, il constatait que son travail se révélait plus difficile qu'il ne l'avait cru.

Des serviteurs défilaient dans la cabine, les bras chargés de marchandises. Ils avaient rapidement transformé en vitrine le domaine en désordre de Finney. La table des cartes était déjà recouverte d'un somptueux velours bleu nuit. Prudemment cousu sur ce fond pour prévenir le vol, était exposé tout un assortiment de boucles d'oreilles, de colliers, de bracelets et de colifichets d'une variété qui indiquait leurs diverses provenances. Le clinquant le disputait au raffinement. Toutes les pierres et métaux précieux possibles et imaginables semblaient être représentés. Finney, fort à son aise, contemplait ce trésor. De ses doigts épais il enserrait le pied délicat d'un verre à vin. Le négociant, un Durjan du nom de Sincure Faldin, se tenait respectueusement à la hauteur de son épaule. Il attirait l'attention de Finney sur chaque bijou, l'un après l'autre.

Il désigna un collier de perles, simple mais élégant, et les boucles d'oreilles assorties. « Ceci appartenait à la fille d'un noble. Remarquez les nœuds d'or entre les perles, ainsi que leur orient. Il est bien connu qu'elles prennent tout leur éclat quand elles sont portées par une nature passionnée et cette femme… ah, que puis-je en dire, sinon que détenue par ses ravisseurs, elle n'a plus voulu qu'on la rende contre rançon à sa riche famille. On dit que si on offre de telles perles à une femme froide, elles feront remonter les passions enfouies à la surface, tandis que si on les destine à une femme de tempérament, eh bien, le donateur risque fort de se voir complètement épuisé. »

Le marchand joua des sourcils et sa figure s'épanouit en un large sourire. Finney rit aux éclats, enchanté.

Le marchand avait du bagout. A l'entendre, chaque bijou sur la table avait son histoire, à la fois romantique et fascinante. Jamais

Brashen n'avait vu d'articles volés exposés avec tant de recherche. Résolument vigilant, le second détacha ses regards de Sincure Faldin et de ses habits voyants pour reporter son attention sur les fils qui continuaient à apporter à bord d'autres marchandises. La famille tout entière semblait partager le sens de la mise en scène de son chef. Les trois fils étaient vêtus de façon aussi opulente que leur père, des mêmes tissus qu'un des garçons déployait à présent dans un arc-en-ciel de coupons rebondis. Un autre plus âgé avait ouvert les portes d'un cabinet délicatement sculpté pour montrer plusieurs étages de petits flacons bouchés. Brashen ignorait s'il s'agissait d'échantillons d'alcools et de vins ou d'huiles et de parfums. Le troisième fils avait couvert la couchette du capitaine Finney d'une nappe blanche où il était en train de disposer un fatras d'armes, de couverts, de livres, de parchemins et autres objets. Là non plus, le hasard n'avait pas de part. Les couteaux étaient arrangés en éventail, les parchemins et les livres ouverts sur des illustrations, et les autres objets étalés de manière à attirer l'œil et intriguer le client.

C'était ce troisième fils que Brashen observait de plus près. Sans doute n'étaient-ils que des négociants enthousiastes et diligents, mais il avait décidé de se montrer plus méfiant depuis le fâcheux incident qui s'était déroulé dix jours auparavant. Il avait fallu au mousse quasiment toute une journée pour poncer cette vilaine tache de sang sur le pont de la *Veille du Printemps*. Brashen était jusqu'à ce jour incapable de savoir ce qu'il ressentait en repensant à ce qu'il avait fait. Il avait bien été forcé ; il ne pouvait tout de même pas rester là à regarder l'homme voler le navire, non ? Pourtant, il ne parvenait pas à se défaire de l'idée gênante qu'il n'aurait jamais dû prendre ce poste. S'il n'avait pas été là, il n'aurait pas eu à verser le sang.

Et où aurait-il été ? Il ne savait pas en embarquant où ce travail le mènerait. Théoriquement, on l'avait embauché comme second. La *Veille du Printemps* était un petit navire leste, à faible tirant d'eau, capricieux par grands vents mais superbe pour négocier les chenaux menant aux villes du lagon ou aux villages installés sur les berges des fleuves. Théoriquement, la *Veille du Printemps* était un navire-cargo, un caboteur qui transportait et négociait toutes les marchandises qui se trouvaient sur son chemin.

Mais la réalité était plus sinistre. Brashen était, au gré du capitaine Finney, second, garde du corps, interprète ou débardeur. Quant à Finney lui-même, Brashen était toujours incapable de s'en faire une idée. Le capitaine s'était-il décidé à lui faire confiance, ou le mettait-il à l'épreuve ? Sa franchise désarmante était une feinte pour duper les marchands les plus douteux qui traitaient avec lui. Cet homme corpulent n'aurait jamais survécu à toutes ces années dans ce commerce s'il était aussi confiant et sincère qu'il le paraissait. C'était

un marin compétent et un grand charmeur. Pourtant, Brashen le devinait capable de tout pour sauver sa peau. Un couteau avait laissé, jadis, une longue cicatrice plissée sur son ventre qui ne correspondait pas à la nature apparemment affable de l'homme. Depuis qu'il l'avait découverte, Brashen se surprenait à observer son capitaine d'aussi près qu'il surveillait les marchands qu'montaient à bord.

A présent, Finney, nonchalamment penché en avant, tapotait d'un doigt rapide une dizaine de bijoux. « J'ajoute ceux-ci dans notre marché. Vous pouvez reprendre les autres. La pacotille des marchands ambulants ne m'intéresse pas. » Le capitaine n'avait pas perdu son sourire placide mais le tapotement preste de son doigt avait désigné infailliblement les pièces que son second considérait aussi comme les plus précieuses de la collection.

Faldin lui rendit son sourire mais Brashen surprit une ombre de malaise sur la physionomie du marchand. Il resta impassible. A maintes reprises, il avait vu Finney faire son numéro. L'homme se montrait aussi doux et accommodant qu'un gros matou ronronnant mais quand on en venait au marchandage… Le sieur Faldin pourrait s'estimer heureux de repartir avec sa chemise sur le dos. Brashen ne voyait pas les avantages de la tactique. Quand il travaillait sur la *Vivacia*, Ephron Vestrit lui avait dit : « Laissez toujours assez de viande sur les os pour satisfaire l'autre partie. Sans quoi, bientôt, personne ne voudra plus faire affaire avec vous. » Mais le capitaine Vestrit ne faisait pas affaire avec des pirates ni avec des receleurs. Les règles étaient forcément différentes.

Depuis qu'ils avaient quitté Chandelle, la *Veille du Printemps* avait caboté sans se presser le long des côtes des Rivages Maudits. Le petit navire avait remonté lentement des fleuves indolents et avait louvoyé dans des lagons qui ne figuraient sur aucune des cartes utilisées par Brashen. Toute la partie de la « côte » connue sous le nom d'îles des Pirates se modifiait continuellement. Certains prétendaient que la multitude de rivières et de cours d'eau qui alimentaient la Passe Intérieure autour des îles des Pirates ne formait en réalité qu'un unique grand fleuve, qui changeait éternellement de lit. Peu importait à Brashen la provenance des eaux fumantes se déversant dans le chenal. Le fait était que, si l'eau chaude adoucissait le climat des îles des Pirates, elle empuantissait, elle encrassait la carène des bateaux à une allure prodigieuse, amollissait les cordages et les filins, créait de grosses volutes de brume à toutes les saisons.

Les autres navires ne s'attardaient pas volontiers par ici. L'air était humide et l'eau « douce » dont ils faisaient provision verdissait en une nuit. Si la *Veille du Printemps* mouillait près du rivage, des essaims d'insectes s'abattaient sur l'équipage et le dévoraient. D'étranges lueurs dansaient souvent sur ces eaux et l'on ne pouvait se

fier aux bruits. Les îles et les chenaux changeaient et disparaissaient tandis que les rivières vagabondes déversaient leur vase et leur sable ; une tempête, une pluie diluvienne ou une marée balayaient en une nuit toutes les alluvions déposées durant un mois.

Brashen ne conservait que de vagues souvenirs de cette région qu'il avait parcourue bien malgré lui comme pirate. Mousse, il n'était guère plus qu'un esclave. On l'avait surnommé La Fouine quand il s'était embarqué à bord de l'Espérance. Il ne pensait alors qu'à obéir au plus vite pour rester hors de portée de la garcette. Dans son souvenir, les villages n'étaient que de maigres groupes de huttes délabrées. Point d'arrogants pirates, alors : les habitants étaient des désespérés qui n'avaient nulle part où aller, des parias qui vivotaient grâce au petit commerce que les vrais pirates instauraient dans leurs hameaux.

Brashen grimaça à l'évocation de ces souvenirs. Aujourd'hui, il avait bouclé la boucle, et ne pouvait que s'émerveiller en constatant le développement de ces villages de hors-la-loi qui formaient tout un réseau. Quand il était second sur la *Vivacia*, il avait écouté avec scepticisme les histoires sur les colonies de pirates établies sur pilotis ou loin en amont de rivières d'eau saumâtre et des lagons. Depuis qu'il naviguait sur la *Veille du Printemps*, il s'était peu à peu fait une idée différente de ces îles mouvantes et des hameaux qui s'accrochaient à leurs rivages incertains. Certains n'étaient guère que des mouillages où deux bateaux pouvaient s'ancrer pour faire du commerce mais d'autres s'enorgueillissaient de maisons en planches peintes et de petites échoppes dans des rues fangeuses. Le commerce des esclaves avait gonflé la population et étendu sa diversité. Des artisans et des esclaves instruits qui avaient échappé aux propriétaires jamailliens côtoyaient des criminels ayant fui la justice du Gouverneur. Il y avait quelques familles : les femmes et les enfants constituaient à présent une minorité. Beaucoup d'esclaves marrons tâchaient à l'évidence de se refaire une vie. Ils apportaient une touche désespérée de civilisation aux villages de renégats.

Apparemment le capitaine Finney ne se fiait qu'à sa mémoire pour naviguer dans ces chenaux périlleux, ces marées et ces courants qui les menaient à tous les hameaux. Infailliblement, il guidait la *Veille du Printemps* de port en port. Brashen le soupçonnait de posséder des cartes secrètes mais jusqu'ici le capitaine n'avait pas jugé bon de laisser son second y jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil. Pareil manque de confiance, se disait Brashen tout en continuant à surveiller, les yeux plissés, les fils du marchand, incitait presque à la trahison. En tout cas, c'est certainement ainsi que Finney aurait qualifié le marquage soigneux à l'encre des côtes et des détroits que Brashen traçait sur des morceaux de toile dissimulés sous sa couchette. La

valeur de Finney comme capitaine dépendait pour une bonne part de cette connaissance mystérieuse des îles des Pirates. Il considérerait les indications soigneusement amassées par son second comme un détournement de son savoir durement acquis. Quant à Brashen, il estimait que ses cartes clandestines représentaient le seul bénéfice à long terme qu'il pourrait emporter de ce voyage. L'argent et la cindine, c'était très bien, mais ça s'envolait vite. Si le destin lui imposait de continuer dans ce commerce, il ne resterait pas éternellement second.

« Hé, Brash ! Par ici. Que pensez-vous de ça ? »

Il détourna les yeux des garçons pour les reporter sur le nouveau choix de marchandises. Finney examinait un manuscrit enluminé qu'il tenait à bout de bras. Brashen reconnut une copie des Paradoxes de Sâ. La qualité du parchemin laissait à penser qu'il s'agissait d'une copie de valeur. Mais si Brashen montrait qu'il s'y connaissait, Finney en déduirait qu'il n'était pas un illettré. Il haussa les épaules. « Beaucoup de jolies couleurs et d'oiseaux exotiques.

— Ça vaut combien, à votre avis ? »

Brashen haussa à nouveau les épaules. « Pour qui ? »

Finney plissa les yeux. « Disons, dans une boutique de Terrilville ?

— J'en ai vu de semblables là-bas. Jamais eu envie d'en acheter moi-même. »

Sincure Faldin roula des yeux devant l'ignorance du marin.

« Je pourrais le prendre, dit Finney en se mettant à fourrager dans le reste des articles. Mettez-le-moi de côté pour le moment. Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, avec un soupçon de contrariété amusée dans la voix. C'est cassé. Vous savez bien que je ne négocie que du premier choix. Reprenez-moi ça.

— Il n'y a que le cadre qui est abîmé, sans doute à cause de la précipitation avec laquelle il a été… euh… récupéré. La toile est intacte, elle est précieuse, m'a-t-on assuré. Il paraît qu'elle est l'œuvre d'un artiste réputé de Terrilville. Mais sa grande valeur ne tient pas seulement à cela », dit-il sur le ton de la confidence.

Finney feignit le désintérêt. « Oh, très bien, voyons un peu. Un navire. Voilà qui est original. Un navire qui fait voile par beau temps. Reprenez-moi ça, Sincure Faldin. »

Le marchand tenait toujours la toile avec fierté. « A mon avis, vous allez le regretter si vous la laissez passer, capitaine Finney. Le tableau a été peint par Pappas. On m'a dit qu'il n'acceptait que rarement des commandes et que toutes ses toiles se vendaient très cher. Cependant, comme je vous l'ai signalé, celle-ci est unique. C'est le portrait d'une vivenef. Pris à bord d'une vivenef. »

Brashen se sentit bizarrement saisi aux tripes. Althéa avait

commandé à Pappas un portrait de la *Vivacia*. Il ne voulait pas regarder. Mais il le fallait. C'était stupide, ses craintes étaient peut-être vaines. Aucun vaisseau pirate n'aurait pu s'emparer de la *Vivacia*.

Il s'agissait bien de la *Vivacia*.

Le cœur au bord des lèvres, Brashen regarda fixement le tableau familier. Il était accroché dans la cabine d'Althéa Vestrit sur la *Vivacia*. L'exquis cadre en bois de rose était fendu, on l'avait arraché de la paroi au lieu de le détacher. C'était *Vivacia* avant son éveil. Sur la toile, les traits de la figure de proue étaient immobiles, ses cheveux jaunes. Sa coque gracieuse fendait les vagues. Le talent de l'artiste était tel qu'on avait l'impression de voir les nuages filer dans le ciel. La dernière fois que Brashen avait observé le tableau, il était solidement arrimé à la cloison. Althéa l'avait-elle laissé en quittant le navire ? Avait-il été emporté par les pirates ou dérobé, d'une façon ou d'une autre, chez les Vestrit ? La deuxième hypothèse était absurde. Nul voleur ne subtiliserait pareil objet à Terrilville pour aller le revendre aux îles des Pirates. Les œuvres d'art se négociaient mieux à Jamaillia ou en Chalcède. La logique lui soufflait que le tableau avait été saisi sur la *Vivacia*. Pourtant, il ne parvenait pas à croire que les pirates aient pu s'emparer de la fringante petite vivenef. Même avant qu'elle se fût éveillée, Ephron Vestrit avait été capable de semer tout bateau qui aurait eu la velléité de la poursuivre.

« Vous connaissez le navire, Brash ? » demanda Finney d'une voix douce et amicale.

Le capitaine l'avait surpris en train de regarder le tableau, les yeux écarquillés. Il tenta de passer de la consternation à la perplexité en fronçant les sourcils. « Pappas. Je pensais à ce nom, il me dit quelque chose. Pappas, Pappas… Non. Pappai. C'est ça, son nom. Un terrible tricheur aux cartes mais bon gabier. » Il haussa les épaules et lui adressa un sourire sans conviction. Il se demanda s'il avait réussi à le berner.

« C'est une vivenef, de Terrilville. Vous la connaissez sûrement. Les vivenefs ne sont pas monnaie courante », insista Finney.

Brashen s'approcha d'un pas, plissa les yeux en scrutant le tableau puis haussa les épaules. « Elles ne sont pas monnaie courante, c'est vrai. Mais elles sont amarrées à un quai spécial. Elles restent entre elles et les badauds ne sont pas très bien vus par là-bas. Les Marchands sont du genre poseur, parfois.

— Je croyais que vous étiez d'origine Marchande. » Ils le regardaient tous les deux, à présent.

Il eut un rire crachotant. « Même les Marchands ont des parents pauvres. Le véritable Marchand, c'est mon cousin au troisième degré. Je ne suis qu'un parent éloigné, et pas le bienvenu chez eux. Désolé. Comment s'appelle-t-elle ?

— *Vivacia*, dit Finney. Je croyais que vous aviez navigué sur ce navire. Vous n'avez pas raconté ça à notre agent recruteur à Chandelle ? »

Brashen maudit la cindine qui avait obscurci les souvenirs de cette rencontre. Il secoua la tête d'un air pensif. « Non. Je lui ai dit que j'étais second sur la *Mégère*. Originaire d'un port des Six-Duchés, pas de Terrilville. Pas mal, comme bateau, quand on aime vivre avec un tas de barbares qui se délectent d'un ragoût de têtes de poissons. Très peu pour moi. »

Finney et Faldin gloussèrent poliment. La comédie n'était pas fameuse mais suffit à détourner le sujet. Faldin brandit une dernière fois la toile ; Finney la dédaigna en secouant la tête. Le négociant enveloppa le portrait avec des gestes exagérés, comme pour souligner la valeur de l'occasion manquée. Le capitaine fourrageait déjà dans les manuscrits. Brashen tâcha de reprendre l'air vigilant mais il se sentait malade. Le cadre fendu indiquait que le tableau avait été enlevé dans la précipitation. Le navire était-il en train de sombrer quand on avait arraché la toile de la cloison ? L'un des fils de Faldin lui jeta un coup d'œil craintif en passant près de lui. Brashen se rendit compte qu'il devait paraître furieux et recomposa son visage.

Certains des matelots avec lesquels il avait travaillé à bord de la *Vivacia* avaient été ses camarades, des années durant. Leurs visages lui revinrent en mémoire : Grig, qui faisait une épissure plus vite que n'importe qui, Confret le farceur et cinq ou six autres avec lesquels il partageait le gaillard d'avant. Le mousse, Clément, avait l'étoffe d'un marin de premier brin, si son penchant pour la malice ne le tuait pas. Il espérait qu'ils avaient eu le bon sens de se faire pirates si on leur avait laissé le choix. Il brûlait d'envie de demander au marchand ce qu'il savait de la vivenef. Y avait-il moyen de se montrer curieux sans se trahir ? Subitement, il ne s'en soucia plus.

« Et d'abord, où l'avez-vous eu, ce tableau ? »

Les deux hommes se tournèrent vers lui et le dévisagèrent.

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » questionna le capitaine Finney d'une voix qui manquait de naturel.

Sincure Faldin s'interposa, espérant encore, manifestement, se débarrasser de la toile. « Il provient du navire lui-même. La capture d'une vivenef est un fait exceptionnel : le souvenir authentique d'un pareil événement est rarissime. » Et tandis qu'il se remettait à vanter les attraits du tableau, il le reprit et le retira de son emballage.

Brashen déplaça le petit morceau de cindine dans sa bouche. « Alors, ce n'est pas vrai », dit-il d'un ton bourru. Il croisa le regard de Finney. « C'est ça qui me gênait. Quand il y a un tableau à bord d'un navire, il s'agit probablement de la représentation de ce navire. Mais les vivenefs ne se font pas prendre, c'est bien connu. C'est un faux. »

Comme par hasard, il tourna son regard vers le marchand. « Oh, je ne vous traite pas de menteur, s'empressa-t-il d'ajouter devant l'air outragé du négociant. Je dis simplement que la personne qui vous l'a vendu vous a probablement dupé. » Il souriait à l'homme, tout en employant ce moyen infaillible : prêcher le faux pour savoir le vrai.

Ce qui fonctionna à merveille : l'indignation fit place à une froide suffisance. « Je ne crois pas. Pourtant, je comprends que vous doutiez. La prise d'une vivenef n'est pas un exploit ordinaire. Aussi n'est-ce pas un homme ordinaire qui l'a accompli : c'est le capitaine Kennit. Si vous connaissez son nom, alors vous n'en serez pas surpris. »

Le capitaine Finney eut un reniflement de mépris. « Ce cul de jument ? Il est encore en vie ? J'aurais parié de l'or qu'il s'était déjà fait étriper. Il débite toujours ses sornettes sur le roi des Pirates ? »

Cette fois, l'air offensé de Sincure Faldin était sincère. Le marchand corpulent se leva péniblement et prit une inspiration. Sa chemise bariolée se tendit comme une voile gonflée par le vent. « Vous parlez d'un homme qui n'est rien de moins que le fiancé de ma fille. J'ai le plus grand respect pour le capitaine Kennit et je suis honoré qu'il m'accorde le privilège exclusif de vendre ses marchandises. Je ne tolérerai pas qu'on le dénigre devant moi. »

Finney roula des yeux en direction de Brashen. « Alors, je ne dirai rien sur lui. C'est un forcené, Sincure. C'est un mangeur d'écoute et il commande un sacré navire. Là, rien à lui reprocher. L'année dernière, le bruit délirant a couru qu'il était destiné à devenir roi des îles des Pirates. On a dit qu'il s'était rendu, à l'île des Autres et que l'oracle lui a fait cette prédiction. Ça par exemple, on en a tous besoin, d'un roi. Pouah ! Et voilà que j'apprends qu'il aborde les transports d'esclaves uniquement pour libérer leur cargaison. Je ne dis pas que je ne les plains pas, ces pauvres bougres enchaînés dans les cales chalcédiennes. Certes. Mais je me plains moi-même, aussi, quand ce maudit Kennit fait un boucan tel que le môme Gouverneur se croit obligé d'envoyer des patrouilleurs. Le gamin n'a même pas le bon sens de se le garder pour lui, son problème. Non ! Il ameute des corsaires chalcédiens censés nous éjecter d'ici. Mais tout ce qu'ils font en réalité, c'est de rafler les meilleures cargaisons et nous mettre ça sur le dos. » Finney hocha la tête. « Le roi des îles des Pirates. Ben voyons ! C'est plus ou moins ce qu'on s'attendait à récolter d'un roi : un rabiot de mouscaille qui nous tombe dessus. »

Sincure Faldin croisa les bras d'un air obstiné. « Non, non, mon cher ami. Loin de moi l'idée de contredire un client mais vous ne voyez pas le tableau en son entier. Kennit nous a fait beaucoup de bien, à tous. Les esclaves qu'il a libérés se sont joints à nous, ils nous ont apporté leur savoir-faire et leur artisanat, sans parler de leurs

femmes fertiles. Qui se réfugiait chez nous auparavant ? Des meurtriers et des violeurs, des tire-laine et des coupe-jarrets. Les rares honnêtes gens qui échouaient parmi nous devaient faire comme vous et moi : inventer un moyen de gagner honorablement sa vie au milieu du chaos. Kennit a tout changé. Il a peuplé nos villes de gens qui ne demandent rien d'autre qu'une chance de vivre libres. Il va faire de nous une nation qui remplacera les colonies batailleuses de renégats et de réfugiés. Oui, il a excité le courroux du Gouverneur. Quant à ceux qui étaient assez aveugles pour penser que nous devions fidélité à un gamin drogué, mené par ses femmes et ses conseillers, ils le voient maintenant tel qu'il est. Ses actes ont ébranlé cette loyauté sentimentale. Nous avons tous fini par comprendre que nous n'avons aucune obligation envers Jamaillia, que nous ne devons nous occuper que de nous-mêmes. »

Finney adopta une expression d'approbation mitigée. « Je ne dis pas qu'il est entièrement mauvais. Mais on n'a pas besoin d'un roi. On se dirigeait très bien tout seuls. »

Brashen repêcha dans sa mémoire un fragment de vieux ragot. « Kennit. N'est-ce pas lui qui tue tout le monde quand il s'empare d'un navire ?

— Pas toujours, objecta Faldin. Il tue seulement l'équipage sur des transports d'esclaves. Mais on dit qu'il a épargné quelques membres d'équipage de la vivenef, bien qu'elle ait aussi transporté des esclaves. Elle était heureuse qu'il soit venu à la rescousse. Maintenant, elle raffole du capitaine Kennit.

— Une vivenef utilisée comme transport d'esclaves, et qui, capturée, trahit sa famille ? » Brashen secoua la tête, amusé et dédaigneux. Il s'adressa à son capitaine. « Je ne connais peut-être pas ce navire en particulier, mais j'en sais assez sur les vivenefs pour vous dire que ces deux faits sont impossibles.

— Mais c'est vrai ! s'exclama Faldin en regardant les deux hommes tour à tour. Vous n'êtes pas obligés de me croire, ajouta-t-il sur un ton supérieur. Vous n'êtes qu'à une journée de Partage. Allez-y, si vous avez des doutes. La vivenef y est restée près d'un mois, en radoub. Interrogez les esclaves, libres désormais, délivrés de leurs chaînes par Kennit. Je n'ai pas moi-même parlé au navire mais ceux qui en ont eu l'audace disent qu'il pense le plus grand bien de son nouveau capitaine. »

Le cœur de Brashen battait à grands coups. Il avait l'impression de manquer d'air. Cela ne pouvait être vrai. Tout ce qu'il savait sur *Vivacia* et les vivenefs lui assurait que ce ne pouvait être vrai. Toutes les preuves que lui fournissait Sincure Faldin lui affirmaient le contraire. Il trouva la force de hausser les épaules, toussa pour tenter de desserrer le nœud qui lui contractait la gorge. « A vous de voir,

capitaine », réussit-il à dire. Il déplaça ostensiblement la chique de cindine dans sa bouche. « C'est lui qui prend les décisions. Moi… » Il fit jouer la matraque dans ses mains. « Moi, je m'occupe d'autre chose. » Il leur adressa à tous deux un grand sourire qui lui dénuda les dents.

« Si vous veniez à Partage, je pourrais vous proposer un choix plus important. » Sincure Faldin avait soudain repris sa nature de marchand. Il retrouva le sourire en débitant ses boniments. « Mon entrepôt est là-bas. Le dernier voyage de Kennit l'a bien approvisionné, même s'il ne reste que très peu de choses provenant de la vivenef. Les esclaves faisaient le gros de sa cargaison. Et il les a libérés. Il a décidé de réparer le navire sans toucher à l'aménagement de qualité des cabines des officiers. Il ne se sentait pas encore suffisamment d'aplomb pour recevoir des visiteurs mais on m'a dit que la chambre du capitaine est fort belle, tout en bois poli et en cuivre étincelant. »

Finney laissa échapper un bruit indistinct. Brashen demeurait parfaitement immobile. Une étincelle d'intérêt s'était allumée dans les yeux de son capitaine à la perspective de voir une vivenef captive et, qui sait ? de lui parler. Avec ce genre de preuve, plus l'assurance de Faldin que le tableau était le seul trophée de sa prise, il allait probablement acheter le portrait. La rareté rapportait toujours. Il s'éclaircit la gorge. « Eh bien, mettez-moi le tableau de côté. Il me reste un peu de place dans la cale. J'ai idée que Partage est l'endroit parfait pour la remplir. Si je vois cette vivenef et que votre histoire se confirme, j'achète la toile. Bon, revenons à nos affaires. Avez-vous encore des tapisseries comme celles que vous m'avez vendues l'année dernière ? »

*

Des marteaux résonnaient au-dessus d'un chœur de scies. Une odeur de sciure et de vernis frais flottait dans les descentes des cabines. Les esclaves, qui s'étaient entassés sur les ponts et dans les cales de la *Vivacia*, avaient été remplacés par des bandes de charpentiers de navire. Hiémain contourna un homme qui appliquait du vernis sur un encadrement de porte consolidé, bouscula un apprenti chargé de pains de cire d'abeille. Avec une rapidité étonnante, on réparait la *Vivacia*. Les dégâts qu'elle avait subis lors de la mutinerie des esclaves étaient à peu près effacés. Ses cales avaient été nettoyées, non seulement récurées mais assainies par les herbes aromatiques qu'on y avait fait brûler. Bientôt, seules demeureraient les taches de sang qui imprégnaient ses ponts. On avait eu beau le frotter, le poncer, l'inonder, le bois-sorcier se refusait à oublier.

Sorcor, très présent, parcourait le navire à grandes enjambées en surveillant tout le monde avec énergie. Sa voix portait loin et les hommes s'empressaient d'obéir à ses ordres. Moins en évidence mais non moins autoritaire était Etta. Elle n'annonçait pas sa présence en braillant un ordre mais ses commentaires discrets se révélaient tout aussi efficaces. Les matelots rayonnaient au moindre de ses compliments. Hiémain l'observait sous cape. Il avait cru qu'elle se montrerait hargneuse, sèche, acerbe. Ayant si souvent subi les piques de sa langue acérée, il en avait conclu que c'était son attitude naturelle. Mais il découvrait, au contraire, qu'elle possédait un grand talent pour charmer et persuader. Il remarquait aussi la limite prudente qu'elle observait, en donnant ses ordres sans empiéter sur l'autorité de Sorcor. Quand le second et la compagne du capitaine se côtoyaient, ils affichaient à la fois camaraderie et rivalité. Ce qui intriguait et déconcertait Hiémain. Leur lien et leur conflit, c'était Kennit.

Comment un homme pouvait-il inspirer semblable loyauté à des gens si différents ? Au monastère, un vieux dicton éculé disait : « La main de Sâ peut s'ajuster à n'importe quel outil. » On prononçait cet adage quand un talent s'épanouissait de manière inattendue chez un novice. Après tout, Sâ avait un dessein sur toute chose. Et à la raison humaine, ces desseins étaient impénétrables. Peut-être Kennit était-il véritablement un outil de Sâ, conscient de son destin ? Hiémain se doutait que des choses plus étranges s'étaient produites. Il ne pouvait pourtant s'en rappeler une seule.

Il frappa un coup à la porte récemment réparée puis souleva le loquet et entra. Malgré le rayon de soleil qui filtrait par le hublot, la pièce paraissait obscure et étouffante. « Vous devriez ouvrir un peu pour aérer », fit-il observer tout haut, en déposant le plateau qu'il portait.

— Ferme la porte », répondit son père d'un ton rogue. Il déplia les jambes, s'étira puis se leva. Les draps froissés derrière lui gardaient l'empreinte de son corps. « Qu'est-ce que tu m'as apporté, cette fois ? Des gâteaux de sciure grouillant de charançons ? » Il jeta un coup d'œil féroce vers la porte restée ouverte. D'une enjambée furieuse, il alla la claquer.

« De la soupe à l'oignon et au navet et des gâteaux de froment, répliqua Hiémain d'une voix neutre. La même chose que tout le monde aujourd'hui. »

Pour toute réponse, Kyle Havre poussa un grognement. Il leva le bol de soupe, y trempa le doigt. « Elle est froide », dit-il, et il l'engloutit d'un trait. Sa gorge poilue se soulevait tandis qu'il avalait. Depuis quand ne s'était-il pas rasé ? Puis il s'essuya la bouche d'un revers de main. Il surprit le regard de son fils et lui décocha un œil

noir en retour. « Et alors ? Comment tu crois qu'on fait quand on est dans une niche comme un chien ?

— Il n'y a plus de gardes à la porte. J'ai demandé il y a quelques jours qu'on vous permette de sortir sur le pont. Kennit a accepté, du moment que j'en assume la responsabilité et que je vous accompagne. Si vous restez dans cette cabine comme si vous étiez en cellule, c'est votre choix.

— Je regrette qu'il n'y ait pas de miroir ici, j'aurais pu voir si j'ai l'air aussi stupide que tu le crois », répondit son père avec aigreur. Il prit un gâteau d'un geste brusque et en racla le bol puis mordit une bouchée. « Ça te plairait, hein ? marmonna-t-il, la bouche pleine. Tu trotterais à côté de moi sur le pont et tu serais oh ! si surpris et horrifié quand un gredin me planterait son couteau dans les côtes. Tu serais débarrassé de moi une fois pour toutes. Ne va pas croire que je ne sais pas ce que tu veux. Tu ne penses qu'à ça. Mais tu n'as pas le cran de le faire toi-même. Oh non ! Pas le gamin en jupes. Il prie Sâ, roule ses gros yeux marron, et s'arrange pour faire faire la sale besogne par les autres. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— De la tisane d'aulne. Et si je voulais vraiment me débarrasser de vous, je l'aurais empoisonnée. » Hiémain fut lui-même choqué par la dureté sarcastique de sa réponse.

Son père, qui portait la chope à sa bouche, suspendit son geste. Il éclata d'un rire rauque. « Mais non. Pas toi. Tu ferais verser le poison par quelqu'un d'autre et puis tu me le donnerais, comme ça tu pourrais prétendre que tu n'y es pour rien. Pas ma faute, tu pleurnicherais, et au retour, quand tu irais ramper près de ta mère, elle te croirait et te laisserait rentrer à ton monastère. »

Hiémain serra les lèvres. *Je vis avec un fou,* se souvint-il. *Discuter avec lui ne lui rendra pas sa raison. Il a perdu l'esprit. Seul Sâ tout-puissant peut le guérir, quand le temps sera venu.* Il se découvrit une petite parcelle de patience. Quand il traversa la cabine et ouvrit le hublot, il voulut croire qu'il ne s'agissait pas d'un geste de défi.

« Ferme ça ! » grogna son père. « Tu imagines que j'ai envie de sentir l'odeur de cette ville minable, là-bas ?

— Ça ne sent pas plus mauvais que vous », rétorqua Hiémain. Il s'écarta de deux pas du hublot. A ses pieds, il y avait sa paillasse sur laquelle il n'avait que rarement dormi, et un petit tas de vêtements à lui. Théoriquement, il partageait la cabine avec son père. Mais en réalité, il dormait la plupart du temps sur le gaillard d'avant, près de *Vivacia*. Leur proximité le rendait désagréablement conscient de ses pensées et, à travers elle, des rêves de Kennit. Pourtant, c'était préférable à la compagnie odieuse de son dogue de père.

« Il va demander une rançon pour nous ? s'enquit soudain Kyle. Il pourrait obtenir un bon prix. Ta mère réunirait une partie de la

somme et les Marchands de Terrilville compléteraient pour récupérer la vivenef. Il le sait, ça ? Qu'il pourrait obtenir un bon prix de nous ? Tu devrais le lui dire. Il a déjà envoyé sa demande de rançon ? »

Hiémain soupira. De grâce, pas encore cette conversation ! Il décida d'aller droit au but avec l'espoir d'une fin rapide et miséricordieuse. « Il ne veut pas de rançon pour le navire, père. Il a l'intention de le garder. Ce qui veut dire que je devrais rester avec lui. Je ne sais pas ce qu'il envisage pour vous. Je le lui ai demandé mais il ne me répond pas. Je ne veux pas le fâcher.

— Pourquoi ? Tu n'as jamais eu peur de me fâcher, moi ! »

Hiémain soupira. « Parce qu'il est imprévisible. Si je le pousse, il peut réagir... brutalement. Pour montrer sa force. Il est plus sage d'attendre, je crois, qu'il s'aperçoive qu'il n'a rien à gagner à vous retenir. En guérissant, il semble être plus raisonnable. Avec le temps...

— Avec le temps, je vais devenir un mort-vivant, enfermé ici, tourmenté, méprisé et moqué de tout le monde sur ce navire. Il cherche à me briser en me gardant dans le noir, en me nourrissant à peine, sans autre compagnie que celle de mon abruti de fils ! »

Il avait fini de manger. Sans un mot, Hiémain prit le plateau et se tourna pour quitter la pièce. « C'est ça, file te cacher, pour ne pas voir la vérité. » Sans répondre, Hiémain ouvrit la porte et son père se mit à brailler : « N'oublie pas de vider le pot de chambre ! Il pue.

— Faites-le vous-même, dit Hiémain d'une voix neutre, mauvaise. Personne ne vous en empêche. »

Et il referma la porte derrière lui. Il serrait si fort le plateau que ses jointures étaient blanches. Ses molaires lui faisaient mal tant il avait contracté les mâchoires. « Pourquoi ? » demanda-t-il, tout haut. Un ton plus bas, il ajouta pour lui-même : « Comment cet homme peut-il être mon père ? Je ne me sens aucun lien avec lui. »

Il perçut un frémissement de sympathie venant du navire.

Avant qu'il ait atteint la porte de la coquerie, il fut rattrapé par Sâ'Adar. Hiémain s'était rendu compte qu'il le suivait depuis qu'il avait quitté la cabine de son père mais il avait espéré l'éviter. Le prêtre devenait chaque jour plus effrayant. Il avait plus ou moins disparu, après qu'Etta l'avait marqué de son poignard. Comme un insecte parasite, il s'était enterré profondément dans la cale du navire pour distiller son poison parmi les esclaves libérés. Mais, au fil des jours, les mécontents se raréfiaient. Kennit et son équipage les traitaient équitablement. Ils recevaient la même nourriture que les matelots et on attendait d'eux les mêmes efforts pour entretenir le navire.

A l'arrivée à Partage, on avait annoncé aux anciens esclaves qu'ils pouvaient reprendre leur liberté et s'en aller. Le capitaine Kennit leur souhaitait bonne chance et bonheur dans leur nouvelle vie. Ceux

qui le désiraient pouvaient demander à rester à bord, comme membre d'équipage, mais ils devraient faire la preuve de leur valeur et de leur loyauté envers Kennit. Hiémain avait compris la sagesse de cette attitude ; le pirate avait rogné efficacement les griffes de Sâ'Adar. Les esclaves qui désiraient vraiment mener une vie de pirate et qui en avaient les capacités pouvaient y prétendre. Les autres avaient leur liberté. Ils étaient peu nombreux à avoir choisi la piraterie.

L'homme barra le passage de Hiémain. Celui-ci jeta un coup d'œil alentour : il était seul. Il se demanda si ses gardes faces-de-carte l'avaient abandonné pour retrouver leur indépendance. Le garçon dut lever les yeux pour le regarder : le visage de Sâ'Adar était l'image même du mécontentement et du fanatisme. Ses cheveux en bataille pendaient sur son front, ses vêtements étaient sales. Les yeux brûlants, il dit d'un ton accusateur : « Je t'ai vu quitter la cabine de ton père. »

Hiémain répondit poliment en ignorant la question. « Je suis surpris que vous soyez encore à bord. Il y a certainement beaucoup à faire pour un prêtre de Sâ dans un endroit comme Partage. Les esclaves libérés apprécieraient sûrement votre assistance au début de leur nouvelle vie ici. »

Sâ'Adar plissa ses yeux sombres. « Tu te moques de moi. Tu te moques de ma prêtrise, et ce faisant tu te moques de toi-même et de Sâ. » Sa main, comme un serpent, sortit de sous sa robe et saisit Hiémain à l'épaule. Le garçon serra le plateau qu'il portait toujours pour éviter de renverser la vaisselle sur le pont mais ne céda pas d'un pouce. « Tu renies Sâ et ta prêtrise en faisant ce que tu fais. C'est un navire de mort, qui parle la langue de la mort. Un adepte du dieu de la Vie ne devrait pas être à son service. Mais il n'est pas trop tard pour toi, mon garçon. Rappelle-toi qui tu es. Reviens dans le droit chemin de la vie et du bien. Tu sais que ce navire appartient de droit à ceux qui s'en sont emparés. Ce vaisseau de cruauté et de servitude pourrait devenir un navire de liberté et de justice.

— Laissez-moi passer, dit Hiémain calmement, en essayant de se dégager de l'étreinte de ce fou.

— C'est mon dernier avertissement. » Sâ'Adar se rapprocha et lui souffla au visage son haleine chaude et rance. « C'est ta dernière chance de racheter tes erreurs passées et d'emprunter le vrai chemin vers la gloire. Ton père doit être livré aux juges. Si tu te fais l'instrument de la justice, la part que tu as prise aux transgressions te sera peut-être pardonnée. J'en jugerai ainsi moi-même. Et ce navire doit être rendu à ses propriétaires légitimes. Fais-le comprendre à Kennit. Il est malade. Il ne peut nous résister. Nous nous sommes soulevés et avons détrôné un despote. Pense-t-il donc que nous ne pouvons recommencer ?

— Je crois que, si je lui répétais vos paroles, ce serait la mort

pour vous. Et la mort pour moi aussi. Sâ'Adar, contentez-vous de ce qu'il vous a donné : une nouvelle chance dans la vie. Saisissez-la et allez de l'avant. » Hiémain tenta de se dégager en se contorsionnant mais l'homme ne fit que resserrer son étreinte en montrant les dents. Le garçon sentit qu'il allait perdre son sang-froid. « Maintenant, lâchez-moi et laissez-moi passer ! » Avec une soudaine netteté, il revit cet homme dans la cale de la *Vivacia*. Il était à peine délivré de ses chaînes que son premier geste avait été de tuer Gantri. Gantri était un homme bon, à sa manière. Il avait témoigné à l'égard de Hiémain plus de bonté que Sâ'Adar n'en avait jamais montré.

« Je t'avertis... », commença l'ancien prêtre de Sâ mais le chagrin refoulé et la colère qui s'était accumulée submergèrent soudain le garçon. Il flanqua brutalement le plateau de bois dans le ventre de l'homme. Pris au dépourvu, Sâ'Adar chancela, le souffle coupé. Hiémain entendit en lui une petite voix murmurer que cela suffisait. Il aurait pu en rester là et s'éloigner. Il fut lui-même stupéfait de sa réaction : il lâcha le plateau et assena au prêtre deux coups en pleine poitrine. Avec détachement, il vit son poing droit puis le gauche se joindre et produire en cognant un bruit des plus satisfaisants. Pourtant, il fut étonné quand l'homme, plus grand que lui, céda le passage, vacilla en arrière contre la paroi et s'affaissa à demi. Il était éberlué de découvrir sa propre force physique et le plaisir qu'il ressentait à frapper cet homme. En grinçant des dents, il résista à l'envie de le bourrer de coups de pied.

« Laissez-moi tranquille, grogna-t-il, menaçant. Si vous m'adressez encore la parole, je vous tue. »

Secoué, l'homme toussa en s'aidant de la cloison pour se relever. Haletant, il pointa un doigt sur Hiémain. « Tu vois ce que tu es devenu ! C'est la voix de ce navire contre nature, qui t'utilise comme porte-parole. Libère-toi, mon garçon, avant d'être damné à jamais ! »

Hiémain tourna les talons et s'éloigna à grandes enjambées, sans ramasser le plateau ni la vaisselle. C'était la première fois de sa vie qu'il fuyait la vérité.

*

Kennit remuait dans ses draps, il en avait bigrement assez d'être alité mais Etta et Hiémain l'avaient tous deux exhorté à la patience. Il fronça les sourcils en se regardant dans le miroir à son chevet puis repoussa son rasoir. Sa moustache et sa barbe fraîchement taillées amélioraient son apparence mais il avait les joues caves et le teint cireux. Il s'exerça à prendre son regard mauvais. « J'ai l'air d'un cadavre », dit-il tout haut dans la pièce vide. Sa voix même sonnait

creux. Il reposa le miroir avec un bruit sec et reporta son attention sur ses mains, aux veines et aux tendons saillants. Il les retourna et les paumes lui parurent aussi molles que du suif. Il serra le poing, renifla de dédain : on aurait dit un nœud sur un vieux bout de ficelle. L'amulette en bois-sorcier, naguère serrée autour de son pouls, dansait maintenant autour de son poignet. Le bois argenté, comme échiqueté, avait pris une teinte grisâtre ; à croire que, lui aussi, était affecté par le manque de vitalité de Kennit. Le pirate pinça les lèvres et montra les dents. Bien. L'amulette aurait dû lui porter chance et, au lieu de quoi, voilà ce dont elle l'avait gratifié ! Que le charme partage son sort. Il le tapota du bout du doigt. « Rien à dire ? » fit-il d'un ton railleur. L'amulette resta impassible.

Kennit reprit le miroir et le scruta. Sa jambe guérissait ; tous lui disaient qu'il allait vivre. Mais à quoi bon s'il ne pouvait plus commander le respect à son équipage ? Un épouvantail battu par les intempéries, voilà ce qu'il était devenu. Devant son reflet hagard, il eut l'impression de ressembler à un mendiant de Partage.

Il fit claquer le miroir sur la table de chevet, au risque de le briser. Le cadre orné et la glace épaisse le défièrent. Il repoussa les couvertures et jeta un coup d'œil furieux à son moignon qui reposait sur le drap de lin couleur crème comme une saucisse grossièrement farcie, un peu gâtée au bout. Il y planta le doigt avec sauvagerie. La souffrance avait peu à peu cédé la place à une sensation odieuse, entre le picotement et la démangeaison. Il leva le moignon et le trouva ridicule, comme une nageoire de phoque. Submergé par un désespoir absolu, il s'imagina aspirant de l'eau salée par la bouche et le nez, entrant dans une mort glacée, refusant d'étouffer ou de cracher. Ce serait rapide.

La vague de désespoir se retira brusquement, le laissant échoué, sans force. Il n'était même plus en mesure de se suicider. Bien avant qu'il n'ait le temps de se traîner jusqu'à la lisse, Etta s'agripperait à lui en gémissant, en l'implorant, et le ramènerait à son lit. Peut-être était-ce cela qu'elle avait cherché en le mutilant ? Oui. Elle lui avait tranché la jambe, l'avait lancée au serpent de mer dans le but de pouvoir enfin le dominer. Elle voulait le garder ici, comme un animal familier, pendant qu'elle sapait secrètement son autorité et devenait le réel capitaine du navire. Il serra les dents et les poings : la colère qui montait en lui était d'une violence grisante. Il s'efforçait de l'alimenter, imaginant en détail tous les plans qu'elle avait combinés durant des mois. Son but ultime était de s'approprier la vivenef, bien sûr. Et Sorcor trempait là-dedans, probablement. Il allait devoir se montrer extrêmement prudent s'il voulait leur cacher ses soupçons. S'ils savaient, ils...

Ridicule. C'était grotesque et ridicule, le fruit de sa longue

convalescence. De telles idées étaient indignes de lui. S'il fallait qu'il appliquât son énergie à quelque chose, autant que ce fut à sa guérison. Etta avait peut-être beaucoup de manques, y compris l'éducation et la politesse, mais elle ne complotait certainement pas contre lui. S'il était fatigué de son lit, il devait le leur dire. C'était une belle journée de printemps. On pouvait l'aider à se hisser jusqu'au gaillard d'avant. *Vivacia* serait ravie de le revoir. Voilà si longtemps qu'ils n'avaient pas causé.

Kennit gardait de vagues souvenirs, pleins de rancune, des mains douces de sa mère dépliant avec précaution ses doigts potelés pour le faire lâcher quelque objet interdit dont il s'était emparé. Ainsi lui avait-elle parlé, alors, avec douceur et raison, en lui prenant le manche de bois luisant et la lame étincelante du couteau. Il se rappelait qu'il n'avait pas cédé à sa douceur mais avait hurlé son mécontentement. Aujourd'hui, il éprouvait le même besoin de défi. Il ne voulait pas être raisonnable, il ne voulait pas être consolé : il voulait légitimer et prouver sa furie.

Mais au tréfonds de lui, *Vivacia* se faufilait. Il était trop affaibli pour lui résister lorsqu'elle lui enlevait ses soupçons délirants et les mettait hors de sa portée. Et il se retrouvait taraudé par une insatisfaction sans cause qui lui donnait mal à la tête. Il cilla, les larmes lui brûlaient les yeux. Pleurnichard, comme une femme, railla-t-il.

On frappa à la porte. Il retira les mains de son visage et recouvrit sa jambe mutilée. Un instant, pour reprendre une contenance. Il s'éclaircit la gorge. « Entrez ! »

Il s'attendait que ce soit Etta. Mais c'était le gamin. Celui-ci hésita sur le seuil. Il se découpait sur la descente obscure des cabines et la lumière filtrant par les hublots tombait sur son visage. Son tatouage était dans l'ombre, et sa physionomie franche était sans défaut. « Capitaine Kennit ? demanda-t-il à voix basse. Je vous ai réveillé ?

— Pas du tout. Entre. » Il n'aurait su dire pourquoi la vue de Hiémain lui était comme un baume tranquille. Peut-être était-ce en rapport avec les sentiments du navire ? L'apparence du gamin s'était améliorée depuis qu'il soignait Kennit. Celui-ci sourit au garçon qui s'approchait du lit et constata avec plaisir qu'il lui rendait timidement son sourire. Ses cheveux noirs et rêches étaient lissés en arrière et noués en queue de cheval, de tradition chez les marins. L'habit confectionné par Etta lui allait bien. La chemise ample, un peu grande pour lui, était rentrée dans ses culottes bleu foncé. Il était petit pour son âge, mince et souple. Le vent et le soleil avaient hâlé son visage. La couleur chaude de son teint, ses dents blanches et ses yeux sombres, ses culottes foncées ressortaient dans l'obscurité de la

coursive : tout cela composait un superbe clair-obscur. Même l'expression hésitante et interrogatrice peinte sur ses traits lorsqu'il émergea dans la lumière tamisée de la pièce contribuait à la perfection du tableau.

Il avança d'un pas. Le tatouage apparut soudain, qui défigurait et souillait de manière indélébile l'innocence du garçon. Le pirate lut dans son regard tourment et tristesse et il eut une bouffée de rage. « Pourquoi ? demanda-t-il abruptement. Pourquoi es-tu marqué ainsi ? Avait-il la moindre raison de faire ça ? »

Hiémain porta la main à sa joue. Des émotions trembleuses comme la flamme se succédèrent sur son visage : honte, colère, confusion. Puis, enfin, l'impassibilité. « Il pensait peut-être que cela me donnerait une leçon, dit-il d'une voix basse et égale. Peut-être se vengeait-il de sa déception parce que je ne suis pas le fils qu'il espérait. Peut-être est-ce sa façon d'y remédier. Il a fait de moi un esclave. Ou bien… c'est peut-être autre chose. Il était jaloux des liens que j'ai avec le navire, je crois. En me marquant le visage de son empreinte à elle, il a dit à sa manière que nous étions pareils l'un et l'autre, parce que nous l'avions rejeté. Peut-être. »

Il était instructif d'observer Hiémain pendant qu'il parlait : les mots mesurés étaient impuissants à masquer entièrement la souffrance. Ses tentatives d'explications embrouillées révélaient que la question le hantait. Kennit se doutait qu'aucune des réponses possibles ne le satisfaisait. Il était évident que le père ne s'était jamais soucié de se justifier. Le garçon s'approcha de la couchette. « Il faut que j'examine votre moignon, maintenant. » Il est brusque, ce gamin. Plus de « jambe » ni de « plaie » qui tiennent. C'était un moignon, et moignon il l'appelait. Il ne mâchait pas ses mots pour ménager Kennit. Cette honnêteté était singulièrement réconfortante. Le garçon ne lui mentirait pas.

« Tu dis avoir rejeté ton père. C'est toujours ce que tu ressens ? » Il n'aurait su expliquer pourquoi la réponse de Hiémain lui importait tant.

Une ombre passa sur son visage. L'espace d'un instant, Kennit crut qu'il allait mentir. Mais il répliqua avec un accent de vérité désespérée : « C'est mon père. » Les mots étaient presque une protestation. « Je lui dois le respect filial. Sâ nous commande de respecter nos parents et d'exulter quand nous leur découvrons une qualité. Mais, en vérité, j'aimerais… » Il baissa la voix comme s'il avait honte d'exprimer sa pensée. « Mais j'aimerais qu'il sorte de ma vie. Je ne souhaite pas sa mort, non, s'empressa-t-il d'ajouter devant le regard déterminé de Kennit. Je voudrais juste qu'il soit ailleurs. Quelque part en sûreté mais… » La voix lui manqua. « … là où je n'aurais plus affaire à lui, conclut-il dans un murmure. Là où je ne me sentirais plus

rabaissé par son regard.

— Je peux arranger ça », déclara Kennit avec désinvolture. L'expression saisie du garçon indiquait clairement qu'il s'interrogeait sur ce qui venait de lui être accordé. Il allait répondre puis se ravisa, jugeant le silence plus sûr.

« Le tatouage te gêne ? » demanda le pirate alors que Hiémain écartait les couvertures. Le prêtre-enfant se pencha, les mains flottant au-dessus de la jambe. Kennit sentit vaguement le contact désincarné fourmiller sur sa chair. « Un moment. Laissez-moi faire un essai. » Il s'immobilisa, les paumes très légèrement au-dessus du moignon, si près que le pirate percevait leur chaleur. Les yeux fixés sur le dos de ses mains, il se mordillait le bout de la langue. Sa respiration était silencieuse, presque inaudible. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à faire disparaître les iris. Ses doigts tremblaient un peu sous l'intensité de l'effort.

Au bout de quelques instants, il poussa un brusque soupir, leva sur Kennit un regard vague et haussa les épaules, déçu. « Je crois que je m'y prends mal. Vous auriez dû ressentir quelque chose. » Il fronça les sourcils puis se rappela la question sur le tatouage. Il répondit comme s'il parlait de la pluie et du beau temps : « Quand j'y pense, je regrette qu'il soit là. Pourtant, il est là et y restera jusqu'à la fin de ma vie. Quand je l'aurai accepté comme faisant partie de mon visage, alors je serai sage.

— Comment sage ? » insista Kennit.

Hiémain eut un petit sourire, qui s'élargit au fur et à mesure qu'il parlait. « Au monastère on dit : « Le sage empreinte le plus court chemin pour faire la paix avec lui-même. » Accepter ce qui est, c'est le plus court chemin. » En prononçant ces dernières paroles, il posa des mains légères mais fermes sur le moignon. « Cela vous fait mal ? »

La chaleur qui émanait de ses doigts se propagea en ondes de choc le long de l'échine de Kennit. Ce dernier était sidéré : les paroles de Hiémain semblaient vibrer jusque dans ses os. *Accepter ce qui est. C'est le plus court chemin pour faire la paix avec soi-même. C'est la sagesse. Cela vous fait mal ? La sagesse fait-elle mal ? La paix fait-elle mal ? L'acceptation fait-elle mal ?* Sa peau se contracta et il sentit des fourmillements dans tout le corps. Il haletait. Il était incapable de répondre. Il était inondé de la foi simple du garçon, qui affluait, chaude, rassurante. Bien sûr, il avait raison. L'acceptation. Il ne pouvait douter ni nier. Où avait-il la tête ? D'où lui venait la faiblesse qui l'avait fait chanceler ? Ses idées de noyade lui furent odieuses, soudain, il avait geint, il s'était apitoyé sur lui-même comme une mauviette. Il était destiné à continuer, c'était écrit. La chance ne l'avait pas trahi lorsque le serpent lui avait emporté la jambe. La chance l'avait soutenu ; sa jambe, c'est tout ce que le serpent lui avait

pris.

Hiémain retira les mains. « Vous vous sentez bien ? » demanda-t-il, inquiet. Les mots retentirent, bizarrement sonores aux oreilles régénérées de Kennit.

« Tu m'as guéri, murmura-t-il d'une voix rauque. Je suis guéri. » Il se hissa en position assise, baissa les yeux sur sa jambe, s'attendant plus ou moins à la retrouver intacte. Mais non, c'était un moignon, et à le regarder, il éprouvait encore la sensation de vide. Mais c'était tout. La forme de son corps avait changé. Jadis, il avait été jeune et imberbe ; aujourd'hui, il ne l'était plus. Jadis, il avait marché sur ses deux jambes ; aujourd'hui, il allait apprendre à se déplacer sur une seule. C'était tout. Un changement. Qu'il fallait accepter.

Aussi rapide qu'un chat, il saisit le garçon à l'épaule et l'attira à lui. Hiémain poussa un cri et se retint à la couchette pour ne pas tomber. Kennit lui emprisonna la tête entre ses mains, le gamin captif se débattit un peu puis planta son regard dans le regard du pirate et ses yeux s'élargirent. Kennit lui souriait. Du pouce, il effleura le tatouage. « Efface-le, ordonna-t-il. Il est superficiel. Tu ne dois pas le porter dans ton âme. » Il le retint encore un instant. Une sorte d'émerveillement passa sur la physionomie de Hiémain. Le pirate déposa un baiser sur son front puis le relâcha. Le garçon se recula, Kennit se redressa complètement et balança la jambe hors du lit.

« J'en ai assez de rester couché. J'ai besoin de bouger. Regarde-moi. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. J'ai besoin de sentir le vent sur ma figure, j'ai besoin de manger et de boire. J'ai besoin de reprendre mon commandement sur le pont. Sorcor m'a fait une béquille. Elle est toujours là ? »

Hiémain chancelait, stupéfié par le changement de l'homme. « Je... je crois, oui, bredouilla-t-il.

— Bien. Sors-moi des vêtements et aide-moi à m'habiller. Non. Sors-moi des vêtements et laisse-moi me préparer tout seul pendant que tu vas à la coquerie. Rapporte-moi un vrai repas. Si Etta est dans les parages, envoie-la-moi. Elle peut aller me chercher de l'eau pour mon bain. Fais vite. La journée est déjà bien assez avancée. »

Il éprouva une grande satisfaction à voir Hiémain s'empresser d'exécuter ses ordres. Le garçon savait obéir. Voilà qui était utile ! Pour un beau petit gars, c'était un beau petit gars ! Il ne savait pas y faire pour assortir les habits, Etta s'y connaissait mieux. Mais il avait choisi une tenue assez pratique. On aurait largement le temps de lui éduquer le goût.

Quand il se fut retiré avec un salut, Kennit s'absorba dans son propre apprentissage : la chemise ne présenta pas trop de difficultés mais il constata, mécontent, à quel point ses bras et sa poitrine avaient

fondu. Il refusa de s'attarder là-dessus. La culotte, en revanche, constituait un vrai défi. Même debout sur une jambe et penché sur le lit, il n'était pas commode de l'enfiler. Le tissu accrochait à son moignon et frottait désagréablement sur sa peau neuve mais un cal se formerait bientôt. La jambe vide de la culotte pendait de façon sinistre. Etta l'ajusterait avec des épingles ou, mieux, la recoudrait. Il était unijambiste. A quoi donner le change ?

Il sourit avec ironie tout en peinant pour glisser le pied dans une chaussette et une botte. Pourquoi mettait-il deux fois plus de temps à faire la moitié du travail ? Il se tenait en équilibre précaire au bord du lit. Il achevait de s'habiller quand Etta pénétra dans la pièce. Elle sursauta en l'apercevant assis cavalièrement au bord de la couchette. Elle lui adressa un regard chargé de reproche. « Je t'aurais aidé. » Elle déposa une cuvette et un broc d'eau chaude sur le chevet. La blouse écarlate qu'elle portait était assortie au rouge de ses lèvres. Sa jupe de soie noire épousait le mouvement de ses hanches et bruissait agréablement quand elle marchait.

« Je n'ai pas besoin d'aide, rétorqua-t-il. Sauf pour cette jambe de culotte. Tu aurais dû toutes les recoudre. J'ai l'intention de me lever, aujourd'hui. Tu sais où est ma béquille ?

— Je crois que tu vas trop vite, dit-elle en fronçant les sourcils. Il y a deux nuits, tu avais encore une pointe de fièvre. Tu te sens peut-être mieux, Kennit, mais tu es loin d'être guéri. Tu dois rester au lit encore quelque temps. » Elle s'approcha et commença à retaper les oreillers, comme si elle voulait le forcer à se recoucher. Quel toupet ! Avait-elle donc complètement oublié qui il était et ce qu'elle était ?

« Ma place est dans mon lit ? » Il tendit brusquement la main et lui emprisonna le poignet. Avant qu'elle ait pu réagir, il la tira d'une secousse et de l'autre main lui prit les joues. Il lui tourna le visage pour la regarder dans les yeux. « Ne me dis plus jamais ce que je dois faire ! » lui rappela-t-il sévèrement. Soudain, il fut ému par sa proximité, son souffle rapide et craintif, ses yeux élargis. Il sentit bouillonner en lui une sorte de jubilation. C'était juste : avant de reprendre son commandement sur le pont, il se devait de reprendre le commandement dans sa propre chambre. Il n'allait pas la laisser croire qu'elle était le chef. Il enlaça sa taille et l'attira contre lui. De sa main libre, il remonta sa jupe. Elle haletait quand il l'étreignit. « Ta place est dans mon lit, jeune fille, lui ordonna-t-il d'une voix devenue rauque.

— Si tu le dis », murmura-t-elle docilement. Ses yeux étaient noirs, immenses ; son souffle précipité. Il pouvait presque percevoir les battements de son cœur. Elle ne résista pas quand il la poussa sur la couchette.

*

Le soleil se couchait lorsque la *Veille du Printemps* entra dans le « port » de Partage, comme on l'appelait. Brashen contempla avec étonnement le village qui s'était développé. A son dernier passage, des années auparavant, il n'y avait que quelques huttes, un quai et des cabanes qui passaient pour des tavernes. Maintenant, les fenêtres étaient illuminées et le mouillage saumâtre s'enorgueillissait d'une petite forêt de mâts. Même les odeurs de la misère qui flottaient dans l'air s'étaient épaissies. Si tous les hameaux dispersés des pirates se regroupaient, leur population égalerait ou peut-être excéderait celle de Terrilville, qui elle aussi augmentait. Si les habitants se rassemblaient sous la férule d'un chef unique, ils constitueraient une force avec laquelle il faudrait compter. Ce Kennit, qui aspirait à régner sur les pirates, avait-il, lui aussi, contemplé ces perspectives d'avenir ? S'il acquérait un tel pouvoir, qu'en ferait-il ? Le capitaine Finney semblait le tenir pour un coupeur d'oreilles. Brashen espérait avec ferveur qu'il eût raison.

Tandis qu'ils passaient lentement le long des vaisseaux à l'ancre, Brashen aperçut une silhouette familière qui se découpait sur la lueur du soleil couchant. Son cœur bondit dans sa poitrine puis se serra. La *Vivacia* se balançait, amarrée là. A la tête de mât, le pavillon au Corbeau flottait capricieusement dans la brise du soir. Il voulut se persuader qu'il s'agissait d'un navire pareillement armé, avec une figure de proue similaire. Brusquement, *Vivacia* secoua la tête puis tendit le bras pour se lisser les cheveux. C'était une vivenef, et il n'y avait pas à s'y tromper : il s'agissait bien de *Vivacia*. Ce Kennit l'avait capturée. S'il fallait en croire la rumeur, cela signifiait que tous les membres d'équipage avaient été massacrés. Il plissa les yeux vers le navire qui se détachait sur le ciel, cherchant à distinguer des détails. Un équipage réduit se déplaçait sans hâte sur les ponts. Il ne reconnut personne ; mais était-ce possible avec cette lumière et à cette distance ? Il l'ignorait. C'est alors qu'il repéra une petite silhouette mince se dirigeant vers le gaillard d'avant. La figure de proue se tourna pour la saluer. Il fronça les sourcils. La démarche du matelot lui parut familière. Althéa ! Non, se dit-il. Impossible. Il avait vu Althéa à Chandelle. Elle avait déclaré qu'elle allait s'embarquer sur un navire de Terrilville. *Vivacia* n'était pas alors dans le port. Elle ne pouvait pas se trouver à bord. Sauf que... Il connaissait les caprices du vent, des marées et des navires, il savait que d'improbables chemins se croisent d'étrange manière.

Il regarda la mince silhouette s'approcher de la lisse et s'y appuyer. Il scrutait, espérant un geste, un signe qui lui apprendrait s'il s'agissait ou non d'Althéa. En vain. Plus il observait, plus il était

convaincu que c'était bien elle. Althéa penchait ainsi la tête quand elle écoutait le navire. Ainsi levait-elle le visage au vent. Qui d'autre causerait si familièrement avec la figure de proue ? Par quel hasard, il l'ignorait, mais la silhouette sur le gaillard d'avant était bien Althéa.

Il était bouleversé. Que devait-il faire ? Il était seul. Il n'avait aucun moyen de signaler sa présence au navire pas plus qu'à Althéa. Toute tentative n'aboutirait qu'à se faire tuer et personne à Terrilville ne saurait jamais ce qu'il était advenu d'eux. Les ongles enfoncés dans ses paumes calleuses, il serra les paupières et se força à réfléchir.

Derrière lui, le capitaine Finney déclara doucement : « Sûr que vous ne la connaissez pas ? »

Brashen réussit à hausser les épaules. Sa voix était trop tendue. « Je l'ai peut-être déjà vue… Je ne sais pas. Je l'admirais, simplement. Une vivenef, prise par un pirate. C'est une première.

— Non, répliqua Finney en crachant par-dessus bord. La légende dit qu'Igrot le Téméraire a pris une vivenef et a navigué dessus pendant des années. C'est ainsi qu'il a réussi à s'emparer du vaisseau-trésor du Gouverneur : il avait beau être leste, il n'a pas pu distancer une vivenef. Après quoi, Igrot a vécu comme un seigneur. Le meilleur pour lui : des femmes, du vin, des serviteurs, de beaux habits. Il menait grand train, à ce qu'il paraît. Il avait une propriété en Chalcède et un palais dans les îles de Jade. On dit que, quand il s'est vu mourant, Igrot a caché son trésor et sabordé sa vivenef. Puisqu'il ne pouvait l'emporter avec lui, ce fichu bateau, personne d'autre ne l'aurait.

— Je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Sans doute. L'histoire n'est pas courante. On dit qu'il l'avait repeinte et qu'il l'empêchait de parler afin que personne ne sache ce qu'il possédait. »

Brashen haussa les épaules avec raideur. « J'ai comme l'impression qu'il avait un navire ordinaire mais qu'il faisait croire aux gens qu'il s'agissait d'une vivenef. Ça se peut », ajouta-t-il, conciliant. Il jeta un coup d'œil sur le pont pour s'assurer qu'ils étaient seuls puis changea brusquement de sujet. « Cap'taine, vous vous rappelez notre conversation, il y a quelques mois ? Vous disiez que vous feriez peut-être un petit détour par Terrilville si je connaissais quelqu'un susceptible de vous acheter à bon prix de la marchandise de choix ? »

Finney acquiesça d'un hochement de tête bref et prudent.

« Eh bien, je pensais… Si vous achetez ce portrait à Faldin… tiens, là où il se vendrait le mieux, c'est à Terrilville. Là-bas, les gens sauront de quoi il retourne et combien il vaut. » Il croisa les bras et s'adossa à la lisse. Il tâchait d'afficher un air content de soi.

« Et c'est là-bas aussi qu'on se fourrerait dans un fameux pétrin en vendant un tableau comme ça », fit remarquer Finney d'un air

soupçonneux.

Brashen affecta une désinvolture qu'il était loin de ressentir. « Pas si on connaît les gens qu'il faut et qu'on s'y prend correctement. Une fois en ville, si je vous fais rencontrer le bon intermédiaire, eh bien, vous pourriez présenter la chose comme une bonne action de votre part. Vous rapportez simplement le tableau, et sa triste histoire. Laissez à l'intermédiaire le soin de récompenser grassement le capitaine au grand cœur pour le service rendu. »

Finney fit glisser sa chique de cindine sous sa lèvre. « Ça se peut. Mais ça ne vaut pas le coup de faire le voyage pour un seul article.

— Bien sûr que non ! Je suis prêt à parier que ce sera la cerise sur le gâteau. Cela pourrait vous rapporter beaucoup plus que vous ne l'imaginez.

— Et beaucoup plus d'ennuis que je ne le pense, si ça se trouve. » Finney se renfrogna, dans la lueur du soleil couchant. Au bout d'un moment, il demanda : « Qu'est-ce que nous pourrions apporter d'autre là-bas, à votre avis ? »

Brashen haussa les épaules. « Tout ce que Terrilville ne fabrique pas elle-même ou qu'elle ne peut se procurer plus au nord. Des épices, des tisanes... Des alcools jamailliens, des vins. Des marchandises exotiques des terres du Sud ou des antiquités jamailliennes de valeur. Ce genre de choses.

— Et vous connaissez quelqu'un qui servirait d'intermédiaire t »

Brashen pencha la tête sur le côté. « Je pense à quelqu'un qui pourrait faire l'affaire. » Il eut un petit gloussement : « En cas d'échec, je crois que je serais capable de m'en occuper moi-même. »

Finney tendit la main sans un mot. Brashen la prit et ils topèrent là pour conclure le marché. Il se sentit profondément soulagé : il avait un moyen d'apporter la nouvelle à Terrilville.

Ronica Vestrit s'arrangerait certainement pour tirer sa fille et son navire des griffes des pirates. Il lança un regard contrit en direction de la *Vivacia* et d'Althéa. Pour leur porter secours, il n'avait que ce plan fragile à offrir. Il pria pour que la vivenef et Althéa tiennent bon jusque-là.

Tout à coup, il lâcha un vigoureux juron.

« Que se passe-t-il ? demanda Finney.

— Rien. Je me suis enfoncé une écharde sous l'ongle. Je vais mettre les gars à me poncer cette lisse demain. » Il se détourna et feignit d'examiner sa main.

Au loin, la mince silhouette sur la *Vivacia* urinait par-dessus bord.